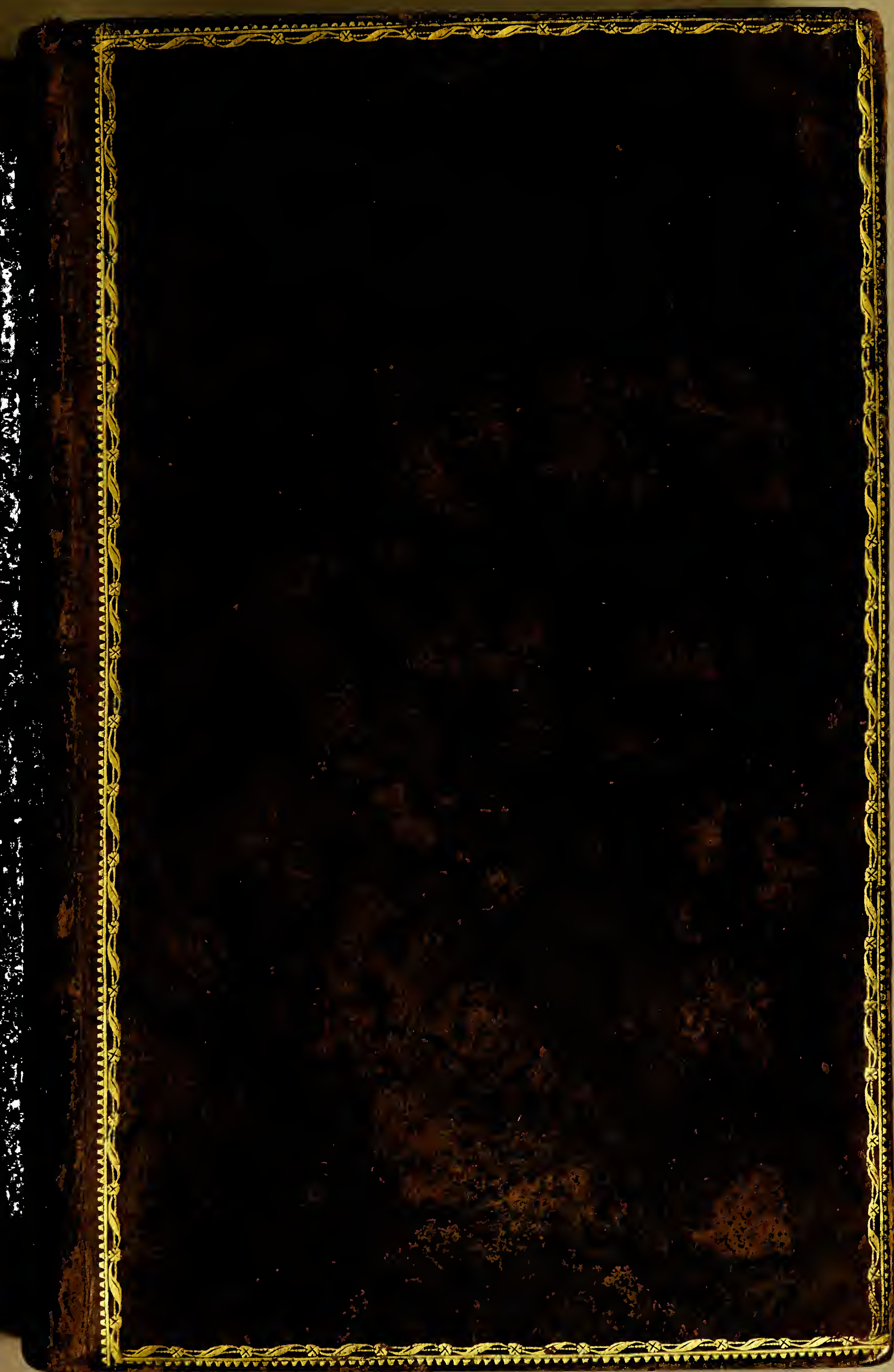
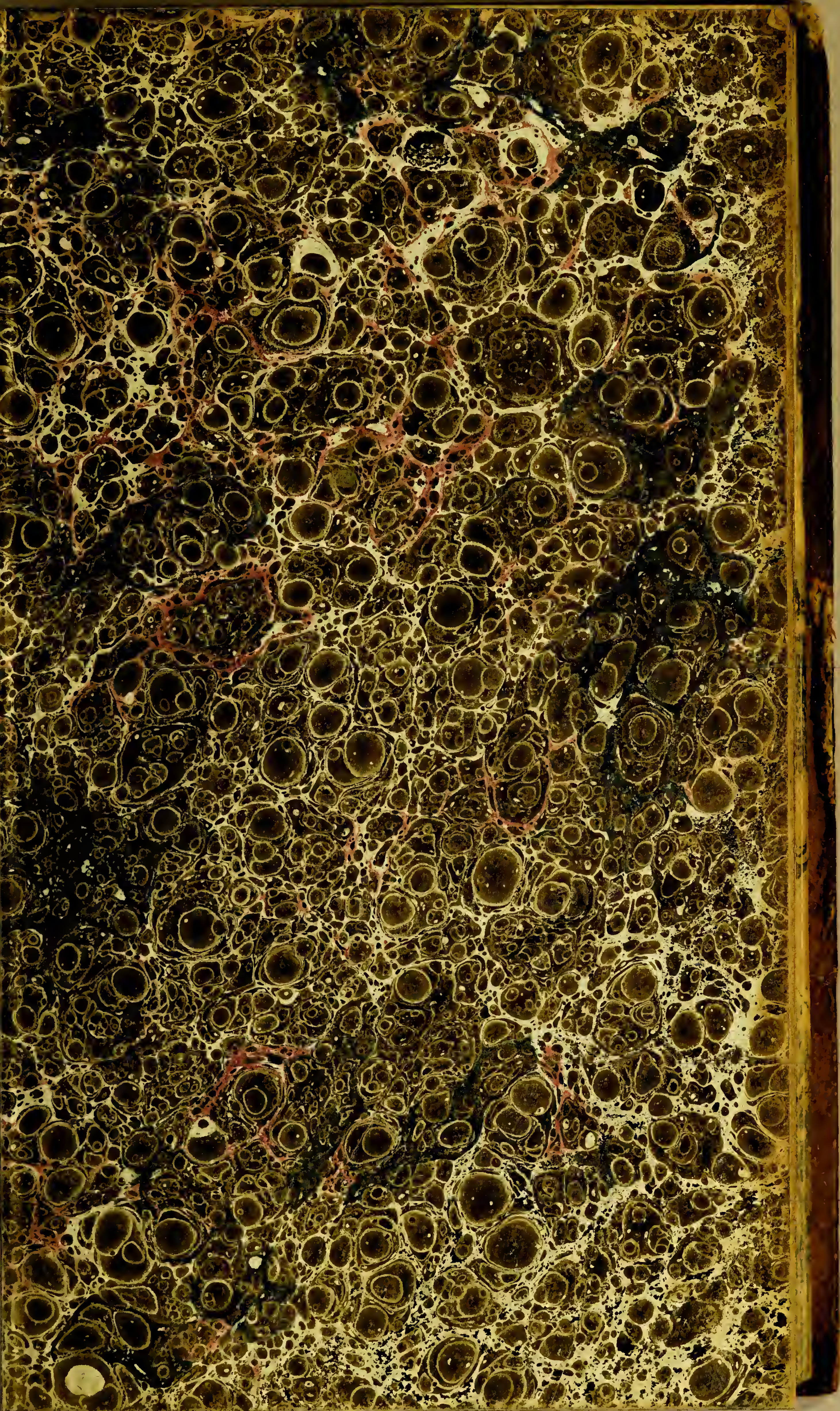






COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE.

L'on souscrit à Paris, chez Fr. Dufart père, Editeur-Libraire, *rue et maison des Mathurins St.-Jacques.* Le prix de chaque volume ou livraison, de 500 pages d'impression, et au moins 6 planches ou cartes géographiques, est de 6 francs, et 7 fr. 50 c., franc de port, pour toute la France.

Le 1er. volume a paru le 1er. mai, le 2e. le 1er. juillet, le 3e. le 1er. septembre, le 4e. le 1er. novembre 1808, et le 5e. le 1er. janvier 1809, les autres paroissent successivement de deux en deux mois.

L'on souscrit également,

Villes.	Libraires.	Villes.	Libraires.
à *Rouen*,	chez Vallée frères.	à *Angers*,	Fourrier-Mame.
Idem,	Renault.	*Clermont*,	Rousset.
Caen,	Mannoury.	*Tours*,	Pescherard et Mame.
Lyon,	Maire.	*Bruxelles*,	De Mat.
Idem,	Yvernault et Cabin.	*Idem*,	Le Charlier.
Idem,	Cartoux.	*Liège*,	Colardin.
Bordeaux,	Melon.	*Idem*,	Desoer.
Idem,	Bergeret.	*Cologne*,	Keil.
Toulouse,	Bonnefoi et Prunet.	*Mons*,	Hoyois.
Agen,	Noubel.	*Douai*,	Tarlier.
Bayonne,	Bonzom.	*Mayence*,	Simon Müller.
Idem,	Gosse.	*Cambray*,	Hurez.
Nismes,	Melquiond.	*Strasbourg*,	Levrault.
Lille,	Wanakere.	*Idem*,	Treutel et Wurtz.
Dunkerque,	Frémaux.	*Perpignan*,	Alzine.
Montargis,	Gille.	*Toulon*,	Curet (Alex.)
Genève,	Manget.	*Brest*,	Egasse frères.
Saint-Malo,	Hovius.	*Amiens*,	Wallois.
Limoges,	Bargeas.	*Idem*,	Carron Brunelle.

Pour l'Etranger,

à *Hambourg*,	Perthès frères.	à *Berlin*,	Umlang.
Idem,	Hoffmann.	*Stockolm*,	Ulrich.
Londres,	De Boffe.	*Copenhague*,	Brummer.
Idem,	Deconchy.	*Milan*,	Margaillan.
Idem,	Dulau et Compag.	*Idem*,	Giegler.
S.-Pétersbourg,	Klostermann.	*Gênes*,	Gravier.
Moscou,	Bouvat.	*Naples*,	Romilly.
Leipsick,	Besson.	*Florence*,	Faure frères.
Idem,	Grieshammer.	*Lisbonne*,	Borel frères.
Turin,	Bocca.	*Idem*,	Angelotty.
Madrid,	v^e^.Ramos de Agullera.	*Barcelone*,	au Bur. du Jour.
Idem,	De Sancha.	*Idem*,	Girard.
Valence,	Mallen.	*Vienne*,	Schalbaker.
Breslau,	Korn.	*Francfort-sur-Mein*,	Eslinger.

Et chez tous les autres principaux Libraires de l'Europe.

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE;

AVEC des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récens; CONTENANT des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre; enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

RÉDIGÉE PAR F. B******L.

TOME SIXIÈME.



PARIS.

FR. DUFART, PÈRE, LIBRAIRE-EDITEUR.



1809.

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGE

DE

L'AMIRAL JACOB ROGGEWEEN.

Un Hollandais d'une famille honnête, nommé *Roggeween*, présenta le plan d'un nouveau voyage dans la mer du Sud, en 1699. Son mémoire fut bien reçu de la compagnie des Indes occidentales; mais les brouilleries qui survinrent entre l'Espagne et la Hollande, rendirent inutile la petite flotte qu'elle avoit fait équiper dans ce dessein. Roggeween mourut, et recommanda l'exécution de son projet à son fils, qui le proposa de nouveau, et le fit adopter par la compagnie des Indes occidentales en Hollande. Cette compagnie fit équiper en 1721 une petite flotte

composée de trois vaisseaux ; le vaisseau Amiral, le Tienhoven ou l'Aigle, et la galère Africaine ; elle sortit du Texel le 21 août 1721, Roggeween la commandoit, et Behrens, l'écrivain de l'expédition, né dans le Mecklembourg, étoit un de ses officiers. Laissons-le parler.

Notre petite flotte fut forcée par les vents contraires de louvoyer pendant trois jours dans la Manche, tantôt sur les côtes de France, quelquefois sur celles d'Angleterre. Mais nous en sortîmes enfin, consultâmes les courans pour entrer dans les mers d'Espagne ; et déjà nous espérions atteindre les côtes de Barbarie, lorsqu'une tempête violente nous fit craindre d'être engloutis : elle cessa, et le calme qui lui succéda ne fut point sans danger. Nos voiles étoient inutiles dans le calme profond de l'air, et la mer, encore fortement agitée, nous rendoit le jouet de ses vagues ; elles jetoient nos vaisseaux çà et là, et les secousses qu'elles leur donnoient étoient si fortes, qu'il fallut abattre la grande hune, et même le mât de misaine. Le matelot le plus exercé ne pouvoit se tenir debout ; il ne pouvoit manœuvrer. La vergue de notre grand mât fut brisée par les chocs fréquens qu'elle éprouva, et ses débris blessèrent plusieurs de nos gens. Deux jours s'écoulèrent ainsi ; mais les vagues enfin s'affoiblirent, les vents s'élevèrent,

et nous oubliâmes les dangers du calme dans une mer profonde, comme ils nous avoient fait oublier ceux de la tempête.

Un vent favorable nous conduisit rapidement vers les îles Canaries. Des poissons volans tomboient sur nos vaisseaux, poursuivis par la bonite et l'albicore que nous voyions nager rapidement au travers de l'eau : on en prit un de ces derniers; on lui trouva six poissons volans dans le ventre. Le poisson volant ressemble au hareng, et les gens de mer l'estiment comme un excellent manger. Il n'en est pas de même de la bonite, longue de deux pieds, ayant des raies grisâtres le long de son corps, une tête semblable à la carpe, mais plus pointue; sa chair est dure et désagréable : les albicores sont trois fois plus grands que celle-ci, mais semblables à tout autre égard à elle. Les poissons ne nous offroient pas un seul spectacle intéressant au milieu du désert silencieux des mers : nous étions environnés d'oiseaux aquatiques, et surtout de cerakes, qui sont de deux espèces; l'un a la queue longue et en forme de flèche, l'autre l'a plus courte et fourchue : leur couleur générale est grisâtre; mais, entre les ailes et sur la poitrine, ils sont mouchetés de noir et de brun : leur grosseur est celle du canard.

Ces oiseaux nous annonçoient la terre, et nos

yeux erroient sur l'Océan pour y découvrir les îles Canaries, lorsque nous y vîmes un vaisseau qui cingloit sur nous, et portoit pavillon anglais; c'étoit aussi celui que nous portions : mais, quand ce navire fut à quelque distance de nous, il abattit son pavillon, et s'éloigna. Bientôt il revint, accompagné de quatre autres navires, qui tous arboroient tour à tour le pavillon rouge et le pavillon blanc. A cette manœuvre nous reconnûmes des pirates, et nous nous préparâmes à les recevoir. On se range en ordre de bataille, on cale les grandes voiles, on enferme les hamacs, on fait tenir les vergues par des chaînes, on prépare des grenades, et on s'efforce de gagner le vent : nous y réussîmes. Les pirates arborent alors un pavillon noir où étoit peint une tête de mort reposant sur deux os mis en croix, et se rangent en bataille. Le canon se fait entendre; les cris, le bruit, la fumée nous étourdissoient; le feu dura pendant deux heures avec beaucoup de vivacité; au bout de ce tems, les corsaires prirent la fuite. Nous ne les poursuivîmes point. *Laissez aller ces coquins*, dit l'amiral; et on les laissa échapper. Il n'est pas permis aux vaisseaux de la compagnie de se détourner de leur cours; ils doivent se défendre, mais non attaquer ni poursuivre.

Nous eûmes douze hommes tués dans ce

combat, et vingt à trente blessés. Les vaisseaux avoient souffert, il fallut les radouber en pleine mer aussi bien qu'on le put, et le 5 novembre nous arrivâmes à Madère. Cette île est charmante à quelque distance de ses rivages; elle a des montagnes élevées et de grands bois; elle est fertile en grains, en vin, en sucre, en miel, en toute sorte d'excellens fruits. Là, on trouve du bois de cèdre et de l'ébène; son commerce est considérable. Les Hollandais, les Anglais y commercent, mais n'osent y aborder : on y aborde rarement, quoiqu'elle ait de bons ancrages et de la bonne eau. On y voit deux villes et quelques villages. Près d'elle est un îlot désert où les pirates viennent chercher des rafraîchissemens. Plus au nord est l'île Porto-Santo, riche en grains, en fruits, en pâturages, en sang de dragon (1). A la distance de vingt-cinq lieues, nous découvrions le pic de Ténériffe, montagne élevée, conique, par où les Hollandais font passer leur premier méridien.

De là, nous dirigeâmes notre course entre le midi et le couchant; un vent favorable enfloit

---

(1) Suc rouge comme le sang, qui dans la canicule coule d'un arbre nommé *le dragonier à feuilles d'yucca.*

nos voiles, et, pendant six semaines, nous n'eûmes besoin de toucher ni cables, ni cordages. Il y eut des jours où la chaleur du soleil étoit brûlante, et fit murmurer l'équipage qui se plaignoit d'une distribution trop économique de l'eau : elle ne suffisoit pas pour satisfaire la soif qui nous dévoroit, et cette soif fit naître une querelle qui eut des suites funestes. Un mousse altéré se gorgea d'eau de vie, descendit dans la cuisine, et y renversa un plat de graisse. Le cuisinier l'insulte et le menace; le mousse se saisit d'un couteau, et s'élance sur lui. On accourt pour désarmer le furieux, auquel on n'arrache le couteau des mains qu'après qu'il eût blessé le cuisinier au visage. On lui fait donner la bastonnade, châtiment hors de propos dans ce moment; et le mousse devenu plus furieux encore, tombe sur le second pont, y saisit un couteau, et se l'enfonce trois fois dans le ventre. On parvient à l'arrêter, à le guérir; mais, comme s'il ne s'étoit pas assez puni lui-même, ce fut pour le soumettre à des châtimens plus sévères. On le déclara infâme, on le plongea trois fois dans la mer, et on le fit passer trois fois sous le vaisseau; on lui donna trois cents coups de bâton sur le derrière, et on le cloua ensuite au mât par la main avec un couteau. On l'enchaîna ensuite à l'extrémité du vaisseau, et là il ne vécut plus que de pain et

d'eau, jusqu'à ce qu'on l'eut descendu, et abandonné sur les côtes du Brésil.

C'est vers la fin d'octobre que nous découvrîmes l'île de Bonavista (1) : des maisons sont dispersées sur les côtes, un fort la défend. Il n'y est pas permis de sonner les cloches, à ce qu'on nous assure; leur son paroîtroit un signal d'alarme. Plusieurs des îles qui en sont voisines sont riches en sel. Quelques-unes sont très-fertiles; on y trouva beaucoup de porcs, de boucs et diverses volailles. Leurs habitans soumis au Portugal, sont la plupart des hommes vils, chassés de leur patrie pour les crimes qu'ils y ont commis. On peut dire de ces îles, que la terre y est de fer et l'air d'airain, car il n'y pleut jamais; mais on assure qu'un brouillard ou une rosée y rafraîchit, y féconde la terre, et l'on y trouve des herbes et d'excellens fruits.

D'autres pays sont semblables à celui-ci. Par exemple, à Rio de Lagao, sur la côte d'Afrique, où les chrétiens qui l'habitent ne se rappellent pas d'y avoir vu tomber de la pluie; il n'en tombe pas au Pérou, de Capo-Blanco jusqu'à Coquimbo, et les habitans n'y élèvent que de fragiles maisons qui annoncent qu'on n'y craint ni l'humidité, ni

---

(1) Une des îles du Cap-Vert. *Voyez* le voyage de Shelvock, tome IV, page 6.

les orages; telle est encore l'Egypte, peut-être parce que les vents du couchant n'y soufflent pas; ce sont ces vents encore qui amènent la pluie dans les Indes.

Nous approchions de la ligne; les vents étoient très-variables; la soif se faisoit sentir toujours plus fortement; le scorbut nous désoloit, et dans un grand calme qui nous abandonnoit sans défense contre l'ardente chaleur du soleil, quelques-uns devinrent enragés, d'autres furent attaqués de la fièvre chaude, presque tous perdirent l'appétit et les forces. Notre eau douce étoit gâtée et remplie de vers; nos viandes salées se corrompoient, et augmentoient encore la soif qui nous dévoroit. La famine est, dit-on, de tous les maux le plus terrible; on se trompe, la soif est le pire encore, surtout celle qu'on éprouve sous la ligne.

Telle étoit notre situation lorsque nous la traversâmes. Quelquefois, vers le soir, la mer en feu sembloit couverte de soufre enflammé : étonnés de ce phénomène, nous fîmes puiser de cette eau, et la trouvâmes remplie de petits globules ressemblans aux perles ordinaires pour la grosseur et la couleur; ils brilloient encore quelque tems sur la main, et quand on les serroit entre les doigts, il n'y restoit qu'une substance terreuse,

grasse comme du limon. Nos vieux matelots disoient ne l'avoir jamais observé; les uns l'attribuoient à du soufre, ou à du salpêtre disséminé dans la mer; il seroit plus simple de l'attribuer aux parties grasses du sel de la mer que le soleil rassemble dans le calme, et que les vents dispersent ensuite sur toute la surface de cette mer: on voit quelquefois la même chose sur la côte de Guinée, à ce qu'on m'assura depuis (1).

Au passage de la ligne, quelques souffles d'un vent variable nous conduisirent jusqu'aux lieux où règnent des vents réglés qu'on nomme *mousson.* Ce vent soulagea nos malades, il n'en mourut qu'un de la fièvre chaude, et les autres se rétablirent au Brésil. Sous le 5° de latitude, le soleil étoit perpendiculaire sur nos têtes; il n'y avoit plus d'ombre, et l'on ne pouvoit prendre de hauteur. Ces momens furent égayés par la pêche; nous prîmes beaucoup de dorades, dont le corps long de six pieds, mais étroit, paroissoit au travers de l'eau coupé par des raies d'or; sa chair est agréable au goût; il n'en est pas de même de

(1) On trouvera dans les Voyages suivans de meilleures observations sur ce phénomène, observé déjà par Le Maire et Cowley. Ces globules soumis au microscope ressemblent à des écrevisses dont la couleur seroit rouge.

celle du requin, poisson vorace, souvent long de dix pieds, ayant la gueule au dessous de la tête, avide de cadavres, et redoutable à ceux qui se baignent, auxquels il coupe quelquefois le bras ou la jambe.

Nous vîmes quelques îles désertes, telles que la Trinité ou la Trinidad (1), et bientôt après la

---

(1) Cette île déserte dont Roggeween nous parle, se trouve vers le vingtième degré de latitude sud dans l'océan méridional, et est bien différente de celle qu'on voit vers le dixième degré de latitude nord, à côté de Tabago, vers l'embouchure de l'Orenoque : celle-ci a environ cent lieues de tour, et est assez fertile en sucre, tabac et maïs ; Saint-Joseph en est la capitale. Les Anglais à qui elle a été cédée depuis quelques années, la regardent comme très-propre, par sa position et sa rade, à protéger tous leurs établissemens dans les Antilles.

Il y a aussi un port de ce nom, *le port de la Trinidat* dans Cuba, d'où sortit en 1519 le célèbre Cortez (*) pour entreprendre la conquête du Mexique. Ce fut là que plusieurs Castillans, Jean d'Escalante, Alvarado, d'Avila, Pierre Sanche de Farsan, etc., voulurent se joindre à lui pour suivre sa fortune et partager ses dangers. On ne peut qu'admirer l'audace et l'intrépidité de ce capi-

(*) Cortez, né à Medellin, ville de l'Estramadure, mourut dans la disgrace de Charles-Quint, dans un village auprès de Séville, où il s'étoit choisi une retraite. Cortez étoit proche parent du cruel Ovando, persécuteur de Colomb. *Voyez* son voyage, tome I, pages 47 et suivantes.

côte du Brésil. Un vent favorable nous en fit parcourir rapidement les côtes; il nous fit dépasser, sans nous en apercevoir, Rio-Grande,

---

taine qui avec une poignée d'hommes, avec environ trois cents braves, entreprend la conquête d'un empire immense, et en vient à bout; mais l'admiration cesse, et l'indignation est à son comble en voyant l'avare général déjà maître de tous les trésors du Mexique, faire étendre sur des charbons ardens Guatimozin, avec un de ses courtisans, dans l'espoir de lui arracher l'aveu de nouveaux trésors...... On connoît l'étonnante réponse de ce monarque : il souffroit sans sourciller cette cruelle torture, et son favori jetoit des cris lamentables. Guatimozin le regardant fermement, lui dit : *Et moi, suis-je sur un lit de roses?*

Cet empereur, traité par Cortez d'une manière si barbare, vécut encore deux ans après cette triste épreuve : accusé dans la suite d'une conspiration, il fut condamné à un supplice honteux, et expira sur un gibet. Telle fut la fin déplorable du successeur du grand Montezuma, telle fut la destinée d'un prince qui commandoit à trois mille rois ou caciques, qui avoit à sa cour près de trois mille femmes, la plupart filles des seigneurs du Mexique, et entretenues avec autant de propreté que d'abondance. Les armes destinées à son usage étoient ornées de feuilles d'or et d'argent, de plumes rares et de pierres précieuses qui formoient un spectacle admirable : sa table servie avec profusion, quoiqu'il mangeât seul, annonçoit la même grandeur.

où nous voulions nous rendre, et nous conduisit dans Porto, où nous jetâmes l'ancre. A peine l'eûmes-nous fait, que je me jetai dans un esquif avec plusieurs de nos gens, pour chercher de l'eau et des rafraîchissemens dont nous avions grand besoin. Avant d'atteindre le rivage, nous vîmes des Portugais armés qui s'avançoient en hâte vers nous, et menacèrent de faire feu si nous ne nous éloignions pas ; mais nous leur montrâmes un cadavre que nous voulions ense-

On lui servoit toujours environ deux cents plats, si bien assaisonnés que l'usage de les imiter passa ensuite en Espagne. Enfin, parmi ses nombreux palais, on distinguoit le Tepac, qui étoit d'une grandeur et d'une magnificence étonnante : les murs de ce château étoient un mélange de jaspe, de marbre et de porphyre.

Le mécontentement d'une partie de ses sujets, et surtout des Tlascalans, dont l'habile Cortez sut profiter pour s'en faire autant d'alliés, accéléra beaucoup les malheurs et la ruine de ce prince : il croyoit d'ailleurs que le souverain, dont Cortez se disoit l'envoyé, étoit de la race de Quézalcoal, ancien fondateur de l'empire du Mexique. Selon une prophétie, et une tradition adoptée dans ces contrées, ce Quézalcool étoit sorti de son pays pour aller conquérir des terres vers l'orient, et avoit promis que ses descendans reviendroient un jour réformer les lois et les mœurs du Mexique. *Voyez* dans Gemelli, tome III, page 477, les honneurs rendus à une parente de ce monarque.

velir,

velir, et ils nous le permirent. Nous voulûmes nous informer du pays; mais tout ce qu'ils voulurent nous en dire, se réduisoit à nous assurer que Rio-Janeiro étoit à huit milles du lieu où nous étions, et que Porto étoit, pour ainsi dire, un avant-port de Saint-Sébastien de Rio-Janeiro. Nous les invitâmes sur nos vaisseaux, mais ils nous croyoient des pirates, et s'y refusèrent; leur crainte n'étoit point déraisonnable, car ils sont fréquens sur ces côtes; cependant deux d'entr'eux cédèrent à nos sollicitations; ils vinrent sur nos vaisseaux, où nous les reçûmes avec beaucoup d'honnêteté, où nous leur fîmes des présens en habits et en autres objets, pour les engager à nous conduire dans quelque bon port; ils nous le promirent, et tinrent parole.

Celui de Porto offre un bon ancrage, sur une profondeur de six à huit brasses; c'est plutôt une rivière qu'un golfe: à son entrée on a le continent à sa droite, une grande île à sa gauche. La côte est élevée, entrecoupée de vallons et de montagnes ornées de bois. Porto n'est point habité; nous y pêchâmes, nous y prîmes des tortues qui firent beaucoup de bien à nos malades, surtout à ceux qui étoient attaqués du scorbut; elles sont d'un goût exquis. Nous y fîmes provision d'eau douce et de bois, ensuite nous remîmes à la voile.

La côte entre Porto et la rade de Saint-Sébastien est semée de petites îles; à peine eûmes-nous atteint l'embouchure de la rivière qui devoit nous y conduire, qu'une tempête violente nous mit en danger de nous briser contre les rochers. Nous résistâmes à son effort, elle tomba, et le lendemain nous vînmes jeter l'ancre sous les murs de la ville que nous saluâmes, et qui ne nous répondit point, soit qu'elle ne le pût pas, soit que nous prenant pour des pirates, elle ne nous vît qu'avec peine approcher d'elle. Nous écrivîmes au gouverneur pour qu'il permît de nous fournir de fruits, de légumes, de bestiaux, de l'eau, du bois, de quelques cabanes pour y descendre nos malades. Il nous répondit qu'il dépendoit de Rio-Janeiro, qu'il alloit y donner avis de notre arrivée et de nos demandes, qu'il falloit que nous attendissions la réponse. Notre amiral, peu satisfait, lui fit entendre qu'il se procureroit par la force ce qu'on lui refusoit par mauvaise volonté; et en attendant la reponse, il envoya visiter un monastère de Franciscains, auxquels il fit part de nos besoins, de nos demandes, et chercha à les y rendre favorables par quelques présens.

Par un hasard heureux, le prieur du monastère étoit un Hollandais, nommé *Thomas*. Il accourut sur nos vaisseaux, suivi de quelques-

uns des siens, joyeux de revoir, avant de mourir, quelques-uns de ses compatriotes; il disoit qu'il mourroit enfin content, après avoir joui d'un bonheur après lequel il soupiroit depuis plus de vingt ans. Nous les reçûmes tous avec affection; nous leur fournîmes diverses choses dont ils avoient besoin. Nous leur parlâmes des lenteurs du gouverneur; nous leur dîmes que la nécessité nous forceroit à vaincre sa mauvaise volonté, et à obtenir par les armes ce qu'on refusoit à nos prières et à notre argent. Le prieur nous conjura de prendre patience quelques jours encore, nous promit de voir le gouverneur, et de nous envoyer de son couvent ce qui nous étoit le plus indispensable. Ces bons pères s'en retournèrent ensuite chez eux. Dans ces circonstances, on vit les Portugais armés border le rivage, et se préparer à en défendre l'approche à une de nos chaloupes qui alloit chercher de l'eau; ils tirèrent même sur elle, et blessèrent un de nos matelots; nous répondîmes à leur décharge, et deux de leurs hommes furent couchés sur la grève; leur chute effraya les autres, ils abandonnèrent leurs postes, la chaloupe aborda et nous rapporta de l'eau.

Cette insulte engagea notre amiral à faire des préparatifs pour attaquer la ville; chaque vaisseau eut un lieu désigné pour protéger la

descente et la marche ; le plus léger fut placé le plus voisin des murs ; le Tienhoven gardoit les côtes, le vaisseau amiral étoit près du couvent, et menaçoit d'y mettre le feu. Nous cherchions surtout à effrayer les Portugais, plutôt qu'à faire une attaque sérieuse qui auroit pu entraîner une guerre entre les deux nations, et nous réussîmes à les intimider. A la vue de nos préparatifs, un capitaine vint à bord de l'amiral, nous promit des rafraîchissemens, du bois, de l'eau, tout ce dont nous aurions besoin. L'amiral demanda de plus quelques maisons pour déposer nos malades ; il demanda satisfaction pour l'insulte qu'on nous avoit faite en tirant sur notre chaloupe, et promit qu'il ne feroit aucun tort aux habitans. Il ne put vaincre la défiance, plusieurs s'enfuirent dans l'intérieur du pays avec leurs effets précieux ; mais, après divers mouvemens, nous obtînmes tout ce que nous demandions. Ils durent connoître dans la suite que nous ne manquions ni de justice, ni de fidélité.

Nos malades furent d'abord logés dans quelques maisons de l'île Saint-Sébastien, qui faisoient face à la terre ferme. On nous fournit des moutons, des bœufs, toute sorte de légumes et de fruits. Nos malades se rétablirent : ceux qui se portoient bien se livrèrent aux plaisirs et au

commerce; ils échangèrent contre des marchandises européennes, du tabac, du sucre, de l'eau de vie, malgré les défenses du gouverneur : d'ennemis, les Portugais devinrent nos compagnons, nos amis, et plusieurs versèrent des larmes à notre départ. Ils étoient étonnés, disoient-ils, que les Hollandais fussent de si bonnes gens; ils dirent que s'ils n'avoient pas été maltraités par les Français, ils nous auroient reçus avec plus d'amitié encore. Mais donnons une légère idée du pays.

Saint-Sébastien ou Rio-Janeiro est une ville médiocre, entourée de palissades, pourvue de quelques canons (1). On y voit une église assez belle, le palais du gouverneur est magnifique; les maisons sont des cabanes. Le prieur franciscain dont j'ai parlé, nous montra une idole que les habitans du pays adoroient, et qu'on a cachée dans leur monastère. C'est une espèce de statue haute de quatre pieds, et dont la face a de la ressemblance au lion ou au tigre. On nous dit qu'elle étoit d'or massif; mais je ne la crois que dorée. Ses pieds avoient la forme de ceux du lion; sur sa tête étoit une double couronne, hérissée de douze flèches; derrière on voit deux

(1) *Voyez*, sur Rio-Janeiro et sur tout le Brésil, le voyage de Le Gentil, tome V, page 168 et suivantes.

ailes semblables à celles de la cigogne. Dans cette statue, il en est une autre qui représente un Indien armé d'un arc, d'une flèche, et portant un carquois. La grande idole est ornée d'une queue qui s'entortille trois ou quatre fois autour de la statue de l'homme. On appeloit cette espèce de divinité, *Nasil-Lichma*. Le monastère renferme encore d'autres curiosités de ce genre.

La rivière de Saint-Sébastien a demi-lieue de large vis-à-vis de la ville, qui est à quatre lieues de la mer. Entre le nord et le levant, on voit une île longue de quatre milles, très-fertile, et entourée de plus petites.

Le Brésil est un pays vaste et riche, dont le roi de Portugal retire, dit-on, plus de richesses que le roi d'Espagne n'en recueille de toutes ses possessions en Amérique, parce que celui-ci ne prélève que la cinquième partie des mines d'or et d'argent qu'elles produisent, et que le roi de Portugal les garde toutes sans aucun partage. On trouve dans son étendue diverses villes fortifiées et pourvues de bons ports. Il est arrosé par diverses rivières, telles que Mananhou, Tapicuau, Mangnodalui, Bopa, Saint-François et Janeiro. Ses habitans naturels étoient anthropophages, mais ces horreurs commencent à ne plus se voir; ils sont d'une taille ramassée, assez noirs, ont les lèvres grosses, le nez plat et

écrasé, les cheveux frisés comme de la laine de mouton, les dents très-blanches. Il y a un grand nombre de Portugais. Tous se nourrissent des fruits du pays, tels que les citrons, les pisans, les cocos, les ananas : ils plantent beaucoup de tabac. On en tire des diamans qui se trouvent sur les montagnes, dans une terre rougeâtre mêlée d'or, et que les torrens amènent dans les rivières voisines (1).

Le Brésil abonde en toute sorte de poissons, d'oiseaux et d'animaux quadrupèdes. On y trouve des espèces de tigres; les dents d'éléphans y sont, dit-on, un grand objet de commerce; les déserts y recèlent un grand nombre de serpens et de reptiles venimeux : les Portugais n'ont pu encore ni convertir, ni soumettre les habitans de l'intérieur du pays. L'air y est sain, mais la chaleur y est souvent excessive; le pays est élevé, et quelques-unes de ses montagnes cachent leur sommet dans les nues : les vents de mer contribuent beaucoup à la pureté de l'air qu'on y respire sur les côtes, et à la fertilité de leurs campagnes. Ce sont eux qui rétablirent nos malades, qui délivrèrent ceux qui se portoient bien, d'incommodités inquiétantes. Les poissons ne nous man-

(1) *Voyez* tome V, page 174, dans le voyage de Le Gentil.

quoient pas, et les tortues y ont un goût exquis. Mais les mosquites y sont dangereux par leurs piqûres; ils font enfler la main, le visage, partout où ils s'attachent. Le pilote de notre vaisseau s'étant enivré d'une liqueur forte que font les Indiens, se coucha au grand air, et se leva si enflé qu'on ne pouvoit le reconnoître, et qu'il fut en danger de perdre la vie. Sa gorge étoit fermée, et l'on ne pouvoit y faire passer une goutte d'eau. Ce ne fut qu'à force de soins et de remèdes que nous pûmes le sauver.

Après avoir radoubé nos vaisseaux, fait nos provisions, et rétabli nos malades, nous nous préparâmes à lever l'ancre. Nous nous en occupions lorsqu'un vaisseau de Rio-Janeiro vint s'établir près de nous. Il y a quelque apparence que le gouverneur avoit appris que le but de notre voyage étoit de visiter les terres australes, et que cette nouvelle réveilla son inquiétude et sa défiance. On nous dit avec affectation qu'il devoit arriver des vaisseaux, afin de hâter encore notre départ; on témoignoit beaucoup de curiosité, mais nous ne parûmes point nous apercevoir de ces sentimens, et continuâmes nos préparatifs. Nous avions dit que nous allions commercer dans le Chili et le Pérou avec les Espagnols, et nous continuâmes de le dire. Tout parut tranquille. Nous fîmes des présens au

gouverneur, qui les reconnut par du bétail qu'il nous fit amener. Nous réclamâmes quelques-uns des nôtres, que le désir de s'enrichir avoit fait s'échapper de nos vaisseaux pour demeurer dans le pays; on ne sembla pas nous entendre, et nous gardâmes le silence. Enfin nous prîmes congé, et déployant nos voiles, nous prîmes notre course entre le couchant et le midi.

Nous voulions chercher l'île Aukes-Magdeland, nommée ainsi du nom de celui qui la découvrit; on crut la voir sous le 30 degré de latitude méridionale; il y vit, dit-on, des feux allumés, mais il n'y descendit pas. Cette découverte avoit été faite depuis un siècle, mais n'avoit point été confirmée depuis. Comme sa latitude, sa situation offroit des avantages, on pensoit à y établir une petite colonie qui eût été bien utile aux vaisseaux qui auroient navigué dans ces mers; on n'eût pas eu besoin de recourir aux Portugais, ni aux Espagnols qui possèdent toute la vaste étendue des côtes de l'Amérique méridionale; on y eût trouvé de l'eau, des rafraîchissemens, sans s'approcher des côtes, sans retarder autant son voyage. Ce projet étoit sage, mais il ne put s'exécuter, parce que nous ne pûmes trouver cette île, qui n'est peut-être qu'une terre chimérique, ou que nous ne cherchâmes point

où elle est. Peut-être l'avenir confirmera-t-il l'une ou l'autre de ces opinions.

Découragés par l'inutilité de nos recherches, nous les abandonnâmes, et nous cherchâmes les îles Nouvelles, appelées par un armateur *îles de Saint-Louis*. Pour éviter la mousson ou les vents réglés qui nous étoient contraires dans cette saison, nous ne nous éloignâmes des côtes que de quarante ou cinquante lieues. Nous parvînmes au 40e degré de latitude le 21 décembre, et ce jour nous fûmes assaillis d'un ouragan furieux; les éclairs nous environnoient de feux, et les tonnerres nous glaçoient d'effroi; il falloit ployer toutes nos voiles, et s'abandonner aux vagues énormes qui nous ballottoient et menaçoient à chaque instant de nous engloutir. Le Tienhoven fut détaché de nous par la violence de la tempête qui ne dura que quatre heures, et nous sépara pour trois mois. Heureusement nos mâts ne furent point abattus, et quand l'ouragan fut tombé, nous pûmes continuer notre route malgré l'agitation de la mer qui dura plusieurs jours encore.

Ces ouragans sont dangereux; on en a vu briser des vaisseaux avec une rapidité, une fureur incroyable; c'est du 20 juillet au 15 octobre qu'ils sont le plus fréquens. Il y en a un dans la

Méditerranée à un tems marqué. Près du Gange, il s'en élève plusieurs à la fois; on y donne à cette espèce de tempête le nom d'*éléphant;* les mers du Japon sont dangereuses par celles qui règnent dans ces parages. Quelquefois les vaisseaux errent pendant des années entières, sans pouvoir rentrer dans le port vers lequel ils tendent. Le signe ordinaire d'un ouragan est une petite nuée noire qui s'étend et enfin couvre le ciel; le vent souffle du couchant, fait le tour du compas, élève des flots contraires qui s'entre-choquent, se brisent et donnent des secousses effrayantes au navire, qui souvent en est disloqué, il s'ouvre et disparoît. Dès qu'on voit la petite nuée, on s'éloigne des bords où les ouragans sont toujours dangereux. Plus on approche du pôle, moins les ouragans ont de force, plus ils sont rares; et quand on a passé le 50ᵉ degré, ils ne sont plus à craindre, quoique les vents y soient plus forts et l'air plus vif; mais ces vents sont constans, et ne se succèdent pas avec rapidité; ils s'apaisent insensiblement. Je n'en recherche pas les causes : de plus savans que moi, peuvent s'en occuper. Je reviens à notre navigation.

Quand l'ouragan eut cessé, les deux vaisseaux qu'il n'avoit pas séparés reprirent leur route, et les vents nous portèrent jusqu'à la hauteur du

détroit de Magellan. Près de là, nous découvrîmes une île qui nous a paru avoir deux cents lieues de circuit (1), et distante de quatre-vingts des côtes de l'Amérique. Nous n'y vîmes ni colonnes de fumée, ni aucun navire, et nous eûmes lieu de croire qu'elle étoit déserte. Un armateur français y avoit abordé du côté du couchant, et lui avoit donné le nom de *Saint-Louis* ; nous l'appelions *les îles Nouvelles*, parce que des caps ou pointes en paroissent être

---

(1) On voit que cette île est les îles Malouines ou de Falkland ; elles ont cette étendue, elles sont à peu près à cette hauteur ; mais c'est un amas d'îles, non une île unique : cependant elles n'ont point d'arbres. Woode Rogers, tome IV, page 345, les a reconnues, et M. de Bougainville nous les décrira dans le septième volume. M. Claret de Fleurieu présume aussi que cet *Aukes-Magdeland*, et les îles Neuves de Saint-Louis que Roggeween avoit en vue, sont les îles nommées *Falkland* en 1689 par John Strong anglais : au commencement du siècle dernier, cet archipel fut visité par nos navires de Saint-Malo, d'où est venue la dénomination d'îles Malouines, et d'*Anican* du nom d'un armateur de cette place. Nos navigateurs les nommoient aussi quelquefois *îles Neuves de Saint-Louis*.

Ces mêmes îles, découvertes en 1594 par le chevalier Richard Hawkins, furent nommées à cette époque *terre de la Vierge* ou *de la Pucelle*, *Maidenland*, en l'honneur de la reine Elisabeth.

séparées. Elle est sous le 52° de latitude. Nous appelâmes ses premières pointes du côté du levant, *pointes de Rosendahl*, du nom d'un de nos capitaines qui les découvrit le premier. La dernière de ces pointes reçut le nom de *Nouvel-An*, parce que nous la découvrîmes ce jour-là. Toute la côte eut le nom de *Belgie-Australe*, parce qu'elle est sous les mêmes degrés de latitude méridionale, que les Pays-Bas dans l'hémisphère septentrional.

Cette île paroissoit un beau et fertile pays, entrecoupé de vallées et de montagnes, ombragées de beaux arbres. La verdure en est charmante, et sans doute si nous y eussions descendu, nous y aurions trouvé d'excellens fruits; mais notre amiral craignoit qu'en y perdant quelques jours, on ne se rendît impossible le passage du cap Horn : il se proposa d'y revenir à son retour, projet qu'il n'exécuta pas, puisque les événemens nous conduisirent aux Indes orientales.

Le vent du couchant vint nous favoriser dans le passage du détroit de Le Maire; nous passâmes devant l'ouverture de celui de Magellan : celui-ci est dangereux, sujet à mille incommodités; l'eau n'y est pas profonde; le fond rempli de rochers y offre peu de bons ancrages; les flots et le flux de la mer du sud et du nord s'y joignent, s'y entrechoquent; les tempêtes se détachent avec

rapidité du sommet nuageux des hautes montagnes qui le dominent; il a environ cent vingt lieues de long, sur une largeur qui varie de deux à sept. Le Tienhoven, séparé de nous par l'ouragan, traversa ce détroit, dont la découverte fut due plutôt au ressentiment du mépris que Magellan avoit essuyé de la cour de Portugal, qu'au désir d'amasser des richesses. Peut-être en le découvrant, empêcha-t-il les Espagnols de couper l'isthme de Darien pour joindre les deux Océans; on y trouvoit, il est vrai, bien des difficultés; l'isthme est assez large; une chaîne de montagnes le partage, et on alléguoit encore que les inondations seroient plus fréquentes, que l'une des deux mers étoit plus élevée que l'autre, qu'il ne falloit pas changer ce que la nature avoit fait, et bien d'autres mauvaises raisons; mais que ne peut la soif des richesses? Elle fait tout entreprendre et tout surmonter.

Les habitans voisins du détroit sont de races différentes; il en est d'une hauteur extraordinaire, presque tous sont blancs; ils se nourrissent de fruits et d'animaux sauvages. Les Espagnols avoient tenté d'y établir une ville qui ne put y prospérer. Une partie de ses habitans y périt, l'autre regagna Rio de la Plata.

Le détroit découvert par Magellan fut quelque tems cherché par d'autres navigateurs qui ne le

trouvèrent point, ou qui après l'avoir trouvé, ne purent se persuader qu'il joignît les deux mers. Drak, Cavendish, furent plus heureux : le premier, fut l'homme de son tems qui connut une plus vaste étendue de l'Amérique au levant et au couchant.

Lorsqu'on navigue vers le pôle austral, on doit le faire, accompagné du soleil, pour ainsi dire; si l'on néglige cette observation, on ne pourra guères doubler le cap Horn : les vents du couchant nous en repoussèrent toujours; c'est par des vents favorables que nous réussîmes à traverser le détroit de Le Maire; mais ces vents du couchant vinrent ensuite nous tourmenter. Suivons notre relation.

En approchant du détroit, nous vîmes voler autour de nous une multitude d'oiseaux aquatiques dont le plumage étoit brun; des baleines nageoient lentement à nos côtés, d'autres monstres marins jouoient sur les ondes, l'un d'eux nommé par les Hollandais *diable de mer* (1),

(1) Ce diable de mer, selon le chevalier Banks, parvient à un volume si considérable, qu'un individu pris à la Barbade, n'a pu être tiré à terre que par le moyen de sept paires de bœufs. Barrère, Sparrman, le Vaillant ont rencontré assez souvent de ces raies énormes, ou diables de mer, nommées par les naturalistes raies *manatia* : elles ont plus de vingt pieds de long, et pèsent plus de deux mille.

nous suivit pendant quatre semaines, et malgré tous nos efforts nous ne pûmes le prendre : il avoit la queue d'une largeur extraordinaire, le corps large et court, la tête plate, large, circulaire, la peau unie; il a deux espèces de corne, et c'est peut-être ce qui lui a fait donner le nom qui le distingue; on dit que la chair en est venimeuse.

Bientôt nous découvrîmes la Terre des Etats, et nous entrâmes dans le détroit; les vagues y étoient si agitées, elles s'y choquoient avec tant de violence par l'effet des courans, que nos vaisseaux assaillis, ballottés par elles, faillirent à s'entr'ouvrir et à perdre leurs mâts et leurs vergues. Nous aurions bien voulu descendre à terre; un ancrage sûr se présentoit, mais l'agitation de l'air et de la mer ne nous le permit pas : il fallut traverser le détroit aussi promptement que le courant rapide qui nous entraînoit; il a dix lieues de long, sur six dans sa plus grande largeur.

Lorsque nous en fûmes sortis, les mêmes courans qu'on y voit régner sans cesse, nous rejetèrent loin des côtes; et pour dépasser le cap Horn, nous cinglâmes jusqu'au delà du 62° de latitude, où nous fûmes accueillis pendant trois semaines par des tempêtes qu'amenoit le vent du couchant; la grêle et la neige les accompagnoient,

gnoient, les brouillards nous enveloppoient presque toujours : nous craignîmes que le vent ne nous rejetât dans les glaces que ces brouillards pouvoient nous cacher. Nous eûmes ensuite quelques jours d'un tems serein ; un ciel pur ne nous donnoit point de nuit, un crépuscule touchoit à l'autre. Nous étions dans le mois de janvier, et par conséquent dans les jours les plus longs de cet hémisphère.

Cependant nous ne vîmes point ces glaces que le capitaine Davis rencontra sous le 63°. Son vaisseau, nous dit-on, fut si bien entouré de montagnes flottantes qu'il se crut perdu sans retour : on en peut voir même à la hauteur du cap Horn, et elles prouvent qu'il est des terres plus au midi, près desquelles elles se forment ; elles ne pourroient croître dans une mer ouverte ; les courans qui tourmentent ces mers concourent encore à prouver l'existence de ce continent encore inconnu. La multitude d'oiseaux qui voltigeoient autour de nous fortifioit cette conjecture ; mais nous ne vîmes point de terres, et peut-être n'en aurions-nous tiré aucun secours. On doute que sous un climat si rigoureux il puisse être habité ; l'été y est si court, l'hiver si long, et quelquefois même il n'y a point de jour ; cependant je crois qu'il peut l'être, au moins dans le tems le plus doux ; alors la pêche peut fournir

à tous les besoins de ses habitans; puis, quand le froid et les longues nuits s'approchent, ils peuvent s'éloigner vers le continent de l'Asie, vers lequel il paroît que ces terres s'avancent. En Europe on trouve des habitans sous le 70°; il est donc possible qu'il s'en trouve à la même hauteur vers le pôle méridional.

Les vents contraires nous avoient éloignés de la Terre de Feu, jusqu'à la distance de cinq cents lieues, et nous crûmes être bien au delà du cap Horn; nous cinglâmes donc entre le nord et le levant, direction dans laquelle nous crûmes devoir rencontrer les côtes du Chili; mais, ne découvrant aucune terre, nous conjecturâmes que les courans nous avoient jetés fort loin du continent de l'Amérique, en cinglant vers le nord. Mais, à la hauteur de 37° et demi, nous eûmes la certitude du contraire : le 10 mars, nous découvrîmes la côte du Chili, et des transports de joie éclatèrent dans tout l'équipage.

Nous allâmes jeter l'ancre à la Mocha, île située à trois lieues de la côte, où nous espérions trouver des rafraîchissemens dont nous avions grand besoin, tels que des bœufs, des moutons, des légumes, des plantes antiscorbutiques : vaine espérance ! Il n'y avoit plus d'habitans, plus de bestiaux; on n'y vit que quelques oiseaux, quelques chevaux, et deux cabanes où nous trouvâmes

deux ou trois chiens, qui paroissoient s'être sauvés du naufrage d'un vaisseau espagnol, dont on voyoit encore les débris sur le rivage. Peut-être les habitans, en se retirant sur la côte du Chili, avoient-ils laissé ici des chevaux pour profiter des pâturages de l'île, et les y venir reprendre ensuite; peut-être appartenoient-ils aux Espagnols. Nous eûmes lieu de penser que l'île n'avoit jamais été bien peuplée, puisque les oiseaux ne nous fuyoient point, et se laissoient prendre à la main. Nous y fîmes une assez grande provision d'oies, de canards et d'autres oiseaux sauvages.

Dans un jour nous fîmes le tour de cette île; elle est assez élevée, hérissée de broussailles et d'arbrisseaux, si entrelassés dans la partie méridionale qu'il nous fut impossible d'y pénétrer. Son abord est difficile, ses rivages sont bordés de rochers accumulés qui s'étendent jusqu'à environ quatre lieues dans la mer; un navire ne peut passer entr'eux, et peu s'en fallut qu'une fatale expérience ne nous prouvât combien la navigation est dangereuse autour d'elle. Pour arriver à la terre, il nous falloit jeter dans l'eau jusqu'au cou; mais nous trouvions sur ces rocs, sur les rivages, des moules fort rares et d'autres coquillages précieux (1).

(1) *Voyez* ce que dit sur cette île, Olivier de Noort, tome II, page 258.

Cette île nous offroit peu de secours, et il fallut bientôt nous en éloigner. Le conseil fut assemblé, et il décida de suivre les côtes du Chili pour y trouver un port, des provisions et des rafraîchissemens; mais la crainte du canon des Espagnols ne nous permit pas de suivre cette détermination : cette nation étoit alarmée de notre approche ; des gardes-côtes croisoient sans cesse sur notre passage, et ils auroient rendu l'exécution de notre dessein difficile et peut-être funeste.

D'abord la côte du Chili nous avoit paru fort élevée; mais ensuite elle ne nous sembla pas l'être plus que celle d'Angleterre : la première apparence venoit des montagnes qui sont derrière, et dont la cime, toujours couverte de neige, se perd souvent dans la nue. Le pays paroît être beau et fertile; le climat y est doux. Il fut découvert en 1540 par Diego d'Almagro. Il touche au Pérou, à Rio de la Plata, au terres Magellaniques, et est baigné au couchant par l'Océan pacifique. Il a de grandes et belles villes, telles que Valdivia (1),

(1) M. Bossu, capitaine d'une compagnie de marine, rapporte que le premier gouverneur du Chili étoit si passionné pour l'or qu'il ne pouvoit souffrir que les Indiens en eussent chez eux : tout l'or et l'argent qui brilloient dans leurs maisons leur étoient enlevés. Il les faisoit traiter plus durement lorsqu'ils balançoient à

ou Baldivia, la Conception, San-Yago; des ports sûrs et commodes, beaucoup d'or, d'argent et de cuivre. Le commerce y est interdit aux étrangers; mais malgré cette défense, malgré les gardes-côtes qu'elle y multiplie, diverses nations y tra-

---

les lui apporter : il en fit même mourir plusieurs pour avoir manqué de le faire. Il les obligeoit à travailler aux mines, avec ordre de lui en donner chaque jour une certaine quantité; mais, comme ce qu'il exigeoit d'eux leur étoit impossible, les Indiens résolurent de ne plus obéir, et formèrent le dessein de rassasier tout d'un coup son avarice. Ils s'assemblèrent, et s'étant mis en état de combattre, ils vont, chargés d'une grande quantité d'or, trouver le gouverneur, et lui tiennent ce discours : *Valdivia, tu es tellement affamé de fer jaune que jusqu'à present nous n'avons pu te rassasier, mais nous avons enfin trouvé le moyen de satisfaire pleinement ta passion ; en voici assez, et il faut que tu en boives tout ton saoul.* Ils se jetèrent aussitôt sur lui, et lui versèrent de l'or fondu dans la gorge : il expira dans le moment, laissant à cette ville son nom qui est encore en exécration dans le pays. Il n'y a pas de mine en Amérique qui n'ait coûté la vie à plus de cent mille hommes. Si l'on mettoit l'or qu'on en retire d'un côté, et de l'autre le sang des Indiens versé par les Espagnols, le sang pèseroit plus que l'or.

O terre! falloit-il que les humains avares déchirassent ton sein pour devenir barbares? Celui qui trouva l'or, trouva mille forfaits. *Voyez*, sur le Chili, tome II, page 264, et tome V, page 16.

fiquent; les Français surtout y viennent souvent de Saint-Malo.

On y voit beaucoup de moutons et d'autres bêtes à corne. Les moutons, nommés aussi *lamas*, sont si grands et si forts qu'ils portent pendant des journées entières une charge de soixante livres : la plupart des fruits qu'il produit sont d'une saveur plus douce, plus agréable que celle des fruits d'Europe. Il y a des bois, des forêts très-étendues et remplies de gibier. On y trouve une espèce de tigres. Ses habitans sont grands, robustes, sujets à des passions violentes, adonnés à la superstition, aux sortilèges : on dit qu'ils ont des moyens secrets pour se venger; on dit encore que quelques-uns de ceux qui ne sont pas soumis aux Espagnols, adorent un dieu malfaisant, qu'ils représentent sous la figure que nous donnons au diable.

Comme nous n'osions nous exposer à une descente, l'amiral leva l'ancre, suivi de la galère Africaine, le seul des deux autres vaisseaux qui fût resté près de nous. Nous cinglâmes vers l'île Fernandez, ressource ordinaire des navigateurs, et nous y arrivâmes quatre jours après.

D'abord, nous la vîmes sans pouvoir l'atteindre ; un calme profond nous enchaînoit. Ce ne fut que le lendemain que nous pûmes en approcher; nous en découvrîmes le port; l'un de

nous crut y découvrir un navire, et bientôt il fut impossible d'en douter. Est-ce un ami ou un ennemi? disions-nous : est-il là pour prolonger nos misères, ou pour partager notre joie? Tantôt nous le croyions espagnol, tantôt français, peut-être un pirate. Il falloit penser à combattre, et nous étions languissans par les maladies. Nous vîmes une chaloupe s'approcher de nous, portant pavillon espagnol; chacun prend ses armes, et se prépare à la défense. Elle approche : avec quel transport de joie nous la reconnoissons pour la chaloupe du Tienhoven que nous croyions perdu! En nous reconnoissant elle-même, la chaloupe se hâte, on se joint; ils accourent sur notre bord, et nous nous embrassons, nous nous félicitons de nous retrouver. On doit penser que ce jour fut regardé comme un jour heureux pour tous les équipages.

On étoit convenu qu'au cas de séparation, les vaisseaux chercheroient à se rendre dans cette île, et s'y attendroient pendant six semaines; que si l'on ne s'y rejoignoit pas, il falloit continuer sa route jusqu'à la hauteur de 27° de latitude méridionale, où nous devions croiser encore pendant un espace de tems égal pour y découvrir la Terre de Davis. Là encore, si l'on ne s'étoit pas réunis, il falloit, en présence du conseil, ouvrir les instructions secrettes et cachées qu'on avoit remises

à chaque capitaine, pour qu'on eût à s'y conformer. Heureusement nous ne fûmes pas obligés d'en venir là.

Le capitaine du Tienhoven se trouva dans la chaloupe ; il se nommoit *Bauman*. Il fit un signal à son vaisseau pour annoncer qu'il n'y avoit rien à craindre, et le canon fit éclater dans tous nos navires la joie que nous avions de nous réunir. Bauman nous raconta ensuite comment il avoit été séparé de nous, combien de peines et de dangers l'avoient accompagné dans le détroit de Magellan qu'il avoit traversé ; combien de tempêtes et d'ouragans l'avoient assailli sur les côtes de l'Amérique; que son vaisseau ébranlé, presqu'entr'ouvert, n'étoit arrivé qu'avec de grands efforts au port où il nous attendoit. Dès que nous y fûmes entrés, il nous invita sur son bord, et nous régala de poissons frais qui étoient excellens, et dont ces côtes abondent.

Le calme ne nous permit pas encore de jeter l'ancre où nous le désirions, et près du Tienhoven où l'ancrage étoit bon et sûr. Nous y parvînmes le lendemain : nous nous prémunîmes contre les tempêtes autant qu'il fût possible; le rivage n'étoit qu'à une portée de fusil des vaisseaux, et nous descendîmes dans nos chaloupes avec une joie qu'on ne conçoit que lorsqu'on a

été plusieurs mois le jouet des vents sur un Océan immense.

J'avois été fort malade depuis une fête que nous avions célébrée à la hauteur du détroit de Magellan. J'y bus trop de punch, liqueur à laquelle je n'étois point accoutumé; je fus si mal qu'on désespéra de ma guérison; j'avois perdu les forces et presque le mouvement. Les remèdes me furent prodigués, et s'ils ne me guérirent pas, ils permirent à la nature de me guérir, et peut-être ils empêchèrent l'effet du scorbut ou des viandes salées. Aussi fus-je des premiers à m'élancer sur la terre que nous regardions comme une mère, une protectrice bienfaisante.

Les plaines de l'île étoient couvertes d'épis d'avoine hauts et pressés, soit qu'elle y eût été semée ou qu'elle y soit un gramen naturel; nous en coupâmes de grandes gerbes, dont nous construisîmes des cabanes chaudes et sèches. Un homme à cheval seroit à peine aperçu dans ces champs naturels. Nous y trouvâmes aussi beaucoup de graines de moutarde et une espèce de raves, mais dont le goût étoit amer.

Cette île est arrosée par un grand nombre de ruisseaux, dont les bords sont couverts de plantes variées et de fleurs charmantes. Cette eau qui descend des montagnes, est, dit-on, chargée de particules minérales, et ne se gâte jamais. Vers

l'orient on y voit trois montagnes, dont celle du milieu a beaucoup l'apparence de la montagne de la Table au cap de Bonne-Espérance : derrière celle-là il y en a d'autres encore, dont l'aspect semble annoncer qu'elles renferment des métaux ; et l'on en voit sortir une vapeur épaisse, qu'on regarde comme un indice des mines. Les vallées qui les séparent sont agréables, riches en pâturages ; mais on n'y voit que des boucs et des chèvres sauvages, dont le nombre est prodigieux.

Juan Fernandez, de la province de Biscaye, découvrit cette île, lui donna son nom, et la peupla des seuls quadrupèdes qu'elle nourrisse : il sollicita encore le roi d'Espagne d'y envoyer une colonie, mais on ne l'écouta pas. Le terrain de cette île est moins inégal au couchant qu'au levant. La mer y a formé un havre qui n'est pas sûr. Les montagnes y sont chargées d'arbres divers, parmi lesquels on remarque le palmier : il a la hauteur du cocotier ; à sa cime est une couronne ou une espèce de bourrelet ; son tronc est mou, on peut le couper en deux avec un couteau ; la moëlle du sommet est bonne à manger, coupée et bouillie ; elle a le goût du chou-pomme, on la mange aussi en salade ; c'est le chou palmiste du Hollandais ; son fruit est estimé. Les autres arbres sont presque tous du

genre des palmiers sauvages; le tronc en est si dur qu'il fit rebondir la hache, et nous trouvâmes que c'étoit avec raison qu'on l'appeloit *bois de fer*. Il est ordinairement d'une couleur jaunâtre; le tronc en est fort gros; cinq hommes ensemble peuvent à peine l'embrasser; on en fait des mâts, des ais, et d'autres parties d'un vaisseau. Les montagnes ont de beaux bosquets formés de ces arbres, autour des belles prairies, et des champs d'avoine qui sont sur leur pente. Il paroît que tout ce qu'on y voudroit planter ou semer, y réussiroit; c'est dommage que cette île soit sans habitans; elle pourroit offrir l'exemple d'une colonie heureuse.

Il y a des chèvres, comme nous l'avons dit; quelques chats sauvages, des lions marins, des chiens marins, et même un animal amphibie que nos matelots nommoient *vache marine*. Le bouc sauvage est assez grand, et la chair en est bonne à manger : il y a du danger à poursuivre les animaux au travers des montagnes escarpées où ils ont établi leur domicile. Un de nos officiers y périt : la nuit le surprit dans ces montagnes, il fit un faux pas, et tomba d'une si grande hauteur, que nous le trouvâmes en pièces le lendemain.

La pêche y est fort abondante; elle dédommage de la chasse que nous n'osions y faire. On

y prend du cabiliau (1), des écrevisses de mer et autres poissons. Les vaches marines y pèsent jusqu'à un millier de livres; cet animal a en effet de la ressemblance avec la vache domestique, mais il n'a point de cornes : la chair en est bonne et d'un goût agréable. En Afrique elle sert à guérir certaines maladies.

Les lions marins ressemblent aux chiens de mer, mais ils ont la tête et le cou d'un lion de terre; ils ont dix à douze pieds de long, et autant de tour (2); la chair n'en est bonne que pour

---

(1) Cabillau ou morue : c'est le nom qu'on donne à la morue dans quelques cantons de la France et dans les pays du Nord.

(2) Ils sont figurés dans le Buffon de Sonnini, tome XXXIV, planche 235, pages 143 et suivantes.

Ces amphibies, dont les poëtes ont fait leurs tritons et leurs sirènes, ont reçu diverses dénominations en Europe, telles que celles de veau de mer, chien de mer, lion de mer, ours de mer, renard de mer, veau marin, chien marin : il y a de ces phoques qui ont la tête ronde comme l'homme. On a plusieurs exemples, sur les côtes de la Méditerranée et dans le Nord, de phoques qui ont été apprivoisés. On nourrit cet amphibie en le tenant souvent dans l'eau; il vient lorsqu'il s'entend appeler par son maître qu'il reconnoît : on lui apprend, selon M. de Fleurieu, à saluer de la tête et de la voix. En 1781, on a vu à Paris un phoque à ventre blanc, pris dans le golfe de Venise,

donner de l'huile qui sert pour les lampes : l'air y retentit, pendant la nuit, des beuglemens d'une multitude de chiens marins et d'autres animaux qui se retirent le soir dans la mer. En deux heures on peut prendre assez de poissons pour y rassasier cent personnes ; nous en fîmes saler et sécher plusieurs milliers qui nous furent très-utiles dans la suite.

Je trouvai dans cette île deux huttes ou cabanes, autrefois habitées, l'une par l'écossais Selkirk, l'autre par un Indien Moskite, nommé *Hil* (1). Le premier y fut relégué par Stradling,

---

dressé à plusieurs exercices, et très-docile à la voix de son maître. Ils vivent de poissons, d'oiseaux d'eau qu'ils attrappent par surprise, et d'herbe. La vache marine, variété des phoques, s'appelle *morse* : elle est aussi susceptible d'éducation. Evrard Worst dit en avoir vu une en Angleterre, âgée de trois mois, qui suivoit son maître lorsqu'il lui présentoit à manger : elle approchoit de lui avec grand effort et en grondant. On nourrissoit le jeune animal avec de la bouillie d'avoine ou de mil : il suçoit plutôt qu'il ne mangeoit.

(1) Selon Alexandre Oxmelin, qui en 1699 a donné une histoire des boucaniers et des divers peuples du Mexique : les Moskites ont toujours résisté aux armes des Espagnols, et traitent malgré cela sans répugnance avec les Français et les Anglais. Leur gouvernement est absolument républicain : ils ne reconnoissent aucune autorité. Dans les guerres qu'ils ont à soutenir

capitaine anglais, parce qu'il étoit insociable avec les autres gens de son équipage, et qu'il avoit des volontés opposées à celles de son chef. Le second étoit allé à la chasse des boucs sauvages, lorsque des vaisseaux espagnols forcèrent et prirent le navire qui le portoit : il étoit venu à bout de s'échapper à la hâte, et il s'établit dans l'île comme le pilote Selkirk : leurs cabanes étoient couvertes de peaux de chiens marins et

---

contre leurs voisins, et qui nuisent infiniment à leur population, ils choisissent pour chef le plus brave et le plus expérimenté de leurs guerriers : après le combat, son pouvoir cesse. Le pays que cette nation occupe n'a pas plus de quarante à cinquante lieues d'étendue; il est situé vers le cap de *Gracias à Dios*, et vers le canton nommé *Moskite* ou *Moustique* : cette peuplade ne renferme pas plus de quinze cents ames.

Les veuves de cette nation ont un usage bien extraordinaire. Après avoir enterré leurs maris, et leur avoir porté à boire et à manger pendant quinze lunes, elles sont obligées, à la fin de ce terme, d'exhumer leurs os, de les laver soigneusement, et de les lier ensemble pour les porter sur leur dos, aussi long-tems qu'ils ont été en terre. Ensuite elles les placent au sommet de leur cabane si elles en ont une, ou sur celle de leur plus proche parent : elles n'ont la liberté de prendre un autre mari qu'après s'être acquittées de ce devoir.

Dampier est le premier voyageur qui nous ait fait connoître ces peuples du Mexique. *Voyez* sa relation, tome IV, page 141.

de boucs sauvages. Ils y avoient vécu, l'un deux ans, l'autre quatre; celui-ci fut ramené par Woode Rogers, l'autre l'avoit été par Dampier (1). Leur histoire a probablement servi de modèle, et fait naître l'idée du Roman de Robinson Crusoë.

Nous vîmes sur la côte les débris d'un vaisseau échoué, que nous reconnûmes pour être espagnol : son équipage en avoit sauvé les effets, et s'étoit retiré au Chili; nous y trouvâmes cependant encore quelques pièces de vaisselle d'argent. Notre amiral médita de s'assurer de cette île à son retour; sa situation est avantageuse, sa fertilité pouvoit la rendre très-utile. C'étoit un lieu de repos et de rafraîchissemens pour les vaisseaux qui se rendroient aux terres Australes, ou qui en reviendroient. On auroit pu y établir une colonie nombreuse, puisque six cents familles peuvent facilement y trouver leur subsistance. Il étoit probable encore qu'on y auroit trouvé quelque mine riche dans les montagnes; mais, comme le voyage aux terres Australes n'eut pas de succès, ce projet échoua aussi.

Cette île a quinze lieues de circuit; elle est à environ cent lieues des côtes du Chili. L'air y est sain, les malades s'y rétablirent en peu de

(1) *Voyez* leur histoire, tome IV, pages 171 et 347.

tems. Située au milieu du cinquième climat méridional, la température en est douce; c'est sous ces latitudes qu'on trouve les pays les plus fertiles, les plus peuplés, les plus riches : plus près des pôles, la terre est engourdie par le froid ; l'air y est âcre et glaçant; près de la ligne au contraire, les campagnes sont brûlées du soleil; c'est vers le 33° de latitude qu'est la température moyenne. Parcourez les pays où passent ces degrés de latitude, vous verrez que là se trouvent l'abondance, la population et le bonheur si les hommes ne les dévastoient pas par leurs armes ou par leurs lois; c'est là que sont situées les plus belles contrées de l'Afrique et de l'Amérique, et plus les parties de la terre sont éloignées de celle-là, moins elles sont fertiles.

Après un séjour de trois semaines dans l'île Fernandez, nous levâmes l'ancre, et la quittâmes pour chercher la terre de Davis, qui doit faire partie du continent Austral, et que découvrit en 1680 le capitaine anglais qui lui donna son nom (1). Nous vîmes en passant le petit Fernandez,

(1) Roggeween, Cook et Lapérouse ont parcouru ce parage, et n'ont pas trouvé cette terre de Davis : il est permis de croire que Davis a mal vu, ou que ce qu'il a cru voir n'existe pas dans la position qu'il avoit indiquée. Telle est l'opinion de M. de Fleurieu.

nandez, île déserte, moins fertile, et bien moins étendue que celle que nous venions de quitter. On dit qu'on y trouve des boucs sauvages, et la chasse y doit être aisée, parce que les montagnes n'en sont pas hautes. Je ne puis dire s'il y a quelque havre, et si ses côtes offrent un bon ancrage, parce que nous n'y abordâmes point. La mousson du sud-est nous conduisit seule au travers de la vaste étendue de la mer du Sud. Nous arrivâmes enfin à la latitude où l'on place la terre de Davis, sous le 251° de longitude. Les oiseaux voltigeoient autour de nous, et confirmoient nos espérances : une chose les augmentoit encore ; c'est que le vent devint variable, ce qui dans les parages où la mousson règne est un indice qu'il y a des terres dans le voisinage. Nous en étions si persuadés, que quelques matelots assurèrent l'avoir vue ; mais, au grand étonnement de l'amiral, nous ne pûmes la trouver : nous l'avions passée, ou elle n'existe plus. Si les terres Australes existent, elles s'étendent du levant au couchant, ou de l'orient entre le midi et le couchant, et cette situation est la principale cause qui fait qu'elles ne sont point encore connues. Lorsqu'on est poussé par le vent du couchant, en tirant vers le nord, on les passe ; par celui entre le nord et le couchant, on s'en éloigne. Nous poursuivîmes notre route

vers le couchant jusqu'au 263° de longitude ; nous fûmes suivis dans cette route par des oiseaux de terre et de mer, et ils nous accompagnèrent jusqu'à la découverte d'une nouvelle île. C'étoit le 6 avril, jour anniversaire de la résurrection de Jésus-Christ, et nous l'appelâmes *l'île de Pâques*. Peut-être elle est une des îles vues par Quiros (1) ; elle peut avoir seize lieues de circuit, et est située sous le 28° et demi de latitude méridionale, sous le 239° de longitude. La galère Africaine en approcha de près, et nous dit qu'elle paroissoit fertile, et que diverses colonnes de fumée annonçoient qu'elle étoit habitée. Nous fîmes voile le lendemain pour y chercher un port. Un des habitans vint au devant de nous dans son canot, il entra dans le vaisseau Amiral, où on le fêta. On lui donna une pièce de toile pour se couvrir, du corail et d'autres brinborions pour se parer, et il pendit tout cela à son cou avec du poisson sec. Son corps nu étoit

---

(1) Célèbre marin espagnol, qui en 1606 découvrit la terre australe du Saint-Esprit. Ferdinand Quiros étoit avec Luis de Vaés de Torrés, qui en partage avec lui l'honneur. M. de Bougainville nomme cet archipel *les Nouvelles-Cyclades*, et Cook nomme cette terre du Saint-Esprit *les Nouvelles-Hébrides*. Ce dernier nom a prévalu. L'île de Pâques sera aussi décrite dans le voyage de Lapérouse.



[illegible] de longitude, nous fûmes suivis [illegible] par des oiseaux de terre [illegible] ils nous [illegible] jusqu'à la découverte d'une nouvelle île. C'étoit le [illegible] pour nous rappeler [illegible] la résurrection de Jésus-Christ, et nous l'appellâmes l'*Isle de Pâques*. Peut-être elle est une des îles vues par Quiros (1); elle peut avoir seize lieues de circuit, et est située sous le 18e et demi de latitude méridionale, sous le [illegible] de longitude. Le galion Américain en approcha de près, et nous dit qu'elle paroissoit fertile, et que diverses colonnes de fumée annonçoient qu'elle étoit habitée. Nous fîmes voile le lendemain pour y chercher un port. Un des habitans vint au-devant de nous dans son canot, il entra dans le vaisseau Amiral, où [illegible] lui donna une pièce de toile [illegible] et diverses bim-bolettes [illegible] tout cela à son cou avec [illegible] de poisson sec. Son corps [illegible] étoit

---

(1) Célèbre marin espagnol, qui [illegible] la terre australe du Saint-Esprit [illegible] qui en partage [illegible] avec les François. M. de Bougainville [illegible] Cook [illegible]

Tom. 6. pag. 60.



Homme de l'Île de Pâques.

peint de figures diverses; son teint étoit brun, ses oreilles très-longues pendoient sur ses épaules; il étoit grand, fort, robuste, d'une physionomie heureuse; il paroissoit vif et gai; ses discours, ses gestes étoient agréables, quoique nous ne pussions entendre ce qu'ils exprimoient. Nous lui donnâmes un verre de vin, qu'il ne but pas, mais qu'il se jeta au visage, peut-être parce qu'il crut que nous voulions l'empoisonner. Nous l'habillâmes comme nous, et l'affublâmes d'un chapeau; mais ces habits le gênoient et rendoient ses mouvemens fort lourds; on lui donna à manger, et ce fut un grand embarras pour lui qu'une cuillère, un couteau, une fourchette. Le concert qui suivit lui donna de la gaieté, et chaque fois qu'on le prit par la main, il se mit à sauter et danser avec agilité. Son arrivée, sa vue, ses discours nous firent grand plaisir. Comme nous ne pûmes pas jeter l'ancre ce jour-là, nous le renvoyâmes avec les présens que nous lui avions faits, afin qu'il prévînt ses compatriotes en notre faveur. Il parut nous quitter à regret, leva ses deux mains, tourna les yeux vers l'île, et cria de toute sa force : Odorroga! Odorroga! Il rentra avec peine dans son canot, et parut souhaiter qu'on le laissât dans le vaisseau. Peut-être ces cris étoient une invocation à son Dieu,

et nous vîmes en effet un grand nombre d'idoles sur la côte.

Nous demeurâmes à la rade toute la nuit, et le lendemain nous entrâmes dans un golfe où nous jetâmes l'ancre. Plusieurs milliers d'insulaires y accoururent, et plusieurs nous apportèrent des poules et des racines ; d'autres couroient incertains sur le rivage : ils vinrent en foule voir nos vaisseaux, ou pour les admirer, ou pour savoir ce que nous venions chercher chez eux. Ils allumèrent des feux aux pieds de leurs idoles, peut-être pour les implorer. La nuit vint, nous la passâmes sur nos vaisseaux, et le lendemain, au lever de l'aurore, nous les vîmes prosternés, le visage tourné vers le soleil qui alloit sortir du sein de la mer. Plusieurs feux étoient allumés, peut-être encore pour honorer leurs idoles.

Nous allions descendre, lorsque l'insulaire qui déjà nous avoit rendu visite, vint avec plusieurs autres sur nos vaisseaux, et nous apporta une grande quantité de poules et de racines apprêtées à leur manière. Parmi eux étoit un homme absolument blanc, qui portoit des pendans d'oreilles gros comme le poing, de forme ronde et de couleur blanche; il avoit l'air dévot, et paroissoit être un de leurs prêtres. Un de ces insulaires fut tué dans son canot d'un coup de fusil,

sans qu'on ait pu savoir comment il l'avoit été. Cet accident répandit la consternation parmi eux ; les uns se jetèrent dans la mer, et s'enfuirent à la nage ; les autres restèrent dans leurs nacelles, mais firent force de rames pour s'éloigner.

Enfin nous fîmes notre descente au nombre de cent-cinquante hommes ; notre amiral étoit à leur tête, et j'en commandois une division. Je fus le premier sur la terre, et le premier qui éprouva le sentiment de joie qu'on a de s'y retrouver : nous fûmes bientôt accablés par une foule d'habitans, au travers desquels il falloit des efforts pour se faire jour. Quelques-uns s'attachoient à nos armes, mais on fit feu sur eux, et l'effroi les dispersa : peu de momens après ils se rallièrent, sans cependant s'approcher davantage de nous que de dix pas, croyant peut-être que cette distance les mettoit à couvert de nos armes. Mais ils ne purent se le persuader long-tems ; plusieurs d'entr'eux avoient été tués, et dans ce nombre étoit le bon insulaire qui le premier avoit été au devant de nous : triste récompense de l'affection qu'il nous avoit témoignée. Ces bonnes gens, pour avoir les cadavres, nous apportèrent toute sorte de vivres : s'ils avoient été moins doux, ils nous auroient fui comme des meurtriers, ils nous auroient chassés comme des hommes cruels.

Leur consternation étoit inexprimable; ils faisoient des cris, des lamentations lugubres. Les hommes, les femmes, les enfans, alloient au devant de nous avec des branches de palmier, et une espèce d'étendard rouge et blanc : ils nous offroient des figues d'Inde, des noix de coco, des cannes à sucre, des poules, des racines : ils se jetoient à genoux, plantoient leurs drapeaux devant eux, nous tendoient leurs palmes en signe de paix ; ils nous montroient la plus grande, la plus humble soumission, nous offroient leurs femmes, nous faisoient entendre qu'on pouvoit les emmener sur nos vaisseaux. Touchés de toutes ces démonstrations, nous ne leur fîmes aucun mal, c'étoit bien assez de celui que nous leur avions fait : nous leur fîmes présent d'une toile peinte longue de cinquante à soixante aunes, de coraux, de petits miroirs, etc. Alors, voyant que nous voulions être leurs amis, ils nous apportèrent encore cinq cents poules vivantes, semblables à celles d'Europe : ils y joignirent des racines rouges et blanches, et une espèce de pommes de terre dont le goût est à peu près celui du pain, et qui leur en tient lieu; quelques centaines de cannes à sucre, des pisans ou figues d'Inde grosses comme des courges et couvertes d'une écorce verte; la chair en est douce comme du miel, ou comme celle de nos figues ordinaires; on en

trouve quelquefois cent à une seule tige : ses feuilles sont longues de sept à huit pieds, larges de trois, et furent, dit-on, celles dont nos premiers parens formèrent leur ceinture.

Nous ne vîmes dans cette île que diverses espèces d'oiseaux, mais point de quadrupèdes : peut-être en est-il dans l'intérieur du pays ; au moins ils parurent connoître les porcs. Pour apprêter leurs mets, ils se servent de pots de terre.

Il nous sembla que chaque famille formoit un hameau séparé. Leurs cabanes sont longues de quarante à soixante pieds, larges de six à huit, composées d'un grand nombre de perches arrêtées par une terre grasse et compacte, couvertes de feuilles de palmier. Les végétaux paroissent être leur principale nourriture ; tout y étoit planté, semé, labouré ; les champs étoient divisés avec soin, et les limites tirées au cordeau : les fruits, les plantes y étoient alors en pleine maturité, les arbres y étoient chargés de fruits. L'intérieur du pays nous auroit donné peut-être un spectacle plus riche encore.

Il y avoit peu de meubles dans leurs maisons ; on y remarquoit cependant quelques couvertures blanches et rouges qui leur servoient quelquefois de matelas, et quelquefois leur enveloppoient le corps ; l'étoffe en étoit douce au

toucher, mais nous ne vîmes point les instrumens avec lesquels on les fabrique (1).

Ces insulaires sont vifs, agiles, bien faits, vigoureux, et courent avec beaucoup de vîtesse : leur physionomie est douce, agréable ; ils ont l'air modeste et soumis, ils paroissent craintifs. Lorsqu'ils nous apportoient des poules ou des fruits, ils les jetoient à nos pieds, ils se retiroient ensuite avec précipitation : ils ont le teint brun comme les Espagnols ; quelques-uns sont presque noirs, d'autres tout à fait blancs : il en est encore dont le teint rougeâtre semble brûlé par le soleil ; leurs longues oreilles sont quelquefois décorées de deux boules blanches qu'ils estiment beaucoup : ils ont le corps peint de diverses figures d'oiseaux ou d'autres animaux. Leurs femmes sont fardées d'un rouge extrêmement vif

(1) Le savant Fleurieu nous raconte qu'en 1770 un vaisseau espagnol de soixante-dix canons, avec une frégate de trente-six, expédiés du Callao de Lima, pour un voyage de découvertes, avoient planté trois croix sur trois monticules de cette île, et qu'après un *Te Deum* chanté en grande pompe, et après trois salves d'artillerie, ils en avoient pris possession au nom de Sa Majesté Catholique. Les Espagnols imposèrent à cette île le nom de *San-Carlos*. Nous verrons arriver Cook et Lapérouse dans cette île : ils lui conservent le nom d'*île de Pâques*.

Tom. 6. pag. 57.



Femme de l'Ile de Pâques.

dont nous n'avons pu connoître la nature : elles sont [illegible] vêtues de couvertures blanches ou rouges, et portent un petit chapeau de roseau ou de paille. Souvent elles venoient s'asseoir près de nous, [illegible], et sembloient nous inviter à nous approcher d'elles; celles qui restoient dans leurs maisons en faisoient autant; leurs gestes nous parurent indécens.

Les hommes n'y portent point d'armes : il semble qu'ils attendent leur protection des statues érigées en grand nombre sur leurs côtes. Ces statues, formées de pierre, ont la figure d'un homme, avec de longues oreilles, et sont ornées d'une couronne [illegible] proportionnées [illegible] beaucoup. Au-dessus d'elles étoit une espèce de parquet de pierres blanches qui s'étendoit à vingt ou trente pas à la ronde. Il y avoit des hommes qui [illegible]

[illegible]

qui ressembloient à celles [illegible]

[illegible]

[illegible] qu'il n'y [illegible]



dont nous n'avons pu connoître la nature : elles sont parées et vêtues de couvertures blanches et rouges, et portent un petit chapeau de roseau ou de paille. Souvent elles venoient s'asseoir près de nous, sourioient, et sembloient nous inviter à nous approcher d'elles; celles qui restoient dans leurs maisons en faisoient autant ; leurs gestes nous parurent indécens.

Les hommes n'y portent point d'armes; il semble qu'ils attendent leur protection des idoles érigées en grand nombre sur leurs côtes. Ces statues étoient de pierre, avoient la figure d'un homme, avec de longues oreilles, et une tête ornée d'une couronne; elles étoient bien proportionnées et bien faites, ce qui nous étonna beaucoup. Autour d'elles étoient une espèce de parquet de pierres blanches qui s'étendoit à vingt ou trente pas à la ronde. Il étoit des hommes qui paroissoient honorer ces idoles avec plus d'appareil et plus de zèle; et cette dévotion, jointe à de certaines marques extérieures et à leur tête rasée, nous persuada qu'ils étoient des prêtres. Ils portoient un bonnet fait de plumes blanches et noires qui ressemblent à celles des cigognes : cet oiseau s'y retireroit-il des parties septentrionales de la terre? cette idée n'est point vraisemblable. Cet oiseau quitte, ce semble, les pays du nord, parce qu'il n'y trouve plus sa nourriture; mais il

n'a pas besoin de s'en écarter autant pour la trouver.

Vers le soir, nous nous retirâmes tous sur nos vaisseaux, avec le projet de redescendre le lendemain et de parcourir l'intérieur du pays; mais nous nous flattions d'une vaine espérance; nous ne devions plus y remettre le pied.

Au reste, ils ne paroissent soumis à aucun chef; tous semblent égaux, tous se voyent et se parlent sans distinction; les plus âgés portent aussi sur leur tête des plumes, mais qui ont de la ressemblance avec celles de l'autruche : ils portent encore un bâton à la main. Il nous parut que dans chaque famille, dans chaque maison, le plus ancien donnoit des ordres. Cette île est commode pour former un lieu de relâche dans ces mers : il y a des bois, des forêts et beaucoup de culture : il m'a paru que les blés y prospéreroient, et que la vigne réussiroit sur les pentes des collines.

Peu de momens après que nous fûmes rentrés dans nos vaisseaux, il s'éleva un vent du couchant si violent, que deux de nos ancres furent détachées, et que nous fûmes forcés de gagner la haute mer pour ne pas échouer sur les côtes. La plupart d'entre nous n'auroient pas regardé le naufrage comme un grand malheur; ils regrettoient la vie douce et paisible qu'ils

pouvoient mener dans cette île; ils se flattoient de faire des chrétiens de ces insulaires : mais on perdit cette idée avec la vue de l'île qui l'avoit fait naître. Nous flottâmes plusieurs jours, et en différentes directions, pour découvrir le pays de Davis; nos peines furent inutiles. Alors nous cinglâmes vers la mer de Schouten, nous dirigeant toujours au couchant ; ce fut une faute peut-être. Il auroit fallu se diriger vers le midi ; car bientôt il s'éleva un vent alisé qui venoit d'entre le midi et le levant, il étoit très-fort, et nous ôta l'espérance d'être voisins de quelque terre : les oiseaux disparurent aussi. En naviguant plus au midi, je suis persuadé que nous aurions découvert quelques terres étendues ; il ne nous resta que l'espoir de retrouver quelques îles dispersées. Nous avancions avec beaucoup de vîtesse, et bientôt nous arrivâmes à la hauteur des mauvaises eaux de Schouten (1), partie de la mer du Sud que traversa ce voyageur en 1615. Nous crûmes que nous y pourrions découvrir quelques terres avancées du continent Austral ; mais, en nous dirigeant entre le midi et le couchant, nous nous en éloignâmes, loin de nous en rapprocher, comme nous l'espérions; et nous

(1) Guillaume Corneille Schouten fit ce voyage avec Le Maire.

allâmes au travers de mauvaises eaux, plus de cent-cinquante lieues au delà des parages où s'étoit arrêté Schouten.

Ce navigateur dit qu'il y découvrit un canot qui, pour lui échapper, prit sa course au midi; ceux qui le montoient en venoient peut-être, ou savoient qu'il y a des terres dans cette direction, et je pense qu'il y a tout lieu de le croire. Cependant nous n'en avions vu aucune dans la direction que nous avions choisie, et nous avions parcouru déjà huit cents lieues depuis l'île de Pâques, sans découvrir même une île. Enfin, sous le 15e et demi de latitude, nous en vîmes une; son sol étoit fort bas, ses côtes étoient bordées d'un sable jaunâtre; à son centre étoit une espèce de lac, et ces indices nous firent d'abord penser qu'elle étoit l'île des Chiens, où Schouten ne voulut pas aborder (1). Cependant on a des raisons pour en douter; elle n'a point la longitude ni la latitude qu'assigne ce navigateur à l'île qu'il découvrit, et sur un examen plus réfléchi, je crus pouvoir donner un nom à cette île; je la nommai *Carls-Hof*, ou *la Cour de Charles* : son circuit est d'environ trois lieues; elle ne paroît point habitée, et nous nous en éloignâmes sans l'examiner de près.

---

(1) *Voyez* le voyage de Le Maire, tome II, page 363.

Le vent alisé commençoit à changer, et nous annonçoit des terres voisines : il souffla d'entre le midi et le couchant, et il poussa nos vaisseaux pendant la nuit entre plusieurs îles que nous n'avions point vues durant le jour, et que nous n'avions point lieu d'y soupçonner. La galère Africaine qui nous précédoit, parce qu'elle prenoit moins d'eau, s'engagea parmi des rochers dont elle ne put jamais se dégager; elle précipita ses signaux : le Tienhoven, qui étoit le plus avancé, se mit en devoir de la secourir, et le vaisseau Amiral se détourna pour remplir le même but; mais tout d'un coup une côte qui se montra près de nous, nous inspira la plus grande terreur. On jeta la sonde, et on ne trouva pas de fond : alors nous mîmes en mer notre chaloupe pour tâcher de sauver nos amis; on fit tout ce qui étoit possible pour dégager le vaisseau, ce fut en vain; la force du vent l'avoit jeté trop en avant entre deux rochers qui le pressoient : nous vîmes bientôt qu'il ne falloit penser qu'à sauver ceux qui le montoient. Nos tentatives ne furent pas sans succès : plusieurs avoient été blessés par les secousses, par des pointes du roc, et un matelot du Tienhoven, qui aidoit ses amis à se sauver, se noya lui-même.

Cependant ces îles étoient habitées, et au bruit de nos efforts pour dégager la galère Africaine,

les Indiens accoururent, allumèrent des feux, et couroient en foule sur le rivage. Ils ne vouloient peut-être que nous aider, et nous craignîmes qu'ils n'eussent de mauvais desseins; on fit feu sur eux pour les écarter. Tels sont les effets de la crainte, que pour échapper à des maux imaginaires, elle nous en fait commettre de réels. Le jour vint enfin nous éclairer sur nos malheurs, et nous montrer l'horreur du danger auquel nous venions d'échapper. Nous vîmes quatre îles autour de nous, entourées de rochers aigus, semés dans les détroits qu'elles formoient, et nous ne pûmes concevoir par quel lieu nous y étions entrés. Il nous fallut cinq jours d'essais, de tentatives, d'efforts successifs pour sortir de ce labyrinthe de rocs, tantôt allant à la bouline, tantôt gagnant le large après mille détours. Ceux qui étoient dans le vaisseau Amiral ignorèrent pendant tout ce tems le sort de l'équipage de la galère Africaine : la chaloupe du Tienhoven, après avoir fait le tour de ces îles, vint enfin le leur apprendre; ils surent qu'un seul matelot s'étoit noyé; que les autres avoient abordé dans l'île voisine, dont les habitans s'étoient retirés quand on avoit fait feu sur eux.

Dès que nous nous vîmes en sûreté, nous envoyâmes chercher l'équipage du vaisseau naufragé; mais, quand la chaloupe fut arrivée sur

l'île où il étoit descendu, on vit qu'il manquoit encore cinq hommes : pendant le tems qui s'étoit écoulé entre leur descente dans l'île et notre arrivée, ils s'étoient mutinés contre les officiers, avoient pris querelle entr'eux, s'étoient battus à coups de couteau, et quelques-uns furent blessés; les plus coupables furent menacés du dernier supplice par le capitaine; et à notre approche, ils s'enfuirent pour éviter le châtiment. J'allai les chercher à la tête d'un détachement, mais ils se cachèrent dans les broussailles d'où ils firent feu sur nous. Je m'arrêtai, je m'avançai sans faire tirer sur eux, je les appelai en les exhortant de revenir sur les vaisseaux; je leur promis le pardon, et les assurai que l'amiral nous en avoit donné sa parole. Je ne pus dissiper leur défiance; ils se refusèrent à tout ce que nous leur demandions. Comme je ne voyois point l'utilité de faire du mal à des gens qui paroissoient résolus de rester dans l'île, je les laissai, et nous allâmes chercher des fruits, des plantes salutaires pour nos malades, qui s'y trouvent abondamment.

Ces îles sont à douze lieues de celle de Carls-Hof, et chacune peut avoir quatre ou cinq lieues de tour. Celle contre laquelle la galère Africaine avoit échoué fut appelée *l'île Pernicieuse*, deux autres eurent le nom des *Deux-Frères*, la qua-

trième reçut celui de la *Sœur* (1). Toutes étoient tapissées de la verdure la plus riante, ombragées de beaux arbres, parmi lesquels on remarquoit le cocotier : ces plantes antiscorbutiques furent d'un grand secours pour nos malades. Nous y trouvâmes beaucoup de moules, des nacres et d'huîtres perlières : nous nous persuadâmes qu'il seroit avantageux d'y établir une pêcherie de perles ; nous y trouvâmes même des perles dans quelques huîtres que les habitans avoient arrachées des rochers.

Ces îles sont fort basses et unies (2) ; on y

---

(1) Mrs Forster et de Fleurieu pensent que ces îles sont les mêmes que Cook a nommées *îles Palliser.*

(2) En examinant les îles basses des Tropiques, on ne peut se dispenser, dit Georges Forster, d'admirer la toute puissance du Créateur, qui emploie les agens les plus foibles à l'exécution de ses desseins. On sait que le corail est l'ouvrage d'un petit ver, qui donne plus d'étendue à son habitation à mesure que son corps prend de l'accroissement. Ce petit être qu'à raison de son insensibilité, on distingue avec peine d'une plante, élève un édifice de roche, depuis le fond de la mer jusqu'à sa surface, dans des endroits où l'art humain ne peut en mesurer la profondeur. Les vagues apportent et jettent sur la crête de ces rochers de corail, des coquillages, des algues, du sable, et d'autres productions marines : ces remblais, augmentés sans cesse par la mer, reçoivent les graines des plantes que les

voyoit

voyoit divers endroits inondés où les habitans naviguoient avec de bons canots, et d'autres bâtimens pourvus de cables et de voiles. On y vit aussi, en diverses parties du rivage, des cordes dont le fil ressembloit plutôt au chanvre qu'au lin. Les habitans de l'île, contre les rochers de laquelle se brisa la galère, nous parurent plus grands que ceux de l'île de Pâques, et ce sont les plus grands hommes que nous ayons vus dans notre long voyage. Quelques-uns de nos gens dirent avoir mesuré des empreintes de leurs pieds imprimés sur le rivage, et les avoir trouvées longues de vingt pouces; c'étoit une exagération, ou leurs pieds n'étoient point nus. Ils avoient le corps peint de couleurs variées; leurs cheveux sont fort longs et fort noirs, quelques-uns nous parurent les avoir d'un brun tirant sur le roux; ils portoient dans leurs mains des piques longues de dix-huit à vingt pieds : leur physio-

oiseaux et les vents y apportent. La végétation commence alors. La destruction de ces plantes et leur reproduction par les semences que les vents dispersent, ne tardent pas à produire sur la surface une couche de terre végétale qui s'augmente de toutes parts par le mélange des sables. Telle est l'origine la plus probable de toutes les îles basses, si multipliées entre les Tropiques : leurs premiers élémens sont dus au Polype.

nomie est rude, menaçante; elle semble annoncer de la cruauté, de la méchanceté. Ils marchoient par troupes de cent hommes et plus, nous invitoient à descendre; ils paroissoient s'occuper à nous préparer des embuscades et à nous assaillir, pour se venger de ce que nous avions tiré sur eux. Mais comme il étoit inutile de lutter avec ces insulaires, que les côtes ne nous offroient point d'ancrage sûr, nous résolûmes de continuer notre chemin avec toute la prudence dont le danger, auquel nous venions d'échapper, nous faisoit une loi, et de continuer à chercher quelque pays qui pût nous être plus avantageux que ceux que nous avions découverts jusqu'alors.

Il y avoit dix mois que nous parcourions les mers; nos provisions n'avoient pu être renouvelées, nous avions eu peu de rafraîchissemens; il n'est donc pas étonnant si le scorbut, si d'autres maladies encore nous poursuivoient, nous enlevoient chaque jour quelques hommes; nos malades ne soupiroient qu'après des légumes frais ou des plantes antiscorbutiques. Heureusement nous ne les attendîmes pas long-tems. A huit lieues des îles Pernicieuses, nous en découvrîmes une nouvelle; et nous la nommâmes *l'Aurore*, parce que nous la découvrîmes à la pointe du jour. Nous y aurions perdu encore le Tienhoven, si nous nous en étions approchés

demi-heure plutôt. Au moment où l'on put distinguer les objets, il n'étoit qu'à une portée de canon de ces côtes escarpées. Cette vue nous inspira de l'effroi. Un signal fit retourner le vaisseau; mais cette manœuvre étoit difficile, et ce fut avec peine qu'on parvint à le sauver. Ce nouveau danger fit naître un tumulte parmi les matelots déjà fatigués d'une longue navigation ; ils voulurent obliger l'amiral à retourner sur ses pas ; mais il résista, il parvint à les calmer, et ils se bornèrent à demander qu'on leur assurât leurs gages, quand même on perdroit encore un vaisseau : leur demande étoit juste; la coutume qui prive de tout salaire ceux qui reviennent en Hollande sans vaisseau, ne l'étoit pas, et l'amiral s'engagea par serment à les satisfaire; et malgré ses malheurs, il tint parole.

L'île de l'Aurore, qui occasionna tous ces mouvemens, a environ quatre lieues de circuit ; elle est tapissée d'une belle verdure, variée par les arbres et les arbustes qui l'ombragent. Nous n'y trouvâmes point de rade, et fûmes obligés de nous en éloigner sans y descendre. Le jour commençoit à baisser lorsque nous en découvrîmes une autre, que la circonstance du moment nous fit nommer *le Vêpre* ou *le Vesper*. Celle-ci étoit plus grande ; elle nous parut avoir douze lieues de tour; mais elle est basse, parée

de verdure et de beaux arbres. Nous la dépassâmes encore sans nous y arrêter, et le lendemain nous vîmes une terre étendue d'où s'élevoient çà et là des colonnes de fumée qui nous annonçoient qu'elle étoit habitée. Nous cinglâmes vers elle avec toutes nos voiles, et bientôt nous aperçûmes des habitans près du rivage, dans des canots. Quand nous en fûmes plus près, nous vîmes que cette terre n'étoit formée que par plusieurs îles fort voisines les unes des autres. Nous entrâmes insensiblement si avant dans les canaux qui les séparent, que nous commençâmes à craindre de ne pouvoir nous en dégager. On fit monter un pilote au haut du mât pour qu'il pût nous guider, et nous indiquer la sortie de ces détroits; le calme survint, et ce fut un bonheur; une tempête assez légère auroit suffi pour nous jeter sur les rochers qui bordoient ces îles, et pour nous y briser. Nous en sortîmes sans accident.

Ces îles sont au nombre de six; toutes sont riantes, paroissent fertiles, et toutes ensemble semblent avoir une enceinte de trente lieues; elles sont situées à vingt-cinq lieues au couchant des îles Pernicieuses, et nous leur donnâmes le nom de *Labyrinthe*, parce qu'il nous fallut faire plusieurs détours pour en sortir. Il y avoit peu de sûreté pour y jeter l'ancre, et les habitans

s'étant éloignés des rivages, nous résolûmes de ne point nous y arrêter. Nous poursuivîmes donc notre course vers le couchant, et quelques jours après nous découvrîmes une île encore.

Celle-ci nous parut élevée, mais belle et bien parée de verdure. Comme on n'y trouvoit point de fond avec la sonde, et que nous craignions d'en approcher de trop près, on mit les deux chaloupes à la mer, chacune chargée de vingt-cinq hommes, pour se rendre à terre. Dès que les habitans nous virent approcher, ils se rassemblèrent en foule sur le rivage, pour s'opposer à notre descente. Ils portoient de longues piques, et nous montroient qu'ils savoient les manier avec adresse; mais leur rivage étoit bien mieux défendu par des rochers que par des piques, et nos chaloupes ne purent jamais en approcher. Impatiens de toucher la terre, nos matelots s'élancent dans l'eau, tenant leurs armes, de la poudre et divers brimborions sur leur tête, tandis que quelques-uns demeurés dans les chaloupes se préparoient à protéger leur descente par le feu de leurs fusils, et à nettoyer le rivage. Nous approchâmes de la terre. Le feu des chaloupes mit en fuite les insulaires, et nous arrivâmes à terre sans résistance. Alors nous nous rapprochâme des habitans, nous leur montrâmes des miroirs,

du corail, d'autres objets encore, et ils s'avancèrent sans hésiter, sans paroître avoir des craintes. Ils reçurent nos présens, et ils nous menèrent dans l'intérieur du pays, où nous cherchâmes et cueillîmes des herbes pour nos malades. Nous en trouvâmes en abondance, et nous en remplîmes en peu de tems douze grands sacs, six pour chaque vaisseau. Les habitans nous aidoient amicalement dans notre travail : nous vîmes les fleurs du jasmin parer les bosquets de cette île qui nous plut encore par la bonté des insulaires. Contens de notre expédition, nous revînmes rapporter à nos malades des secours après lesquels ils soupiroient depuis long-tems, et qui leur inspirèrent plus de joie que des trésors accumulés autour d'eux. Le lendemain nous retournâmes dans l'île en plus grand nombre, pour y cueillir des plantes, et pour y faire encore quelques découvertes avantageuses. D'abord nous donnâmes à celui qui nous parut être le chef de l'île, des miroirs, du corail, de la quincaillerie. Il les accepta, mais avec indifférence, et presque avec dédain. Il envoya chercher des noix de cocos accommodées de deux manières différentes, l'une servant à boire, l'autre à manger. Quelques ornemens de nacre de perles distinguoient ce chef des autres insulaires : il en portoit autour du corps et des bras pour la valeur

de six cents florins de Hollande. Les femmes admiroient notre teint blanc, nous caressoient, nous touchoient des pieds jusqu'à la tête; mais ces traîtresses ne nous cajoloient que pour nous endormir et nous tromper; heureusement les hommes mirent moins d'adresse à exécuter leur mauvais dessein. Aussitôt que nous eûmes rempli une vingtaine de sacs de plantes, nous nous avançâmes sur des rochers escarpés qui dominoient sur une vallée profonde. Les insulaires nous précédoient, nous les suivions sans crainte; mais tout à coup il nous quittèrent brusquement, et bientôt nous en vîmes sortir des milliers des creux des montagnes : nous ne perdîmes point courage, et cherchâmes à regagner la plaine où nous aurions eu de l'avantage. Leur chef nous fit signe de ne pas avancer; nous méprisâmes ses ordres, et continuâmes notre marche : mais alors il donna le signal, et nous fûmes assaillis d'une grêle de pierres, lancées par des bras vigoureux. Nous portâmes des coups plus sûrs et plus redoutables par notre mousqueterie, et leur chef tomba au milieu de quelques autres. La mort de ceux-ci n'effraya point les autres, ils ne nous en assaillirent qu'avec plus de fureur; et bientôt nous fûmes tous blessés. Nous nous retirâmes derrière un rocher d'où nous continuâmes à tirer sur eux avec succès; un grand nombre d'entr'eux

furent étendus sur la poussière. Mais telle fut l'opiniâtreté de ces sauvages, qu'il ne nous fut pas possible de les faire reculer; et pour ne pas être accablés sous le nombre, il fallut nous retirer au milieu d'une grêle épaisse de pierres qu'ils firent pleuvoir sur nous. Quelques-uns des nôtres tombèrent morts, et les blessures des autres, d'abord peu considérables, leur devinrent funestes par le scorbut, de sorte que peu en échappèrent.

Dégagés de l'embuscade où l'on nous avoit attirés, nous prîmes nos sacs remplis de plantes, et rejoignîmes nos vaisseaux. Le récit de la trahison que nous venions d'éprouver, frappa si vivement l'équipage, que lorsqu'il s'agissoit de descendre sur quelqu'île, il ne se trouvoit personne qui voulût si hasarder.

Malgré cette descente malheureuse, nous appelâmes cette île, l'*île de la Recréation*, à cause des plantes salutaires que nous y avions trouvées: elle est sous le 16° de latitude, et a un circuit de douze lieues. Le terroir nous en a paru très-fertile; elle est ombragée d'un grand nombre d'arbres, et surtout de palmiers, de cocos et du bois de fer. Il est vraisemblable qu'elle recèle des métaux dans son sein; mais nous n'avons pu nous en assurer d'une manière plus positive. Ses habitans sont d'une taille médiocre, bien faits,

adroits, forts et robustes; ils montrent beaucoup de vivacité : leurs longs cheveux noirs et luisans, sont graissés d'huile de cocos; ils ont le corps peint comme les habitans de l'île de Pâques. Les hommes ont autour du corps une espèce de filet qui leur passe entre les cuisses; les femmes sont entièrement couvertes d'une étoffe aussi douce au toucher que la soie. Elles portoient aussi de la nacre de perles autour du corps et des bras. Le fond n'offrant point de bon ancrage près de cette île, et la hauteur des rochers qui l'environnent en rendant l'abordage difficile, et la perspective bornée, nous nous en éloignâmes sans chercher à y faire de nouvelles recherches. Mais alors il fallut délibérer sur la route à prendre : l'amiral fit assembler le conseil sur son vaisseau. Ses ordres portoient que, si à la latitude et à la longitude où l'on se trouvoit dans ce moment, on ne découvroit aucun pays, il devoit ne penser qu'à son retour. Quelques officiers furent surpris et fâchés de cet ordre. Etre parvenu si loin, et ne pas faire plus de recherches pour arriver au but qu'on s'étoit proposé, leur sembloit au moins une légéreté impardonnable. Mais l'amiral appuya ses ordres d'autres considérations. Il représenta la longueur du voyage que nous venions de faire, celui qui nous restoit encore avant même d'arriver aux Indes orientales, les maladies qui

nous dévoroient, les vivres qui diminuoient; qu'il étoit imprudent et peut-être cruel de sacrifier tant d'hommes à un projet aussi incertain; que si l'on perdoit vingt hommes de plus, on ne seroit plus en état de manœuvrer, de gouverner les vaisseaux. Il y avoit d'autres difficultés; mais si ces difficultés étoient grandes en effet, nos officiers principaux les rendoient plus grandes encore, parce qu'ils étoient possédés du désir d'aller aux Indes orientales, et craignoient de manquer la mousson favorable; ce qui nous auroit forcés de demeurer six mois de plus dans la mer du Sud. Ils firent déterminer qu'on prendroit la route de l'Inde, et ainsi s'évanouit le grand dessein pour lequel on s'étoit tant donné de peines, et bravé tant de fatigues et de dangers.

Mais, en faisant résoudre qu'on se rendroit aux Indes orientales avec toute la diligence possible, on ne put éloigner les craintes de plusieurs, qui prévirent en effet les malheurs qui nous assaillirent dans cette route. Il eût mieux valu cingler vers le pays de Quiros, dont par notre estime nous n'étions plus qu'à cent cinquante lieues; mais, au milieu des débats violens pour décider si l'on devoit reprendre le chemin que nous avions parcouru, ou le continuer, on ne vit point de moyens intermédiaires. Les uns vouloient qu'on rebroussât, qu'on cherchât

quelque île où l'on feroit une descente, où l'on fixeroit nos malades pour les rétablir, où l'on élèveroit un fort pour se mettre à couvert de la mauvaise volonté des sauvages, qu'on auroit cependant traités avec la plus grande douceur, afin de vivre en paix avec eux. Là, on auroit appris leur langue, observé le pays, connu ce qu'ils savent de ceux qui les environnent. Là encore, on se seroit mis en état de regagner le cap Horn, si l'on ne pouvoit faire de nouvelles découvertes.

C'est une erreur de croire qu'on ne peut découvrir de pays sans une troupe de gens armés. Si ses habitans sont guerriers, on les irrite, on en fait des ennemis qui rodent nuit et jour pour vous surprendre, pour vous priver de vivres et de toutes les choses nécessaires. S'ils sont lâches, ils vous fuient, vous trahissent et vous trompent. Le meilleur moyen sera toujours la douceur et les caresses; c'est le seul qui puisse suppléer à la langue qu'on ignore, et aux moyens de se faire entendre. On s'attache les habitans lorsqu'on est dans l'heureuse nécessité de s'en faire aimer; on en connoît bientôt les mœurs, on en apprend l'idiome, on leur est utile, et on l'est à soi-même. Mais revenons à notre voyage.

Dès qu'on eut déterminé d'abandonner la recherche des terres Australes, nous prîmes notre

cours vers la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Guinée : de là, nous devions cingler vers les Moluques et jusqu'aux Indes, et nous y pourvoir de vivres, de munitions, de matelots. Nous ne vîmes pas même le pays reconnu par Ferdinand de Quiros (1), et qu'Alvarès de Savedra avoit nommé *les îles de Salomon*, parce qu'il crut que ce pays étoit l'Ophir où Salomon envoyoit chercher de l'or dans ses vaisseaux : erreur ridicule, quand on connoît avec quelle timidité les anciens voyageoient et devoient voyager sur mer. Ils n'abandonnoient point les côtes, en suivoient les sinuosités; ils entroient dans tous les ports, ainsi que fait aujourd'hui le vaisseau du Grand-Mogol, qui va recueillir les tributs, et que les Hollandais appellent *le mendiant du Mogol*. Ils attendoient les vents favorables dans ces ports, et ces vents se font attendre six mois. La mousson d'est, ou le vent d'orient, commence en avril et mai; celle d'ouest, en septembre ou octobre; mais il y a entr'elles des vents variables. Dans l'état imparfait de la navigation, dans un tems surtout où l'on n'avoit point de boussole, ces vents qui aident à la vîtesse de nos voyages, retardoient souvent celle des premiers navigateurs. Il y a toute apparence qu'Ophir étoit

---

(1) *Voyez* la note de la page 50 de ce volume.

le nom général de l'Inde, qui le devoit au fils d'Ebers. Josephe appelle ce pays, *le pays d'Or*. Moïse, qui donne aux Indes le nom d'*Hevila*, semble le lui donner parce que le prince de ce nom, frère d'Ophir, y régnoit aussi. Je croirois qu'Ophir régnoit dans la presqu'île de Malaca, qui est encore aujourd'hui la clef de l'Inde. A douze lieues de la ville de ce nom, est une montagne très-haute, qu'on aperçoit à une grande distance; les habitans lui donnent le nom d'*Ophir*, et l'on dit qu'elle renferme des mines d'or; on y exploite peu d'or aujourd'hui, on n'en tire presque que de l'étain; mais ces mines semblent indiquer que c'est là qu'il faut chercher l'Ophir de Salomon.

Après la découverte des îles de Salomon, les Espagnols cherchèrent à découvrir des pays situés plus au midi. Quiros et Torres y réussirent. Le premier dit, dans les mémoires qu'il présenta au roi d'Espagne, qu'il seroit très-avantageux à sa couronne d'y établir des colonies; que c'est une région qui fait à peu près la quatrième partie de la terre; que c'est un pays beau et fertile, qui produit tout ce qui est nécessaire à la vie, tout ce qui sert à l'ornement et à la force des trônes; de l'or, de l'argent, des pierreries, des noix muscades, du poivre, du gingembre, de la canelle, etc.; que, par ce qu'ils ont vu le long

des côtes, l'intérieur doit être un pays délicieux (1).

On assure qu'il y a trois sortes d'habitans dans les terres Australes : les uns ont le teint olivâtre, d'autres sont noirs, et les troisièmes sont tout à fait blancs; j'y en ai vu de jaunâtres et de rougeâtres. De Quiros dit qu'ils sont extrêmement adonnés à l'idolâtrie, et sans doute ils ont le même culte que les habitans de l'île de Pâques; qu'ils sont divisés en plusieurs factions, et le soin qu'ils ont de porter leurs armes dans leurs canots même, prouve qu'ils ont des ennemis à craindre. Quiros ajoute que leur gouvernement a la forme républicaine; il paroît que l'aîné de la famille en est le chef, le maître absolu.

On dit encore qu'il y a une si grande quantité de bêtes à cornes, de porcs, de poules et autres animaux, que le pays peut en nourrir ses habitans et en fournir à d'autres : l'île de Pâques semble appuyer cette assertion, et ces hommes forts, robustes et grands, annoncent que leur nourriture est bonne et succulente. On assure que le pain dont ils se servent, est nourrissant, solide et de bon goût; qu'il est fait de trois sortes

---

(1) On verra dans les voyages de Cook, combien ces connoissances géographiques étoient alors imparfaites et exagérées.

de racines. Nous mangeâmes en effet de fort bonnes racines dans les îles où nous abordâmes; quelques-unes ressemblent à la betterave, quelques autres à la pomme de terre; mais nous ignorons si ce sont celles dont ils font du pain.

On y trouve une grande quantité de plantes, beaucoup de cannes à sucre, de belles fleurs de jasmin, des noix, des cocos, des pisans, des figues d'Inde, des pommes de grenade, et autres fruits inconnus.

Ces habitans aiment la danse, et ont des instrumens de musique; les chefs font jouer d'une espèce de flûte devant eux. Leurs ustensiles sont faits de terre. Ils ont des barques assez bien construites, qui ont des voiles fabriquées comme celles de Hollande; le fil ressemble à celui du chanvre.

Quiros parle d'un beau golfe, auquel il donna le nom de *Philippe*, qui entre, dit-il, dans les terres jusqu'à la profondeur de vingt lieues, et où les vaisseaux sont à couvert de la tempête. Tasman, Dampier disent y avoir vu des golfes et des rivières considérables.

Il est étonnant qu'on ait négligé jusqu'à présent de le reconnoître, et d'y fonder des établissemens; il faudroit y envoyer plusieurs vaisseaux bien fournis de tout ce qui est nécessaire à une longue navigation, plus forts en

matelots qu'en soldats, les faire succéder les uns les autres, afin qu'ils pussent se secourir mutuellement, les nouveaux arrivés par leurs vivres frais, les anciens par leur expérience et leur connoissance du pays; leur assigner un rendez-vous commun, et laisser à l'amiral tout le pouvoir de faire ce qu'il jugeroit à propos. Mais c'est assez parler des terres Australes que nous n'avons pu découvrir.

En quittant l'île de la Récréation, nous cinglâmes entre le nord et le couchant, dans la direction de la Nouvelle-Bretagne. Dès le troisième jour après notre départ, nous découvrîmes à la fois plusieurs îles agréables par la perspective qu'elles offroient, et qui, lorsque nous en fûmes plus près, nous parurent couvertes de beaux arbres fruitiers, et de toute sorte de légumes et de plantes. Les habitans accouroient au devant de nos vaisseaux, et nous présentoient de beaux poissons, des noix de cocos et d'autres fruits excellens. Nous les acceptâmes quand nous fûmes descendus, et leur donnâmes en échange quelques brimborions de quincaillerie. Ces îles doivent être bien peuplées, car le rivage étoit couvert d'hommes et de femmes; les premiers avoient presque tous des arcs et des flèches. Parmi eux étoit un homme distingué par son extérieur, et qui paroissoit respecté;

respecté ; nous jugeâmes qu'il étoit un des chefs. Il se mit dans un canot ; une femme jeune et d'un teint blanc, s'assit à ses côtés ; d'autres nacelles l'entourèrent, comme pour lui servir de gardes. Tous ces hommes ont le teint assez blanc ; on voit que s'ils l'ont moins que nous, c'est qu'étant presque nus, ils sont sans cesse exposés à l'action de l'air et du soleil. Ils paroissent assez vifs et gais dans leur conversation, doux et humains les uns envers les autres, point sauvages dans leurs manières. Leurs corps ne sont pas peints comme ceux des îles que nous avions parcourues ; ils étoient vêtus, de la ceinture aux talons, de franges et d'une espèce de soie artistement tissue, dont ils savoient former aussi le chapeau qui couvroit leur tête, et qui étoit très-large pour les préserver du soleil : ils portoient des colliers de fleurs odoriférantes. Des objets rians s'offroient de toutes parts dans ces îles ; elles avoient des montagnes agréables, des vallées charmantes, et plusieurs sembloient avoir quinze à vingt milles de circuit. Nous les appelâmes *les îles de Bauman*, du nom que portoit le capitaine du Tienhoven, qui les vit avant tous les autres.

Il paroît que chaque famille y forme un gouvernement distinct ; les possessions y sont séparées avec soin les unes des autres, comme

dans l'île de Pâques : cette nation est la plus humaine, la plus honnête de celles que nous avions visitées dans la mer du Sud. Ils nous reçurent comme des êtres supérieurs ; ils parurent charmés de notre arrivée, et s'affligèrent de notre départ. Plusieurs d'entre nous auroient voulu qu'on s'y reposât plus long-tems ; les vivres y étoient bons, ils y étoient abondans, et nos malades s'y seroient rétablis : toutes les côtes de ces îles offrent un ancrage sûr, mais on craignoit de manquer la mousson d'est, nécessaire au voyage qu'on méditoit ; on se hâta, et l'on arriva deux mois trop tôt. Cette précipitation funeste nous empêcha de visiter ces îles, d'y faire peut-être des découvertes avantageuses, d'y rétablir nos malades, dont le nombre s'augmenta au point que nous n'avions plus assez de bras pour la manœuvre, et qu'il fallut brûler un de nos vaisseaux, pour ne pas les perdre tous les deux.

On s'éloigna donc des îles Bauman, et le lendemain nous en vîmes deux autres qui nous parurent être, l'une l'île des Cocos, l'autre celle des Traîtres de Schouten (1). Le capitaine Bauman vouloit y aborder ; on ne le lui permit

---

(1) M. de Fleurieu prétend qu'aucun navigateur moderne n'a pu encore retrouver ces quatre îles.

pas. La première est fort élevée, et peut avoir huit lieues de circuit; la seconde est beaucoup plus basse; le terroir en est rougeâtre, dénué d'arbres. Peu après, nous en découvrîmes deux encore, plus étendues que celles-là. Nous donnâmes à l'une le nom de *Tienhoven*, et à l'autre celui de *Groningue*; cette dernière parut aux yeux de quelques-uns la Terre-Ferme même; la première nous parut riante, couverte de verdure, ombragée de beaucoup d'arbres; son élévation étoit médiocre; nous la côtoyâmes pendant un jour entier sans en voir l'extrémité : nous remarquâmes qu'elle formoit un demi-cercle vers l'île de Groningue, et peut-être ne forme-t-elle qu'un long continent et une langue de la terre Australe. Cependant il se trouve de grandes îles dans ces parages; le pays de Quiros en doit être une, coupée de canaux. La Nouvelle-Guinée a passé long-tems pour un amas d'îles. Schouten assure que c'est un continent; mais Dampier a trouvé un détroit entre la Nouvelle-Bretagne et elle; l'une des deux doit donc être une île. Quelques-uns de nous vouloient y descendre, mais les Indes orientales et la mousson d'est s'étoient emparé des têtes de nos chefs; ils nous dirent que si quelques-uns de l'équipage venoient à être tués par les habitans, nous ne pourrions plus

gouverner nos vaisseaux. Nous continuâmes donc notre route.

On nous fit espérer que nous serions bientôt à la vue de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Guinée; mais une attente de plusieurs jours nous prouva qu'on s'étoit trompé. Nos malades cependant augmentèrent : nous perdions trois ou quatre hommes chaque jour; bientôt il fallut parler de brûler un de nos navires, mais on retarda encore dans l'espérance que s'il arrivoit quelque malheur à l'un, l'autre pourroit le secourir.

Il seroit difficile de peindre notre situation cruelle; de toutes parts on étoit frappé de l'odeur, de la vue des cadavres et des mourans; on n'entendoit que gémissemens, que cris et lamentations; ceux que le scorbut laissoit debout encore étoient si décharnés, si maigres, qu'on croyoit voir des squelettes mouvans sur les vaisseaux : au moins notre consolation à tous étoit qu'ils ne souffroient pas; ils s'éteignoient comme un flambeau qui s'obscurcit, qui lance par intervalles quelques étincelles et s'éteint. Mais ceux qui n'étoient pas atteints par le scorbut, ou auxquels une autre maladie aiguë s'étoit jointe, s'enfloient, souffroient, tomboient dans le désespoir, le délire, la rage. Quelques-uns étoient atteints de la dyssenterie; ils ne rendoient d'abord que du

sang, puis une matière qui ressembloit au soufre gris, et c'étoit alors l'annonce d'une mort inévitable et prochaine. Il en étoit de frappés de paralysie, de rhumatisme; leurs membres se rétrécissoient, se desséchoient, perdoient tout mouvement, et souvent ces maux les conduisoient à des inquiétudes cruelles, à des angoisses, au désespoir. Un anabaptiste, jeune homme de vingt-cinq ans, demandoit avec instance d'être baptisé; le capitaine reçut sa demande avec une ironie froide et cruelle. Il falloit faire, lui dit-il, cette cérémonie avant de s'embarquer, nous n'avons plus de prêtres. Il ne put être satisfait; ce malheureux se tranquillisa enfin, et mourut avec résignation. Deux de nos malades étoient catholiques, et demandèrent qu'on fît pour eux des prières, et on le fit; mais voyant que leur maladie augmentoit, ils donnèrent à leurs amis le peu d'argent qu'ils avoient, afin de faire dire des messes en Hollande pour le repos de leur ame. D'autres ne voulurent entendre parler ni de prières, ni d'évangile, ni de Dieu même. Quelques-uns vécurent pendant vingt-quatre jours sans boire ni manger. Il en est qui moururent au moment qu'ils s'y attendoient le moins; en causant avec leurs amis, ils cessoient de parler et de vivre. La mauvaise nourriture étoit la cause commune de ces diverses maladies; les

viandes salées et les eaux douces étoient corrompues; le sang s'épaississoit et ne circuloit plus; les médicamens retardoient la mort, ils ne l'évitoient pas : ceux qui étoient sains ou le paroissoient, étoient défaits et pâles; toutes leurs dents étoient ébranlées, les gencives enflées et sanglantes; leur corps étoit couvert de pustules de couleurs diverses. Il falloit des alimens frais, des plantes salutaires pour nous remettre, et nous commencions à en perdre l'espérance. Mon cher compatriote, me dit notre chirurgien, soulageons nos malades avec tous les médicamens qui nous restent, tandisque nous pouvons marcher encore. Nul ne pourra nous soulager quand nous serons accablés nous-mêmes; mais au moins, nous ne souffrirons qu'autant de jours qu'ils ont souffert de mois. Nous n'avions que des idées lugubres, que des objets effrayans sous nos yeux, et nous nous attendions à périr tous, lorsqu'enfin nous découvrîmes les côtes de la Nouvelle-Bretagne.

Cette vue inspira une joie inexprimable à nos malades. Nous semblions sortir des angoisses de la mort la plus affreuse : ces côtes et les îles voisines sont fort élevées; les nuages y cachent presque toujours le sommet des montagnes; mais les bords de la mer sont rians, ornés de grands arbres, tapissés de la verdure la plus fraîche. Plusieurs d'entre nous se mirent dans la cha-

loupe, et tentèrent d'y aborder pour se procurer des rafraîchissemens et de l'eau douce. Les habitans vinrent au devant de nous pour s'y opposer; ils sembloient désespérés de nous voir; ils frappoient des mains, ils s'arrachoient les cheveux, et bientôt firent pleuvoir sur nous des flèches, des javelots, une grêle de pierres, dont heureusement personne ne fut blessé : notre mousqueterie les mit en fuite; à ce bruit inattendu, ils se précipitèrent dans l'eau, ils s'éloignèrent à la nage. Ceux qui restèrent dans leurs canots s'enfuirent aussi, mais sembloient avoir perdu la tête, et ne plus retrouver les lieux d'où ils étoient sortis : des bas-fonds les arrêtèrent, et ne nous permirent pas non plus de les poursuivre. Cependant, résolus de descendre à quelque prix que ce fût, nous en préparions les moyens, lorsqu'il s'éleva un de ces ouragans terribles, que les Hollandais nomment *traffat;* ils s'élèvent au moment où l'on a le moins de raison de l'attendre; le ciel est clair et serein, l'air est calme, rien ne l'annonce, et il tombe tout d'un coup comme un aigle qui fond sur sa proie; il abat les mâts, déchire, emporte les voiles, renverse les hommes, et quelquefois jette le vaisseau sur les rochers (1). Ceux qui étoient sur les vais-

(1) *Voyez* tome V, page 52, dans le voyage de

seaux se hâtèrent de s'éloigner des rives pour ne point y être brisés; et nous, qui étions dans les chaloupes, restâmes exposés à toute l'impétuosité de la tempête et des vagues qui nous jetèrent çà et là; ce fut un bonheur pour nous d'échouer enfin sur des bancs de sable, où encore nous nous attendions à chaque instant de voir les chaloupes brisées par la violence du vent et des flots. Dans cette extrémité, on s'animoit, on s'encourageoit les uns les autres; chacun mettoit la main à l'œuvre, et après diverses reprises et des efforts répétés, abandonnés par foiblesse, recommencés par nécessité, nous tirâmes nos chaloupes au travers de ces bancs dans un espace de deux cents pieds jusqu'au bord. Nous fûmes étonnés d'avoir réussi, nous ne pensions pas avoir autant de forces; mais le danger les augmente et les renouvelle.

Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, nous cherchâmes quelque asile où nous pussions nous reposer à l'abri de l'orage; mais nos forces étoient épuisées, et nous ne pûmes pénétrer dans le pays. Nous ramassâmes des branches d'arbres,

---

Le Gentil, les effets des trombes; et, page 59 du même volume, l'idée que donne Barrow des typhons ou tempêtes. *Voyez* aussi un effet terrible de ce phénomène, tome Ier, page 477.

et fîmes du feu pour sécher nos habits, pour nous réchauffer et reprendre un peu de vigueur. La chaleur nous fit reprendre nos esprits; nous nous répandîmes autour de notre foyer, et nous découvrîmes des filets assez bien faits, des cabanes abandonnées, et des cocotiers dont nous aurions bien voulu cueillir les fruits; mais il nous étoit impossible de monter sur ces arbres, et nous n'avions point de haches pour les abattre. Nous n'osions nous écarter ni nous séparer; les habitans s'étoient enfuis dans les bois, et nous entendions leurs cris, ou pour mieux dire, leurs hurlemens. Le pays nous parut fort beau; le sol en est fertile et produit de grands arbres : derrière l'amphithéâtre que formoit la colline au pied de laquelle nous étions, on voyoit différentes montagnes qui ajoutoient encore à la beauté de la perspective. Le climat y est chaud et doit l'être, puisqu'il est sous le cinquième degré de latitude méridionale. Il y a de l'apparence qu'il n'est pas une île, puisque Abel Tasman a trouvé un passage à six degrés de cette même latitude; il doit être contigu à la Nouvelle-Hollande, ou en faire partie. Les habitans ont le teint brun-jaune; ils sont extrêmement sauvages. Ils seroient riches, s'ils connoissoient le commerce, car leur terre est située sous le climat où l'on trouve ordinairement les épiceries, l'or, l'argent, les pierreries.

Mais, comme nous n'avons pu le visiter avec soin, on n'en peut rien affirmer.

Après minuit la tempête s'apaisa, et on donna le signal pour nous faire retourner à bord des vaisseaux ; nous nous mîmes donc dans nos chaloupes pour regagner nos navires. On nous voyoit revenir avec joie ; on espéroit que nous apporterions des provisions, puisque nous n'étions point noyés, puisque les habitans ne nous avoient pas donné la mort. On fut trompé dans cette espérance, et nos malades en furent affligés. Ils le furent plus encore, lorsqu'on vit qu'on ne pouvoit aborder en ce lieu, et qu'il étoit dangereux d'y descendre, vu notre foiblesse et les mauvaises dispositions des habitans. Nous côtoyâmes donc ce pays en nous dirigeant entre le nord et le couchant; nous y vîmes un grand nombre d'îles ; aucune ne nous offrit les facilités que nous cherchions, et notre malheur s'accroissoit chaque jour. Il n'y avoit pas dix personnes dans les deux vaisseaux qui se portassent bien : il n'y avoit plus de matelots en état de manœuvrer, et nous étions trop foibles pour faire une descente. Cependant il falloit la hasarder; heureux si les habitans ne nous opposoient aucune résistance. Il nous parut que pour moins courir de danger, il falloit préférer de descendre dans une île. Nous cherchâmes, nous tentâmes

en vain dans celles qui bordent la Nouvelle-Bretagne et dans la Nouvelle-Guinée, que nous avions toujours en vue. Enfin, le vent et nos espérances nous invitèrent à nous diriger sur les îles que Dampier appelle *les îles Brûlantes*, et que Schouten découvrit. Il donna son nom à l'une d'elles; il laissa aux autres celui de *Moa* et d'*Arimoa* (1). Nous les découvrîmes enfin sous le 2e degré de latitude méridionale. Nous savions qu'elles étoient fertiles, et que les habitans en étoient assez doux. Je ne pourrois peindre nos transports, lorsque nous les vîmes à peu de distance de nous; on se hâta de préparer les chaloupes, et de les lancer à l'eau pour descendre à celle d'Arimoa. Les habitans eux-mêmes se jetèrent dans un grand nombre de petits canots; tous étoient armés d'arcs et de flèches, hommes, femmes, enfans. Nous leur montrâmes des miroirs, du corail, des couteaux et autres bagatelles, pour recevoir en échange des cocos, des figues d'Inde, des racines et des plantes. Ils acceptèrent nos présens avec plaisir, et plusieurs grimpèrent avec une incroyable légéreté sur les cocotiers, sur d'autres arbres, et nous apportèrent les fruits que nous désirions. Qu'on juge avec quels délices nos malades les reçurent! Les

(1) *Voyez* le voyage de Le Maire, tome II, page 388.

bons insulaires nous avoient suivi sans crainte. Nous leur montrâmes sur nos vaisseaux toutes les marchandises que nous avions, pour découvrir celles qui pouvoient leur plaire; ils n'en prirent aucune, et s'en retournèrent dans leur île; mais le lendemain ils revinrent en plus grand nombre, et nous apportèrent des figues, des cocos, des racines, toute sorte de légumes; il y avoit des racines d'une amertume extrême; c'étoit peut-être celles qui nous firent le plus de bien. Nous avions cherché à leur faire entendre la veille que nous désirions des cochons; ils nous amenèrent des chiens, croyant nous servir comme nous l'avions désiré. Nous eûmes cependant encore des cochons; cuits avec nos herbages, ils furent pour nous un repas délicieux qui commença à ranimer nos malades. J'étois dans ce moment si foible moi-même, et si languissant, que je me traînois avec peine d'un lieu à l'autre; mais l'air pur et sain qu'on respire dans la rade de ces îles, et les alimens frais, me redonnèrent bientôt une nouvelle vigueur, une nouvelle vie. Il ne me manqua qu'un séjour de deux ou trois jours à terre pour être entièrement rétabli. Les insulaires nous sollicitoient de les y suivre, et nous n'osions; il nous sembloit voir dans leur physionomie qu'ils méditoient quelque dessein sinistre contre nous.

L'île d'Arimoa est extrêmement peuplée. Nous crûmes nous apercevoir qu'ils étoient en guerre avec les habitans de Moa. Ils ont une espèce de drapeau blanc qui paroît annoncer la paix ou la trève avec leurs ennemis. Le petit nombre des habitans de Moa, la crainte que ceux d'Arimoa en avoient, nous inspira l'idée d'aborder à cette première, d'y faire une descente, et d'y enlever tous les vivres que nous y trouverions. Pour cet effet, nous descendîmes sur le rivage, nous nous dispersâmes, après être convenus des signaux et des moyens de nous réunir. Tout fut exécuté heureusement. Nos gens abattirent des cocotiers sur lesquels ils ne pouvoient monter pour en recueillir les fruits. Les habitans cachés dans les buissons, nous décochèrent une grêle de flèches, sans que nous fussions blessés d'aucune. Nous tirâmes sur eux, quelques-uns tombèrent morts ; les autres s'enfuirent dans leurs canots, jetant des cris lugubres, implorant en vain le secours de leurs compatriotes. Nos dispositions pour nous défendre nous mettoient à l'abri de leurs entreprises, et ne leur permettoient pas d'en former : d'ailleurs, la mort de quelques-uns des leurs avoit répandu tant d'effroi, qu'ils n'osèrent se montrer que de loin. Triste nécessité que celle qui impose de faire de grands maux pour échapper soi-même

à la mort, à une mort lente et cruelle! Cette nécessité seule nous justifioit.

Nous eûmes ainsi la facilité de cueillir huit cents noix de cocos, et avec ce butin, plus précieux pour nous que de l'or, nous rentrâmes dans nos chaloupes, et rejoignîmes nos vaisseaux.

Puisque les cocos nous furent si utiles, je parlerai de l'arbre qui les produit. Son tronc est grand, droit, pyramidal; ses fruits reposent sur sa cime, attachés en bouquets par une longue queue; ses fleurs sont jaunâtres, disposées comme celles du châtaignier; ses branches sortent de sa partie supérieure; chaque mois il pousse des bouquets de fruits, et l'on y trouve toujours des fruits mûrs, d'autres qui commencent à mûrir, d'autres encore qui commencent à paroître. Le fruit est triangulaire, verdâtre, les uns plus grands que les autres : il en est comme la tête d'un homme, d'autres ne sont guères plus gros que le poing. Deux écorces le recouvrent; l'une est unie, composée de longs filamens roussâtres; c'est l'extérieure : la seconde est épaisse comme le crâne d'un homme; entre elles est une substance blanche qui a le goût de l'amande douce : les Indiens la mangent avec la viande, ils la brûlent, ils s'en frottent le corps. Dans la seconde écorce est une eau claire, belle, fraîche, sucrée. On en fait aussi par la fermen-

tation le *sura*, liqueur agréable, ayant le goût du vin d'Espagne, mais qui s'aigrit lorsqu'on la garde deux jours; on l'expose au soleil, et elle devient un très-bon vinaigre : on mêle le sura avec l'eau douce de la noix pour en tempérer l'activité, et la rendre moins enivrante. On en tire aussi l'*orraqua*, par le moyen du feu; et par une espèce de distillation, un *arac*, liqueur forte, préférable à celle qu'on fait aux Indes orientales, et qu'on nomme *kehlteufel* ou *diable du gosier*. Les Anglais s'en servent quelquefois pour faire le punch.

Nous trouvâmes encore dans cette île des pommes de grenade d'un goût exquis, et des pisans ou figues d'Inde : tous ces rafraîchissemens nous sauvèrent de la mort.

Dès que nous eûmes atteints nos vaisseaux, nous nous disposâmes à lever l'ancre pour continuer notre voyage. Nous nous en occupions, lorsque les insulaires accoururent sur plus de deux cents canots, avec toute sorte de vivres pour les échanger; ils craignoient peut-être une seconde descente, et vouloient la prévenir en nous fournissant eux-mêmes ce que nous cherchions. Nous les reçûmes bien, mais n'en laissâmes pas entrer un grand nombre à la fois dans nos vaisseaux, de peur d'en être accablés : nous fîmes même feu sur ceux qui s'approchoient trop

près de nous; et quand nous tirions un coup, ils se baissoient, et rioient ensuite aux éclats. Enfin, nous réglâmes tout à l'amiable, et partîmes. Nos malades les plus vigoureux furent guéris, les autres languirent encore et moururent.

Peu de tems après, nous nous trouvâmes dans une mer semée d'un nombre infini d'îles; nous les appelâmes les *mille Isles*. Leurs habitans sont noirs, velus, courts, ramassés; ils ont une physionomie traîtresse; ils sont fort sauvages et très-impudens. Hommes, femmes, enfans, tous sont nus; ils n'ont qu'une ceinture large de deux doigts, où sont entrelassées des dents de cochon; leurs jambes, leurs bras sont chargés du même ornement. Sur leur tête est un chapeau de paille, relevé de plumes de l'oiseau de paradis, qui ne se trouve, dit-on, que dans ces îles; car celui d'Afrique diffère de celui-ci par son plumage.

Celles de ces îles qui se rapprochent de la Nouvelle-Guinée sont appelées encore *Isles des Papoes* ou *Papous* : elles trafiquent avec les Moluques, et fournissent à celles-ci des oiseaux de paradis, qu'on y porte toujours morts; les habitans disent qu'ils ne savent d'où ils viennent, ni où ils naissent, mais qu'on les trouve morts, le bec planté en terre dans leurs îles. Ce qui me

me paroît certain, c'est que cet oiseau est toujours en l'air, qu'il vole avec une facilité extrême, parce qu'il n'est presque composé que de plumes. Celles de sa tête ont la couleur de l'or poli, celles de sa gorge ont le velouté des plumes du canard; sa queue et ses ailes réunies forment un panache brillant; la forme de son corps et de son bec ressemble à celle de l'hirondelle; mais il est plus grand qu'elle. On dit que ces oiseaux n'ont pas de pieds, et que pour dormir ils se suspendent à leurs plumes; c'est un conte qui ne peut être adopté que par ceux qui préfèrent le merveilleux au vrai; on leur coupe les pieds, et la peau et les plumes se rejoignent si bien, qu'on n'en voit plus de traces; c'est par-là qu'on rend l'oiseau plus singulier, et les acheteurs étrangers plus curieux. C'est de l'intérêt des vendeurs que naissent les particularités qu'on en raconte, comme celle-ci. Le mâle a une cavité sur le dos où la femelle pond et couve ses petits jusqu'à ce qu'ils aient la force de voler. On les appelle *manucodes* (1), et on les envoie jusqu'à Batavia où on les vend trois écus. Les Maures, les Arabes, les Persans les recherchent comme une rareté; ils ornent

(1) *Voyez* le Buffon de Sonnini, tome XLIV, page 364.

des ses plumes les selles des chevaux et leurs voitures; ils y mêlent des perles et des diamans, en décorent leurs turbans, surtout quand ils vont à la guerre, parce qu'ils leur croient une vertu secrette qui les préserve des traits de leurs ennemis. Le sophi et le grand Mogol annonçoient leur bienveillance par le don d'un de ces oiseaux.

Les habitans des mille Isles se percent la cloison du nez, et y passent une baguette de la longueur du doigt et de la grosseur d'un tuyau de pipe : ils sont fiers de cette parure, ils le sont autant que les vieux soldats de leurs moustaches. Cette nation paroît être la moins sociable et la plus féroce des nations de la mer du Sud.

La Nouvelle-Guinée est un pays très-élevé, et chargé d'arbres et de plantes. Nous en avons suivi les côtes dans un espace de quatre cents lieues, et nous n'y vîmes point de lieux qui annonçassent la stérilité; sans doute elle renferme bien des minéraux, des épiceries et des pierres précieuses. On m'assura aux Indes que des habitans des Moluques y portoient du fer, et l'échangeoient contre des noix de muscade. Schouten fait l'éloge de ce pays; mais les habitans en sont armés et redoutables (1).

(1) *Voyez* le voyage de Le Maire, tome II, page 391.

Nous prîmes notre course au travers de toutes ces îles, parce que c'étoit le chemin le plus court; mais il étoit aussi le plus dangereux. Notre chemin le plus sûr eût été de se diriger vers les îles de Tydor, de Ternate et de Batian, dont les rois ont pour tributaires ceux des îles qui les avoisinent, et sont payés par la compagnie hollandaise pour arracher tous les arbres aromatiques qui sont dans leurs îles. C'est de là, dit-on, que sont venus les mages d'Orient, et l'on assure que l'on trouva des traces de cette tradition dans quelques vieux livres faits d'écorces d'arbres. Cette opinion a engagé les matelots hollandais à venir faire leur cour à ces rois le jour de l'Epiphanie; ils ont une étoile à la main, et ces rois flattés les traitent somptueusement et leur font beaucoup de présens. Le roi de Ternate est le seul qui ait embrassé la religion chrétienne. Je me suis souvent entretenu avec des prêtres malais versés dans l'histoire ancienne, et qui avoient voyagé à la Mecque. Ils me dirent que dans une bibliothèque de cette ville, il y avoit une chronique où l'on parloit des rois des Moluques, et qu'on disoit que trois de ces rois avoient passé en Arabie pour se rendre en Judée, pour y observer un phénomène extraordinaire qui avoit alors paru dans le ciel, et qu'ils étoient

ensuite revenus heureusement dans leur pays. Retournons à notre voyage.

Nous suivîmes la Terre-Ferme au travers d'îles innombrables, situées entre la Nouvelle-Guinée et Gilolo : nous fîmes ce passage sans essuyer d'accidens, mais toujours suivis de dangers, et nous vînmes jeter l'ancre dans l'île Boere ou Bouro, sous le 2° de latitude méridionale, où la compagnie des Indes orientales a établi son premier comptoir à l'ouest.

L'île Boere est remplie de montagnes et de bois. Dès que nous y fûmes arrivés, un petit navire portant pavillon hollandais, et sur lequel il y avoit deux hommes blancs et quelques nègres, vint nous demander qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. Nous ne leur dîmes pas que nous étions de la compagnie des Indes orientales, qui ne veut souffrir dans ces mers d'autres vaisseaux que les siens, et qui a donné ordre d'attaquer tous ceux qu'on y trouveroit. Malgré ces ordres, les Anglais passent dans ces mers, et c'est la raison qui fait redoubler de vigilance à nos marchands qui veulent seuls être les maîtres du commerce des épiceries. Il y a des aromates dans plusieurs îles, et peut-être dans un grand nombre que nous ne connoissons pas : il paroît que les Anglais en

avoient découvert quelques-unes peu de tems avant notre départ d'Europe; car ils en vendoient publiquement en Angleterre, sans qu'on pût savoir d'où ils les tiroient.

L'île de Boere a quarante ou cinquante lieues d'étendue; elle est assez fertile. Les Hollandais y avoient bâti un fort que les habitans détruisirent; et l'on se borne aujourd'hui à y entretenir quelques soldats occupés à en arracher les arbres aromatiques, et surtout celui qui donne le girofle. Après qu'on nous eut visité, nous continuâmes notre route; un vent favorable nous poussoit le long des côtes de l'île, et ensuite au travers d'un grand nombre d'îles: nous nous dirigions vers celle de Bouton pour y prendre quelques rafraîchissemens, avant d'en embouquer le détroit. Nous y arrivâmes bientôt, et cinglâmes pendant un jour à la vue de ses côtes, sans apercevoir le détroit que nous cherchions. Il fallut du tems pour nous apercevoir que nous l'avions passé, et que nous étions à huit lieues au dessous: en vain nous voulûmes le regagner; nous ne pûmes vaincre à la fois la mousson et le courant. Nous jetâmes un triste regard sur ce beau pays que nous ne pouvions atteindre; nos malades sembloient, en lui disant adieu, le dire aussi à la vie; et en effet ils périrent presque tous dans notre passage à l'île de Java.

Bouton est située entre le 4 et le 6° de latitude méridionale ; son étendue est à peu près la même que celle de Boere : elle est fertile en riz, et nourrit beaucoup de bestiaux ; ses rives sont abondantes en poisson : on y trouve des noix de muscade et des cloux de girofle (1). Le roi y a un fort où il arbore pavillon hollandais, quoiqu'il n'y ait point de soldats de cette nation. La compagnie y envoye des députés pour en arracher les arbres, et paye un tribut au roi qui le permet. Ses peuples sont les plus fidèles des Indes orientales pour la compagnie ; ils l'ont soutenue, ils ont combattu pour elle, et c'est par eux que son commerce domine dans toutes ces mers : aussi leur a-t-elle accordé de grands priviléges. On a vu le fils du roi à Batavia en qualité d'ambassadeur de son père ; sans le turban enrichi de broderies et de pierres précieuses qui couvroit sa tête, on l'eût pris pour un Européen ; il étoit habillé à la française, et portoit une épée ; sa nombreuse suite étoit habillée à l'indienne, et plusieurs d'entr'eux étoient armés de cuirasses et de boucliers. Une maladie épidémique régnoit alors dans la ville ; c'étoit une fièvre chaude qui enleva dans une année cent cinquante mille per-

(1) *Voyez* ce que Dampier dit de cette île, tome IV, page 268.

sonnes à Batavia, de toutes les nations différentes qu'elle rassemble : cinq cents personnes de la suite du prince de Bouton en moururent. De là cette maladie se répandit dans le Bengale, dans les états du Mogol, au Japon même. On en attribuoit la cause à une sécheresse de deux ans qui avoit répandu dans l'air une grande quantité de vapeurs minérales.

Nous passâmes au travers de diverses îles sans oser nous y arrêter, et nous arrivâmes enfin à la vue de Java, au mois de septembre 1722. Nous allâmes d'abord jeter l'ancre à la rade de Japara, et saluâmes la ville de quelques coups de canon.

Notre amiral et nos capitaines députèrent d'abord chez celui qui résidoit dans Japara, au nom de la compagnie; c'étoit un honnête homme, nommé *Kuster*; il fit assembler le conseil : tous plaignirent notre situation; elle étoit en effet déplorable. Il n'y avoit plus que dix hommes en santé dans nos vaisseaux; vingt-six y étoient très-malades, et nous avions perdu soixante-dix hommes. On ordonna de transporter nos malades à terre dans des hamacs. Quatre ne purent supporter le mouvement, et demeurèrent dans les vaisseaux; ils y moururent le lendemain. Ceux qu'on avoit transportés furent placés sous des tentes dans une île; on en eut

tous les soins imaginables, et cependant plusieurs ne purent échapper à la mort.

Notre arrivée fut annoncée à Batavia au gouverneur-général; c'étoit alors M. Swaardekroon : la réponse parut favorable; on promettoit d'assister, de fournir des vivres et du monde pour nous rendre à Batavia, où l'on nous engageoit à nous rendre le plus promptement qu'il seroit possible. En attendant que nous pussions le faire, nous jouîmes de quelques plaisirs à Japara : les habitans avoient eu pitié de nos misères; ils nous reçurent avec amitié; nous commençâmes à renaître; nos malheurs passés furent oubliés dans l'ivresse de quelques heures de joie; mais je fus révolté de la vie scandaleuse de nos matelots. Tel qui les jours précédens prioit, gémissoit, se plaignoit, se mit à jurer, à s'enivrer, à fréquenter les lieux les plus infâmes : le peuple de Japara les y excitoit, parce qu'il est lui-même très-dépravé; et l'une des premières questions de ces hommes fut de demander à ceux qui débarquoient, s'ils n'apportoient point quelques nouvelles manières de faire des juremens et des exécrations.

Japara est située au pied d'une montagne; sa grandeur est médiocre; des Javans, des Chinois, des Hollandais en sont les habitans. Elle étoit plus grande lorsque les Portugais la possédoient.

La compagnie y avoit établi un entrepôt d'où ressortissoient tous les autres; mais il tomba, et fut transporté à Sameran ou Samaran. Cependant le port de Japara est facile et sûr; un fort de bois construit sur la montagne qui le domine, commande à la rade. Les Portugais donnent à cette montagne le nom d'*Invincible*, parce qu'ils y vainquirent leurs ennemis. Le roi de Japara demeure à Katasure, ville située à vingt-neuf lieues de là, dans l'intérieur du pays, où les Hollandais ont une garnison pour veiller sur les habitans qui leur sont soumis, et sur le roi qu'ils gardent moins pour le garantir de ses ennemis, que pour lui interdire les moyens d'agir contre la Hollande. Il est mahométan, et se fait servir par ses femmes, dont le nombre dépend de son caprice. Quelques-uns de ses prêtres se rendent tous les ans à la Mecque pour y faire des vœux en sa faveur, vœux qui ne l'ont point empêché de tomber sous la dépendance des Hollandais. Ses sujets lui sont dévoués; ils ne l'approchent qu'en rampant, cérémonie dont il les dispense en tems de guerre. La moindre faute qu'ils commettent, surtout envers lui, est punie par un coup de *crit*, espèce de poignard dont la blessure est mortelle; et c'est presque la seule punition usitée.

Les habitans du pays sont bruns, de taille

médiocre, bien faits; ils ont les cheveux noirs et longs qu'ils raccourcissent souvent, le nez plat et écrasé, de vilaines dents, noircies par le betel et le faufel qu'ils mâchent sans cesse : le faufel est une espèce de noisette, inodore, pleine d'un suc rouge, dont on se sert aussi pour teindre les toiles connues sous le nom de *zits*, et que produit un arbre à tige droite, qui a des feuilles semblables à celles du cocotier : le betel est un arbuste à branches rampantes et longues, dont les feuilles ressemblent à celles du citronnier, et d'un goût amer. Son fruit a la figure d'une queue de lézard, long de deux travers de doigt, d'un goût aromatique, d'une odeur agréable. Les Indiens mêlent cette feuille avec le faufel ou l'areca, et des écailles d'huîtres calcinées; quelques-uns y joignent de la chaux, de l'ambre et du cardamome. Les Européens s'y habituent, et ne peuvent plus s'en passer.

Un des grands plaisirs de ce peuple est le spectacle. Des actrices, extrêmement ornées, y jouent des comédies qui ne consistent presque qu'en chants et en danses : leurs instrumens sont de petits tambours, dont ils se servent pour régler leur ton : leurs danses sont mêlées de contorsions grotesques et très-difficiles à imiter. On y fait aussi des tournois où assistent les princes, et des combats de coqs, objets de paris

souvent si considérables qu'ils ruinent ceux qui les font.

Le pays est abondant en tout ce qui est nécessaire à la vie; les bêtes à cornes, les cochons y sont communs, mais surtout les poules et les pigeons. Les moutons y sont plus rares, parce que les rosées et les pâturages leur sont souvent funestes. On trouve dans les montagnes des buffles, des cerfs, des tigres, des rhinocéros : la corne de ce dernier sert à des vases à boire très-recherchés, parce qu'on croit qu'il se fend lorsqu'on y met du poison. Un sol fertile y produit abondamment du poivre, du gingembre, de la canelle, du riz, du cardamome; le café y prospère; les cocotiers, les figuiers et d'autres arbres fruitiers y ornent les champs et les bords des rivières; ils y forment des promenades charmantes : la canne à sucre y est cultivée. La vigne y porte, dit-on, sept fois dans l'année des raisins dont on ne peut faire du vin, parce que la maturité en est trop précipitée. La mer, les rivières y sont riches en poissons, et l'on peut dire que Java est une des îles les plus riches, les plus belles de l'Univers.

Nous en partîmes après un séjour d'un mois, pour nous rendre à Batavia, où l'on nous promettoit plus de plaisirs, plus de secours encore. Nos amis nous donnèrent toute sorte de provi-

sions, et nous quittâmes Japara avec regret, mais sans crainte, sans inquiétude. Nous suivîmes les côtes dans un espace de soixante-dix lieues, et poussés par un vent favorable, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Batavia, auprès des vaisseaux qu'on chargeoit pour l'Europe.

Dès que nous fûmes arrivés, notre amiral et le capitaine de son vaisseau descendirent dans une chaloupe pour se rendre à la ville. Ils s'éloignoient à peine du vaisseau, qu'ils virent venir le commandant de Batavia, le fiscal et d'autres magistrats qui lui dirent de retourner à bord, et l'y suivirent. Là, on nous signifia que nous étions aux arrêts. De gros vaisseaux nous environnèrent pour que nous ne pussions échapper, et quelques centaines de soldats vinrent s'emparer de nos navires. Notre amiral fut consterné, il se repentit d'être venu à Batavia. Il étoit trop tard. Nos vaisseaux furent déclarés de bonne prise; tout ce qu'ils renfermoient fut confisqué, tous les effets en furent vendus à l'enchère, et nous fûmes séparés et distribués en différens vaisseaux de la compagnie.

On fonda ce traitement odieux sur un bill publié par les Etats de Hollande, qui défendoit à tout vaisseau particulier, ou appartenant à la compagnie des Indes occidentales, d'aborder en aucun port appartenant à ceux des Indes orien-

tales, sous peine d'être traités comme ennemis, et le vaisseau confisqué. C'étoit appliquer une loi dure d'une manière injuste ; car nous ne venions point faire le commerce, nous ne venions que chercher du secours, et un asile chez nos compatriotes. Notre but n'avoit été que de faire des découvertes dans la mer du Sud, et le non-succès avoit pu seul nous conduire à Batavia.

Cet événement si triste pour nous, fit naître un procès entre les deux compagnies; et les Etats-Généraux, après de longues délibérations, décidèrent en notre faveur. La compagnie qui nous avoit dépouillés, fut obligée de donner deux beaux vaisseaux pour ceux qu'elle nous avoit saisi; la charge fut estimée et restituée, et on put payer aux matelots tous leurs gages, et même leur retour en Hollande. Tous les frais furent à la charge de nos oppresseurs, et ils furent condamnés à une satisfaction considérable en argent.

Batavia est une ville d'une lieue et demie de circuit, traversée par la rivière de Jacatra, qui s'y distribue en quinze canaux d'eaux vives, bordés d'arbres toujours verts, et qu'on traverse sur cinquante-six ponts ; les rues en sont tirées au cordeau, et sont larges de trente pieds; les maisons sont de pierres de taille. On en sort par cinq portes; on en a muré une sixième. On y

voit une belle maison-de-ville, et quatre églises réformées : dans deux d'entr'elles on prêche en hollandais ; la troisième est pour les Portugais réformés ; la quatrième pour les Malais qui ont embrassé la religion comme on l'enseigne en Hollande. Il y a d'autres églises pour les cultes divers qui sont suivis dans cette ville, des hôpitaux, une maison de correction, et de nombreux magasins. Sa citadelle fut bâtie au commencement du dix-septième siècle ; on y entre par un pont de pierres de taille de quatorze arches ; elle a encore une autre grande porte et deux petites. C'est dans son enceinte que réside le gouverneur, dans un hôtel construit en briques, et à façade italienne. Là aussi, sont le directeur-général, les conseillers et les principaux officiers de la compagnie. On y voit une petite église octogone, divers arsenaux, des magasins militaires, les archives et tout ce qui concerne le gouvernement.

Ses habitans sont Hollandais, Portugais, Français, et d'autres nations européennes, qui s'y sont établis pour le commerce ; mais le plus grand nombre sont des Indiens, Javanais, Chinois, Malais, Nègres, Arméniens, Amboiniens, Balyens, Mardykers, Macassars, Timoriens. On aime à y voir cette multitude formée de nations différentes, ayant un culte différent, des

mœurs, des usages divers, vivant tranquillement, et chacun à sa manière, bigarrée de visages de couleurs différentes, distincte par ses habillemens, par sa langue, et vivant unie sous la protection de lois douces, impartiales et sages. Il n'y est défendu qu'aux moines catholiques-romains de paroître dans les rues avec les habits de leur ordre, et qu'aux jésuites de s'y montrer jamais.

Chaque nation indienne y a son chef, dont l'autorité ne s'étend guères que sur la religion de ses compatriotes, et sur les disputes légères qui peuvent s'élever parmi eux. Presque toutes ces nations ont un caractère et des occupations différentes. Les Javanais cultivent la terre, et pêchent; ils ne portent qu'une espèce de jupon qui va de la ceinture au genou, sur lequel passe une écharpe où ils attachent une petite épée : leur tête est couverte d'un petit bonnet; leurs cabanes sont propres, et construites de bambou fendu : leur toit s'avance sur le devant pour couvrir un banc où ils viennent respirer un air frais. Les Chinois y sont au nombre d'environ cinq mille ; nés pour le commerce, ils détestent l'oisiveté, et ne voient rien de pénible dans ce qui leur paroît avantageux : sobres, hardis, entreprenans, adroits, industrieux, mais fourbes, ils se plaisent à tromper, et s'honorent de l'avoir fait; ils surpassent

les autres nations indiennes pour la navigation et l'agriculture : ils possèdent presque tous les moulins à sucre de Batavia, et distillent beaucoup d'arac qu'ils transportent dans toute l'Asie. Ils sont boutiquiers, aubergistes, péagers. Ils ne se coupent point les cheveux comme ceux qui rentrent dans leur patrie. On les voit toujours la tête nue et l'éventail à la main, armés de longs ongles qui ne leur sont pas inutiles pour faire le métier d'escrocs : ils portent de longues robes fort amples, à manches larges, et des culottes qui leur descendent jusqu'au talon : ils n'ont point de bas, et ont des mules en place de souliers; ils aiment tous les alimens, et se font de tout un aliment : ils recherchent les festins et les spectacles, dansent au son des bassins, des trompettes et des flûtes. Leurs comédies sont partie en récits, partie en chants; ils y célèbrent leurs héros et leurs saints; les théâtres se dressent dans les rues, à la porte de celui qui donne le spectacle à ses frais. Les riches sont ensevelis avec un convoi pompeux, les femmes les suivent vêtues de blanc; la musique les accompagne avec des dais, des parasols, des drapeaux. A une lieue de la ville ils ont une pagode : ils reconnoissent qu'il n'y a qu'un Dieu, qui est un bon homme, ne faisant mal à personne; mais ils honorent

Joostje,

Joostje, esprit malfaisant dont ils ont tout à craindre.

Ils aiment beaucoup les paris et les jeux : souvent, après y avoir perdu leur bien, ils jouent ou parient pour la valeur de leurs meubles; ils engagent leurs femmes, leurs enfans, leur barbe, leurs ongles que dans ce cas ils ne peuvent plus laisser croître; ils engagent même les vents, c'est-à-dire, qu'ils renoncent à tout trafic maritime, et deviennent ainsi les plus misérables des hommes.

Les Malais s'attachent à la pêche, et aiment à se servir de bateaux propres et luisans; leurs voiles sont de paille tressée : ils sont fourbes et méchans; leurs habits sont de toile de coton ou d'étoffe de soie; leurs cheveux noirs sont noués par derrière : les femmes riches ont des robes d'étoffe de soie qu'elles font flotter avec grace : ils sont mahométans.

Les nègres sont aussi de cette religion : ils viennent presque tous du Bengale, s'habillent comme les Malais, habitent le même quartier, travaillent à différens métiers, sont colporteurs, merciers, vendeurs de brimborions et de pierres à bâtir qu'ils apportent des îles voisines.

Les Amboiniens bâtissent les maisons de bambous, et en arrangent les fenêtres en cannes fendues, ingénieusement arrangées pour former

diverses figures ; hardis , courageux , peu endurans, on les a crus dangereux dans l'enceinte de la ville, et ils en habitent le dehors. Ils ont un chef, sont idolâtres, et ont pour armes de grands sabres et de longs boucliers. Une toile de coton enveloppe leur tête avec des fleurs : les femmes portent un habit fort mince au milieu du corps, et une toile de coton couvre leurs épaules, en leur laissant les bras nus.

Les Mardykers ou Toupasses sont un ramas de diverses nations de l'Inde; munis de passe-ports, ils vont dans leurs propres navires faire toute sorte de commerce dans les îles voisines : il en est qui sont jardiniers, qui nourrissent du bétail et de la volaille. Les hommes s'habillent comme les Hollandais, les femmes comme les Indiennes; les uns habitent la ville, les autres la campagne; leurs maisons sont assez hautes, et construites de pierres ou de briques.

Les Macassars sont connus par les petites flèches empoisonnées qu'ils lancent avec des sarbacanes : ce poison est le suc laiteux et épais d'un arbre nommé *pohon-hupas* ou *arbre à poison*, dans lequel ils trempent leurs flèches. Le pohon-hupas s'élève à trente ou quarante pieds de haut, a les feuilles et le port de l'orme : ses feuilles alternes sont rudes au toucher, et ses fleurs viennent à l'aisselle des feuilles. Il est

connu dans toutes les Moluques, sous le nom d'*antjar*, et se trouve dans les sombres forêts de la partie orientale de Java (1).

---

(1) On prétend que les Javanais mêlent le suc du pohon-hupas avec d'autres drogues, où l'on croit qu'il entre de l'ail et du galanga. Le consul Rumphius nous dit, dans sa Flore d'Amboine, que les Hollandais ayant eu beaucoup à souffrir des Malais, à l'époque de leur établissement dans les Moluques, se couvroient d'une cuirasse d'un cuir très-épais, pour éviter leurs flèches empoisonnées : quand le malheur vouloit qu'ils en fussent atteints, ils portoient aussitôt à la bouche des excrémens humains, dans la conviction intime que ce remède infect étoit un puissant antidote contre ce poison funeste. Les Javanais prétendent qu'en avalant un morceau de sucre au moment de la blessure, on arrête tous les progrès du mal. Quelques voyageurs, tels que Foersch, Valentin, ont raconté que ce pohon-hupas exhale autour de lui un poison si mortel qu'il empêche toute végétation dans son voisinage; que des criminels condamnés à mort ont eu l'option de subir leur supplice, ou d'aller chercher une certaine quantité de sucs délétères de cet arbre, et qu'il y en a eu peu qui soient revenus sains et saufs. Mais Barrow, Staunton, rédacteur du voyage de lord Makartney en Chine, Thunberg, quoique croyant à l'existence de cette plante, n'ajoutent aucune foi à ces derniers récits.

Il croît à Saint-Domingue un arbre presque aussi vénéneux : il est de la grandeur d'un poirier, ses

Les Bougis sont originaires de trois ou quatre îles voisines de Borneo; ils servent de soldats à la compagnie, et sont armés de sabres, de flèches et de boucliers.

Les Arméniens et d'autres peuples qui viennent s'établir à Batavia, n'y ont d'autre but que le commerce, et n'y demeurent qu'autant qu'il les y fixe.

Les originaires de Java habitent un district de quarante lieues, dans les montagnes, le long du royaume de Bantam : le gouverneur-général leur envoie des drossars ou baillifs pour y exercer la justice, et veiller sur les revenus; ces intendans sont sujets à être accusés par ceux qu'ils gouvernent.

Deux conseils administrent toutes les affaires, soit de Batavia, soit des Etats qui en dépendent.

---

feuilles sont comme celles du laurier sauvage, et en ont l'odeur. Son fruit, semblable à des jolies pommes d'api, renferme un poison si violent qu'il le communique aux poissons qui en mangent : le tasard entr'autres est très-friand de ces fruits; mais ceux qui mangent ensuite de ce poisson périssent, à moins qu'on ne leur donne un prompt secours. Les Français nomment cet arbre *mancenilier*, et les Espagnols *arbot de maçanillas*, arbre portant de petites pommes. On reconnoît les poissons qui en ont mangé, à leurs dents qui sont alors livides ou noirâtres.

Ce sont le conseil des Indes et celui de la Justice : l'un a pour objet le gouvernement politique, l'autre l'administration de la justice. Le premier est composé de vingt personnes, s'assemble deux fois par semaine, décide de tout en Asie, et dépend, pour les affaires importantes, des directeurs de la compagnie des Indes en Europe. Le second n'est composé que de dix à onze juges, tous docteurs en droit, présidés par un membre du conseil des Indes. L'un de ses membres est un fiscal, qui veille à ce que rien ne se fasse contre les lois et l'autorité du gouvernement; et pour l'intéresser à exercer sa charge avec sévérité, on lui a assigné le tiers des amendes au dessous de cent florins de Hollande, et le sixième de celles qui sont au dessus de cette somme. Il y a encore un fiscal de la mer, charge lucrative, créée pour prévenir ou pour punir les fraudes qui se commettent dans le commerce maritime, au préjudice de la compagnie.

Il y a encore un tribunal de neuf personnes, pour la ville de Batavia et son territoire. Le gouverneur-général est le chef de tous les tribunaux ; il est le stadhouder des Indes ; mais il y est moins dangereux, parce que sa charge n'est point à vie, qu'il peut être rappelé dès qu'il le plaît aux directeurs de la compagnie en Europe,

et qu'il est responsable de ses actions; sans cela, il seroit une espèce de roi, car il préside le conseil des Indes, et y a deux voix; il a une clef de tous les magasins; il commande ce qui lui plaît, et personne ne peut refuser de lui obéir. Le conseil des Indes l'élit; mais son choix doit être approuvé des directeurs en Hollande pour être valable; il doit l'être encore des Etats-Généraux : ordinairement il l'est; mais on a des exemples de refus. Sa paye est de treize cents rixdales par mois (1); c'est la moindre des branches des revenus dont il jouit : on sait et l'on voit tous les jours qu'en peu de tems il peut acquérir des richesses immenses. Pour le rendre respectable, on l'a environné d'un faste royal. Lorsqu'il sort, il est précédé par un maréchal des logis, avec seize cavaliers et un trompette; deux hallebardiers à cheval marchent devant son carrosse; un écuyer est à la portière droite, six hallebardiers le suivent, deux autres carrosses, quarante-huit cavaliers, un capitaine, trois maréchaux des logis, et un trompette encore ferment la marche.

Tout n'est pas jouissance dans cette charge. Du matin au soir, il doit être prêt à donner audience, à lire les lettres, à y répondre, à

(1) La rixdale vaut 5 liv. de France.

donner des ordres. Il ne reste pas plus de demi-heure à table. Il est sans cesse occupé.

Après lui est le premier conseiller des Indes, qui a le nom de directeur-général. Il achète toutes les marchandises dont la compagnie a besoin; il vend celles dont elle veut se défaire; il a la garde des magasins, et dirige tout le commerce. Le major-général est la troisième personne du gouvernement; il commande à toutes les troupes de la compagnie, qui sont au nombre de douze mille hommes, sans y comprendre les milices. Ces forces n'ont pour but que de protéger ses possessions et son commerce, but pour lequel encore elle entretient cent quatre-vingts vaisseaux de trente à soixante pièces de canon.

Une conspiration tramée en 1722, fut sur le point de faire disparoître ce riche établissement de la compagnie des Indes. Un Javan, nommé *Catadia*, l'avoit méditée et préparée pendant six ans; il y avoit engagé les petits princes du pays, qui devoient lui fournir des troupes, et un bourgeois riche de Batavia, nommé *Eberfeld*, qui devoit en être le chef au moins apparent. Ils devoient attaquer à la fois Batavia et la citadelle, égorger les chefs, s'emparer des magasins, et régner sur les ruines des richesses des Hollandais. Déjà ils s'étoient partagés les emplois;

déjà ils pouvoient compter sur environ dix-sept mille hommes armés ; mais l'indiscrétion de quelques-uns avoit répandu des craintes, que le roi de Bantam vint éclairer. Les conjurés s'étoient adressés à ce prince, qui redouta plus encore les projets qui suivroient le succès des conspirateurs, que la puissance de la compagnie. Ils furent saisis, livrés aux supplices les plus cruels, et consacrés à une infamie éternelle.

Onze ministres de la religion réformée ont l'inspection sur la religion, et forment le gouvernement ecclésiastique. Trois sont pour instruire et prêcher les Portugais convertis, deux pour les Malais : ces cinq-là doivent être Hollandais de naissance, mais prêcher dans la langue des peuples auxquels il s'adressent. La Bible a aussi été traduite par eux dans les deux langues : ces ministres s'assemblent, et délibèrent sur les objets de leur ressort, sous la présidence d'un commissaire nommé par l'Etat. Quand ils forment le consistoire, il s'y joint huit anciens et douze diacres. La compagnie nomme des ministres pour ses autres établissemens, mais seulement pour un petit nombre d'années; et quant aux places trop peu considérables pour y tenir un pasteur, on y en envoie un tous les trois ou quatre ans pour y administrer le baptême et la

sainte cène. La compagnie accorde le libre exercice de leur religion à tous les Indiens; mais elle s'est toujours opposée à celui des catholiques-romains et des luthériens.

Les environs de Batavia sont charmans, semés de jolies maisons, de promenades riantes, de beaux jardins arrosés par des canaux bordés d'arbres fruitiers; la nature et l'art s'unissent pour en rendre la perspective délicieuse.

L'île de Java a environ trois cents lieues de circuit; elle renferme plusieurs petits royaumes qui dépendent presque tous du prince qui réside à Kattasura. Elle est entrecoupée de rivières, de bois, de montagnes où la nature a répandu ses trésors. On y trouve des mines d'or, et on y en a exploité dans la montagne de Parang; le produit n'a pas encouragé, et on s'est persuadé que le commerce étoit encore la mine la plus abondante en richesses. On croit que les habitans en connoissent d'autres qu'ils cachent avec soin : on a vu de certaines contrées dévastées par la guerre à diverses reprises, se montrer riches en une année, et vendre de la poudre et des lingots d'or.

Les montagnes s'y élèvent à une telle hauteur qu'on les découvre à la distance de plus de trente lieues; la plus haute est la montagne Bleue. Les tremblemens de terre y sont terribles; la mer

en est agitée et paroît bouillonnante, la terre s'entr'ouvre et se referme, les maisons sont ébranlées, quelquefois elles s'écroulent. On dit que ces secousses viennent des amas de soufre, de salpêtre et de bitume renfermés dans la montagne de Parang, et qu'elle exhale alors des tourbillons de fumée. Un général nommé *Rybeck*, fit descendre dans un des goufres qui s'y sont ouverts, un homme, pour en examiner l'intérieur : on l'en tira ensuite, et il raconta qu'il avoit vu un abîme immense où l'on entendoit un bruit horrible causé par les torrens, qu'il y avoit vu des flammes çà et là; mais que les vapeurs toujours plus épaisses à mesure qu'il avançoit, ne lui avoient pas permis d'aller plus avant. Ce qu'il y a de certain, c'est que les eaux qui en sortent ne sont pas saines; que celle même de Batavia est imprégnée de soufre, et qu'il faut la faire bouillir pour la boire sans danger.

Les fruits y sont excellens et très-nombreux. Les cocos y tiennent le premier rang, et l'on dit que le père de famille auquel il naît un enfant y plante un cocotier; il sert à connoître l'âge de l'enfant, par le nombre de cercles qui se marquent sur son écorce, comme sur la corne d'un bœuf. Les citrons, les limons, les pommes de Chine, de grenade, les figues d'Inde, y sont

très-abondantes; la variété des plantes y est admirable.

Les forêts et les bois sont peuplés de tigres, de buffles, de rhinocéros, de chevaux sauvages, d'un grand nombre de bêtes fauves : on y voit des serpens d'une longueur prodigieuse; de grands crocodiles s'y cachent dans les rivières, et il y a peu de tems qu'on en trouva un à l'orient de Batavia, qui, à ce qu'on assure, avoit trente-trois pieds de long. On y trouve beaucoup de paons, de faisans, de perdrix, de pigeons ramiers, et d'une espèce de chauves-souris qui ont cinq pieds d'envergure. Le poisson y est si commun que, pour trois ou quatre sous, on peut en rassasier huit personnes. La chair des tortues y surpasse celle du veau en délicatesse. Le commerce y rend abondant le bois, le riz, l'indigo, le poivre, le cardamome, le café, le thé, etc.

La compagnie a partagé les états qu'elle a conquis en plusieurs gouvernemens : ce sont ceux de Ceylan, d'Amboine, de Banda, de Macassar, de Ternate, de Malaca et du cap de Bonne-Espérance. Nous passons rapidement sur la description de ces pays, ainsi que sur les quatre directoires de Coromandel, de Surate, de Bengale et de Perse. Elle nomme encore les commandeurs ou chefs de Malabar, de Galle, de Java et de Bantam. Le premier réside à Cus-

chien, sur la côte de Malabar; le second dans la ville de ce nom, dans l'île de Ceylan (1); le troisième à Samaran, dans celle de Java; le dernier

(1) Les notions les plus récentes et les plus certaines sur Ceylan ont été données par Thunberg et Robert Percival. Le premier voyageur y a resté en 1777 et 1778; le second, depuis 1797 jusqu'en 1800. Les Portugais s'établirent à Ceylan en 1506, et s'y soutinrent jusqu'en 1658, époque où les Hollandais les en chassèrent. Candy en est la capitale; et Colombo, où il y a un port, étoit le chef-lieu des établissemens hollandais dans cette île. Ces derniers conquérans avoient en outre au sud-ouest Negombo, au midi Galles et Maturé, au nord-est le superbe port de Trinque-Malay et Jafna-Patnam, et quelques autres places. Ceylan est à présent au pouvoir des Anglais. Ces insulaires attachent le plus grand prix à la conservation de cette île qu'ils possèdent depuis quelques années. Ils la regardent comme le boulevard de leurs possessions dans l'Inde. La ville de Colombo est grande, belle, propre et environnée de remparts. Le gouverneur y a un palais magnifique, quoiqu'à un seul étage : il est décoré d'une très-longue galerie et de très-beaux jardins. Le climat s'y trouve à peu près le même qu'à Batavia, mais l'air y est beaucoup plus pur. Le tems des chaleurs les plus modérées dans cette île, est depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars. Au total, le climat en est plus tempéré que celui de la presqu'île de l'Inde : elle doit cet avantage aux brises de mer qui donnent de la fraîcheur pendant la nuit. Les habitans

à Bantam même, et réside dans une citadelle qui tient en bride, et le peuple inquiet de ce royaume, et son chef souvent indolent et jaloux.

---

des deux sexes, blancs ou noirs, usent beaucoup de bains froids : ils vont se baigner dans la mer et dans les rivières.

L'île de Ceylan est la plus grande de l'Océan indien : depuis le traité de 1766, fait entre la Hollande et le roi de Candy, toutes les côtes, jusqu'à la distance de six à sept lieues dans les terres, appartenoient à la compagnie d'Hollande; les montagnes, dont plusieurs sont très-hautes, escarpées, et l'intérieur de l'île appartiennent au roi; de sorte que ce souverain étant cerné de tous les côtés, ne peut correspondre avec d'autres étrangers que les Anglais, et que ceux-ci, comme leurs prédécesseurs, font tout le commerce de Ceylan.

On remarque de tous les points de l'île, le fameux pic d'Adam. C'est le point le plus élevé de l'Asie : selon une tradition bien difficile à expliquer, on y voit la trace d'un pied, faite, dit-on, par le premier homme. Le Christianisme y a été introduit par les Portugais. Thunberg y a vu en 1778 des églises où l'on ordonnoit même des prêtres pour le service du culte. Les payens de Ceylan adorent *Bouddou* ou *Bodhou*, le sauveur des ames : on voit son image dans les temples et dans les maisons. Ce dieu est représenté assis, et ayant trois mains, une sur sa tête, et deux croisées sur sa poitrine; ses oreilles descendent sur ses épaules. Les Indiens forgent en

Elle défend aussi le détroit de la Sonde : car, tous ceux qui veulent le passer, sont obligés

---

argent des petits simulacres humains qu'ils déposent sur ses autels.

Lorsque les Portugais arrivèrent à Ceylan, ils n'y trouvèrent qu'une seule race d'hommes nommés *Chingulais*, à l'exception toutefois des féroces Bedahs ou Vaddahs : ces derniers ne reconnoissent que l'autorité de leurs chefs, ne communiquent qu'avec une précaution extrême avec les Candiens, Chingulais et Européens; ils ne s'alimentent que du produit de leurs chasses, dans lesquelles, avec le secours de leurs chiens, ils montrent une adresse merveilleuse. Peu soucieux de maisons, ils reposent au sommet ou au pied des arbres. Le plus grand nombre des habitans le long des côtes de la mer, se soumit à la domination des Européens, et ils conservèrent le nom primitif de Chingulais : ceux qui reconnurent l'autorité du roi de Candy eurent le nom de Candiens. Il y a encore aujourd'hui la race dégénérée des Portugais, qui a pour origine les enfans naturels qu'ils eurent avec des Chingulaises : celle des Malais y conserve cette énergie, ou plutôt la férocité qui la distingue par-tout. Le roi de Candy confie à ces derniers la garde de sa personne. L'origine des Indiens de Ceylan paroît venir de l'Indostan; ils ont la même distinction de castes : ils vouent leur dernière tribu à l'opprobre et aux plus cruels traitemens, comme les peuples de la vaste péninsule de l'Inde. *Voyez* tome Ier, pag. 459. Les Chingulais sont d'une petite taille, celle des

de se diriger sur le haut pays de Bantam. Le royaume de ce nom est un des plus grands de

---

femmes est encore bien inférieure à celle des hommes. La propreté, la sobriété, la politesse, la bonne foi, la haine pour le vol, pour le mensonge, des soins assidus pour les femmes caractérisent ce peuple; mais malheureusement la dissolution des mœurs et la soif de la vengeance ternissent toutes leurs bonnes qualités. Les Chingulaises en général, et celles dont les maris ne sont point jaloux, sont plus séduisantes, ont plus d'élégance dans leur personne que les femmes des autres contrées de l'Inde.

La plus belle et la plus fine canelle nous vient de Ceylan. On la tire du laurier cannelier, arbre ressemblant un peu à nos saules, et d'une hauteur et grosseur médiocres. La plus exquise croît dans la partie sud-ouest de l'île, dans un terrain qui longe la côte appelée *Marendam*. Pour qu'elle soit bonne, il faut, selon Thunberg, qu'elle soit malléable, mince, et d'un jaune foncé. On récolte la canelle deux fois par an. La grande récolte se fait depuis avril jusqu'au mois d'août ; la petite, depuis le mois de novembre jusqu'en janvier. Les écorceurs du cannelier se nomment *chalias*, en langue chingulaise. Avec la pointe d'un couteau ils font des incisions à l'arbre, ils écartent, enlèvent l'écorce des deux côtés des branches, et la font sécher au soleil : la chaleur de cet astre la fait bientôt rouler sur elle-même. On la bottèle ensuite, et on en fait des ballots de quatre-vingts livres, qui sont cousus dans des sacs doublés de laine : la toile ne la conserveroit pas aussi

l'île de Java; ses habitans sont courageux, vindicatifs et ennemis des chrétiens; ils ont

---

bien. Les trop petits morceaux de canelle sont mis dans des tonneaux d'eau, où on les laisse fermenter sept à huit jours. L'eau devient, à cette époque, d'un blanc de lait, et s'écoule avec l'huile dans un récipient. On la distille ensuite, et on dépose l'huile qui en résulte dans des flacons qu'on cachette avec soin. Cette huile se vend très-cher, la bonne est d'un jaune pâle. Il n'est permis aux écorceurs d'en récolter que sur les domaines de la compagnie : ils s'avancent cependant quelquefois dans les forêts du roi, même jusqu'à un demi-mille de Candy où le monarque réside; mais, lorsqu'ils sont surpris, on les punit aussitôt en leur coupant le nez et les oreilles. Les supplices ordonnés par cette cour sont très-barbares. Les condamnés sont souvent mis en pièces par les éléphans, ou empalés, ou broyés dans un mortier.

Ceylan nourrit les plus beaux éléphans de l'Asie : ils sont très-communs dans les forêts de cocotiers qu'on trouve le long des côtes. Quand on veut en prendre, on forme des sentiers très-étroits, défendus par des palissades, où on les pousse avec des cris et des instrumens bruyans. En 1797, le gouverneur anglais en prit de cette manière cent soixante-dix-sept dans une chasse. On y voit aussi des singes, autr'autres le roloway qui se prive très-aisément. L'espèce des chevaux, des bœufs, des moutons, même des tigres, y est très-petite; le buffle y est féroce; les lièvres, les sangliers, les chacals, les léopards y abondent; l'ours et l'hyène y sont rares. Les

souvent

souvent attaqué les Hollandais, et les ont obligés de renforcer la garnison de la citadelle pour

---

Indiens-Malabares y promènent des serpens qu'ils font danser au son d'un chalumeau. Ces reptiles se dressent sur leur queue, lèvent la tête, et s'agitent, pour ainsi dire, en cadence. Le crocodile, l'ichneumon, le scorpion noir dont la piqûre est mortelle, sont répandus dans les différentes rivières de l'île. Il s'y trouve plusieurs araignées venimeuses; il en est une espèce d'une grosseur énorme, qui fabrique une toile assez solide pour résister aux efforts des petits oiseaux dont cet insecte fait sa proie. Le règne végétal y offre l'arbre à pain, le café d'un parfum égal au moka, le poivre, plusieurs espèces de palmier, l'arèque, le cardamome; le betel, dont la feuille semblable à celle du poivrier, a la tige rampante comme le lierre, a besoin d'appui, et se cultive comme la vigne : la canne à sucre, le tek, l'arbre aux serpens et le riz y prospèrent : malheureusement cette dernière récolte est quelquefois si mauvaise, que les pauvres Indiens sont obligés de vendre leurs enfans pour se procurer quelques muids de riz, et pour n'avoir pas la douleur de les voir mourir de faim. Les plus indigens des villes de Colombo, de Galle et de Maturé, gagnent leur vie à tailler et à vendre des diamans, des saphirs verts et bleus, des vrais topazes, des rubis, des améthystes de la plus grande beauté. On trouve ces pierres précieuses dans Ceylan, et aux environs de Maturé, sur un terrain rempli de pierres et de cailloux, à deux ou trois pieds de la surface de la terre : il faut creuser quelquefois à vingt pieds. Ce pays, quoique abondant en

réprimer leurs entreprises; ils sont presque tous mahométans; ils sont agiles, de moyenne taille,

---

pierres fines, n'a pourtant pas, pour le diamant, la célébrité des mines de Raolkonda dans l'Indostan, au seizième degré environ de latitude, à cinq journées de Golconde, et huit ou neuf de Visapour. Tavernier, qui a visité ces dernières mines en connoisseur, nous dit que dans ce pays les mineurs sont armés de petits fers crochus par le bout, qu'ils enfoncent dans les veines des rochers pour en tirer le sable. Les mineurs sont contraints quelquefois de casser les rochers, pour ne pas perdre la trace des veines. C'est à Raolkonda qu'on trouve les pierres les plus nettes et de la plus belle eau. Il arrive souvent qu'en cassant les rochers, ils donnent de si grands coups avec un levier de fer qu'ils étonnent le diamant, et qu'ils y mettent des glaces. Les lapidaires le fendent alors, et c'est ce qu'on appelle en Europe *pièces foibles*. Une glace petite, ou un point noir ou rouge se couvre de l'arête d'une des facettes. Ces mineurs sont les plus malheureux des hommes : aussi comme ils sont mal payés et nus, à la réserve d'un petit linge pour cacher leur sexe, ils tâchent d'avaler adroitement quelques pierres. A cet inconvénient près, le négoce s'y fait avec autant de liberté que de bonne foi. On trouve dans le royaume de Golconde diverses mines de diamans, où, selon Tavernier, on employe jusqu'à soixante mille ouvriers; mais les pierres n'y sont pas d'une eau aussi belle qu'à Raolkonda.

Vers le nord-ouest et à côté de Ceylan, on trouve l'île *Manar*, renommée pour ses perles fines. Des plongeurs, accoutumés à rester deux minutes au fond de la

de couleur brune. Le pays est abondant en fruits et en plantes; on y trouve toute sorte de bétail et de gibier. Le dernier de ses rois mourut à l'âge de cent ans. J'ai vu son successeur; il étoit aimable et gracieux : avant de monter sur le trône, il exerça la piraterie; depuis qu'il y est assis, il est devenu aussi débauché que son père, qui avoit quatre à cinq cents concubines, et n'a respecté ni ses belles-sœurs, ni ses sœurs, ni même ses filles. Le gouverneur de Batavia lui fit faire des reproches sur cette dernière infamie; mais il répondit qu'il étoit souverain, le maître de ses sujets et de ses enfans, et qu'il dépendoit de lui d'introduire quelle coutume il lui plaisoit, sans que la religion ni les hommes eussent rien à y voir. Qu'après tout, un jardinier qui avoit planté des arbres, avoit le droit de jouir de leurs premiers fruits. Il pria la compagnie de lui envoyer une jeune Européenne pour en faire son épouse; mais elle crut devoir se borner à lui envoyer le portrait

---

mer, y ramassent les huîtres qui renferment les perles. On appelle *nacre de perle*, le nœud de la coquille où on les trouve. Les plus belles perles sont celles de Manar et de l'île Baharen : elles l'emportent sur celles de la baie de Panama. *Voyez* tome 3, page 217, la relation de Gemelli.

d'une jeune beauté de grandeur naturelle. Ses excès lui firent craindre tous ceux qui l'entouroient, et il n'osa plus sortir de son palais fortifié. Il mourut subitement (1).

---

(1) Nous offrons ici les observations de plusieurs voyageurs modernes sur cette île importante, qui peut avoir deux cent cinquante lieues de largeur de l'orient à l'occident, sur trente à cinquante de large du midi au nord. Batavia est le chef-lieu et la capitale des possessions hollandaises dans Java. L'insalubrité de l'air qu'on respire à Batavia lui a mérité, selon Thunberg, le surnom de *tombeau des Européens* : en effet lord Makartney, qui a visité ces contrées en 1794, prétend que les colons hollandais qui y résident sont pâles et blêmes : on les diroit aux prises avec la mort. Sur cinq personnes qui arrivent dans cette ville, il y en a trois qui périssent la première année. Thunberg rapporte un exemple bien plus fort, et à la vérité extraordinaire. Il raconte que vers la fin de 1775, avant de s'embarquer pour le Japon, il y dîna chez le médecin Hoffman, avec treize personnes : à son retour, au mois de janvier 1777, tous les convives étoient morts; il ne retrouva que son ami Hoffman; dans ce court espace de tems la mort avoit moissonné tous les autres. Ces accidens proviennent moins de la chaleur du climat que de la situation locale de la ville, qui se trouve placée au milieu d'une plaine marécageuse : on a remarqué d'ailleurs, durant la saison sèche, que l'air méphytique des différens canaux de Batavia y occasionnoit

Les matelots et les chefs de notre petite flotte furent embarqués après quelque séjour à Batavia,

---

beaucoup de dyssenteries et de fièvres putrides; les arbres qui entourent ces canaux ne les garantissent pas assez de l'ardeur du soleil, et n'empêchent pas les eaux de s'y corrompre. L'intempérance encore et le luxe de la table doivent aussi nécessairement contribuer à développer le germe des maladies dans une ville où souvent l'air circule à peine, et où la fibre est relâchée. Aussi y parle-t-on de la mort avec autant d'indifférence que sur un champ de bataille: on entend dire tous les jours en société, *monsieur un tel est mort*, et répondre froidement, *bon! il ne me devoit rien.*

La baie de Batavia est environnée au midi par la côte de Java, à l'est, au nord et à l'ouest, par quinze ou seize îles disséminées sur différens points. Cette baie est assez grande pour contenir tous les vaisseaux de l'Angleterre, et les vents troublent rarement d'une manière violente la tranquillité de ses eaux. Le site de Batavia est très-mal choisi pour la santé; les eaux y sont mauvaises; mais le voyageur en est un peu dédommagé en parcourant les environs. Il y a à sept ou huit lieues de distance, des collines charmantes qui flattent la vue: on n'y aperçoit pas le moindre terrain aride; tout y est mis en culture; pas un coin n'y est stérile: à côté d'une plantation de café, on en voit succéder une autre de sucre, de riz, de poivre, et sans autre interruption que des allées d'arbres fruitiers: au milieu des vastes jardins s'élèvent d'élégantes maisons de campagne,

sur des vaisseaux qui retournèrent en Europe ; je le fus comme eux : un vent favorable nous fit

---

bâties dans le goût oriental, embellies et décorées de tout le faste asiatique. Malheureusement tous ces agrémens sont balancés par quelques inconvéniens. L'odorat est d'abord révolté par les exhalaisons fétides des eaux stagnantes qui se trouvent aux environs : l'oreille est encore fatiguée par le croassement des grenouilles et d'autres reptiles : on est enfin tourmenté par les piqûres douloureuses des moustiques. Les principaux personnages de Batavia qui les possèdent, y vont cependant prendre l'air de tems en tems, et les médecins y envoyent leurs malades pour recouvrer la santé.

Batavia est moins défendue par ses remparts et ses nombreux bastions, dont plusieurs sont assez bien montés en bronze, que par l'insalubrité du climat. Ses rues, comme l'a dit Roggeween, sont tirées au cordeau, et se coupent à angles droits : on en remarque près d'une vingtaine dont le milieu est occupé par un canal qui vient de la rivière Jacatra : de chaque côté s'élève un parapet ou trottoir pavé, de six pieds, qui règne le long des maisons : on a planté aussi de chaque côté une allée d'arbres toujours verts. Au milieu de cette allée s'étend un chemin couvert de gravier, de trente à soixante pieds de large, destiné aux carrosses, aux chevaux, aux bestiaux et aux esclaves. Cette ville doit être mise au rang des plus propres et des plus jolies du monde : il est malheureux qu'elle soit si mal saine. Les Hollandais font voir

arriver en deux mois et demi au cap de Bonne-Espérance, sans qu'il nous arrivât aucune

---

avec orgueil aux étrangers leur grande église octogone, dont la seule décoration leur a coûté, à ce qu'ils prétendent, 1,920,000 liv. Barrow y compte 5270 maisons, et prétend qu'en y comprenant les maisons de campagne et les villages dans un rayon de dix milles, la population de Batavia s'élève à 116000 ames, dont près de 9000 Européens d'origine, 68000 Javanais ou Malais libres, 22000 Chinois très-adroits dans le commerce, et 17000 esclaves. Les Hollandais ont apporté dans ce pays leur même goût pour les jardins et pour la culture des fleurs.

Lord Makartney raconte la vie pénible et laborieuse des Crœsus de cette colonie : la table y est mise dès le matin : on y sert à déjeûner, du thé, du café, du chocolat, des volailles et du poisson. On trouve ensuite près de la salle à manger des vins de Madère, de Bordeaux, de l'eau de vie de Genièvre, de la bière d'Hollande et du porter anglais. On offre encore à chaque convive des pipes, du tabac, et on fume jusqu'à une heure après midi. La matinée étant aussi utilement employée, on sert un dîner somptueux et splendide; mais, avant de se mettre à table, deux esclaves mâles vous servent du Madère pour aiguiser l'appétit : trois jeunes filles viennent ensuite ; l'une porte un vase d'argent, rempli d'eau qui est souvent d'eau rose, avec laquelle on se lave les mains ; la deuxième offre un bassin d'argent pour recevoir l'eau à mesure qu'on la verse ; et la troisième vous présente des serviettes. Une troupe de musiciens

aventure qui mérite d'être rapportée. J'en excepte une tempête violente qui nous surprit à la hauteur

---

joue de divers instrumens pendant le repas, à côté de la salle à manger, et un grand nombre d'esclaves, cherchant à deviner dans vos regards ce qui peut vous faire plaisir, vous servent à table. Dès qu'on a pris le café, chacun se retire pour se coucher. Une jeune esclave, tenant en main un éventail, vous accompagne et reste auprès de chaque convive jusqu'à ce qu'il soit endormi. A six heures du soir on se lève; on fait sa toilette, on prend le thé, on monte ensuite en voiture pour aller respirer à la promenade; telle est la vie ordinaire de ces petits souverains de Java : avec un pareil régime, il est rare qu'ils parviennent à un âge avancé. La mort les atteint plutôt dans leurs maisons somptueuses, que l'Indien réduit à son humble cabane. En 1794, M. Van Weegermann, le second personnage du conseil de Batavia, félicité par M. Barrow sur le luxe et les agrémens de sa maison, ne put s'empêcher de répondre : Oui, monsieur, c'est bien vrai, nous avons ici tout en abondance, mais c'est une maudite contrée; *à chaque repas nous y mangeons du poison, nous y buvons de la peste.* Toutes les maisons hollandaises n'y ont pas le même faste ni la même opulence; mais on a remarqué en général que le batave met beaucoup moins de parcimonie à Batavia que dans la métropole; il est matinal; il déjeûne à huit heures du matin d'une manière solide, avec du poisson ou de la volaille; fait ses affaires depuis dix jusqu'à douze. A midi, il dîne, va dormir ensuite, et reste invisible jusqu'à cinq heures; il se prépare alors à se promener pendant

d'Angola, sur la côte d'Afrique : nous fûmes sur le point d'être jetés sur les rochers qui la bordent,

---

deux heures. Il rentre chez lui pour recevoir ou aller rendre des visites depuis sept heures jusqu'à neuf : il joue aux cartes pendant ce tems-là ; boit du vin, ou fume du tabac.

A neuf heures du soir, dès que toutes les sociétés se séparent et s'isolent, les bateaux des Chinois parcourent les canaux de la ville pour ramasser les ordures qui leur servent d'angrais pour les jardins : à leur voix bien connue, tous les esclaves accourent, portent leurs jarres de la Chine remplies de matière fécale, et les vident dans les bateaux. Si par hasard un hollandais, en rentrant chez lui, reçoit une émanation du parfum de ces jarres, il dit froidement, selon Barrow : *Voici la fleur de neuf heures qui commence à fleurir.* Les Chinois sont les jardiniers, les tailleurs, les cordonniers de cette ville ; ils perçoivent les taxes, les impôts fonciers, les droits d'entrée, de sortie, et font toutes les fournitures pour les établissemens civils et militaires : ils occupent un faubourg de la ville.

Quoique Batavia soit dans le voisinage de la ligne, la chaleur ordinaire pendant le jour n'y fait jamais monter le thermomètre de Réaumur au dessus de vingt-six degrés : il descend rarement pendant la nuit à 19 au dessus de zéro. Le soleil s'y lève et s'y couche toute l'année à six heures, sauf quelques minutes de différence ; on y éprouve deux saisons : la pluvieuse qui occasionne des maladies, commence en novembre, et dure jusqu'à la fin

et où nous voyions flotter les débris du vaisseau appelé le *Schonenberg*, qui peu de jours auparavant y avoit été brisé.

Dès que nous eûmes découvert la rade, nous

---

d'avril : la saison sèche vient ensuite au mois de mai. Vers le milieu du jour on croiroit la ville déserte; on n'y aperçoit que quelques esclaves errans dans les rues : les croisées et les portes sont exactement fermées; mais le soir et le matin, c'est un mouvement perpétuel : on y voit une variété de figures, diverses nuances de jaune et de brun, jusqu'à la couleur de jaïs des Indiens du Malabar, et le costume de toutes ces nations ne contraste pas moins que la couleur de leur peau. Les Hollandais, qui forment la classe la moins nombreuse de cette ville, marchent rarement à pied dans les rues : quand ils daignent prendre cet exercice, ils mettent un habit complet de velours, et se font suivre par une escorte nombreuse d'esclaves. Il n'y a, disent-ils, en fait d'Européens, que les Anglais et les chiens qui marchent à pied à Batavia. Des Arméniens, des Persans, des Arabes toujours graves et rêvant à quelque affaire; des Chinois, les uns en longues robes de nankin ou de soie, avec des queues plissées qui leur vont presqu'aux talons; les autres, couverts d'un chapeau à parasol, d'une courte jaquette et d'un pantalon immense, criant leurs marchandises à vendre; des Malais libres jetant un regard inquiet et soupçonneux sur ceux qui les croisent en chemin, des esclaves enfin de toutes les parties de l'Orient,

y vîmes les pavillons d'un grand nombre de vaisseaux hollandais, anglais, français, dont les uns partoient pour l'Inde, et les autres pour l'Europe. Avant d'y entrer, on rencontre la petite

---

voilà les individus qui remplissent soir et matin les rues de cette ville.

Les dames n'aiment guère à se montrer que la nuit. Leurs cheveux noirs, ornés de perles et de diamans, reluisent encore par une profusion d'huile de cocos, et viennent se réunir sur leur tête, où une aiguille d'or les fixe à l'instar des Chinoises et des Malaises. Il y a de ces dames qui ont sur elles en brillans pour plus de 20,000 rixdales, 100,000 livres de France : non contentes souvent de cette parure, elles ornent encore leur tête de fleurs odorantes, telles que le nyctanthés ou jasmin d'Arabie, nommé aussi *sambac*. Ces dames, si élégamment parées quand elles paroissent au dehors, ont chez elles un costume très-simple : on les voit, comme leurs esclaves, en longues robes flottantes de toile de coton ou de calicot; elles ont la tête, le cou, la jambe et le pied nus; leur unique soin dans ces momens est de se tenir au frais.

Les Javans ou naturels de l'île sont d'un brun clair, ont les yeux noirs et un peu enfoncés, le front large, le nez petit, écrasé et même camus, les cheveux longs, noirs et luisans à cause de l'huile de cocos qu'ils y mettent : ils ont la bouche moyenne, la lèvre supérieure assez épaisse, un peu arquée; et sont pour la plupart fiers avec leurs inférieurs, et rampans avec leurs supérieurs : leur taille est au dessus de la médiocre : ils mettent un mouchoir autour de la tête, ont

île des Chiens-de-Mer. On y tient un sergent avec quelques soldats, qui s'occupent à apprêter l'huile de baleine, et à ramasser des coquilles

---

une veste chargée de petits boutons et un linge nommé *kayn*, jeté autour des reins, qu'ils passent ensuite entre les jambes, et attachent par derrière. Leur croyance à la métempsycose, leur abstinence des substances animales, observée encore par les habitans des montagnes de cette île, sembleroient indiquer l'Indostan pour leur mère-patrie. Les deux sexes aiment beaucoup à se baigner dans les rivières, et sont nubiles à douze et treize ans. Les Javanais sont polygames, prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; mais le peuple n'en a ordinairement qu'une, ne pouvant en nourrir davantage. Leur demeure consiste dans une cabane faite avec des bambous entrelassés et enduits d'argile. Le toit en est fait avec des feuilles de cocotier : la porte en est basse, et sert de fenêtre. Tout le bâtiment consiste dans une seule pièce où l'homme, la femme, les enfans, les poules habitent pêle-mêle sur des nattes; et il faut observer qu'ils élèvent beaucoup de volailles.

Les esclaves des deux sexes n'ont que de légers travaux et une abondante nourriture : quoique punis avec sévérité, lorsqu'ils commettent une faute un peu grave, les maîtres ne font jamais celle de mettre la main à ces exécutions : ils les envoient au fiscal, qui en reçoit une rétribution. Les maisons même qui ont beaucoup d'esclaves s'abonnent avec lui à l'année, et paient en masse tous ces coups de fouet. On tire de Poulo-Nyas, petite île sur la côte occidentale de Sumatra, la plupart

de moules pour faire de la chaux. On y relègue les malfaiteurs, et on les y force aux travaux les plus fatigans. Dès que le sergent découvre des

---

des esclaves femelles : celles de cette île sont très-recherchées à cause de leurs formes élégantes.

Le roi de Samaran règne dans la partie orientale de Java; l'empereur est au centre, et occupe la partie la plus saine de l'île; le roi de Bantam est à l'occident. Tous les rivages de la mer, et la véritable puissance du pays, appartiennent aux Hollandais, qui nomment souvent ces souverains. Le roi de Bantam paie un tribut annuel à la compagnie, de 37,500 livres de poivre. Les Bataves ont bâti des forts qui surveillent ces rois, et les forcent même de ne vendre qu'à la Hollande les productions de leur territoire. Les souverains de Java paroissent cependant au dehors avec tous les attributs du despotisme. Lorsque, entr'autres, l'empereur ou *sousouhounam* sort de chez lui, il a, outre sa garde, six nains et une cinquantaine de jeunes filles qui le précèdent, portant les marques de sa dignité : c'est un bouclier où le soleil, la lune et les étoiles sont figurés avec des brillans, puis une potence d'or, une roue de même métal et d'autres instrumens de torture. Le peuple ne s'approche de lui qu'en rampant, et ne s'en retourne qu'à reculons. Quand le sultan rentre dans son palais à Katta-Sura, c'est pour y vivre dans la mollesse au milieu de cent concubines, y mâcher le betel, et regarder danser ou jouer des espèces d'almès ou bayadères (1). Toutes les terres appartiennent en propriété aux rois, aux

(*) *Voyez* tome III, pages 48 et 255.

vaisseaux, il fait arborer un drapeau, et tirer autant de coups de canon qu'il découvre de bâtimens, afin d'avertir le gouverneur du cap.

La baie est étendue; elle peut recevoir cent vaisseaux ; mais le fond n'en est pas par-tout

---

princes ou seigneurs. Le peuple est obligé de planter le poivre et le café. Il se nourrit avec un peu de poisson, du riz bouilli et de l'eau ; s'amuse au combat des coqs : son culte paroît être celui de Mahomet : il a des médecins des deux sexes qui, par la seule connoissance des plantes, opèrent des guérisons étonnantes, et obtiennent même la confiance des Hollandais malades. Valentin a vu dans cette île quelques chagrelas dont le teint est d'un pâle livide, la peau ridée, les cheveux jaunes, les yeux gris et vacillans, très-foibles le jour, très-perçans la nuit. Ils ont des verrues aux mains et au visage : ce sont les hommes dont Buffon parle, tom. 20, page 341, édition de Dufart.

Batavia a ressenti en 1706 un tremblement de terre considérable. Ses productions ordinaires sont le maïs, qui mûrit en trois mois; trois sortes de riz, dont l'une est le riz de montagne, qui ne se transplante point; l'autre est le riz de basse-terre, qui reste dans l'eau les trois quarts du tems de sa croissance. Le millet, les ignames, les pommes de terre, les patates, la laitue, le chou, le concombre, la carotte, l'asperge et la plupart des légumes d'Europe y prospèrent. Le sucre blanc n'y vaut que 2 sous 6 den. la livre. Le poivre qu'on y recueille est regardé comme le meilleur de l'Inde. Le café, l'amome, *amomum compactum*,

également bon. Un fort garni d'une centaine de canons la commande : ce fort et la ville sont situés au pied de trois montagnes, à l'extrémité d'une plaine de trois lieues de circuit. On distingue, à la distance de vingt lieues, l'une de ces

mâché sans cesse par les dames de Batavia, sous le nom de *cardamome*, le betel, le curcuma et l'arek, sont ses aromates les plus précieux. Le mangoustan tient le premier rang parmi les fruits de cette île ; ce don précieux de Pomone, couleur de pourpre ou d'une belle prune de damas, réunit, suivant Rumphius, la douceur du raisin, le piquant arome de la fraise, et l'odeur de la framboise à l'agréable acidité de l'orange : il porte en meme tems des fleurs et des fruits. Le bananier, l'ananas, la goyave, l'iambos de Malacca, le badamier ou calapa, deux espèces de dourion, le corossol, le rotang, le melon d'eau, les pamplemousses, les cocotiers qui s'y élèvent à la hauteur de cent cinquante pieds, presque tous les fruits, en un mot, de l'Asie contribuent aux agrémens de ces insulaires. On y voit deux espèces de casse qu'ils employent dans leurs maladies. Cette île nourrit des buffles qui pèsent plus de douze cents : on y voit quelques orangs-outangs. Les oiseaux y sont charmans : plusieurs variétés de perroquets, de loris, de faisans, les oiseaux de paradis, la salangane, y embellissent, par leurs riches couleurs, les arbres qui leur servent d'asile. On y trouve enfin des coqs sauvages, dont la crête blanche est mêlée d'une teinte de violet (*).

(*) *Voyez* tome IV, page 406, ce que dit Woode Rogers sur cette île.

montagnes qu'on nomme *de la Table*. Les vents de sud-est ne permettent pas d'élever les maisons de la ville de plus de deux étages. Ses habitans sont Européens ou d'origine européenne : il y a des colons qui ont des établissemens à trois cents lieues de là ; ils sont obligés de venir passer en revue une fois chaque année à Shellenbosch où le drossart du pays réside ; ils se servent de ce voyage ordonné par le gouvernement, pour acheter les choses qui leur sont nécessaires. Ils cultivent la terre, sèment du seigle, de l'orge, des pois, des fèves, plantent la vigne ; mais leurs plus grandes richesses sont en troupeaux.

La colonie de Drachenstein, située à huit lieues de la ville, est composée de réfugiés français : ils sont aussi cultivateurs, et ont leur église et leur ministre. Une partie des habitans du cap sont au service de la compagnie, les autres sont bourgeois libres : là, comme dans les établissemens éloignés, les magistrats jugent des affaires civiles et criminelles peu importantes ; mais toutes les autres sont portées au gouverneur.

Les paysans sont exercés à tirer au but dès leur première jeunesse (1) ; ils vont souvent à la chasse, et attaquent, avec une hardiesse qui étonne, les bêtes les plus féroces : s'ils voyent un

---

(1) Voyez-en des exemples tome I, page 488.

lion

lion endormi, ils le réveillent pour l'attaquer : deux d'entr'eux étoient à la chasse, l'un tira sur un lion, et le manqua ; l'animal irrité s'élança sur lui, son compagnon arriva, prit le fusil que son compagnon avoit abandonné pour mieux se défendre, et tomba sur le lion avec tant de fureur qu'il l'eut bientôt assommé. Le paysan sauvé, voyant son fusil en pièces, se fâcha, et prétendit qu'il n'auroit pas eu besoin du secours de son compagnon, et sa prétention ne fut point trouvée déraisonnable. On y tue presque aussi souvent des lions qu'en Europe on tue des lièvres.

Le pays est montueux ; il y a des vallées agréables et fertiles, où tout se reproduit avec abondance : on dit que les montagnes y recèlent des métaux précieux ; il n'y manque que du bois, mais on en trouve plus avant dans le pays. On y compte sept nations différentes de Hottentots. L'une est sans chef, et presque entière au service des Européens; la seconde habite les montagnes, les collines, vit de rapine et de vols, et fait une guerre continuelle aux autres Hottentots. La troisième est appelée la *petite Maqua*, la quatrième la *grande Maqua*, les deux suivantes, la *petite* et la *grande Kircqua*. Ces quatre dernières sont fort distinctes des autres ; leurs noms Maqua et Kircqua équivalent à celui de prince ou de roi. Toujours armées les

unes contre les autres, elles se balancent, se secourent mutuellement l'une contre l'autre, et cherchent à se tenir en équilibre. C'est l'image de ce qui se passe en Europe, où la crainte du puissant fait aider le foible. Les Hollandais échangent leur arak, leur tabac, leur chanvre et les graines de toute espèce contre leur bétail.

Ceux qui sont soumis à la compagnie sont détestés des autres, qui leur font une guerre continuelle. S'ils sont pressés trop vivement et ne peuvent plus se défendre, leur chef vient implorer le secours du gouverneur; si celui-ci lui en refuse, il jette à ses pieds le bâton qu'on lui a donné, et sur lequel sont gravées les armes de la compagnie, et lui déclare qu'il ne veut plus être son Hottentot; mais il est rare qu'il essuye un tel refus.

Cette nation est sale et grossière; elle a des usages cruels : quand une femme accouche de deux enfans, l'un des deux est condamné à périr, et il est attaché à un arbre jusqu'à ce qu'il périsse. Cet usage barbare en a fait naître un autre : on ôte un des testicules aux enfans qui naissent, afin qu'ils ne soyent pas exposés un jour au malheur d'avoir deux enfans à la fois, et l'expérience n'a pu les convaincre que ce moyen n'arrivoit point à son but (1).

(1) Ce fait est exagéré ou n'arrive plus.

Ils ont peu de religion, ou n'en ont point : ils admirent cependant les astres, et disent que celui qui les gouverne doit être un homme grand et puissant.

Ils sont d'une figure désagréable; leur peau est brune quoiqu'ils naissent blancs; mais le soleil, et la graisse dont ils se couvrent, ont bientôt effacé leur blancheur : leur taille est moyenne, leur nez plat, écrasé; leurs lèvres sont grosses, leurs dents blanches, longues, difformes; quelques-unes leur sortent de la bouche comme les défenses du sanglier : leur cheveux sont noirs, et frisés comme de la laine. Ils courent d'une vîtesse extrême, couverts d'une peau de mouton, ayant un carquois sur le dos et un arc à la main : ils dansent, et font de grands cris lorsqu'ils vont à l'ennemi.

La septième nation qui habite aux environs du cap de Bonne-Espérance sont les Cafres; ils sont anthropophages, rôtissent leurs ennemis, et pendant long-tems n'ont voulu faire aucun commerce avec les Hollandais. Elle est puissante et nombreuse, redoutée de ses voisins. Le Cafre est robuste, bien fait, de couleur tannée; il a un visage plein et mâle, et les cheveux frisés.

Il y a un autre port à dix-huit lieues du cap, nommé *la baie de Saldengey*. On y entre dans tous les tems, dans tous les orages; le fond en

est excellent, mais on n'y peut faire de l'eau. Tout le pays est rempli d'animaux féroces d'une forme effrayante. J'ai vu la peau d'un de ces monstres; il étoit gros comme un veau de six mois; il avoit quatre yeux, et sa tête ressembloit à celle du lion; mais il avoit le poil droit et uni par-tout le corps : sa couleur étoit grisâtre; il avoit des défenses comme le sanglier; ses jambes de derrière ressembloient à celles du porc, et celles de devant aux jambes du tigre.

La variété des oiseaux y est infinie. C'est ici qu'on trouve principalement l'autruche, le plus grand des oiseaux : sa hauteur ordinaire est de sept pieds; son bec est court et pointu, son cou très-long : les mâles ont un plumage varié de blanc et de noir; celui des femelles de gris, de blanc et de noir. Les plumes du mâle sont plus estimées que celles de la femelle, elles sont plus larges, mieux fournies, leur extrémité plus touffue, et leurs soies plus fines. L'autruche court avec beaucoup de vîtesse; elle se sert de ses ailes pour aider à la rapidité de sa course; car elle ne vole point. Cet oiseau avale du fer; mais c'est une erreur de croire qu'il le digère.

On a vû, il y a quelques années, sur la montagne de la Table, un oiseau d'une grandeur extrordinaire : son plumage étoit noir et gris; son bec étoit noir et crochu comme celui d'un

aigle, ses griffes étoient terribles. Le peuple le prit pour l'oiseau fabuleux qu'on nomme *un griffon*. Il enlevoit des moutons, des veaux, dévoroit des vaches; on craignit qu'il n'enlevât des hommes, et on le tua : sa peau fut envoyée en Europe.

Les montagnes de ce vaste pays sont remplies de minéraux et de cristaux. Il y en a une à cinq cents lieues du Cap, qu'on nomme *la montagne de Cuivre*, parce qu'elle est remplie de ce métal qui renferme de l'or : des Européens voulurent s'y rendre, poussés par le désir de s'enrichir; mais ils y furent tous massacrés. On assure qu'on en a trouvé dernièrement dans une caverne, d'où suintoit le venin avec lequel les Hottentots empoisonnent leurs flèches. Une découverte qui semble plus utile est celle de bains chauds et ferrugineux, dont l'usage a été prouvé utile par l'expérience. C'est là tout ce que j'ai vu et appris d'intéressant au cap de Bonne-Espérance (1).

Nos vaisseaux ayant été ravitaillés, nous sortîmes de cette dangereuse baie par un vent qui venoit du sud-est, sur la fin de mars 1723. Ces vaisseaux étoient au nombre de vingt-trois, dont la plupart appartenoient à la compagnie, et les

---

(1) *Voyez* tome 1, pages 478-491.

autres étoient anglais. Nous cinglâmes vers Sainte-Hélène, où nous arrivâmes trois semaines après. Lorsqu'on crut en être près, deux vaisseaux, les meilleurs voiliers de la flotte, prirent les devants pour reconnoître s'il n'y avoit point de corsaires dans les environs : nous y en trouvâmes un qu'on poursuivit sans pouvoir l'atteindre. En approchant de l'île on se mit en ordre de bataille, précaution prudente, quoique souvent inutile; elle le fut au moins pour nous.

Sainte-Hélène peut avoir douze lieues de circuit; elle est sous le 16° de latitude méridionale : elle est montueuse, fertile en fruits, en plantes, pourvue de bétail. Les vivres sont toujours prêts, et l'on peut la regarder comme un magasin de rafraîchissemens pour les vaisseaux anglais qui viennent y relâcher. Les Hollandais en ont été les maîtres; les Anglais le sont aujourd'hui; mais les premiers y peuvent aborder encore en toute sûreté. Ses habitans sont anglais, au moins d'origine; on y célèbre leur culte.

De là nous naviguâmes vers l'île de l'Ascension, sous le 8° de latitude méridionale : elle a la même étendue que Sainte-Hélène; mais ses côtes sont hérissées de rochers escarpés qui la rendent d'un abord difficile, et elle est déserte. Il y a

cependant un havre où l'on peut aborder, et on y peut faire de l'eau. On y laisse souvent des malfaiteurs. Nous nous éloignâmes bientôt de cette île, et nous passâmes la ligne sans être beaucoup incommodés de la chaleur, parce que le vent souffloit avec force. Enfin, nous découvrîmes avec joie l'étoile polaire que nous n'avions point vue depuis dix-huit mois. Nous atteignîmes le 18° de latitude septentrionale, où la mer est si couverte d'herbes qu'elle paroît de loin comme une prairie verte et sans bornes (1). Cette herbe a une teinte jaune; elle est creuse, et quand on la presse, il en sort un suc visqueux. Il y a des années où elle ne paroît point : les uns disent qu'elle croît au fond de la mer, et les plongeurs assurent qu'il est tapissé de verdure et de fleurs : d'autres croyent qu'elle est détachée par les vagues des côtes d'Afrique, et que les vents la charrient dans l'Océan : mais comme on ne la voit qu'ici, et que les côtes d'Afrique n'offrent point de telles herbes, il est plus croyable qu'elle vient d'Amérique, du golfe de Bahama où on la retrouve très-abondante.

Nous entrâmes ensuite dans les mers d'Es-

---

(1) C'est le Cap-Vert; *voyez* tome II, page 442, et tome IV, page 6, la description de ce phénomène, et des détails sur ces îles.

pagne, où notre vaisseau d'avis perdit son gouvernail; accident qui l'obligea de jeter l'ancre près des côtes d'Angleterre pour s'en pourvoir d'un nouveau. Pour nous, nous cinglâmes vers l'île de Hitland; car les vaisseaux de la compagnie ont ordre de faire le tour de l'Irlande, pour éviter d'être forcés par le mauvais tems d'aborder sur les côtes d'Angleterre. On n'en excepte que ceux qui sont endommagés et ne peuvent tenir la mer, comme il arriva au nôtre.

Pendant trois semaines, nous naviguâmes encore enveloppés d'épais brouillards. Nous vîmes cependant les Orcades (1) à la hauteur de

(1) Les Orcades, en anglais, Orkney, sont situées au nord de l'Ecosse, et au sud des îles de Schetland : elles forment un petit archipel d'une trentaine d'îles fort nues et montueuses, qui peuvent contenir vingt mille ames. Quelques-unes sont passablement fertiles, et il y a des mines de plomb. On fait beaucoup de bas à Kirkswald, leur capitale. C'est auprès de ces îles qu'on trouve beaucoup de harengs : dans le tems de la pêche, les Hollandais y répandent quelque argent.

Les îles de Schetland sont plus au nord. On en compte une quarantaine également nues, montueuses, et qui ne sont propres qu'à nourrir des bestiaux. Leur population diffère peu de celle des Orcades. Learwich, leur capitale, commerce avec la Hollande, et n'est pas pauvre : on y tricote des bas de laine

60°, où les Hollandais ont leur pêche du hareng; nous y trouvâmes quelques vaisseaux qui nous y attendoient pour nous escorter jusqu'en Hollande, où chacun chercha le port qui lui étoit désigné.

---

du prix d'une guinée, et même plus. Ces îles s'étendent jusqu'au 61e degré de latitude, et forment un comté avec les Orcades. On y parle par-tout anglais. Les longues nuits, les brouillards et les tempêtes les rendent d'un difficile abord pendant l'hiver.

Puisque nous sommes en Ecosse, nous allons en donner une description rapide. L'Ecosse, située au nord de l'Angleterre, étoit connue du tems d'Agricola pour être la patrie des Pictes et des Calédoniens. Long-tems après, l'Ecosse a eu ses bardes qui s'attachoient aux chefs de la nation, ou clans : ces poëtes leur servoient même d'ambassadeurs. Ils ont eu aussi dans chaque canton, des senachies ou historiens, qui racontoient les exploits des chefs, et les belles actions de leurs ancêtres. C'est ainsi que les poésies d'Ossian, composées en langue erse ou irlandaise, se sont conservées et sont parvenues jusqu'à nous par la tradition. On croit que ce barde célèbre vivoit dans les montagnes d'Ecosse, vers la fin du troisième siècle, entre la chute des Druides dont il fut un des derniers disciples, et l'établissement du Christianisme : l'Irlande réclame aussi ce poëte. Selon M. Baert, les Anglais reprochent communément aux Ecossais d'être pauvres et fiers : je ne sais si ce reproche, fondé à bien des égards, ne leur fait pas honneur. Il est vrai qu'il est rare que la pauvreté ne

Pour nous autres, tous prisonniers de la compagnie, nous arrivâmes au Texel le 11 juillet 1723, et cinq jours après devant Amsterdam,

---

soit accompagnée d'un des deux excès, de la bassesse, ou de la fierté. Le premier est un vice qui tient à une ame avilie, l'autre peut paroître souvent un défaut ridicule, mais annonce toujours une ame élevée..... L'Ecosse se divise en higlands et lowlands, ou pays bas. Les higlands forment au nord de l'Ecosse un très-grand groupe de montagnes nues qui ne sont pas cependant fort élevées, si on les compare aux Alpes et aux Pyrénées : la plus haute, le Ben-Nevis, n'a que quatre mille deux cents pieds au dessus du niveau de la mer. Les gorges et les vallées de ces montagnes sont généralement marécageuses et remplies de tourbes et d'eaux stagnantes. Cette tourbe, dans laquelle on trouve quelquefois des arbres tout entiers, forme le seul chauffage des montagnards, nommés *Highlanders*. Cette tourbe prouve que ce pays a été anciennement boisé. Les gorges sont très-peu cultivées, mais les vallées le sont davantage. Il y en a de fort belles où l'on cultive des pommes de terre, de l'avoine, nourriture ordinaire de ces peuples, et de l'orge dont on fait une eau de vie très-forte, nommée *wiski*. On y cultive aussi beaucoup de lin qui se file dans le pays, et dont ils font ensuite des toiles très-recherchées en Angleterre. Ces montagnes ne sont guères peuplées, le pays n'étant propre qu'à nourrir des bestiaux. Aussi y en élève-t-on une grande quantité dont la plupart passent dans la Grande-Bretagne. Rien n'annonce

précisément le même jour que nous en étions sortis deux ans auparavant.



L'amiral Roggeween vient de nous décrire les établissemens hollandais dans l'île de Java; il

---

l'opulence dans ces montagnes. Les vieux châteaux qu'on y voit sont tous très-petits, et les maisons des gens aisés sont au dessous de la médiocrité. Il n'y a qu'un très-petit nombre d'habitations modernes de personnes titrées et fort riches. Ces Hyghlanders sont destinés par la nature à être des peuples pasteurs; ils ne peuvent jamais espérer de devenir ni nombreux, ni bien riches : ils sont pauvres, leurs habitations annoncent la misère, et dégradent presque l'humanité; ce sont des misérables huttes faites, dans quelques endroits, de pierres sans choix, avec un lit de gazon entre deux; dans d'autres, des morceaux de gazon posés à plat les uns sur les autres; ailleurs, surtout vers l'ouest, des gazons attachés par des chevilles de bois ou des liens à une claie : quelques branches d'arbre portent le toit fait aussi de gazon, dessus lequel, pour empêcher le vent de l'enlever, on pose des fortes cordes de bruyère où sont attachées de grosses pierres. Ces chétives demeures sont souvent percées à jour : des trous, ou bien la porte leur servent de fenêtres. L'intérieur est ordinairement divisé en deux par un mauvais mur: un des côtés sert d'étable, l'autre est l'habitation de l'Hyghlander et de sa famille. Quelques pierres posées sans art au milieu de la chambre, forment la cheminée; la fumée qu'ils aiment, qui les tient chaud,

nous a fait voir aussi les riches colonies que ses compatriotes avoient formé à Ceylan et au cap de Bonne-Espérance, devenues malheureusement la proie de la Grande-Bretagne. Nous allons

---

qui ne les incommode pas parce qu'ils y sont accoutumés, sort par un trou pratiqué dans le toit, non au dessus de l'atre, elle s'en iroit trop vîte, et d'ailleurs la pluie éteindroit le feu. Quelques mauvais bancs, une mauvaise armoire, ou un mauvais coffre, une mauvaise couverture sur de la paille retenue par des bouts de planche, des vases de terre, un chaudron de fer, une plaque du même métal pour cuire leurs cakes, une pierre pour moudre l'avoine, voilà le mobilier de ces tristes demeures, où la fumée noircit tout, et où règne, même dans les mieux fournies, la plus dégoûtante mal-propreté. Pour s'éclairer dans les longues nuits d'hiver, on y brûle des racines qu'on trouve dans la tourbe. On est surpris de voir sortir de ces sales cabanes, des gens d'assez bonne mine, très-polis et proprement habillés. On leur a permis depuis quelque tems de reprendre leur antique habillement, qui a quelque chose de l'ancien costume des Romains. Il n'est pas sans noblesse, et consiste dans des bas d'étoffes rayées, un jupon court qui leur tient lieu de culottes, une ou deux petites vestes très-serrées, et un manteau de cinq à six aunes de long, qu'ils portent lié en écharpe quand il fait beau. L'habit des femmes est celui des Anglaises.

Leur principale nourriture est la pomme de terre, du poisson, du laitage, et leurs cakes ou gâteaux

accompagner ce voyageur dans sa patrie, et faire connoître au lecteur les mœurs et les usages des Bataves qui vivent à côté de nous, sur les frontières de la France. Pilati, dans sa relation

---

faits avec de la farine d'avoine, qu'ils mangent habituellement au lieu de pain : leur boisson est le wiski. Vers le milieu de l'été, des bandes de harengs viennent des Orcades, et pénètrent jusqu'au fond des golfes. Les morues couvrent aussi la mer de l'Ouest vers le même tems. Les baleines, une immense quantité de poissons de toute espèce, nagent tranquillement entre les bateaux pêcheurs. La fierté dans la misère, la paresse effet de la vanité, et la curiosité enfant de l'oisiveté, voilà les traits qui caractérisent les Highlanders, qui d'ailleurs sont bons, honnêtes, hospitaliers, peu intéressés, mais sensibles à l'excès au mépris et aux injures. Ils occupent tout le nord et l'ouest de l'Ecosse. Leur langue est la erse. Dans le Midi on parle anglais ou écossais, dialecte qui n'est qu'une corruption de l'anglais. On trouve dans ces montagnes, des monticules factices, qui paroissent avoir été des tombeaux : on y voit aussi des pierres plates élevées sur un côté, et formant un cercle plus ou moins grand. Sur les côtes de l'Est on voit des tours danoises, restes des incursions qu'y ont fait ces peuples. On distingue encore la muraille romaine commencée par Agricola, et finie par Antonin Lépieux. Les gens du pays l'appellent la digue de *Braham*.

Le midi de l'Ecosse tient à l'Angleterre : quoiqu'étant un pays montueux, dans lequel on trouveroit

publiée en 1779, a parfaitement observé leur caractère, leurs coutumes, ainsi que l'aspect général du pays. Nous insérons ici l'excellente analyse qu'en a donné M. Boucher de la Richarderie.

---

difficilement des plaines d'une grande étendue, il présente un aspect moins agreste. Ces monts, appelés *Lowlands*, sont aussi dépouillés de bois, couverts d'herbes et de bruyères jusqu'à leur sommet : ils sont très-propres à la nourriture des bestiaux et surtout des moutons. On y trouve des mines de plomb, et dans toute la côte de l'ouest, une quantité immense de charbon de terre et de fer. Aussi y a-t-on formé une très-grande fonderie de ce métal, qui consume par jour dix à onze mille tonnes de charbon, et occupe douze à quinze cents ouvriers.

Du côté d'Edinbourg, capitale de l'Ecosse, et qui renferme soixante-dix à quatre-vingt mille ames, on trouve les trois Lothians, charmantes provinces, dont la culture tend rapidement vers le plus haut degré de perfection : c'est une suite de collines, dont les unes commencent à se bien boiser, et les autres extrêmement agréables, sont d'une grande fertilité.

Glasgow à l'ouest des Lowlands, l'emporte, par son commerce et ses richesses, sur tout le reste de l'Ecosse; sa population passe cinquante mille ames : son université, très-célèbre par l'affluence des écoliers, rivalise par le mérite de ses professeurs avec celle d'Edinbourg. Les étrangers viennent à l'envi dans l'une et dans l'autre y puiser les premiers élémens

La Hollande est située sur le côté oriental de la Manche, et fait face à l'Angleterre, dont elle est séparée par une distance d'environ trente lieues. Sa latitude nord est depuis le 51 degré jusqu'au 53e 30 minutes. L'air y est épais,

---

de toutes les sciences. L'Ecosse s'honore d'avoir donné le jour au fameux Thomson, auteur du charmant poëme des Saisons; à Cullen, à Hume, à Robertson, etc. Il y a encore une université à Saint-Andrew et à Aberdeen.

Depuis 1707, que s'est opérée l'union de l'Ecosse avec l'Angleterre, les communes, négligées autrefois par les rois et méprisées par les nobles, ont acquis l'importance de celles d'Angleterre. L'Ecosse, trop pauvre pour soutenir seule le poids de son administration, fournit au parlement d'Angleterre seize pairs et quarante-cinq membres des communes.

Les Ecossais sont fiers, courageux, entreprenans, appliqués à l'étude, et généralement plus instruits que les autres peuples de l'Europe : ils sont hospitaliers, d'un caractère ouvert, religieux, et fortement attachés à leur presbytérianisme, qui est le calvinisme un peu modifié. Les catholiques trouvent chez eux la paix et la tolérance. On trouve en Ecosse de très-beaux cristaux, et surtout du cristal de roche fort transparent.

L'Ibernie, nommé aussi l'*Irlande*, du mot irlandais *Erin*, se vante d'une antiquité très-reculée : des vieilles chroniques la font peupler par trois enfans de Caïn. Suivant d'autres, vers l'an du monde 2736,

nébuleux, plus humide que sec, et plus froid que chaud. Durant l'hiver, les fortes gelées le purifient. Les vents d'est y soufflent pendant quatre mois, et alors tous les ports y sont souvent fermés

---

la conquête entière de l'île en a été faite par Millesins, chef d'une colonie de Phéniciens établis en Espagne, qui fondèrent, dit-on, cette suite de rois Millesiens, d'où veulent descendre toutes les anciennes maisons d'Irlande. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce pays étoit connu du tems de Tacite; cet historien nous dit que l'Ibernie est située entre l'Espagne et la Bretagne. Vers l'an 428, saint Patrick y prêcha avec succès l'Evangile, et en bannit les Druides : à la fin du huitième siècle, les Danois en ravagèrent les côtes, et cherchèrent à s'y fixer. tels ont été les commencemens d'un peuple constamment opprimé et malheureux.

L'Irlande est un pays excellent : son sol presque par-tout gras et friable, est propre à toutes les productions des climats du Nord, et surtout aux pâturages que l'humidité habituelle de l'air maintient toute l'année dans une verdure, à la beauté de laquelle rien n'est comparable en Europe. Yong, qui y a voyagé vers 1778, prétend que l'Irlande, malgré quelques montagnes incultes qu'on y remarque, est généralement plus fertile et même mieux cultivée que l'Angleterre. Le pays est nu, et manque de bois : cependant, dans plusieurs cantons, il y en a suffisamment pour orner de délicieux paysages.

La nature a voulu dédommager l'Irlande du

fermés par les glaces. En contemplant la Hollande du haut d'une tour ou d'un clocher, on croiroit voir pendant l'été un vaste marais entrecoupé de fossés à certaines distances. On n'y

---

défaut de bois de chauffage, en lui donnant des *bogs*, ou marais tourbeux, qui sont remplis d'une quantité d'arbres, les uns coupés, les autres brûlés, et qui doivent leur formation à des forêts incendiées ou abattues. On attribue à ces marais une vertu anti-putride. En 1798, M. Baert a vu des étoffes de laine mélangées de crin, qu'on venoit d'en tirer, et qui étoient aussi belles que si elles avoient été faites depuis dix ans.

Le Munster est la plus fertile des provinces d'Irlande : on trouve dans ce pays des pâturages loués jusqu'à deux guinées l'acre, et il y a des fermiers qui en tiennent pour 10,000 liv. sterling, ou 225,000 liv. de France. L'agriculture s'est beaucoup perfectionnée en Irlande depuis une trentaine d'années : elle exportoit autrefois beaucoup de bestiaux, et manquoit de grains, surtout aux environs de Dublin. Le gouvernement, pour obvier à cette disette, a ouvert des chemins dans tous les sens, a établi des moulins à farine près des lieux capables de produire des grains, et des primes d'encouragement pour ceux qui porteroient des farines à Dublin, ont tiré le paysan de son apathie. Il reste encore quelques abus à réformer, tels que celui des *Middlemens*, qui obtiennent des grandes fermes pour des termes de cinquante et soixante ans, les subdivisent à l'infini,

voit ni côteaux ni montagnes, pas une seule source, pas un ruisseau d'eau douce. Malgré tous ses avantages pour le commerce, la Hollande n'est pas un pays agréable à habiter, particulièrement pour les étrangers. L'humidité de

---

et les sous-louent ensuite pour un an à une multitude de malheureux dont ils sont les tyrans. Ces Middlemens passent leur vie dans les plaisirs les plus bruyans, et finissent souvent par ne point payer leurs maîtres, sans en être plus riches eux-mêmes.

Le paysan vit, dans toute l'Irlande, dans des cabanes de terre ou de gazon, à peu près dans le goût de celles des montagnards d'Ecosse : elles sont quelquefois pires, car il y en a qui n'ont aucune séparation dans l'intérieur. On les voit pêle-mêle avec les veaux, les cochons et la volaille. Un arpent de patates près de cette chétive demeure, fournit, avec du sel et le lait d'une ou deux vaches, à leur nourriture. La même paille sert souvent de lit à la famille, et de litière au bétail. Des haillons dégoûtans y couvrent à peine les grandes personnes; et le même costume y pare la beauté : on y voit souvent des femmes charmantes qui vous frappent par leurs graces naturelles, et la noblesse de leurs traits : les enfans, pour l'ordinaire beaux, pleins d'embonpoint, y sont aussi nus que le bétail, au milieu duquel ils se vautrent toute la journée : heureux, quand, dans leur premier âge, ils ne deviennent pas la victime des porcs. Cette situation est encore plus pénible par une mal-propreté révoltante qui

l'air y rouille les métaux, et le bois s'y pourrit plus promptement qu'ailleurs.

L'uniformité que présente l'aspect des villes et de la campagne en Hollande, est une singu-

---

repousse le voyageur de leurs habitations. Tel est le fruit de l'oppression et de l'esclavage; tel est le résultat des lois barbares, et de l'avilissement dans lequel les Anglais retiennent près de trois millions d'hommes. L'Irlandais catholique, dit-on, est sans industrie, sans énergie, sans facultés morales : ce sont cependant des paysans irlandais qui viennent faire la moisson dans plusieurs comtés d'Angleterre, pour y gagner une guinée par semaine. L'Irlandais a de la vanité; qu'on s'en serve pour le tirer de son apathie ?

L'Irlande pauvre, privée de capitaux, gênée par la Grande-Bretagne dans ses spéculations de commerce, n'a que des manufactures de toiles unies, de linons et de batistes grossières : depuis quelques années on y voit quelques manufactures de coton, et Dublin, ville de cent quatre-vingt mille ames, en possède plusieurs de soieries. A Corke, ville de quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille ames, on tue une quantité immense de bœufs, on les sale, et on les fait passer ensuite en Angleterre, en Espagne, en Portugal, etc. Les côtes d'Irlande sont très-riches en poisson de toute espèce, surtout en harengs : la pêche du saumon y est immense. M. Baert cite un coup de filet qui en a pris mille quatre cent cinquante-deux à la fois.

Les quatre cinquièmes de l'Irlande sont catho-

larité qu'on ne retrouveroit nulle part. Les villes ne diffèrent des villages que par leur grandeur. La construction des habitations est à peu près la même par-tout. Une maison hollandaise est un

---

liques : la moitié de l'autre cinquième est presbytérienne, et le reste est de la religion dominante, c'est à dire anglicane; ceux-ci, depuis Cromwel, possèdent, à titre de confiscation ou de conquête, les dix-neuf vingtièmes des propriétés territoriales : les descendans des familles souveraines qui possédoient des provinces entières, sont fort heureux aujourd'hui de pouvoir les cultiver à titre de fermiers. On trouve en Irlande beaucoup d'hospitalité, beaucoup de vanité, un grand penchant pour le jeu, pour la danse, pour toute espèce de dissipation, et une extrême mal-propreté, même dans les maisons les plus opulentes.

A cela près, le caractère et les mœurs des protestans du Nord, actifs, industrieux et graves, ne ressemblent en rien à celles des catholiques : ceux-ci paresseux, sans besoins comme sans industrie, croupissent dans l'ignorance et la misère : ils n'ont de l'activité que pour leurs plaisirs et leurs jeux. Des pommes de terre, du sel, quelques harengs font leur nourriture. Ils la partagent volontiers avec celui qui vient les voir. Selon M. Young, il est même des cantons où les paysans se croyent honorés quand un homme riche envoye chercher leurs femmes ou leurs filles pour les admettre à sa couche : esclaves des propriétaires, qui, s'ils sont protestans,

bâtiment de briques unies par un ciment, dont la blancheur contraste agréablement avec la couleur des briques, lorsqu'on les laisse à découvert; les murs, extrêmement minces, n'ont

---

peuvent impunément se porter contr'eux à toute sorte d'excès, et le plus communément les traitent avec le plus insultant mépris, les paysans ont les vices des esclaves : comme eux, ils sont devenus fourbes, menteurs, ivrognes, voleurs, grands parleurs, affables; ils recherchent les étrangers, et saisissent avec empressement toutes les occasions qu'ils peuvent trouver, de boire du wiski, que le gouvernement laisse à bas prix : cette liqueur les enivre, les rend alors querelleurs et dangereux.

Implacables dans leur vengeance, la fidélité de leurs complices les rend des ennemis très-redoutables. Pas un individu n'a encore trahi la cause des révoltés contre l'Angleterre, malgré la sévérité des menaces ou l'appât des récompenses. Dirigés par des prêtres quelquefois ignorans, ils restent attachés par habitude à une religion dont ils ne connoissent guères que quelques pratiques extérieures, mais qui fut celle de leurs pères. On trouve dans leur culte des usages qui nous sont étrangers, tels que les cris funèbres aux enterremens. Qu'on ne reproche point à ces malheureux leurs vices et leur misère, tous ces vices ne doivent leur naissance qu'au gouvernement anglais, et aux lois qui les oppriment.

Quant aux gens au dessus du commun, on les représente sans cesse aux théâtres de Londres, comme

souvent que l'épaisseur d'une seule brique, et l'intérieur est tout en bois. Le moindre bruit se communique aussi très-rapidement d'un étage et d'une chambre à l'autre : les planchers sont si

---

bas, flatteurs, aventuriers, querelleurs à l'excès, enfin comme des gens excessivement dangereux dans la société. Ce caractère leur est donné si libéralement à Londres, que même les Irlandais richement établis en Angleterre paroissent en être persuadés, et craignent de revenir dans leur patrie. Les Irlandais en général aussi pauvres, mais moins instruits que les Ecossais, ayant par conséquent moins de moyens de parvenir, employent plus généralement la flatterie et la finesse. Beaucoup de pauvres gentilshommes d'Irlande se répandent à Bath, à Londres, cherchent à séduire, à enlever des jeunes héritières, y réussissent quelquefois, et augmentent encore par-là l'éloignement qu'on a pour leur nation. Les rapts y sont très-communs : ces Irlandais vont ensuite se marier en Ecosse.

Les Irlandais, distingués par leur fortune ou leur naissance, vivent fort bien, aiment la table, la société et la chasse : on trouve chez eux un luxe de gens et de chevaux plus grand peut-être que dans aucune contrée de l'Europe ; on y voit des fortunes de 25 et 30,000 liv. sterling de rente, 557,500, et 675,000 liv. argent de France, dont quelques-unes se consomment malheureusement à Londres, et nuisent à la prospérité de l'Irlande. Les gens riches commencent aujourd'hui à se bâtir à la campagne des habitations agréables, où ils accueillent très-bien les étrangers, quoiqu'avec un air moins ouvert, moins noble et plus affecté que

bas qu'on les touche presque de la tête. Les chambres de rez-de-chaussée sont communément les seules qui soient bien soignées, bien décorées; les autres sont presque inhabitables. L'escalier

---

les Ecossais. Il existe une différence entre ceux-ci et les Irlandais, c'est que les uns et les autres étant pauvres, les Ecossais l'avouent franchement, et vivent en conséquence; les Irlandais au contraire ne l'avouent jamais, et se ruinent par ostentation et par vanité.

L'Irlande prise en général, est un des pays de l'Europe où il y a moins de lumières. Elizabeth y a fondé pour les protestans une université, et Sterne, Burke, Sheridan, le naturaliste Sloane, Swift, ont illustré ce royaume par leurs écrits. On rencontre dans ce pays, à chaque pas, une foule de monumens anciens, de ces pierres plates posées debout en forme circulaire, appelées en Ecosse et en Angleterre, *temples de Druides* : d'autres aussi, qui sont immenses et élevées sur un côté, qu'on dit être des tombeaux. On y compte enfin vingt-six tours danoises, monumens des anciennes incursions de ces peuples. On voit encore de grandes et nombreuses ruines d'églises : différens ustensiles d'or qu'on trouve dans leurs *bogs* ou marais, prouvent que ce royaume a été autrefois plus florissant qu'il ne l'est aujourd'hui. L'Irlande a à payer une armée de 138,000 hommes, qui lui coûte près de cinq millions sterling. La rebellion de l'Irlande en 1793, où trente mille hommes ont été victimes de cette sanglante querelle, a fait ouvrir les yeux au ministère anglais, sur le danger de semblables insurrections. Le roi d'Angleterre a proposé

pour y monter, est fort mauvais : la porte d'entrée est petite, et les fenêtres assez grandes. La plupart des maisons sont étroites et très-profondes : dans les plus considérables les portes et les croisées sont fixées avec de la pierre de taille ou du marbre. L'intérieur des appartemens au rez-de-chaussée est communément revêtu de carreaux de faïence, même chez les simples bourgeois : dans les rues habitées par les artisans et le petit peuple, les maisons sont si petites et si basses qu'elles n'ont le plus souvent que deux fenêtres de face, et qu'un seul étage au dessus du rez-de-chaussée. Le grand nombre de croisées et leur rapprochement sont tels, que la face des maisons présente plus de vîtrages que de murs.

---

lui-même, au mois de janvier 1799, l'indépendance, et l'union du parlement d'Irlande à celui de la Grande-Bretagne. Cette mesure appelée par les vœux d'un grand nombre d'écrivains estimables, comme le seul moyen de faire disparoître et l'oppression et la crainte des deux partis qui divisent cette malheureuse contrée, a été en partie rejetée par la chambre des communes dominées par le parti d'Orange, qui craint de perdre sa désastreuse influence. L'union des deux parlemens a été adoptée, mais la question de l'indépendance ne l'a pas été, malgré les efforts du ministère. On croit qu'elle éprouvera encore longtems des débats interminables. *Voyez*, sur l'Angleterre, tome IV, pages 468 - 492.

Toutes ces maisons, grandes ou petites, sont entretenues, dans l'intérieur et au dehors, avec la plus grande propreté.

La campagne a la même uniformité que la ville ; une large prairie, entourée d'un canal d'une eau croupissante et couverte de moutons et de belles vaches, avec un moulin à vent sur ses bords, donne une idée exacte de toute la campagne de la Hollande : il en est de même des jardins qui ornent les maisons de campagne des gens riches. C'est d'abord une belle avenue de plusieurs arbres très-hauts, très-touffus et entretenus avec le soin le plus minutieux : à l'extrémité de cette avenue, un parterre orné des fleurs les plus rares, d'espaliers d'arbres fruitiers, de gazons, et de quelques mauvaises statues. Ensuite vient la maison qui, chez les personnes aisées, est entourée de serres et d'une ménagerie pour la volaille, et pour différentes espèces d'oiseaux des Indes.

La passion pour les fleurs est poussée en Hollande à l'extrême. Ce sont surtout les jardiniers de Harlem qui ont le plus de réputation pour ce genre de culture. Les jardiniers ont leurs jardins dans un des faubourgs de cette ville. On y accourt de tous les points de la Hollande, et même de plus loin encore, pour en visiter les beautés. La profession de ces jardiniers est si

lucrative que plusieurs ont un capital de cent mille florins (1). Il s'en trouve dans quelques autres villes encore, comme à Leyde et à Halkmaer. Pilati rapporte le trait d'un Français qui l'a vivement frappé. Le marquis de Saint-Simon, après quelques mois d'observations sur la nature des fleurs qu'on cultive dans ces jardins, s'est trouvé en état de donner au public un volume *in-folio* sur les jacinthes, et d'y donner même des leçons aux fleuristes hollandais, sur la culture de cette fleur, qu'ils avoient ignorées avant son ouvrage. On vendoit alors à Harlem un catalogue de plus de six mille oignons de toute espèce. Les jacinthes doubles y tenoient le premier rang ; les simples venoient ensuite, les tulipes venoient après, ensuite les renoncules, puis les anémones avec les oreilles d'ours ; et enfin, les œillets tenoient le dernier rang. Pilati observe cependant que cette dernière fleur a depuis quelque tems repris plus de faveur.

De toutes parts l'aisance du pays annonce celle des habitans. Les villages, très-multipliés et fort rapprochés les uns des autres, sont pour la plupart aussi grands et infiniment plus propres que ne le sont dans le reste de l'Europe les villes du second rang. Les uns fournissent aux villes la

(1) Le florin d'Hollande vaut environ 40 s. de France.

viande, d'autres les légumes, les fruits et le lait, et d'autres enfin le poisson. Les maisons des paysans sont presque toutes riantes, bien entretenues, avec un jardin à fleurs par devant, un grand potager par derrière, et quelquefois même un verger. De tous côtés l'œil se repose avec complaisance sur des prairies immenses couvertes de troupeaux de vaches, de moutons et de chevaux. Contre l'usage des autres pays, le villageois trait souvent les vaches dans la prairie même pour porter de suite le lait à la ville, dans des vases de cuivre si propres qu'ils n'inspirent point la crainte des accidens sinistres qu'on a cru devoir prévenir en France, en substituant à ce métal le fer-blanc. Les plus aisés de ces villageois vont à la ville sur des chariots peints, quelquefois même agréablement dorés. C'est aussi communément la voiture des marchands, des fabricans, des artistes, qui vont d'une ville à l'autre pour acheter des matières premières, ou pour débiter leurs marchandises.

La frugalité, l'économie, l'adresse à saisir les occasions de faire un gain quelconque, et plus que tout cela peut-être, le bon esprit qu'ont les villageois de ne jamais sortir de leur état, quelques riches qu'ils soient, sont pour eux les sources de cette opulence générale qui s'annonce également dans l'habillement des deux sexes. Sans

s'écarter de ce dernier principe, ils trouvent le moyen de placer avantageusement leur argent. Beaucoup d'autres occupent leurs momens de loisir à la lecture, soit de la Bible, soit de l'histoire de leur pays, soit de poésies populaires : quelques-uns même, sans le secours d'aucun maître, s'occupent de l'étude de la nature. Pilati cite de son tems le paysan *Prot,* comme un excellent poëte, et le paysan *Trehal,* comme un très-bon physicien.

Avec le tableau riant qu'offre le pays, contraste singulièrement la manière d'y voyager par terre, très-incommode pour les étrangers qui n'ont ni chevaux ni voitures à eux. Ils n'ont, en effet, d'autre ressource que de prendre la poste aux lettres où l'on est brisé par les secousses, et étouffé par les fumées de tabac de ses compagnons de voyage; il n'y a point d'autre poste établie dans le pays, et l'on seroit étrangement rançonné si l'on s'avisoit de louer une voiture, des chevaux et un postillon particuliers. La seule ressource est d'avoir une voiture à soi, pour laquelle on trouve facilement des chevaux; mais mille fois on est exposé à voir briser sa voiture dans des chemins abominables et quelquefois même dangereux, par le risque qu'on y court d'être renversé dans une rivière ou dans des canaux. Pour échapper à ces inconvéniens, le parti le

plus sage est de voyager dans ces canaux. La plus agréable manière peut-être de voyager dans ce pays, au moins dans la belle saison, seroit d'aller à pied. Sur ces chemins si détestables sont pratiquées des levées toujours bien entretenues pour les gens de pied. La route se fait alors sous des allées d'arbres hauts et touffus qui se trouvent plantés dans tous les chemins, et qui, en même tems qu'ils contribuent à les rendre presque impraticables pour les voitures, flattent par leur belle verdure l'œil du voyageur à pied, réjouissent dans le printems son odorat par le parfum de leurs fleurs, et lui procurent dans l'été l'ombre la plus délicieuse et tout à la fois la plus salutaire contre les ardeurs du soleil. Ces routes sont néanmoins incommodes et dangereuses même en Hollande, malgré sa situation au nord, à cause des vapeurs grossières et aqueuses dont l'air est toujours chargé, et que l'astre du jour répand dans toute l'atmosphère.

Mais plus communément, l'incommodité des routes de terre fait recourir à celles d'eau, même dans la belle saison, parce que les Hollandais n'aiment pas à voyager à pied. Toute la Hollande est entrecoupée de canaux, dont les uns servent à transporter les hommes et les marchandises précieuses : la destination des autres est de voiturer les fruits, les légumes, le blé, la paille, le

foin des campagnes à la ville; et le fumier, les cendres, et jusqu'aux ordures même, de la ville à la campagne. Les barques établies sur les canaux et les rivières sont très-multipliées : elles se succèdent sans presque aucune interruption. L'heure de l'arrivée et du départ de celles qui servent de voitures, est fixée avec la plus grande précision. On a calculé que lorsqu'un étranger qui vient d'Allemagne est arrivé à Utrecht, l'une des provinces frontières de la Hollande, il peut aller de là par eau dans toutes les villes les plus considérables des autres provinces; que de ces villes il y en a quarante-huit, où il peut parvenir dans une journée, et que de ce nombre, il y en a même trente-cinq d'où il peut revenir dans le même jour.

Les provinces les plus exposés à la fureur de la mer, sont la Frise, la Zélande, la Hollande proprement dite, et la province de Groningue. Presque tout le terrain de ces quatre provinces est au dessous du niveau de la mer, des lacs même et des rivières. En approchant des côtes, on se figure voir la cime des arbres et la pointe des clochers sortir du fond des eaux de la mer. Cette disposition du sol a obligé, comme on le sait, d'élever en différens tems des digues prodigieuses, dont l'entretien, suivant Pilati, coûte autant à l'État que celui d'une armée de qua-

rante mille hommes. La vigilance qu'on met à les entretenir ne suffit pas toujours pour prévenir les accidens et les malheurs. Le haussement progressif des rivières est tel par la quantité de matières qu'elles charrient et qui restent déposées dans leur lit, la mer est si souvent orageuse, qu'il s'en est peu fallu plusieurs fois que les eaux continentales et celles de la mer ne s'élevassent au dessus des digues, et n'inondassent tout le pays. Des dangers d'un autre genre les ont éminemment menacées aussi. En 1638, la digue de l'Yssel fut rompue par le dégel, et toute la province de Hollande se trouva sous l'eau. Beaucoup plus récemment, des vers d'une certaine espèce, originaires des Indes, s'étant glissés dans les vaisseaux de la compagnie de ce nom, gagnèrent les digues, en attaquèrent le bois, et cette même province de Hollande étoit encore sur le point d'être submergée, si l'on n'eût découvert le mal avant qu'il eut produit tout son effet.

Ces digues qu'un étranger prendroit pour des collines, s'il ne faisoit pas attention à la régularité de leurs proportions, sont si larges, surtout dans la Zélande, que deux voitures peuvent y marcher de front. Comme elles ne suffiroient pas encore pour empêcher les débordemens, les Hollandais ont imaginé diverses espèces de moulins pour mettre à sec les prairies inondées par les

eaux. Ces moulins ne peuvent être mus que par un grand vent, et des observateurs ont calculé qu'il n'y avoit pas trente jours dans l'année, où il y eût assez de vent pour leur imprimer le mouvement nécessaire. Cependant on a été obligé de faire des réglemens pour empêcher qu'ils n'agissent tous à la fois, sans quoi on feroit entrer dans les canaux une si grande quantité d'eau, qu'ils déborderoient nécessairement, et que le pays seroit plus inondé qu'auparavant.

Les inondations et les gelées de l'hiver ont leurs avantages et leurs inconvéniens; d'un côté, elles engraissent les campagnes et font mourir les insectes; d'une autre part, elles rendent le froid plus piquant, quoique communément en Hollande la glace soit mince et molle, du moins dans les prairies. De tems en tems, au reste, il souffle des vents du sud et du sud-ouest qui échauffent l'air, et fondent les glaces, même dans le fort de l'hiver; mais il s'en élève des vapeurs qui forment des brouillards épais et incommodes, au point d'empêcher de voir et de respirer.

C'est à ces vents et d'autres qui soufflent vers la fin de l'automne, et qui donnent lieu sur les côtes à tant de naufrages, qu'on doit attribuer la salubrité de l'air en général, tout marécageux que soit le sol, en ce qu'ils le dessèchent un peu, et qu'ils balayent surtout les vapeurs; mais en

même

même tems, la variabilité des vents devient le germe de beaucoup de fluxions et de rhumatismes, si familiers aux habitans de la Hollande, qu'ils semblent ne s'en inquiéter guères.

En portant son attention sur les habitudes et les mœurs des Hollandais, Pilati fut singulièrement frappé d'abord de leur extrême propreté : tous les samedis on lave les vîtres, le perron, le plancher de toutes les chambres, les escaliers, les meubles de bois et de métal, comme on lave ailleurs journellement la vaisselle et les autres ustensiles de table. Tous les coins de l'appartement sont remplis de crachoirs, les nattes sont prodiguées au dehors. Les rues des villes, des bourgs, des villages même, si l'on en excepte quelques-unes des plus fréquentées, telles que La Haye et Amsterdam, sont tenues dans un état de propreté extraordinaire; on a soin de l'entretenir même dans les étables, en suspendant au plancher, avec des cordelettes, la queue des vaches pour empêcher qu'elle se salisse. Cette propreté est portée à un tel point au village de Broeck, dans la Nord-Hollande, que les rues de ce village, pavées de briques, sont non seulement lavées fréquemment, mais même recouvertes d'un sable blanc sur lequel on trace des figures de toute sorte de fleurs : pour conserver cette propreté, on a fait les rues si étroites qu'au-

cune voiture ne peut y passer, et l'on tient les bêtes à cornes et de somme auprès des prairies. Ce goût de propreté prend évidemment son origine dans l'air épais et humide du climat, dans la nature marécageuse du sol, qui en auront primitivement imposé la nécessité, devenue depuis une habitude.

Quoique ce goût soit commun à tous les Hollandais en général, il a plus ou moins d'activité et de puissance suivant le plus ou moins d'épaisseur et d'humidité de l'air. Ce qui a surtout démontré à Pilati que c'est au climat et au sol qu'il faut attribuer cette recherche extrême de propreté, et nullement à un penchant naturel, c'est que le peuple des dernières classes est mal-propre en ce qui regarde sa personne même. Il observe aussi que cette épaisseur, cette humidité de l'air, particulières à la Hollande, sont très-probablement le principe du tempérament flegmatique de ses habitans, d'où sont ressorties chez eux des vertus précieuses, telles que la modération, la prudence, la fermeté, la patience, le mépris du danger, l'aversion pour la violence et l'oppression.

Les démonstrations extérieures répondent, chez les Hollandais, à leurs habitudes intimes. Les gesticulations, en parlant, leur sont tout aussi étrangères qu'elles sont familières aux Ita-

liens. Ils ont l'immobilité des Orientaux en fumant leur pipe. Les gelées néanmoins produisent chez eux la plus singulière des métamorphoses. Ces êtres massifs, pesans, roides et presque immobiles pendant tout le reste de l'année, deviennent tout à coup dispos et agiles, dès que les canaux sont pris par les glaces. Les hommes de toute condition, de tout âge, courent, dansent, sautent sur ces canaux, avec des patins. C'est de cette manière que les paysans viennent à la ville, et s'en retournent chez eux : c'est en se livrant à cet exercice, que les élégans et même les dames cherchent, avant l'heure du dîner, à gagner de l'appétit. Les enfans qui, dans tout autre tems, sont des masses inertes, s'évertuent alors avec toute l'effervescence et l'agilité de leur âge. Les mêmes individus qui, dans la douce saison, restent immobiles, la pipe à la main, sur les bords d'un canal, pour attendre patiemment une barque, voyagent en hiver, non seulement d'une ville à l'autre, mais de province en province, sur les canaux. On en cite plusieurs qui ont fait cinq lieues par heure, en devançant les meilleurs courriers. Les Hollandais ont même inventé des bateaux qu'on fait aller à la voile sur la glace, à l'aide d'un grand fer qu'on y ajuste dessous en forme de patin. Avec ces bateaux, on a fait jusqu'à quinze lieues dans une heure; mais on court

le risque d'être étouffé par la résistance de l'air, ou tout au moins d'être renversé, à cause de l'inégalité de la glace : ces courses sont le carnaval des Hollandais. Leurs autres plaisirs se bornent à des promenades aux jardins de Harlem, et des autres villes où on cultive les fleurs, et à des repas de poissons dans quelques villages voisins de la mer, où le Hollandais, une ou deux fois l'année, mène sa femme et ses enfans. Pilati est porté à croire que ce n'est que par une espèce d'effort, et pour sortir de leur apathie, que les habitans de la Hollande affichent un goût décidé pour la musique.

Ce goût s'est déclaré chez eux par l'établissement de plusieurs concerts publics à Amsterdam et à La Haye, sans compter beaucoup de concerts extraordinaires et particuliers; par l'usage où ils sont de faire entrer dans l'éducation de leurs filles l'étude du chant et des instrumens; par la manie enfin qu'ont les paysans même, de mettre leurs filles en pension à la ville, pour leur faire apprendre la musique. Pilati doute néanmoins qu'elle fasse sur les Hollandais la même impression que sur les Italiens et les Allemands; il en juge par leur indifférence sur le caractère de la musique : peu leur importe qu'elle soit française ou italienne.

La sobriété des Hollandais a ceci d'étonnant,

qu'elle s'étend à une privation presque absolue de liqueurs fortes, dont un usage modéré auroit peut-être pour eux le bon effet d'imprimer un mouvement plus vif à leur sang, dont une abondance excessive d'humeurs ralentit la circulation.

Les manières des Hollandais sont libres, mais honnêtes, franches, sans être choquantes : il y règne une certaine teinte de politesse, éloignée de toute affectation et de toute gêne. Le Hollandais vous reçoit la pipe à la main, et vous offre les boissons usitées dans le pays. La conversation reste toujours dans les termes de l'honnêteté et de la franchise : il ne s'y mêle jamais des propos frivoles ou satiriques; à quelques nuances près, ce ton est celui du paysan hollandais, comme du noble ou du gros négociant.

Selon Pilati, il n'y a pas de pays où l'âge et le mariage amènent dans le sexe tant de variations qu'en Hollande. Les filles y conservent communément jusqu'à dix-huit ans la blancheur du teint et de vives couleurs : elles ont les cheveux blonds, le corps charnu, la taille assez bien prise; leur parure est simple, leur habillement modeste; en voilà assez pour plaire à un Hollandais. Ces agrémens sont déparés, même à cet âge, par des mains larges et mal faites, par l'habitude de se courber en avant, par un défaut de vivacité dans les yeux, et par des dents gâtées de très-

bonne heure. Le mariage et les années amènent une dégradation effrayante. Une pâleur fade remplace la blancheur du teint et les couleurs vives, la tête se dégarnit de cheveux, les joues se creusent, et ce qui avoit échappé de dents saines dans la jeunesse, se perd ou se noircit tout à fait. Cette dégradation n'est pas uniquement l'effet du climat : deux autres causes y contribuent encore; ce sont l'usage continuel du thé et de l'eau chaude, qui relâche les fibres et dessèche la peau, et celui des chaufferettes de charbon de terre ou de tourbe que les femmes mariées ne quittent presque pas, et dont les vapeurs sont extrêmement nuisibles. Leur habillement semble avoir été imaginé pour faire ressortir encore davantage le désagrément de leur figure et de leur taille. On conçoit, dit Pilati, que cette peinture ne s'applique pas à la totalité des femmes hollandaises, et qu'il se trouve des exceptions assez nombreuses, surtout chez les femmes de distinction.

La femme hollandaise ne s'occupe point de l'art de plaire : dès qu'elle est mariée, toutes ses idées, tous ses sentimens se concentrent dans son ménage; elle renonce à tous les plaisirs pour se vouer uniquement aux affaires de sa famille. Toute dépourvue qu'elle est de charmes, elle exerce non seulement sur ses enfans, mais même

sur son époux, l'empire le plus absolu : pour le conserver, ses moyens ne sont jamais ceux de la violence; des réponses piquantes ou de la taciturnité, sont les ressorts de son autorité purement domestique : sa mauvaise humeur ne cesse que lorsque tout a plié sous elle. L'abord des Hollandaises est froid : leurs réponses, quand on les interroge, sont concises et sèches; mais aussi leur amitié est plus solide et plus durable que celle des femmes des autres pays. L'influence du climat donne à leur dévotion une teinte de mélancolie. La solitude où elles vivent, la privation des plaisirs, le besoin même de s'instruire pour se distraire de l'uniformité de leurs occupations domestiques, leur inspirent beaucoup de goût pour la lecture, et le choix des livres est ordinairement très-bon : c'est aux historiens, aux voyageurs, aux philosophes moralistes, aux poëtes, aux bons romanciers seulement qu'elles s'attachent, et donnent la préférence.

Des mœurs si sévères excluent nécessairement, non seulement la débauche ouverte, mais même la galanterie : celles des Hollandaises que l'indigence, la mauvaise éducation, ou le commerce avec les matelots ravalent au métier de courtisanes ou de filles publiques, ont l'air si triste, si abattu, qu'on voit clairement qu'elles n'ont embrassé ce genre de vie que pour ne pas mourir

de faim; elles sont si mal habillées, si sales, si dégoûtantes, qu'il faut être matelot, dit Pilati, pour en supporter seulement l'approche. C'est dans les musicaux (on appelle ainsi les cabarets où la canaille s'assemble) qu'on voit les efforts qu'elles font pour surmonter leur froideur naturelle, et montrer un peu de gaieté. Ce sont les matelots qui forment en grande partie ces assemblées : les uns fument et boivent à côté de ces prostituées; d'autres, la pipe à la bouche, dansent gravement, sans jamais regarder les danseuses en face : tout le monde est souvent en mouvement, au son d'un instrument qui joue des airs aussi graves qu'eux. Les assemblées réglées dans les grandes villes, n'ont jamais lieu que pour les hommes : ils y passent le tems à fumer, à boire très-modérément, à jouer un fort petit jeu, à lire les journaux et les gazettes, à s'entretenir de choses de leur état, de la guerre, ou d'affaires de commerce. Les visites sont rares, excepté parmi les parens, ou à l'occasion de quelque compliment à faire, ou de quelque invitation pour un dîner ou pour un souper : ce sont là les festins de cérémonie, et l'on n'en connoît pas d'autres. Le repas fini, on s'en va, ou tout au plus on attend le thé; et en attendant, on s'amuse à faire la conversation, ou on garde le silence; car il arrive souvent qu'après avoir parlé de choses fort indif-

férentes, tout le monde à la fois se tait. Quoiqu'il y ait en Hollande de fort belles promenades, les Hollandais aisés ne se promènent jamais, excepté dans l'arrière-saison où le tems est moins variable : dans l'été, ils restent chez eux, comme les Orientaux, à contempler le beau tems par la fenêtre, et à l'admirer. Quant à la bourgeoisie et à la dernière classe du peuple, elles se promènent en foule le dimanche au soir, après l'office ; le mari, presque toujours la pipe à la bouche, la femme à ses côtés, les enfans derrière gardant constamment le silence ; et s'il arrive à ceux-ci de le rompre, on leur enjoint de se taire.

Il est facile de juger qu'avec de pareilles mœurs, la nation hollandaise ne tombera jamais dans l'esclavage des femmes, qu'elle ne contractera même jamais ce qu'on appelle *l'esprit de galanterie*. Son flegme, la solidité de ses goûts, son aversion pour les plaisirs de la société, et plus que tout cela peut-être, le climat, les catarrhes, les fluxions, les migraines, les rhumatismes, les maux de jambes, dont presque tous les individus sont de tems en tems affligés, éloigneront toujours les hommes du commerce assidu des femmes. Ajoutez à cela, que les Hollandaises, avec beaucoup de solidité dans le caractère, de force, de raison, de modestie dans les manières, sont fort loin d'avoir, selon Pilati, ces formes

séduisantes, ces graces enchanteresses, seules capables de subjuguer les hommes. Comme la législation criminelle d'un peuple, pour avoir quelque efficacité, doit être appropriée, autant qu'il est possible, à ses habitudes morales, Pilati termine le tableau qu'il nous a donné par un coup de pinceau remarquable sur l'état de cette législation en Hollande, et il observe que, quoique peut-être plus mauvaise qu'en aucun autre pays policé, il n'y a pas de pays non plus où il se commette moins de crimes. Depuis la chute des manufactures de Leyde, plus de trente mille pauvres ne vivent que des aumônes des riches et des consistoires, et l'on n'entend pas parler néanmoins d'aucun vol considérable, ni d'aucun de ces délits que communément la pauvreté fait commettre. Dans le cours de dix-sept années, Pilati avoit visité six fois Amsterdam (1);

(1) Amsterdam est la ville la plus peuplée et la plus grande des Provinces-Unies. Son port, formé par les deux rivières d'Amstel et d'Y, est un des plus grands du Monde; il peut contenir environ quatre mille vaisseaux: il est bordé d'un quai qui a près d'une demi-lieue de longueur. Parmi les beaux édifices de cette ville, les étrangers remarquent deux bâtimens carrés, dont l'un est l'hôtel-de-ville, et l'autre la bourse; celui-ci peut contenir environ quatre mille cinq cents personnes, et on est sûr à peu près

et on lui donna, comme bien constant, que dans cet espace de tems on n'y avoit condamné à mort que deux personnes. La police n'a besoin, dans ce pays, ni de maréchaussée dans les campagnes, ni de troupes d'archers dans les villes, ni de gardes de jour et de nuit pour veiller à la sûreté publique; il n'y a pas même d'espions dans les maisons de débauche. La douceur des mœurs et le caractère flegmatique des Hollandais, expliquent à un certain point ce phénomène moral; mais aussi il faut recourir à une autre cause, pour se rendre raison du peu de désordre que jettent dans la société des gens féroces et fripons qui se trouvent mêlés quelquefois parmi les matelots et les marins, et qui, le plus souvent, sont armés de longs couteaux dont il est très-rare qu'ils se servent pour commettre des meurtres. Cette cause est la considération du supplice, rapprochée de la grande difficulté de

---

d'y trouver, depuis midi jusqu'à deux heures, des correspondans de toutes les nations : il s'y fait un commerce immense.

La seconde ville en grandeur est Rhoterdam ou Roterdam, sur la Meuse qui a une demi-lieue de large. Les promenades qu'on voit hors de cette ville sont charmantes, décorées de jolies maisons de campagne, et de jardins magnifiques, dont plusieurs sont ornés de belles statues et de vases dorés.

pouvoir s'évader dans un pays tel que la Hollande, entrecoupé de canaux, couvert de grands chemins extrêmement fréquentés, n'offrant que des plaines dégarnies d'arbres, et absolument denué de forêts et de gorges, la retraite ordinaire des malfaiteurs.

Chaque Hollandais, en contribuant aux besoins de l'État, est persuadé qu'il ne contribue que pour lui-même : il existe parmi eux une maxime générale, de ne jamais dépenser la totalité de son revenu, si mince qu'il puisse être. Aussi, s'il arrivoit à un Hollandais de n'avoir rien économisé dans le courant d'une année, il la regarderoit comme perdue.

Quoique la religion dominante soit la presbytérienne calviniste, les juifs et les catholiques y sont en grand nombre, et leur culte y est toléré. La Hollande renferme environ deux millions d'habitans. Les grains que ses provinces produisent, ne suffisent pas à leur consommation : elle en tire ordinairement de la Pologne ou de la France. Les productions principales de la Hollande, sont la tourbe, la garance, le meilleur beurre et les meilleurs fromages de l'Europe. Le tabac dont les Hollandais font une grande consommation, y est cultivé avec succès.

Le Rhin est la plus grande rivière de ce pays. Né au mont Saint-Gothard en Suisse, il sépare

la Souabe de l'Alsace, arrose les cercles du Rhin et de Westphalie; puis au fort de Skenck, il se divise en deux branches : la gauche s'appelle *Vahal*, la droite retient le nom de *Rhin*. A Arnheim, au dessous du même fort, il se divise de nouveau en deux branches ; l'une prend le nom d'*Yssel*, et tirant droit au nord se jette dans le *Zuiderzée*; l'autre bras qui retient le nom de *Rhin*, continue son cours à l'occident. Enfin, dans la province d'Utrecht, il se partage encore en deux branches : le bras gauche prend le nom de *Lech*, et va se joindre à la Meuse; l'autre retient le nom de *Rhin*, et va, au dessous de Leyde, se perdre dans les sables. Depuis l'an 860, que l'Océan s'étant débordé, ruina l'embouchure du Rhin, ce fleuve ne porte plus son nom jusqu'à la mer.





VOYAGE
DU
COMMODORE BYRON.



Ce voyage eut pour but de faire de nouvelles découvertes, de chercher, surtout entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan, des terres inconnues, et d'examiner les îles Pépis et Falkland. J'avois sous mon commandement deux vaisseaux; l'un, nommé *le Dauphin*, portoit vingt-quatre canons, trois lieutenans, trente-sept bas-officiers et cent cinquante matelots; l'autre étoit la Tamar, frégate de seize canons, commandée par le capitaine Mouat, portant trois lieutenans, vingt-deux bas-officiers et quatre-vingt-dix matelots. Forcé par un accident de relâcher à Plymouth, je donnai à mes matelots deux mois de paie d'avance, afin qu'ils pussent se procurer les facilités qu'ils voudroient, et je partis le 3 juillet 1764. Un vent frais favorisoit notre marche; mais il servit toujours plus

à nous prouver que la frégate portoit mal la voile, et retarderoit notre course. Trois jours après notre départ, durant la nuit, l'officier qui veilloit vit un phénomène extraordinaire; c'étoit un météore qui paroissoit un vaisseau en feu, et qui dura une heure, puis disparut.

Ce fut le 12 que nous découvrîmes les rocs voisins de Madère, nommés *les Sauvages* ou *les Déserteurs*, parce qu'ils ont un aspect triste, désert, stérile. Le lendemain, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Funchal. Nous nous saluâmes et nous visitâmes réciproquement avec les Portugais, y vîmes deux vaisseaux anglais, y prîmes des provisions, surtout des oignons, et continuâmes notre route le 19. Trois jours après, nous découvrîmes l'île de Palme, l'une des Canaries.

Notre eau commença à se corrompre quelques jours après, et nous la purifiâmes avec une espèce de ventilateur, qui force l'air de traverser l'eau en formant un courant continuel qu'on prolonge aussi long-tems qu'on le croit nécessaire; mais nous n'avions pas une provision suffisante de cette eau, et nous pensâmes aux îles du Cap-Vert. A peine eûmes-nous découvert l'île de Sal, que nous vîmes des tortues; elles échappèrent à nos efforts pour les prendre.

Le 30, nous jetâmes l'ancre dans la baie de

Praïa, le meilleur port peut-être de l'île Saint-Jago. Son mouillage est très-dangereux dans la saison pluvieuse; c'étoit celle où nous étions: les vents du midi y soulevoient la mer en grosses lames, qui se brisoient avec fureur sur le rivage; elles annoncent des tempêtes, et nous firent faire de l'eau avec toute la diligence possible. La chaleur humide y corrompit la chair de trois jeunes bœufs, dès que nous les eûmes tués : nous les avions achetés dans cette île.

Nous y restâmes trois jours, et remîmes à la voile, pourvus de volailles, de chèvres maigres et de singes, que nos gens échangèrent contre de vieilles hardes et du vieux linge; mais nous en emportâmes aussi des fièvres accablantes, malgré le soin que je prenois, de faire changer de linge aux matelots, avant de s'endormir, lorsqu'ils étoient mouillés.

La Tamar nous retarda encore, parce qu'elle perdit une vergue; il fallut l'attendre. Nous voguâmes cependant sans accident, et vînmes mouiller dans la rade de Rio-Janeiro. Une observation qui nous fit de la peine, c'est que le poisson s'éloignoit de notre vaisseau, sans doute parce qu'il étoit doublé de cuivre; la pêche est abondante dans ces latitudes, et nous ne pûmes prendre que des goulus de mer.

Rio-Janeiro présente un très-beau coup d'œil;

son

son gouverneur est despotique; il nous reçut avec faste : les Portugais y font un grand commerce, et employent toute sorte de moyens pour faire déserter les matelots des bâtimens qui jettent l'ancre dans le port.

Les malades de la Tamar s'y rétablirent promptement ; il n'y en avoit pas sur mon navire ; mais les chaleurs insupportables qu'on y ressent nous rendirent impatiens de le quitter : nous calfatâmes promptement nos vaisseaux ; nous levâmes l'ancre, mais il fallut attendre un vent de terre pour en sortir. Nous ne franchîmes pas sans danger son entrée; elle est étroite, et la mer y bat avec violence.

Le Kent, vaisseau qui portoit le lord Clive, et qui étoit parti un mois avant nous, entra dans cette rade tandis que nous y étions. La lenteur de sa marche lui étoit surtout funeste par le scorbut qui déjà le désoloit.

Dès que je fus sorti de Rio-Janeiro, j'assemblai mon équipage, et fis venir le capitaine de la Tamar. Là, n'ayant plus d'indiscrétions à craindre, je leur appris le but de notre voyage : ils m'écoutèrent avec joie lorsque je leur dis que nous devions entrer dans la mer du Sud, pour chercher à y faire des découvertes importantes ; qu'ils auroient double paie et des gratifications s'ils remplissoient leur devoir avec zèle. Tous

m'assurèrent qu'ils iroient par-tout où je voudrois les conduire; qu'ils braveroient tous les dangers pour servir la patrie, et que je pouvois compter sur leur obéissance.

Le 29 octobre, les vents soufflèrent par rafales violentes; il fallut abattre une partie de nos voiles : la mer devint affreuse, le vaisseau fatiguoit beaucoup, je fus réduit à faire jeter quatre canons à la mer pour le soulager. La tempête ne s'apaisa que le lendemain; mais, quoique nous fussions encore dans des climats tempérés, le froid devint très-vif; il nous fut d'autant plus sensible qu'il n'y avoit que huit jours que nous avions éprouvé des chaleurs excessives : nos matelots, qui ne s'attendoient pas à voyager dans des climats froids, avoient vendu leurs habits d'hiver et leurs couvertures dans les ports où nous avions relâché, et ils furent obligés d'en acheter du magasin qu'on en avoit fait par précaution.

Quelques jours après, nous vîmes divers oiseaux voltiger autour de nous; il y en avoit de très-gros à plumage blanc et à plumage noir : des pintades tachetées de ces deux couleurs voloient en troupes; elles nous parurent un peu plus grosses que des pigeons : nous découvrîmes ces herbes que la mer détache des rochers, et des veaux marins, signes du voisinage des terres;

l'eau changea ensuite de couleur, et bientôt nous cinglâmes vers la côte, et trouvâmes fond à cinquante-deux brasses. Le soir du 12 novembre, j'entendis crier, *terre!* L'horizon étoit chargé de nuages que les éclairs sillonnoient ; ce qui avoit paru une île à mes gens, me présenta l'aspect de deux montagnes escarpées qui se joignoient à une terre, s'étendant entre le midi et l'orient. Je fis mettre en panne, et nous sondâmes. Comme je voyois la terre presque par-tout autour de nous, je crus être entré dans une baie ; les montagnes paroissoient bleues : on croyoit entendre le bruit des flots qui se brisent sur un rivage de sable ; mais, après nous être avancés pendant une heure, avec une circonspection craintive, nous vîmes les monts disparoître, le silence succéder au bruit des vagues, et la terre s'évanouir. Un brouillard épais avoit produit cette illusion. Il y a vingt-sept ans que je parcours les mers, et je n'ai pas vu d'exemple d'une apparence aussi générale, aussi soutenue. Si le brouillard ne s'étoit pas dissipé, nous aurions cru pouvoir faire serment que nous avions vu la terre ; de telles illusions ont souvent placé des îles où il n'y en eut jamais.

Le tems devint serein le lendemain ; mais sur le soir le vent souffla avec furie, il amena de grands nuages noirs, et l'équipage fut effrayé

d'un bruit subit et extraordinaire, semblable au mugissement des flots agités. Je fis abattre nos voiles élevées; mais, avant qu'on put le faire, la mer se souleva en lames énormes qui s'avançoient sur nous : il fallut plier toutes les voiles pour échapper au danger qui nous menaçoit; elles couchèrent en effet le vaisseau sur le côté : une de nos voiles qui n'avoit pu être pliée, fut mise en pièces; un de mes officiers fut renversé et blessé. Sans nos précautions, nous aurions coulé à fond, et si cet ouragan nous eût attaqué de nuit, nous eussions pu difficilement échapper à sa fureur. Il nous fut annoncé par les cris perçans d'un grand nombre d'oiseaux qui le fuyoient; il ne dura que vingt minutes. La Tamar, qui eut plus de tems pour se préparer, n'eut que sa grande voile déchirée. La mer demeura encore agitée, quoique l'air se fut calmé.

Les premiers rayons du jour, le 14 novembre, nous montrèrent la mer teinte d'un rouge de sang, couverte de coquillages de cette couleur, semblables à de petites écrevisses; nous en prîmes beaucoup avec des corbeilles. Le lendemain nous vîmes la terre; elle avoit l'apparence d'une île longue de huit à neuf lieues : il me parut que c'étoit le cap Sainte-Hélène, qui s'avance au loin dans la mer, et forme deux baies, l'une au midi, l'autre au nord; le tems

étoit beau; mais je savois que le rivage étoit bordé de rocs à fleur d'eau, et je m'en écartai. La terre offroit l'aspect d'une chaîne de rocs nus, où l'on ne découvroit ni arbres, ni arbustes. Je dirigeai ma route sur le Cap-Blanc; un vent terrible vint retarder encore une route que j'étois impatient de faire, parce que j'avois mes trois lieutenans et le maître malades, quoique le reste de l'équipage fut en bon état. Une mer agitée, un tems très-froid, malgré que nous fussions dans l'été de ces climats, nous donnoient des inquiétudes sur l'avenir.

Ce fut le 17 que nous découvrîmes le Cap-Blanc (1); mais la violence du vent qui ne cessoit que pour renaître avec plus de force, nous arrêta encore : la nuit fut cruelle, et le vaisseau, en butte aux vagues irritées, fatiguoit extrêmement. Le jour n'apporta que peu de soulagement; la tempête fut moins forte, mais la neige et la pluie furent très-incommodes. Tant d'obstacles ne faisoient qu'irriter le désir qu'on avoit d'arriver au port Désiré. Nous en approchâmes deux jours, mais en passant sur l'extrémité d'un banc qui nous eut fait échouer si notre route eût été un peu plus au nord. Le Cap-Blanc étoit à quatre lieues de nous vers le couchant.

---

(1) Situé sur la côte des Patagons.

Le port Désiré est décrit par Narborough d'une manière confuse, et nous ne savions quelle route prendre pour nous y rendre. Ce navigateur place une baie au midi du Cap-Blanc, cependant je ne découvris rien de semblable; je suivis le rivage à quelque distance en me dirigeant au midi, poussé par un bon vent qui venoit de la terre : diverses colonnes de fumée nous annonçoient des habitans, et nous ne voyions que des collines de sables arides, aucune plante élevée ne frappoit nos regards. Quelquefois, à sept ou huit milles du rivage, il y avoit très-peu de fond. Enfin, après avoir suivi la côte tout le jour, nous aperçûmes vers le soir une île qui nous parut être l'île des Pingoins, et qui l'étoit en effet; elle étoit à six lieues de nous, et le port Désiré n'en est qu'à trois lieues : le lendemain nous nous en approchâmes à la distance de quatre à cinq milles; la mer y étoit couverte de veaux marins et de pingoins. L'île qui prend son nom de ces derniers, nous parut bordée de rochers : il en est un qui s'élève de la mer comme une pyramide dans la partie méridionale de l'entrée du port; c'est l'indice qui permet le moins de la méconnoître : elle est étroite, bordée de rocs et de bancs de sable, et le flot y forme un courant d'une rapidité extrême. Je crus devoir mouiller au dehors, au

milieu des vagues qu'un vent impétueux élevoit, afin d'avoir le tems de le faire visiter. Ce port est étroit dans un espace de deux milles, il s'élargit ensuite; dans l'intérieur on ne découvre qu'une campagne déserte, que des collines sablonneuses : nous y vîmes quelques quadrupèdes qui s'enfuirent à notre approche, et nous ne pûmes en connoître l'espèce. C'étoient sans doute des guanaques ou lamas, animaux semblables aux daims, moins grands, et très-légers à la course. En remontant le canal, nous abordâmes à une île où nous tuâmes cinquante veaux marins, dont quelques-uns étoient aussi gros que de jeunes bœufs : nos bateaux étoient aussi chargés d'oiseaux.

Parmi ces derniers, il en est un qui mérite une description particulière. Sa tête seroit parfaitement semblable à celle de l'aigle, si l'espèce de huppe dont elle est ornée étoit un peu moins touffue; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante forme autour de son cou une palatine ou collier naturel de la plus grande beauté; sur le dos, son plumage est d'un noir aussi brillant que le jais le plus poli; ses jambes sont remarquables par leur grosseur et par leur force; mais les serres en sont moins acérées que celles de l'aigle; il a près de douze pieds d'envergure (1).

---

(1) C'est vraisemblablement le condor de Buffon.

La Tamar entra dans le port avant moi; je crus devoir attendre un vent favorable, il se fit sentir, et je levai l'ancre; mais il changea que nous étions encore à l'embouchure, et nous fûmes forcés d'y jeter l'ancre. Le vent souffloit avec des rafales si violentes que le vaisseau traîna son ancre, et vint échouer sur une pointe de gravier. La marée accourut avec violence, et le vent qui se renforça encore, augmentèrent les dangers de notre situation; ce ne fut qu'après quatre heures du travail le plus pénible que nous parvînmes à faire flotter le vaisseau. Mais nous craignîmes que ce ne fut pas pour long-tems; les rafales, toujours plus violentes, nous rejetoient sur le rivage malgré tous nos efforts, quand enfin les secours de la Tamar vinrent nous tirer de cette situation dangereuse, et nous permirent de jeter l'ancre de nouveau sur un fond plus sûr.

Nous y restâmes le 23. Pendant ce jour, nous visitâmes le port; nous y trouvâmes une source d'eau saumâtre, et nos excursions dans les campagnes ne nous offrirent au loin qu'une contrée nue et désolée. Nous distinguâmes les traces de divers animaux sur les bords d'un étang d'eau salée; nous crûmes y voir celle d'une espèce de tigre. Un nid d'autruches se présenta sous nos pas, et les œufs nous parurent un excellent mets. Les animaux ne trouvent peut-être que de l'eau

salée dans ces tristes campagnes, et c'est la raison qui paroît les attirer autour de l'étang. La source que nous avions découverte étoit, jusqu'à ce jour, la seule des environs du port; et ne pouvant en boire l'eau, nous fûmes obligés de creuser des puits qui nous en donnèrent, mais très-peu, quoiqu'ils nous imposassent de grands travaux pour les faire et les conserver.

La mer devint enfin plus tranquille, et nous pûmes chercher un lieu commode où le vaisseau seroit en sûreté; nous le trouvâmes, et, après l'y avoir amené, nous descendîmes à terre, et nous amusâmes à chasser. Nous tuâmes beaucoup de lièvres aussi gros que de jeunes chevreuils; la chair en est très-blanche et d'un goût agréable; l'un de ceux que nous avions tiré, courut encore l'espace de deux milles, quoique la balle lui eût traversé le corps. Nous apportâmes encore des canards sauvages et un petit vilain animal qui répandoit une odeur infecte; un guanaque que nous chassâmes long-tems, nous échappa; c'étoit le plus gros que nous eussions vu : quand sa course rapide l'avoit éloigné de nous, il s'arrêtoit pour nous regarder, et poussoit des hennissemens assez semblables à ceux du cheval; puis il reprenoit la course; enfin il disparut. Une autre troupe de nos gens fut plus heureuse que nous; ils avoient tué deux guanaques et un faon, que leur pesan-

teur fit laisser sur le lieu même. Les plus forts que nous y avons vus, pesoient environ trois cents livres. On les envoya chercher le lendemain, mais les tigres n'en avoient laissé que les os.

Nous trouvâmes près du rivage un canot à deux rames, d'une forme singulière, et le canon d'une arme à feu, sur lequel étoient gravées les armes d'Angleterre; il y fut laissé sans doute, ou par l'équipage de Jean Narborough, ou par celui du Wager : il étoit si rongé par la rouille, qu'il tomboit en poussière sous les doigts.

Les végétaux des environs du port se réduisent à une espèce de pois sauvages : nous ne découvrîmes aucun habitant, mais nous aperçûmes des vestiges du feu qu'ils y avoient fait.

Le vent, toujours très-violent, s'opposoit à nos opérations; nous voulions réparer notre vaisseau, le lester, descendre nos canons au fond pour faciliter notre course et la rendre moins dangereuse; mais les tempêtes et la marée même retardoient nos travaux : cette dernière est d'une si grande rapidité, qu'un matelot, excellent nageur, étant tombé dans la mer, fut entraîné hors de notre vue avant qu'on pût courir à son secours : cependant, facilité par nos soins, aidé de son adresse, il parvint sur le rivage. Dans le milieu de la nuit, notre canot à six rames fut rempli d'eau par les vagues, et jeté à la mer par

elles; celui qui le gardoit n'échappa à la mort que par un heureux hasard. Il fallut chercher ce canot le lendemain, et le ramener, quand nous l'eûmes trouvé, à plusieurs milles de là, sur le rivage. Tant d'inconvéniens, tant d'accidens me firent hâter nos réparations, afin de sortir plus vîte de ce port Désiré.

Nos gens trouvèrent, dans les jours suivans, le crâne et les os d'un homme; cependant, ce qui nous fit le plus de plaisir fut qu'ils réussirent à se saisir d'un jeune guanaque : c'étoit le plus bel animal que nous eussions jamais vu; nous parvînmes à l'apprivoiser au point qu'il venoit nous lécher les mains; mais, malgré tous nos soins pour le nourrir, il mourut en peu de jours.

L'accident arrivé à notre canot nous fut de quelque utilité; ceux qui le raccommodèrent sur la rive méridionale, y trouvèrent deux sources dont l'eau pouvoit se boire : c'étoit une découverte intéressante pour nous, car la disette d'eau commençoit à se faire sentir.

Le 28, je remontai le canal dans mon bateau jusqu'à la distance de vingt milles; mais la mer devenant très-agitée, je descendis sur le rivage, dans un lieu d'où j'avois peine à distinguer la rive opposée : ce canal paroît s'avancer quatre ou cinq fois plus avant dans les terres. On y voyoit diverses îles, dont quelques-unes étoient assez

grandes : je mis pied à terre sur l'une d'entr'elles; telle étoit la multitude d'oiseaux qui s'y trouvèrent, qu'en s'élevant pour fuir, ils formèrent une nuée qui obscurcit le ciel : nous ne pouvions marcher sans écraser leurs œufs; nous en tuâmes en l'air avec des bâtons, avec des pierres. Leurs œufs fournirent un repas à nos matelots.

Aucun vestige d'homme ne se montra sur les bords de ce canal; ses seuls habitans paroissent être des multitudes d'oiseaux, des troupeaux de guanaques et des bêtes féroces. Les guanaques ou lamas marchent en troupes de soixante à soixante-dix; ils ne se laissent point approcher : souvent, après avoir fui derrière les collines, on les voyoit au sommet, qui attachoient sur nous leurs regards. Nous y tuâmes un chat tigre, petit animal, mais fier, intrépide, qui se défendit longtems, quoique mortellement blessé.

Enfin, nous parvînmes à lester notre vaisseau; malgré les vents et la rapidité du flux, nous préparâmes nos agrès, nous fîmes de l'eau. Les deux matelots qui arrivèrent les premiers au puits dont il fallut faire encore usage, y trouvèrent un tigre couché par terre; l'animal les regarda l'un et l'autre avec une indifférence stupide. Ils eurent la sottise de s'en irriter, et lui lancèrent des pierres; malgré cette insulte, il demeura couché, et ne prit la fuite que lorsqu'il

eut vu arriver la troupe. Je fis planter un poteau près de ce puits, afin d'y diriger les pas des navigateurs qui auroient les mêmes besoins que nous.

Nous prîmes les sondes du port avec le plus grand soin, et nous vîmes que dans la longueur du canal, il n'y a point de rocs cachés, et qu'il seroit un port commode pour les vaisseaux qui voudroient y relâcher : il n'y a que deux inconvéniens, la disette d'eau et la rapidité du flot. Le bois y est rare, quelques brossailles y offrent la facilité d'y faire du feu : il n'y a pas de plantes salutaires ; mais la contrée abonde en guanaques et en vigognes, en oiseaux d'espèces différentes, en canards, en oies sauvages ; les moules y sont si abondantes que, lorsque la mer est basse, on peut aisément en charger un bateau.

Après avoir réparé notre vaisseau et notre canot, nous abattîmes nos tentes, levâmes l'ancre, et partîmes le soir du 5 décembre. Nous cherchions l'île Pépis, qu'on dit être sous le 47ᵉ degré de latitude. C'est Cowley qui la détermine ; Halley se borne à dire qu'elle est à quatre-vingts lieues du Continent. Le vent étoit favorable, le ciel beau ; le soleil quelquefois nous faisoit soupçonner que ces climats n'étoient pas sans été. Je plaçai la Tamar à vingt lieues de moi, pour embrasser un plus vaste espace dans nos recherches, et marchant au midi, revenant à l'orient et vers le

nord; croisant dans les diverses directions, et vers la place qu'on assigne à cette île, je ne pus la rencontrer, et me persuadai qu'elle n'existe pas. Personne, en effet, ne dit y avoir abordé. Cowley parle de la beauté de son port, mais il dit qu'il n'y put entrer. Peut-être il se sera trompé de latitude.

Je cessai de faire de vaines recherches, et résolus de me rapprocher du Continent, et de relâcher dans le premier port commode pour y faire de l'eau et du bois dont nous avions grand besoin; d'ailleurs la saison étoit fort avancée, et nous n'avions pas de tems à perdre. En nous rapprochant des terres, je cherchois à découvrir les îles Sebaldes, qui ne devoient pas être éloignées de la route que nous tenions. Dans l'air, nous étions environnés de compagnies d'oiseaux; sur la mer, de pesantes baleines nous suivoient. La chaleur, même dans un beau tems, étoit foible, et nous éprouvâmes que l'été de ces climats ne différoit de l'hiver d'Angleterre que par la longueur des jours.

Le 15, nous essuyâmes une nouvelle tempête: la mer devint affreuse; les lames étoient plus hautes, plus terribles que je ne les avois vues, même en doublant le cap Horn avec le lord Anson; à chaque instant je croyois voir le vaisseau submergé : notre plus grande sûreté eût

été de nous abandonner aux flots sans voiles; mais notre provision d'eau étoit si près d'être épuisée, que nous devions craindre de nous éloigner du Continent, ou de périr de soif. Il nous fallut donc garder une voile : nous reçûmes des coups de mer terribles; cependant nous résistâmes, et le lendemain le vent s'affoiblit. Nous reprîmes notre route, et découvrîmes la terre le 18. Nous étions alors à dix-neuf lieues du cap des Vierges, qui forme au nord l'entrée du détroit de Magellan. Le calme alors ne nous permit pas d'approcher du rivage; il cessa, et je voulus entrer dans une large baie, au fond de laquelle je croyois voir un port; mais nous le trouvâmes fermé par une chaîne de rocs cachés. La mer est en cet endroit très-poissonneuse. Nous y vîmes plusieurs marsouins poursuivre d'autres poissons; ils étoient d'un blanc de neige tacheté de noir, et offroient un spectacle agréable et toujours varié. La terre paroissoit ici, comme au port Désiré, nue et désolée; on n'y voyoit que des dunes, et point d'arbres.

Le 20, nous étions à la hauteur du cap Beau-tems, et à quatre lieues de distance; nous ne trouvâmes que peu de fond : il seroit probablement dangereux d'en approcher de plus près. Nous allâmes jusqu'au cap des Vierges, et trouvâmes que la côte s'avance plus à l'orient

qu'on ne le marque sur les cartes. Nous passâmes sur un banc de sable large d'une lieue, et y laissâmes tomber l'ancre pour attendre la Tamar, qui louvoya toute la nuit. Nous vîmes des guanaques paître dans les vallées; et à environ quatre ou cinq lieues du détroit, une colonne de fumée nous annonça des hommes. Nous la vîmes encore le lendemain, et c'est vers elle que je dirigeai notre course. Je jetai l'ancre à deux milles du rivage; c'étoit en ce même lieu que les gens du Wager, après avoir franchi le détroit dans leur chaloupe, virent des hommes à cheval qui arborèrent un drapeau blanc, et les invitèrent à descendre : ils ne purent le faire, quoiqu'ils le désirassent; le vent souffloit avec une violence qui les obligea de s'éloigner de la côte : ils doutèrent si ces hommes étoient des Indiens ou des Européens qui avoient fait naufrage sur ces côtes.

Mais il y a lieu de croire que c'étoient des Indiens; car, à peine me fus-je approché du rivage, que le même spectacle s'offrit à mes yeux. Je vis une troupe de cavaliers arborer une espèce de pavillon ou de mouchoir blanc, et qui du rivage nous faisoient signe de descendre sur la terre. Curieux de connoître ce peuple, je descendis dans un canot avec des soldats bien armés, et m'approchai du rivage. Nous découvrîmes

vrîmes bientôt que cette troupe étoit d'environ cinq cents hommes, dont le plus petit nombre étoit à pied. Ils s'étoient avancés autour d'une espèce de promontoire, faisoient flotter leur pavillon, et nous invitoient par des gestes et des cris à nous rendre auprès d'eux. Je ne leur vis point d'armes; cependant la prudence m'engagea à leur faire signe de se retirer en arrière, et ils le firent sur-le-champ sans cesser de nous appeler à grands cris.

Nous abordâmes avec beaucoup de peine; et après avoir fait ranger ma troupe, et lui avoir ordonné de garder son poste, je m'avançai seul vers les Indiens. Ils reculèrent à mesure que j'avançai; alors je leur fis entendre qu'ils devoient m'envoyer un des leurs. Ils me comprirent, et un de leurs chefs qui, en comparant sa taille avec la mienne, me parut avoir près de sept pieds de haut, s'approcha de moi. La peau d'un animal sauvage couvroit ses épaules; son corps étoit peint d'une manière hideuse; l'un de ses yeux étoit entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc; et le reste de son visage étoit sillonné de raies de couleurs diverses. A l'instant où ce colosse me joignit, nous prononçâmes l'un et l'autre quelques mots en signe de salut; et j'allai avec lui joindre ses compagnons à qui je fis signe de s'asseoir, et ils eurent cette complai-

sance. Il y avoit aussi parmi eux de fort grandes femmes. Le son de plusieurs voix réunies se fit entendre, et bientôt je vis des vieillards qui chantoient d'un ton grave et plaintif. Je supposai qu'ils célébroient quelque acte de religion : tous étoient vêtus de la même manière. Les cercles autour de leurs yeux varioient par la couleur : les uns les avoient blancs et rouges, d'autres rouges et noirs; leurs dents blanches et bien rangées avoient l'éclat de l'ivoire : tous portoient une peau sur leurs épaules; quelques-uns avoient des espèces de bottines, avec une cheville de bois pour servir en guise d'éperons. Le reste de leur corps étoit nu. D'autres vinrent au galop se joindre à cette troupe. Je leur distribuai des grains de rassade jaunes et blancs, qui parurent leur faire plaisir. J'étendis une pièce de ruban vert que je leur fis tenir : tous restèrent tranquillement assis, et quoique ce ruban parut leur faire plus de plaisir encore que les grains de rassade, ils ne tentèrent point de se l'arracher l'un à l'autre. Je le leur coupai en portions, longues environ de trois pieds, je les leur attachai autour de la tête, et ils les gardèrent sans y toucher tout le tems que je fus avec eux. Cette conduite leur fit honneur dans mon esprit, et quoique mes présens ne pussent s'étendre à tous, ils ne témoignèrent ni impatience de posséder

ces brillantes bagatelles, ni curiosité pour les voir de plus près; ils demeurèrent à la place qu'ils avoient prise.

Ceux qui se formeroient l'idée d'un Indien presque nu qui, paré des colifichets d'Europe, vient retrouver ses compagnons dans les bois, pourroient le comparer à la fable de Gay, où il nous peint *le singe qui a vu le monde*. Cependant, à considérer ces sauvages avec un œil philosophique, leur passion pour des bagatelles ressemble à la nôtre : nous sommes peut-être plus ridiculement parés, plus avides et plus fiers de l'être; toute la différence est dans la variété de nos parures, dans l'abondance des moyens, et surtout dans l'habitude de nous voir toujours chargés de ces bagatelles : le sauvage aime le verre comme nous aimons le diamant, et nous n'avons pas plus de raison que lui.

Ces Indiens décorés par mes mains, n'étoient point absolument étrangers à ces colifichets brillans. En les considérant avec plus d'attention, j'aperçus parmi eux une femme qui avoit des bracelets de cuivre jaune ou d'un or pâle, et quelques grains de collier de verre bleu attachés sur deux longues tresses de cheveux qui lui pendoient sur les épaules; elle étoit d'une taille haute et massive, et son visage étoit barbouillé de couleurs diverses comme son corps.

J'essayai de lui demander par tous les signes dont je pus m'aviser d'où elle les tenoit; mais je ne pus m'en faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourreau d'une pipe de terre rouge; c'étoit pour me faire comprendre que la troupe manquoit de tabac, et qu'ils désiroient que je leur en donnasse. Je fis un signe à mes gens, qu'ils crurent être une demande de secours, et trois ou quatre accoururent. Les Indiens avoient toujours eu les yeux fixés sur eux, et dès qu'ils en virent quelques-uns s'avancer, ils se levèrent en poussant un grand cri, et voulurent aller prendre leurs armes que sans doute ils avoient laissées à quelque distance. Pour prévenir un accident et dissiper leurs craintes, je courus au devant de nos gens, et du plus loin que je pus m'en faire entendre, je leur criai de retourner et d'envoyer quelqu'un avec tout le tabac qu'on pourroit lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, ils reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi pour me réciter une longue chanson que je regrettois de ne pouvoir entendre. A peine il l'avoit finie, que M. Cuming arriva avec le tabac. Cet officier avoit six pieds de haut, et fut étonné de se voir métamorphosé en petit homme devant ces Patagons, dont les moins grands étoient plus grands que lui, et dont la carrure

étoit proportionnelle à la hauteur; ce qui est assez rare dans les Européens de haute taille.

Après leur avoir distribué le tabac, les principaux d'entr'eux s'approchèrent de moi : ils parurent m'inviter à monter à cheval avec eux, et à les suivre vers leurs habitations; il eût été imprudent de se rendre à leurs instances : je leur fis entendre qu'il falloit que je retournasse au vaisseau; ces chefs me comprirent, furent fâchés, et reprirent leur place.

Durant cette conférence muette, un vieillard posoit souvent sa tête sur des pierres, fermoit les yeux pendant près de demi-minute, portoit ensuite sa main à la bouche, et montroit le rivage. Je soupçonnai que le sens de ces démonstrations étoit que si je passois la nuit avec eux, ils me fourniroient quelques provisions; mais je ne pouvois accepter ces offres, et bientôt je les quittai. Aucun d'eux ne se présenta pour me suivre. Ils avoient un grand nombre de chiens, dont ils se servent sans doute pour la chasse des bêtes sauvages, et de la chair desquelles ils se nourrissent en partie. Ils ont de très-petits chevaux, mal faits et mal tenus, mais très-vîtes à la course : leurs brides sont des courroies de cuir, avec un petit bâton qui sert de mors; leurs selles ressemblent aux coussinets dont se servent les paysans anglais. Les femmes montent à

cheval comme les hommes, et sans étriers; tous alloient au galop sur la pointe de terre où nous descendîmes, quoiqu'elle fut couverte de cailloux arrondis et glissans.

Dès que je fus de retour au vaisseau, je fis mettre à la voile. Nous entrâmes dans le détroit de Magellan; sa largeur est d'environ neuf lieues à son embouchure : mon dessein n'étoit pas de le traverser, mais d'y chercher un mouillage commode pour y faire notre provision d'eau et de bois. Il me sembla que ce parti étoit plus sûr que d'espérer trouver l'un et l'autre dans les îles de Falkland que je ne connoissois pas, et où je ne pouvois arriver qu'au travers d'une route incertaine. La marée, qui nous étoit contraire, me força de jeter l'ancre à trois milles du cap de Possession, au levant de ces mondrains remarquables que Butkeley, d'après les apparences, a nommé *les Oreilles-d'Ane*.

Nous avançâmes le lendemain dans un espace d'environ douze milles; nous passâmes dans cette route sur un banc ignoré jusqu'ici, et qui ne laissa une fois que six brasses et demie de fond. Nous poussâmes plus avant, jusqu'à l'entrée de ce qu'on appelle le premier goulet; la marée montante en rendit le passage très-rapide. Durant cette course, nous ne vîmes sur le rivage qu'un seul Indien; c'étoit sur la rive méridionale. Il

nous fit des signes aussi long-tems qu'il put nous découvrir ; mais nous ne pouvions, ni ne voulions les entendre. Nous aperçûmes quelques guanaques sur les collines ; Wood avoit tort d'assurer qu'on n'en trouve point sur la Terre-de-Feu. Au delà du premier goulet, le canal s'élargit beaucoup ; ce n'est que deux lieues plus loin qu'on découvre l'entrée du second. La distance de l'un à l'autre est d'environ huit lieues. Le second goulet est bordé dans l'espace de cinq lieues d'une côte très-élevée, nous le passâmes, et fîmes des efforts pour arriver à l'île Sainte-Elisabeth ; mais, le vent étant devenu contraire, il fallut jeter l'ancre à un mille du rivage de cette île (1).

Sur le soir, nous y vîmes six Indiens qui sembloient nous appeler ; ils faisoient de grands cris en y joignant des signes : la curiosité nous faisoit désirer de descendre ; la fatigue des matelots fit que je m'opposai à ce désir : je voulus qu'ils se reposassent, et pendant leur repos, les Indiens voyant leurs efforts inutiles, disparurent, et ne se montrèrent plus.

La mer a, dans cette partie du détroit, différentes directions : près de l'entrée, elle court au midi ; dans le premier goulet, elle a une direction con-

---

(1) *Voyez* la carte de l'Amérique méridionale.

traire; plus loin, elle retourne au midi, mais en conservant une pente vers le couchant. Entre les îles Sainte-Elisabeth et Saint-Barthelemi, elle court encore impétueusement au midi; elle est là très-profonde, et le canal n'est large que d'un demi-mille.

Le 23, nous franchîmes l'espace entre ces deux îles, et nous approchant de la côte septentrionale, nous jetâmes l'ancre à trois lieues de l'île Saint-George, et attendîmes que la marée eut changé; nous allâmes quelques lieues plus loin, et alors je m'embarquai dans mon canot pour découvrir la baie d'Eau-Douce. Nous descendîmes sur la pointe Sandy ou Sablonneuse, et je suivis la côte en me promenant, tandis que le canot la prolongeoit. Cette pointe est couverte de bois; elle a des sources d'eau douce : les arbres, la verdure y offroient un coup d'œil agréable, au moins dans une étendue de quatre à cinq milles. Au dessus de la pointe, on voit une plaine unie dont le sol paroît fertile ; la terre y étoit couverte de fleurs qui répandoient un parfum délicieux. On distinguoit une quantité de graines différentes dans les endroits où les fleurs étoient tombées ; nous y vîmes des pois dont la tige étoit fleurie. Au milieu de cette riante prairie, colorée de fleurs diverses, on voyoit voltiger plusieurs centaines d'oiseaux, auxquels nous donnâmes le nom d'*oies peintes*,

parce qu'elles avoient un plumage nuancé des plus belles couleurs. Nous fîmes près de douze milles sur les bords de cette contrée coupée de jolis ruisseaux, dont l'eau étoit pure et transparente.

Cependant il fallut abandonner ces lieux sans nous y approvisionner : la baie ne s'offrit point à nos regards, et la côte étoit si bordée de rocs, que le canot ne pouvoit y aborder sans danger ; l'eau y étoit basse, et la mer s'y brisoit avec force. Nous y trouvâmes un grand nombre de cabanes abandonnées il y avoit peu de jours ; car dans quelques-unes les feux allumés par leurs habitans, étoient à peine éteints : toutes étoient placées près des ruisseaux, ou dans le voisinage de quelques sources. En plusieurs endroits on voit du céleri sauvage, et diverses plantes salutaires pour les marins qui ont fait un long voyage.

Le soir, nous regagnâmes la pointe Sandy, et y trouvâmes nos vaisseaux à l'ancre à demi-mille du rivage. L'air vif qu'on y respiroit, donnoit à nos gens un appétit si violent, qu'ils auroient mangé en un jour la ration de trois. Les uns chassoient, les autres pêchoient ; ceux-ci prirent soixante gros surmulets ; ceux-là nous apportèrent des oies, des sarcelles, des bécassines, et d'autres oiseaux d'un très-bon goût. C'en étoit assez pour faire quelques bons repas.

Le 25, jour de Noël, nous allâmes plus avant; nous aperçûmes la baie d'Eau-Douce; mais nous n'y arrivâmes pas, et nous résolûmes de venir jeter l'ancre dans le port Famine. Bientôt nous découvrîmes la pointe Anne, qui en forme la pointe méridionale; nous suivions la côte, la mer y est très-profonde jusqu'à un mille du rivage. De la pointe que je viens de nommer, une chaîne de rochers s'étend dans la mer jusqu'à la distance de deux milles; la pointe elle-même est très-escarpée; et, pour arriver au port sans danger, il faut s'avancer avec la plus grande circonspection. Si l'on va au midi jusqu'à la rivière Sudger, on risque d'échouer; à un mille du rivage, on n'a plus que neuf pieds d'eau. Si on suit de près la pointe Anne, le fond est d'abord suffisant; mais il s'élève subitement, et il seroit imprudent de s'en approcher davantage quand la sonde ne trouve que sept brasses. Le détroit n'a ici que quatre lieues de largeur.

Ce fut le 27 décembre, qu'aidés de vents foibles, retardés par des calmes profonds, nous nous vîmes en sûreté dans le port Famine : nous le trouvâmes tel que nous le désirions. On y est à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui qui souffle entre l'orient et le midi; le fond en est excellent; on y peut même échouer sans danger. Le bois y est abondant; il y a de grandes

forêts, et il n'est pas besoin de l'y aller chercher, les rivières en amènent et en couvrent la côte; on pourroit charger mille vaisseaux de celui qui flottoit dans les environs.

L'eau de la Sudger est excellente : elle se décharge dans la baie; mais on ne peut la remonter avec des bâtimens à rames que dans le tems du flux. J'y éprouvai un autre inconvénient : les arbres, que la violence des vents y fait tomber, y frappent les bateaux avec force, parce que le courant y est rapide; plusieurs troncs demeurent enfoncés sous l'eau, et mon canot, ayant donné contre l'un d'eux, fut percé du coup qu'il reçut, et dans un instant il fut rempli d'eau. Nous nous hâtâmes de gagner le rivage où nous eûmes de la peine à échouer; là nous réussîmes à boucher sa voie d'eau, assez pour nous permettre de regagner l'embouchure de la rivière. Ses bords sont plantés d'arbres grands et superbes, je ne crois pas qu'on en voie de plus beaux ailleurs; ils pourroient fournir d'excellens mâts aux vaisseaux : il y en a qui ont plus de huit pieds de diamètre, quatre hommes, en joignant les mains, ne pouvoient les embrasser. Le poivrier, et la fausse canelle qu'on nomme l'*écorce de Winter*, y sont très-communs. Ces beaux arbres, malgré la rigueur du climat, sont animés par une foule innombrable de perroquets et d'autres oiseaux

du plus brillant plumage. La chasse des oies et des canards nous fournissoit des repas excellens et variés; nous avions des poissons en abondance, et ce port Famine étoit pour nous un port d'abondance.

J'y ai souvent suivi les traces que les animaux y imprimoient sur le sable; mais je n'ai pu en voir aucun. J'y ai trouvé plusieurs cabanes, et pas un Indien. Tout le pays, renfermé entre ce port et le cap Forward, est très-agréable; la terre y semble produire toutes les plantes utiles : elle y est arrosée par trois belles rivières et plusieurs ruisseaux.

Je vins un jour au cap Forward, qui est à quatre lieues du port, et je désirois aller plus loin encore; mais l'orage et une pluie violente nous forcèrent de nous arrêter, d'y descendre pour y allumer un grand feu et y sécher nos habits. Il y avoit si peu de tems que les Indiens avoient quitté la place où nous nous établîmes, que le bois à demi-brûlé qu'ils y avoient abandonné, étoit chaud encore. A peine avions-nous allumé notre feu, que nous en vîmes briller un autre sur la rive opposée, dans la Terre de Feu. C'étoit probablement un signal que les Américains auroient entendu : nous nous embarrassâmes peu de le deviner; et, après avoir séché nos habits et pris quelques rafraîchissemens, nous traversâmes le

Cap pour nous assurer de la direction du détroit; nous vîmes qu'elle étoit vers le couchant, en tirant un peu vers le nord. Les montagnes que je voyois dans l'éloignement me parurent d'une hauteur immense, taillées presque à pic, et couvertes de neige, de leur cime jusqu'à leur base.

Je fis aussi quelques incursions le long de la côte du nord. Pendant plusieurs milles, la campagne se présenta sous un aspect digne de piquer la curiosité du voyageur; la terre, en quelques endroits, étoit couverte de fleurs qui égaloient celles de nos jardins par leur éclat, par la variété de leurs couleurs et le parfum qu'elles exhaloient. Sans l'extrême rigueur des hivers, ce pays pourroit devenir, par la culture, un des plus beaux de la terre. J'avois fait dresser à l'entrée du bois une petite tente près d'un ruisseau, où trois hommes lavoient notre linge. Ils s'endormirent sur ses bords; mais, après le coucher du soleil, les rugissemens des bêtes féroces vinrent les réveiller : les ténèbres et l'espèce d'abandon où ils se trouvoient dans ce lieu solitaire, en augmentoient encore l'horreur à leur imagination effrayée. Ces hurlemens, qui devenoient toujours plus aigus, annonçoient l'approche des animaux qui les poussoient, leur force prouvoit leur taille : la terreur les glaça; ils se levèrent tremblans, et parvinrent à faire un grand feu, qu'ils eurent

soin d'entretenir. Sans doute, ce feu empêcha ces animaux de pénétrer jusqu'à la tente; mais ils rodèrent autour toute la nuit, en rugissant d'une manière effrayante: à la pointe du jour, ils disparurent, à la grande satisfaction de nos matelots, transis de peur.

Dans ce port, non loin du lieu où le Dauphin étoit à l'ancre, il y a une montagne dont la forêt avoit été abattue; et nous pensâmes que c'étoit dans le voisinage que les Espagnols avoient fait un établissement. Un de nos matelots, en traversant cette montagne, s'aperçut qu'en un lieu la terre résonnoit sous ses pas, comme s'il y eût eu un souterrain; il revint, repassa, trouva que l'effet étoit toujours le même, et soupçonna qu'il y avoit là quelque chose d'enterré. Il m'en informa; nous nous y rendîmes, munis de bêches et de pioches. Je fis ouvrir la terre, aucun vestige souterrain ne s'offrit à nos yeux : il ne parut pas même que jamais la terre y eût été remuée. Comme nous retournions au travers des bois, nous trouvâmes deux crânes extraordinaires, qui, à l'inspection des dents, paroissoient avoir appartenu à quelques bêtes de proie; mais nous ne pûmes en deviner l'espèce.

Nous avions fait notre provision d'eau, notre provision de bois ; nous nous étions rafraîchis; rien ne pouvoit donc nous retenir dans le port

Famine, et nous en partîmes le 5 janvier pour rentrer dans l'Océan, et y chercher les îles de Falkland. Un vent contraire nous fit franchir avec lenteur le canal entre les îles Sainte-Élisabeth et Saint-Barthelemi, les deux goulets, et l'espace qui les sépare; la marée nous força même de jeter l'ancre pour n'être pas forcés de reculer plus loin que nous ne le voulions. J'étois dehors des deux goulets; épuisé de fatigues, je crus devoir prendre quelque repos, et j'entrai dans ma chambre. Je n'y fus pas long-tems, que j'entendis le talonnement du vaisseau sur un banc; je sautai de mon lit, et courus sur le pont. Je vis que le vaisseau avoit donné sur un banc fort dur, mais heureusement il faisoit un calme profond. Je fis porter une ancre en arrière où il y avoit plus de profondeur, l'ancre prit fond, et le vaisseau coula vers lui, et se dégagea. Il n'y avoit pas quinze pieds d'eau où nous touchions, et la dernière sonde avoit donné treize brasses; de sorte que le fond s'étoit élevé subitement de soixante-trois pieds. Aucun navigateur n'a fait mention de ce banc d'autant plus dangereux qu'il se trouve sur la route, entre le cap des Vierges et le premier goulet, à une distance égale des côtes opposées : il a plus de deux lieues d'étendue et une largeur presque égale; on en découvre quelques pointes lorsque la mer est basse, la mer

brise sur d'autres : un bon vent rendroit ce banc funeste à un vaisseau qui viendroit y donner. Nos chaloupes découvrirent un canal entre le banc et le rivage méridional, et les deux vaisseaux y jetèrent l'ancre.

Nous ne marchions qu'avec de grandes précautions ; nos canots nous précédoient pour sonder : ils trouvoient toujours le fond très-inégal. Nous étions à peu près hors du canal, et nous attendions la Tamar qui étoit encore loin derrière nous, lorsqu'on me vint avertir que notre grand mât étoit fendu par le haut. J'y montai sur-le-champ, et le trouvai fendu en effet dans une longueur considérable. Sans doute, nous devions ce dommage à un violent coup de vent que nous avions essuyé il y avoit quelques jours ; nous ne pouvions que le fortifier avec une jumelle, et nous nous trouvâmes bien de cet expédient.

Des vents variables, quelquefois violens, quelquefois foibles, nous suivirent jusqu'à la pleine mer. Déjà nous avions perdu la terre de vue, quand il nous fallut attendre la Tamar. Le 12, j'aperçus de nouveau la terre, et j'imaginai que les îles qui paroissoient devant moi, étoient celles de Sebald de Wert : elles avoient en effet l'apparence de trois îles ; mais en nous approchant, je trouvai qu'elles étoient réunies par une terre basse,

basse, dont la courbure formoit une baie profonde. Je dirigeai les vaisseaux vers cette terre ; elle s'étendoit bien avant vers le midi, et je ne doutai plus que ce ne fût celle qui est marquée dans les cartes modernes, sous le nom de *New-Islands* (1). Deux chaînes de rochers qui se prolongeoient au loin, semblent en défendre l'approche. Si on en excepte la partie basse, elle n'offre que des rochers escarpés dont les cimes pelées s'élèvent à une grande hauteur; ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec la Terre de Feu. Tandis que je n'étois occupé qu'à l'observer, j'entrai dans une baie dangereuse où la mer devient si agitée au moindre vent qu'il est impossible de s'approcher du rivage. Les loups marins et les oiseaux y couvrent la mer et la terre; nous y vîmes plusieurs baleines nager lentement autour de nous.

Après notre sortie de cette baie, je m'approchai de la côte septentrionale; le calme nous y surprit, la pluie tomba avec une violence extrême. Bientôt des lames plus élevées que je n'en avois vu encore, venant du couchant, coururent avec tant de rapidité que nous nous attendions à quelque ouragan ; elles nous portèrent vers le rivage avec violence, et nous y auroient brisés,

(1) Les îles Malouïnes ou Falkland.

si un vent frais du sud-est n'étoit venu à notre secours : il nous éloigna de cette côte ; mais bientôt après le ciel se chargea de nuages épais, et la pluie devint plus forte ; elle eût accéléré notre naufrage, si nous ne nous étions pas trouvés à quelque distance de la terre.

Le lendemain, 14 janvier 1765, nous côtoyâmes le rivage, et découvrîmes une petite île basse et unie, couverte de hautes touffes d'herbes qui avoient l'apparence de buissons. Nous allâmes six lieues plus loin, et en vîmes une seconde plus basse, pierreuse, éloignée de la terre de trois lieues, qui forme en cet endroit une baie profonde. La mer écumoit dans presque tout cet espace, et nous annonçoit les rocs qu'elle cachoit. Nous cherchâmes à entrer dans la baie. La côte, depuis l'île Pierreuse, s'étendoit au levant dans un espace de sept à huit lieues ; elle étoit terminée par deux îles basses. En nous approchant davantage, nous vîmes une ouverture qui avoit l'aspect d'une baie enfoncée, et nous envoyâmes nos canots pour la reconnoître ; mais le vent s'étant renforcé, le ciel s'étant couvert de brouillards, il fallut nous éloigner, et nous n'évitâmes qu'avec peine les deux îles basses. La mer étoit très-agitée, et je craignois avec raison que cette tempête ne nous devînt funeste, ainsi qu'à nos canots exposés à la merci des vagues. Cependant, vers le soir,

le ciel s'éclaircit, et je revins vers l'ouverture d'où la crainte de nous perdre nous avoit éloignés. Bientôt nous aperçûmes un des canots à une très-grande distance. Je m'en approchai ; c'étoit celui de la Tamar, qui, après avoir reconnu l'ouverture, y avoit pris terre, et s'étoit ensuite exposé à l'impétuosité des lames, à l'obscurité des brouillards et à la pluie, pour venir nous annoncer que cette ouverture offroit une baie commode. Nous y tendîmes avec toutes nos voiles, et nous trouvâmes qu'elle surpassoit même nos espérances. L'entrée est large d'un mille, l'ancrage y est par-tout sûr, et l'on a près du rivage un fond suffisant. Cette baie en a deux petites où l'on peut mouiller en toute sûreté : chacune d'elles est embellie par un ruisseau qui vient s'y rendre, et dont les eaux sont pures et fraîches. Peu après, nous entrâmes dans une baie plus étendue encore, qui offre le plus beau port du monde, et que nous nommâmes *port Egmont :* l'entrée est éloignée de sept lieues de la petite île Pierreuse, qui peut servir à y conduire les navigateurs. A trois lieues, au couchant du port, on voit une pointe de terre remarquable par le sable blanc dont elle est couverte, et où les vaisseaux peuvent, à l'ancre, attendre le vent favorable pour entrer dans le port.

Nous jetâmes l'ancre dans le port Egmont,

et là nous vîmes revenir l'autre canot. Tous les vaisseaux de l'Angleterre pourroient mouiller dans sa vaste enceinte à l'abri de tous les vents. Au nord, il est défendu contre les vagues par des îles entre lesquelles il n'y a point de passage pour les vaisseaux, excepté dans un seul que le vent du couchant rend dangereux, et que les écueils dont il est semé rendent plus dangereux encore. Une multitude de ruisseaux se déchargent dans cette baie, et donnent les plus grandes facilités pour y faire sa provision d'eau. Les oies, les canards, les sarcelles et d'autres oiseaux si trouvent si abondamment que la satiété nous en fit perdre le goût. Un canot revenant de la chasse, nous rapportoit ordinairement soixante-dix oies, et sans tirer un coup de fusil; on ne les chassoit qu'avec des pierres. Mais on n'y trouve point de bois; quelques troncs d'arbres flottent le long des côtes, amenés sans doute par les vents des bords du détroit de Magellan. Le céleri, l'oseille sauvage y donnent un secours salutaire contre le scorbut; on y trouve des coquillages de toutes les espèces. Les loups marins et les pingoins y sont en si grand nombre, qu'on ne peut marcher sur la terre sans les faire fuir par troupes; on rencontre encore le long des côtes des lions marins, dont plusieurs sont d'une taille énorme. Cet animal nous parut très-formidable; l'un d'eux

m'attaqua inopinément, et j'eus bien de la peine à m'en dégager. Nous leur donnâmes souvent la chasse, et un seul de ces terribles animaux se défendoit pendant une heure contre douze chasseurs qui avoient de la peine à le tuer. J'avois avec moi un excellent chien, mais une morsure d'un lion marin le mit presqu'en pièces. Et ce ne sont pas les seuls animaux qu'on doit redouter sur ces côtes. Un de nos officiers me raconta qu'il avoit vu quatre animaux assez semblables à des loups, qui s'étoient avancés avec férocité pour attaquer les gens du canot où il étoit; et que, n'ayant point d'armes à feu, ils avoient été contraints de fuir leur attaque. J'allai le lendemain sur la rive méridionale, et nous aperçûmes un énorme lion de mer; nous l'attaquâmes, et pendant le combat, un de ces quadrupèdes vus la veille accourut sur nous; mais il tomba mort au premier coup de feu qu'il reçut. J'aurois désiré le prendre vivant, et nous y aurions réussi, si son attaque eût été moins inopinée. A quelque distance que ces animaux vissent nos matelots, ils couroient tout de suite sur eux; et dans ce jour on en tua cinq. Ce quadrupède que nos gens appeloient *un loup*, a beaucoup de ressemblance avec le renard, excepté dans sa taille et dans la forme de sa queue : il est de la grosseur du chien ordinaire, et ses dents sont longues et

tranchantes. On en trouve un grand nombre sur ces côtes; d'où y sont-ils venus? C'est ce qu'on ne peut dire; car ces îles sont éloignées de cent lieues du Continent. Ils se creusent des terriers comme les renards. Autour de leurs trous, nous avons souvent vu épars des membres de loups marins, et des peaux de pingoins qu'ils dévorent. Pour éloigner ces animaux, nos gens mettoient le feu aux herbages, et la campagne étoit en feu pendant plusieurs jours; ils couroient alors çà et là pour chercher une autre retraite.

La terre de ces îles est noire, friable, et sous cette première couche est un lit de terre glaise légère; elle pourroit être cultivée avec succès. Le chirurgien de la Tamar choisit un terrain près de l'aiguade, l'environna d'une haie, et y planta divers légumes qui pourront être utiles à ceux qui viendront y relâcher après nous.

Pendant le séjour que nous y fîmes, nous forgeâmes une grande quantité d'ouvrages de fer qui nous étoient nécessaires. On y donnoit chaque jour à l'équipage un excellent déjeûné; c'étoit une soupe de gruau et de céleri sauvage. Je pris possession de ce port et des îles adjacentes, au nom du roi de la Grande-Bretagne.

Ces îles paroissent être l'île Pepis de Cowley (1).

---

(1) *Voyez* son voyage, tome IV, page 306.

Il est dit dans la relation de ce voyage, qu'il vit la terre sous le 47° de latitude méridionale, qu'elle lui parut inhabitée, qu'elle a une très-belle baie où mille vaisseaux pourroient être à l'ancre en sûreté; qu'on y voit un nombre prodigieux d'oiseaux; que la côte paroissoit être très-poissonneuse, mais il ajoute que la violence du vent étoit telle qu'il lui fut impossible d'y aborder, et qu'il fut obligé de cingler vers le midi jusqu'au 53° de latitude. Tous les traits avec lesquels il distingue l'île Pepis conviennent aux îles Falkland, excepté la latitude qu'il lui assigne, et les bois qu'il crut y voir; mais, quant à ce dernier point, l'immense quantité de glaieuls et de joncs qui y croissent, donnent, par leurs tiges élevées et rapprochées, l'apparence d'une forêt, surtout à une certaine distance : les Français qui y descendirent en 1764, y furent trompés comme Cowley. Quant à la latitude, on a cru d'abord qu'il y avoit erreur dans les chiffres, et que 51 écrits d'une main tremblante ou peu exercée, avoient été pris pour 47; mais, dans une relation écrite par Cowley lui-même, et déposée dans le Museum britannique, on a trouvé 47° 40′ en toutes lettres; et comme il est certain qu'il n'y a point de terre à cette latitude, on peut croire que Cowley s'est trompé en l'observant : le tems étoit mauvais, et son but n'étoit point de prendre

des mesures exactes. D'ailleurs sa carte est très-conforme à celle qu'on a faite depuis : on y voit même le détroit qui sépare les deux principales îles, lesquelles reçurent le nom de *Falkland* par John Strong, qui les visita en 1689, comme il donna le nom de *Falkland-Sond* au détroit même (1).

Il y a des raisons pour croire que le premier qui a vu ce pays fut le capitaine Davis, associé de Cavendish, et qui naviguoit dans ces mers en 1592. Sir Richard Hawkins vit deux ans après une terre qu'on croit être la même, et qu'en l'honneur de la reine Elisabeth, il lui donna le nom de Virginie d'Hawkins. Long-tems après, elles furent aperçues par deux vaisseaux français qui étoient vraisemblablement de Saint-Malo, et c'est la raison qui les fait appeler par Frezier *les Malouïnes*, nom qui leur a été conservé par les Espagnols, qui les possèdent aujourd'hui. Je séjournai dans le port Egmont jusqu'au 27 janvier; ce jour, nous mîmes à la voile par un vent du couchant; mais à peine en étions-nous dehors, que le vent devint un orage, lequel nous enveloppa d'un brouillard épais qui nous cachoit la vue des îles Pierreuses, et nous exposoit au danger de nous briser contre elles ou contre des rocs.

(1) *Voyez* la note de la page 28 de ce volume.

Heureusement le brouillard se dissipa, et nous longeâmes la côte orientale : après avoir suivi cette direction pendant l'espace de cinq lieues, nous découvrîmes un cap remarquable et un rocher voisin ; je donnai à celui-là le nom de *la Tamar*. Nous prolongeâmes notre course dans la même direction cinq lieues plus loin, et découvrîmes un rocher éloigné de la terre d'environ cinq milles ; je le nommai *Editone :* sur la terre et vis-à-vis étoit un cap qui reçut le nom du *Dauphin ;* la distance entre les deux caps est de huit lieues. Il paroît qu'il y a là un grand enfoncement que j'appelai *canal de Carlîle ;* mais nous vîmes ensuite que cet enfoncement étoit l'entrée du détroit qui sépare les deux îles principales. Je suivis les côtes six lieues plus loin encore, et toujours au levant : la terre me parut dans tout cet espace semblable à la côte orientale de la côte des Patagons ; elle n'offre à l'œil que des dunes, sans un seul arbre : on n'y découvroit que de hautes touffes de joncs et de glaieuls.

La terre tourne ensuite vers le midi, jusqu'à deux îles basses, éloignées de la terre d'environ un mille. Là est un grand enfoncement que je nommai *canal de Berkeley,* (c'est celui que les Français ont nommé *la Baie-Française*). Nous allâmes encore à quelques lieues de là ; mais la côte devenant dangereuse par la multitude de

rochers et de brisans qui la bordent jusqu'à une grande distance du rivage, nous résolûmes de nous arrêter. Le pays prend dans sa partie méridionale un aspect plus sauvage; il ne montre qu'une côte aride et désolée : les monts n'y sont que des rocs nus et escarpés, dont le coup d'œil est triste et affreux. La mer devenoit houleuse, et pouvoit nous jeter sur cette côte; je fis tourner la proue vers le nord, et bientôt nous perdîmes de vue ces îles Falkland, dont nous avions parcouru environ soixante-dix lieues de côte.

Nous cinglions vers le continent de l'Amérique, et nous le découvrîmes le 6 février. Dans cette traversée, le plus grand danger que nous courûmes fut occasionné par les baleines; elles rodoient autour de nous en très-grand nombre. Nous fûmes au moment de donner sur un de ces énormes poissons; un autre inonda notre pont de l'eau qu'il y souffla. Je tendois vers le port Désiré, où je devois trouver un vaisseau destiné à m'apporter les vivres nécessaires à la longue navigation que j'allois entreprendre : en découvrant le port, je vis aussi ce vaisseau; c'étoit la Floride, bâtiment en mauvais état, et que par cette raison il falloit décharger : il étoit dangereux de le faire dans un canal étroit où le flot étoit si rapide, mais la nécessité m'y forçoit. J'entrai dans le port; mais le lendemain la Tamar

et la Floride nous firent des signaux de détresse, et je leur envoyai tous mes canots. Ces deux vaisseaux chassoient sur leurs ancres, et alloient être jetés sur la côte. On parvint avec peine à les sauver de ce danger; le lendemain ils y furent exposés de nouveau, et nous les en sauvâmes encore. Ces difficultés qui se succédoient, me firent renoncer au projet de décharger la Floride; je la fis réparer, et jumeler son mât de misaine endommagé. Je lui prêtai ma forge pour faire les ferrures nécessaires, et la mis en état de se rendre dans le détroit de Magellan, où je pourrois la décharger sans crainte. Il fallut faire des réparations à peu près semblables à la Tamar: son gouvernail étoit presque hors d'état de servir, je le fis rassurer aussi bien qu'il étoit possible, espérant trouver dans le détroit le bois nécessaire pour lui en faire un autre.

Le 13, la Floride étant réparée, je fis passer sur son bord un de mes officiers qui avoit une parfaite connoissance du détroit, avec quelques matelots pour l'aider; je lui prêtai deux de mes canots, et je pris les siens pour les faire réparer. J'ordonnai alors à son maître de se rendre au port Famine, où je comptois la devancer; et j'attendis que la Tamar put me suivre. Elle le fit le lendemain.

Nous partîmes donc, et peu d'heures après

nous découvrîmes la Floride qui s'étoit écartée trop au levant. Je continuai ma route, et vis un vaisseau qui sembla nous suivre, et régler sa marche sur la mienne; ce qui me fit naître des soupçons. Après avoir passé le premier goulet, j'attendis la Floride qui étoit loin derrière nous : je revis ce vaisseau encore; j'imaginai qu'il vouloit mettre obstacle à notre navigation, et je me mis en état de défense. Il s'y mit aussi, en conservant l'avantage du vent. Nous demeurâmes dans cette situation jusqu'au soir, que le flux nous portant vers le rivage méridional, je fus obligé de jeter l'ancre. Le vent changea durant la nuit, et le jour naissant nous montra notre antagoniste à trois lieues de nous. C'étoit le moment où la marée pouvoit nous faciliter l'entrée du second goulet, et je résolus d'en profiter; mais, voyant le vaisseau inconnu mettre à la voile et nous suivre, je vins mouiller près du cap Grégoire, fis remonter nos canons que j'avois fait mettre à fond de cale, et ordonnai qu'on les plaçât d'un seul côté. Le vaisseau que j'observois, s'approchoit sans arborer de pavillon ainsi que nous, et nous faisoit errer de conjectures en conjectures. Dans ce moment, la Floride, qui venoit se ranger auprès de nous, donna sur un banc de sable, et y demeura échouée. Alors le vaisseau inconnu arbora pa-

villon français, et envoya deux canots au secours de la Floride : j'y envoyai deux des miens, avec ordre de remercier les Français d'une manière honnête, mais de ne pas leur permettre de monter à bord. La prudence sembloit me prescrire cette précaution ; mes ordres furent exécutés, nos bateaux réussirent à remettre à flot notre vaisseau d'avitaillement, et vinrent me dire que le vaisseau étranger paroissoit avoir un équipage nombreux et beaucoup d'officiers.

A six heures du soir, nous nous remîmes en marche, entrâmes dans le second goulet, en sortîmes, et vînmes jeter l'ancre à la hauteur de l'île Sainte-Elisabeth. Le vaisseau français mouilla dans un endroit peu sûr, au midi de l'île Barthelemi, et j'en conclus qu'il ne connoissoit pas bien le canal. Nous cinglâmes le lendemain entre les deux îles dont je viens de parler, et passâmes sur un banc que des navigateurs regardent comme très-dangereux ; ils conseillent de raser de près la côte occidentale de l'île Sainte-Elisabeth, d'où l'on peut en sûreté cingler au midi. Des vents variables, entremêlés de calme, nous retardoient ; ils suspendoient notre marche, et je résolus de nous faire traîner par des canots à la rame dans le port Famine : à six heures du soir du 20 février, nous y laissâmes tomber l'ancre, et bientôt après le vaisseau français qui

nous avoit suivis, passa devant nous, dirigeant sa course au midi. Je conjecturai qu'il venoit des îles Falkland, où les Français avoient alors un établissement, et qu'il venoit reconnoître le détroit, ou y chercher du bois pour sa colonie. Nous fûmes occupés pendant les cinq jours qui suivirent, à décharger la Floride que je renvoyai en Angleterre, et mettant à la voile avec la Tamar, je partis du port Famine, pour franchir le détroit avant que la saison fut trop avancée. Nous vîmes la pointe Anne, la pointe Shut-up, et cinglâmes vers le cap Forward, mais avec un vent très-foible. Dans cette route, nous aperçûmes le vaisseau français à l'ancre, touchant presque de sa poupe à une forêt dont il avoit abattu plusieurs arbres. Je sus à mon retour en Angleterre que ce vaisseau étoit l'Aigle, commandé par M. de Bougainville, et que son but avoit été de faire provision de bois pour la nouvelle colonie que la France avoit établie aux îles Falkland.

De la pointe Shut-up, au cap Forward, il y a sept lieues; le détroit y a huit lieues de large: le vent étoit toujours très-foible, et dans un jour il faisoit presque le tour du compas; mais il leur succéda ensuite des vents assez forts, et des rafales subites et si violentes qu'à chaque fois il falloit plier toutes les voiles : nous nous sou-

tînmes cependant contr'elles; mais nous cherchions de l'œil un lieu où nous pussions jeter l'ancre. Il y avoit une baie à deux lieues au midi du cap Forward, j'y tendois, je la fis sonder, et y entrai enfin : un ruisseau d'eau fraîche s'y jette dans la mer. Nous y demeurâmes à l'ancre jusqu'au lendemain : alors nous nous remîmes en route, vîmes le cap Holland, puis le cap Gallant qui en est à cinq lieues. Ce dernier est très-élevé ; c'est une espèce de roc taillé à pic. Plus au midi est l'île Charles : au levant du cap Holland est la baie Wood ; elle est belle, sablonneuse, et offre un ancrage sûr. Les montagnes qui bordent ici le détroit des deux côtés, sont, je crois, les plus hautes, les plus affreuses qu'on puisse voir, à l'exception peut-être des Cordelières ; elles sont escarpées, hérissées de pointes aiguës, et couvertes de neige de leur sommet à leur base.

Depuis le cap Gallant la direction de la côte tourne au couchant jusqu'à la pointe du passage qui forme la partie orientale de la baie Elisabeth ; c'est une terre basse d'où part un banc qui s'étend au loin. C'est dans cet espace que sont répandues les îles Charles, Monmouth et Rupert; elles rendent le canal fort étroit : il n'est que de deux milles vis-à-vis de la dernière. Il faut laisser ces îles au midi, et côtoyer le rivage septentrional. Nous le

fîmes, et vînmes jeter l'ancre dans la baie Elisabeth, où nous trouvâmes un fond très-sûr. Un ruisseau d'une eau excellente vient s'y décharger.

Malgré la bonté du fond, des rafales violentes nous mirent en danger dans cette baie; il fallut employer nos forces, notre expérience et nos ancres pour nous maintenir contr'elles, ou pour regagner le terrain qu'elles nous avoient fait perdre. Le tems se modéra ensuite, et nous partîmes le 1er. mars pour continuer notre route. Nous vîmes la baie Musèle, plus loin la rivière Batchelor, puis le canal de Saint-Jérôme; mais nous tentâmes vainement d'aller plus loin : le vent se calma, le reflux nous fit rétrograder, et nous vînmes jeter l'ancre à la nuit près de la rivière Batchelor. Dans cette route, nous vîmes d'abord des feux, et ensuite des pirogues près du canal de Saint-Jérôme; ces pirogues nous suivirent, nous approchèrent, tournèrent autour de nous; mais il n'y en eut qu'une qui osa nous aborder, et dont les hommes vinrent à bord. Cette pirogue étoit mal construite, et l'étoit d'écorce d'arbres. Ceux qui la montoient étoient au nombre de sept, quatre hommes, deux femmes et un enfant : ils paroissoient très-misérables, étoient nus, à l'exception d'une peau très-puante de loup marin jetée sur leurs épaules;
ils

ils étoient armés d'arcs et de flèches qu'ils nous présentèrent pour quelques grains de collier ou autres bagatelles : les flèches, longues de deux pieds, sont faites de roseaux, et armées d'une pierre verdâtre ; les arcs sont longs de trois pieds, et la corde est faite de boyau.

Près de la rivière Batchelor est un banc sur lequel flottent des goémons, plantes marines, espèces d'algues ; ils servent à le faire reconnoître et à l'éviter : il paroît que ses bords sont peuplés ; car nous y vîmes beaucoup d'hommes nus à qui nous fîmes des présens de rubans, de grains de verre ou rassades, et ils en furent enchantés. Je descendis, et les visitai à mon tour ; ils me reçurent avec toutes les expressions de l'amitié : ils s'empressèrent d'apporter des fruits qu'ils venoient de cueillir, et de me les offrir, ainsi qu'à mes officiers, qui seuls étions venus à terre pour ne pas les effrayer. Ces fruits et quelques moules paroissent faire la plus grande partie de leur subsistance.

Nous nous éloignâmes de ces bords le lendemain ; mais nous fîmes peu de chemin ; le vent nous laissa, la marée nous fut contraire, et nous força de jeter l'ancre sur un banc : nous avions passé le canal de Saint-Jérôme, et le cap Quad n'étoit plus qu'à huit milles de nous. Dans cet endroit du canal les marées sont extrêmement

fortes, mais irrégulières; elles vont au levant depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq du lendemain, et ensuite de cinq à neuf du jour suivant, dans une direction opposée : le vent se leva, et nous repoussa dans le canal de Saint-Jérôme, où nous nous trouvâmes dans le plus grand danger, environnés de rocs contre lesquels la mer se brisoit avec violence; nos ancres purent à peine nous sauver. Heureusement le vent s'affoiblit, et la marée vint nous favoriser; nous en profitâmes : quand elle nous redevint contraire, il nous fallut chercher une baie que nous trouvâmes sur le rivage septentrional au levant du cap Quad, qui en est à plus d'une lieue; mais nous ne pûmes jamais y parvenir, et il fallut revenir à l'embouchure de la rivière Batchelor.

Nous luttions depuis près d'un mois pour franchir le détroit, et nos vains efforts ne nous découragèrent point : repoussés une fois encore vers cette rivière Batchelor, je résolus de la visiter : je la remontai pendant un espace de quatre milles; elle est profonde, et large dans quelques parties : l'eau en est très-bonne; mais pour y parvenir, il faut être favorisé de la marée.

Le 5 mars, aidés par le flux, traînés par nos bâtimens à rames, nous espérâmes entrer dans la baie que j'avois fait reconnoître; le fond en étoit excellent, six vaisseaux peuvent y être en

sûreté; mais nous ne pûmes y arriver : je n'en pus trouver un autre, et nous demeurâmes dans le canal jusqu'au lendemain, exposés au calme et à la marée, sur un banc où nous avions jeté l'ancre. Enfin, nous franchîmes le cap Quad, et nous vînmes aborder dans une petite baie, près d'une île pierreuse; nous y trouvâmes une multitude de coquillages de différentes espèces. La Tamar, qui n'avoit pu nous suivre, jeta l'ancre à quelque distance. Un calme parfait nous y arrêta : le détroit est là d'environ quatre milles de large; il est bordé des deux côtés de montagnes couronnées de rochers nus, escarpés, couverts de neige, cachés dans les nuages; elles semblent n'être que des ruines d'un monde bouleversé, et offrent l'aspect le plus affreux.

Les marées étoient encore très-fortes et très-irrégulières. Nous parvînmes à cinq lieues au couchant du cap Quad, dans un petit havre défendu par deux gros rochers entre lesquels on jette l'ancre. Il ne peut guères recevoir plus d'un vaisseau. Nous y passâmes la nuit, et le lendemain un brouillard épais nous environna; je descendis à terre dès qu'il fut dissipé, et j'y trouvai beaucoup de coquillages, mais point d'habitans. Près de là est une superbe cascade, et plus loin des baies commodes, où les plus grands vaisseaux pourroient se retirer en pleine

sûreté. Nous remplîmes notre canot de très-belles moules, et retournâmes à bord.

Un vent frais vint enfin hâter notre course : nous passâmes le cap Monday, puis celui d'Upright, situé sur la côte méridionale ; mais là, nous essuyâmes un orage assez violent : un ciel chargé d'épais nuages ne nous laissa voir des écueils que lorsque nous fûmes sur eux ; nous n'eûmes que le tems de nous détourner rapidement pour éviter le naufrage : ces écueils dangereux sont au nord du dernier des caps dont j'ai parlé, à environ trois lieues de distance. Le ciel s'éclaircit, nous vîmes la partie du détroit qu'on nomme *la Longue-Rue*, et nous y tendîmes en rasant de près le rivage méridional, dans l'espérance d'y trouver un abri sûr ; mais bientôt un nouvel orage nous fit rebrousser chemin jusqu'à trois lieues au levant du cap Monday. Nous trouvâmes dans ce lieu une baie profonde, où nous jetâmes l'ancre près d'une île qui en occupe le fonds. Nous fûmes heureux de l'avoir trouvée ; car les vents, la pluie nous auroient exposés à de plus grands dangers encore. La mer élevoit des lames énormes qui se brisoient avec fureur sur les rochers voisins ; elles nous forcèrent à quitter encore notre situation dans cette baie qui forme au fond un bassin dont l'entrée n'est pas profonde ; mais l'intérieur

l'est suffisamment pour les vaisseaux. Nous y restâmes jusqu'au 15 mars, forcés à cette inaction par une tempête continuelle, des brumes impénétrables, et une pluie constante.

Dans cet intervalle, je fis visiter la côte, où l'on trouva des baies sûres et commodes, où l'on vit des Américains qui nous donnèrent un chien; et l'une de leurs femmes offrit aussi son enfant qu'elle allaitoit. Peut-être on se trompa sur le sens de son offre; mais si elle fut en effet ce qu'on l'a cru être, elle prouve une grande dégradation dans les sentimens les plus naturels, ou une pauvreté extrême qui fait taire la nature.

Cette longue pluie, en se dissipant, nous laissa voir toutes les montagnes couvertes de neige, et l'hiver prit subitement possession de ces contrées tristes et sauvages. Nos matelots, presque sans vêtemens, étoient roidis par le froid et percés par les pluies; je leur fis distribuer deux balles de gros drap de laine, ressource utile pour eux comme pour les officiers.

Nous recommençâmes notre route et nos efforts, repassâmes le cap Monday, et nous reposâmes la nuit dans une des baies qui le touchent. La pluie, les vagues nous inondoient encore, nous essayâmes en vain d'aller plus avant le lendemain; ce ne fut que dans l'après-midi que nous nous remîmes à lutter contre les vents et

les flots. Nous ne pûmes les vaincre; et forcés de reculer, nous vînmes jeter encore l'ancre dans la baie que nous avions quittée deux jours auparavant, et y passâmes deux jours au milieu de la tourmente, battus par des rafales, percés par une pluie qui nous glaçoit. Un coup de vent terrible ébranla le vaisseau, lui fit perdre sa situation; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous réussîmes à l'y remettre.

Le 21, nous sortîmes, pour la troisième fois, de cette baie; nous fîmes de nouveaux efforts pour vaincre le courant qui nous étoit contraire. Nous gagnâmes quatre milles, et le vent s'étant calmé, nous en perdîmes deux rapidement : heureux de trouver un mouillage qui nous permit de conserver le foible avantage que nous avions gagné. Nous y passâmes une nuit désagréable : la mer étoit si agitée, que nous préférâmes nous remettre en route plutôt que d'y demeurer exposés sans nous mouvoir. Une pluie continuelle ajoutoit à nos fatigues. Tant d'obstacles ne ralentirent point notre ardeur; au milieu des peines et des dangers, nos équipages furent gais, ils parurent contens; et ce que nous n'osions espérer, ils jouissoient d'une santé constante.

Le 22 mars, je m'aperçus que la marée nous devenoit favorable, et je me hâtai d'en profiter. Nous atteignîmes encore une fois la baie située

au levant du cap Monday, où la Tamar, moins malheureuse que le Dauphin, nous attendoit à l'ancre. Cette baie a un fond sûr, deux ou trois vaisseaux de ligne pourroient trouver place pour s'y amarrer.

Déjà la mer du Sud nous envoyoit des vagues aussi fortes que j'en eusse jamais vues, nous marchions vers elle, et nous nous apercevions de nos progrès. Le 23, vers le soir, nous mouillâmes dans une baie très-sûre, au fond de laquelle se trouve un canal profond qui peut servir à la faire connoître : elle est à une lieue au levant du cap Upright, et est formée par une île basse. Nous y passâmes deux jours, pendant lesquels je fis chercher une baie au couchant du même cap qu'il est facile de découvrir, parce qu'il est très-élevé et taillé à pic; au midi, il présente un coup d'œil effrayant : il est bordé jusqu'à une grande distance de rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brise avec un bruit horrible. Le 26, nous quittâmes notre asile pour le franchir; mais, sur le soir, le ciel se couvrit, le vent s'éleva, nous ne vîmes nul endroit sur la côte méridionale où nous pussions nous réfugier pendant la nuit : il fallut se diriger vers la côte opposée. Je fis marcher la Tamar devant nous, je lui fis allumer des feux, et tirer un coup de canon toutes les fois qu'elle croiroit devoir changer de

route. Le vent nous devint contraire, et augmenta de violence; la tempête fut plus effrayante; le ciel et la terre se confondoient dans les sombres nuages qui les couvroient. La pluie sembloit annoncer un nouveau déluge, et nous allions nous trouver au sein d'une nuit ténébreuse, au milieu d'un canal environné de rocs et d'écueils. Nous voulûmes plier une de nos voiles, elle fut emportée avant que nous eussions pu y réussir; les vagues énormes inondoient notre vaisseau en s'y brisant. Bientôt nous perdîmes de vue la Tamar, et nous passâmes une nuit bien pénible. A trois heures et demie du matin, nous nous trouvâmes près d'une terre très-élevée sur le rivage du Sud, et nous nous en éloignâmes aussi promptement que nous le pûmes : la tempête ne diminuoit pas; au contraire, elle sembloit prendre de nouvelles forces, et la pluie tomboit par torrens. A chaque instant nous nous attendions à voir le vaisseau se briser contre un écueil. Le jour commença à poindre, mais ne put nous montrer la terre dont nous étions peu éloignés. A six heures, nous vîmes le rivage méridional, et bientôt après la Tamar; ce fut une grande joie pour nous. Il étoit inutile de lutter contre une tempête si constante, et nous résolûmes de revenir dans la baie dont nous étions partis le jour auparavant, à celle au levant du cap Monday.

Les deux vaisseaux y jetèrent l'ancre vers le soir. Les vagues nous y secouoient avec violence; mais nous nous trouvions encore trop heureux d'avoir pu gagner un mouillage.

Les obstacles que nous trouvións prenoient leur source dans la saison trop avancée; alors le passage du détroit est aussi difficile que dangereux. Les vents très-forts et variables, les tempêtes, la rapidité des courans, des pluies dont on a peu d'exemples ailleurs, des brouillards si épais qu'on ne distingue rien à deux fois la longueur du navire, rendent cette navigation presque impraticable.

Nous passâmes les deux jours suivans dans cet asile, mais non sans trouble et sans crainte. La Tamar y fut jetée près des rochers : elle fit de vains efforts pour s'en retirer, et nous appela à son secours. Nous y courûmes, et parvînmes à la retirer du danger. Mais le lendemain, la mer s'agita d'une manière effrayante; les vagues, qui nous assailloient, s'élevoient plus haut que nos mâts; et, comme le fond sur lequel nous étions ancrés étoit mauvais, nous étions dans une crainte continuelle de voir nos cables coupés. Si ce malheur nous étoit arrivé, notre vaisseau auroit été mis en pièces sur les rochers voisins, et sur lesquels la mer brisoit avec une fureur inconcevable, et un bruit semblable à celui du tonnerre. Nous

prîmes toutes les mesures possibles, commandées par le tems et les circonstances. Ce ne fut que le premier avril que la tempête cessa; mais le ciel étoit toujours obscur, et la pluie ne diminuoit point. Toujours occupés à prévenir les dangers qui nous environnoient, nous réparions nos cables, nous prenions des situations différentes, nous faisions chercher une retraite plus sûre. On trouva deux autres baies sur le rivage septentrional, et l'on y vit des Américains. Leurs pirogues étoient d'une construction bien différente de celles que nous avions vues dans le détroit. Elles étoient faites de planches cousues ensemble, au lieu que les autres n'étoient que d'écorces d'arbres, nouées aux deux bouts, et traversées dans le milieu par un morceau de bois court pour les tenir ouvertes, ainsi que les enfans font dans les bateaux fabriqués avec des cosses de pois. Cependant ces Américains, qui avoient des pirogues plus sûres, paroissoient plus stupides qu'aucun de ceux que nous avions rencontrés. Ils étoient nus, malgré la rigueur du froid: ils n'avoient qu'une peau de veau marin jetée sur leurs épaules; un morceau de baleine pourrie et infecte étoit le mets dont ils se régaloient. L'un d'eux découpoit cette charogne avec les dents, et en présentoit les pièces à ses compagnons, qui les dévoroient avec la voracité gloutonne des bêtes féroces. Ils n'étoient pas

sans désirs, sans envie; car l'un de nos matelots s'étant abandonné au sommeil, ils lui coupèrent le derrière de son habit avec une pierre tranchante qui leur sert de couteau.

Le 4 avril, nous tentâmes encore de nous avancer près de l'embouchure du détroit, et nous parvînmes à gagner la baie située au levant du cap Upright sur le rivage méridional. Nous y jetâmes l'ancre, et nous occupâmes à couper du bois, à faire notre provision d'eau. Dans cet intervalle, sept ou huit Américains parurent dans une pirogue sur la pointe occidentale de la baie, descendirent à terre, et y firent du feu. Nous les invitâmes, par tous les moyens que nous pûmes imaginer, à venir sur nos vaisseaux; tous nos signes furent inutiles. Alors je résolus d'aller à eux; je m'embarquai dans mon canot, et m'introduisis auprès de ces sauvages, en leur faisant des présens de peu de valeur, mais qui leur firent plaisir. Nous fûmes bientôt bons amis; j'envoyai un canot chercher du pain, et je demeurai seul avec eux sur le rivage. Dès que mes gens furent de retour, je partageai le biscuit qu'ils avoient apporté entre ces bons Américains, et je remarquai avec surprise que lorsqu'ils laissoient tomber quelques morceaux, aucun d'eux n'osoit le ramasser sans ma permission. Nos gens coupoient de l'herbe pour des moutons que nous conser-

vions encore à bord; dès que les Américains s'en aperçurent, ils coururent en arracher, et en eurent bientôt rempli notre bateau. J'étois touché de leur attention; et, en leur en témoignant ma satisfaction, je leur fis beaucoup de plaisir. Ils s'attachèrent à nous, et nous suivirent lorsque nous revînmes à notre vaisseau; mais, lorsqu'ils en furent près, ils s'arrêtèrent, et le regardèrent avec une surprise mêlée de terreur. Je les invitai encore à y monter, je ne pus y déterminer que quatre ou cinq, et encore avec beaucoup de peine. Je leur fis des présens, ils se rassurèrent. Pour les amuser, l'un de nos officiers joua du violon, d'autres dansèrent. Enchantés de ce spectacle, impatiens d'en témoigner leur reconnoissance, ils envoyèrent l'un d'eux à leur pirogue; il en rapporta un petit sac de peau de loup de mer, rempli d'une graisse rouge dont il frotta le visage du joueur de violon, et m'auroit fait le même honneur si je ne m'y étois refusé; il fit tous ses efforts pour vaincre ma modestie, et j'eus beaucoup de peine à échapper aux marques d'estime qu'il vouloit me prodiguer. Après leur avoir donné quelques heures de divertissement, je leur fis entendre qu'ils devoient se rendre à terre; mais ils avoient tout oublié pour le plaisir qu'ils trouvoient avec nous, et ce ne fut pas sans peine qu'on pût les déterminer à nous quitter.

Le 7 mars, nous reprîmes notre route par un très-beau tems : nous passâmes le cap Upright ; déjà nous en étions à quatre lieues, quand le vent s'affoiblit, et nous laissa en butte au courant qui nous étoit contraire : nous perdîmes du terrain ; mais un vent du couchant s'étant élevé durant la nuit, nous avançâmes au travers de l'obscurité qu'un brouillard épais répandoit autour de nous. Peu d'heures après, le vent se renforça, la mer s'enfla, la pluie tomba avec force ; loin d'avancer, nous rétrogradions encore : nous prîmes le parti de nous rapprocher du rivage méridional, où nous découvrions une baie, et nous y jetâmes l'ancre. Elle est à quatre lieues au couchant du cap Upright ; elle n'a d'autre inconvénient qu'un fond peu sûr ; mais les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents : c'est une des meilleures retraites que nous eussions trouvées encore dans le détroit. Nous n'en jouîmes pas long-tems, et le vent s'étant apaisé, nous fîmes deux lieues et demie plus avant vers l'embouchure du canal. La nuit nous força de nous arrêter dans une bonne baie que nous découvrîmes difficilement, et d'où une rafale violente fut sur le point de nous chasser avant que nous eussions pu y jeter l'ancre. Si nous n'avions pu lui résister, nous eussions passé une nuit effrayante dans le canal ; car le vent devint

un ouragan terrible, accompagné de pluie et de neige.

Nous nous remîmes en route le lendemain par un vent assez violent. Nous passâmes le cap Pillar, reconnoissable à deux roches coupées en forme de tours qui terminent son sommet; plus loin est une île bordée de rochers, qui présente l'apparence d'une meule de foin.

Au delà du cap Pillar le détroit s'élargit; il peut avoir près de huit lieues; il est bordé de terres d'une hauteur médiocre : au nord l'île est moins élevée; au sud elle est plus nette, et il y a moins de dangers à la suivre : toutes deux sont coupées, et leurs bords sont rapides. Là est l'île Westminster, située plus près de la côte septentrionale : près de l'embouchure, celle-ci est bordée d'îlots et de rochers, sur lesquels la mer se brise avec violence. Du dernier cap à celui qu'on nomme *Déseada*, la côte tourne au sud; ce sont là les bornes de la Terre de Feu : à sept lieues du cap Désiré sont des écueils dangereux que Narborough a nommé *les Juges;* des lames, semblables à des montagnes, tombent sur eux, et s'y brisent d'une manière effrayante.

Arrivé enfin à la bouche du détroit, je redoutois à chaque instant de voir s'élever un vent contraire qui nous forçât d'y rentrer; heureusement il venoit entre le midi et le levant : je

mis toutes les voiles dehors pour nous éloigner le plus vîte qu'il nous seroit possible de ces lieux dangereux; nous fîmes près de trois lieues par heure. A huit heures du soir, nous étions à vingt lieues de ces côtes redoutables. Je facilitai, j'allégeai la marche de mes vaisseaux par tous les moyens que je pus imaginer, et ces moyens la rendirent aussi plus sûre.

Les difficultés et les dangers que nous essuyâmes pourroient faire croire qu'il est imprudent de tenter ce passage, et que le plus sûr est de doubler le cap Horn. J'ai passé par l'un et l'autre chemin, et je préfère celui que je viens de décrire; mais il faut le traverser dans le mois de décembre : alors le tems est beau, constant, agréable; une flotte entière pourroit le franchir en trois semaines : on y trouve un avantage inestimable; c'est une grande abondance de plantes salutaires, telles que le cochléaria et le céleri, des fruits, et plusieurs autres végétaux antiscorbutiques; ce sont elles qui nous firent supporter les plus grands dangers, les travaux les plus pénibles, auxquels nous fûmes exposés pendant près de trois mois : on y a la facilité d'y faire des provisions de bois et d'eau douce; mais, pour jouir de ces avantages sans rien qui les contrebalance, il ne faut pas y naviguer dans la saison orageuse de l'équinoxe.

Dès que nous fûmes sortis du détroit, nous nous dirigeâmes au couchant, puis au nord, jusqu'à ce que nous eussions découvert l'île de Masafuero (1) ; nous en étions alors à dix-huit lieues, et ne découvrîmes point encore celle de Juan-Fernandès ; les nuages qui obscurcissoient l'horizon du côté du nord nous en déroboient la vue. Au coucher du soleil, nous étions encore à sept lieues de la première. Nous passâmes la nuit en panne, et le lendemain j'envoyai des canots pour visiter les bords et le fond de la côte orientale ; ils n'y purent prendre terre, et je les suivis avec le vaisseau à trois milles de distance : la partie septentrionale me parut autant inaccessible que l'orientale ; elle est bordée de rocs qui s'étendent au loin. Nous renoncions presqu'au dessein d'y aborder, mais avec regret ; car l'aspect en est riant. Des forêts en couvrent une partie ; vers le nord, il y a des clarières couvertes d'un beau tapis vert où paissoient des chèvres sauvages. Nos bateaux vinrent nous dire que vers le midi, il y avoit un banc à une assez grande distance du rivage, sur lequel on pouvoit jeter l'ancre, et que vis-à-vis il y avoit une cascade superbe dont l'eau étoit très-bonne. Nos

(1) Masafuero est presqu'à la même latitude de Juan-Fernandez.

teaux étoient revenus chargés d'une multitude de poissons pris à la ligne le long du rivage.

Nous jetâmes l'ancre sur ce banc le 28 avril, et nous envoyâmes nos canots à terre pour chercher une place où l'on pût faire provision d'eau et de bois; mais, comme la côte étoit remplie de rochers, contre lesquels la mer se brisoit avec violence le long du rivage, je fis prendre à mes gens des corselets de liége dont je m'étois pourvu avant mon départ: ils donnent de l'aisance au nageur, et l'empêchent de se briser contre les rochers; la descente se fit avec facilité, et nous nous pourvûmes de ce qui nous étoit nécessaire. On court là d'autres dangers dont les corselets ne peuvent défendre : on y est exposé à des poissons énormes et voraces, connus sous le nom de *goulus de mer;* plusieurs fois quelques-uns de nos gens furent sur le point d'en être dévorés. L'un de ces poissons, long de plus de vingt pieds, s'approcha du bateau, et se saisit, à la vue des matelots, d'un gros veau marin qu'il avala d'un seul trait. Un autre dévora encore un veau marin à mes yeux, près de l'arrière de mon vaisseau. Nos gens tuèrent quelques chèvres, dont la chair étoit d'un goût excellent. L'une de ces chèvres avoit été prise et marquée; son oreille droite avoit été fendue d'une manière qui n'annonçoit point un accident. Le poisson y

est si abondant, qu'à la ligne et en peu d'heures, on pouvoit en prendre pour nourrir l'équipage pendant plusieurs jours. Quelques-uns de ces poissons pesoient jusqu'à trente livres, et tous étoient de bon goût.

Sur le soir, les lames s'enflèrent si fort, que le canot fut obligé de revenir sans reprendre le canonnier et un matelot qui remplissoient nos pièces d'eau : on découvrit encore une aiguade plus commode, où la lame se brisoit avec moins de force qu'où nous étions, et nous y remplîmes dix de nos tonneaux. J'envoyai un canot reprendre le canonnier et le matelot qui n'avoient pu même se rendre à la nouvelle aiguade; mais la lame étoit si grosse qu'ils n'osèrent s'y hasarder. Je leur fis dire que selon les apparences il y auroit quelque coup de vent durant la nuit, qui chasseroit le vaisseau du banc où il étoit ancré, et qu'on se verroit alors dans la nécessité de les abandonner. Cette considération fit mettre le canonnier à la nage, et il revint au canot; mais le matelot dit qu'il se noyeroit infailliblement, s'il se hasardoit à le suivre, quoiqu'il eut un corselet de liége : il préféra une mort naturelle, et se détermina à rester dans l'île; il fit des adieux fort tendres à ses camarades, et leur souhaita toute sorte de bonheur. Cependant un des quartiers-maîtres ne pouvant se résoudre

à l'y abandonner, prit avec lui le bout d'une corde, se jeta au travers des vagues, et nagea jusqu'au rivage où le matelot déploroit son sort. Il lui montra les suites qu'auroit son étrange résolution, et en lui parlant, lui passa adroitement un nœud coulant autour du corps, et cria aux matelots du canot de tirer la corde dont ils tenoient l'autre extrémité : on le traîna ainsi jusqu'au bateau ; mais il avoit avalé tant d'eau qu'il paroissoit être sans vie lorsqu'on l'eut retiré de la mer. Ils le suspendirent par les pieds, il reprit ses sens, et le lendemain on ne s'aperçut pas qu'il eût souffert.

Ce jour, je nommai M. Mouat capitaine du Dauphin sous mes ordres ; M. Cumming le remplaça comme capitaine de la Tamar, et M. Carteret, lieutenant sur la frégate, vint prendre la place que ce dernier laissoit vacante sur mon vaisseau. Ces dispositions faites, nous levâmes l'ancre, et cinglâmes au nord ; c'étoit le 30 avril.

En suivant encore les bords de l'île, nous pûmes découvrir un lieu plus propre à faire de l'eau que ceux dont nous nous étions servis. Deux jours après je me dirigeai vers le couchant pour chercher la Terre-de-Davis, qu'on place sous le 27e degré 30 minutes de latitude, à cent lieues au couchant de Copiapo. Je la cherchai

vainement pendant huit jours, et ne voyant aucune apparence de la découvrir, j'abandonnai cette recherche, et cinglai entre le nord et le couchant, jusqu'à ce que j'eusse rencontré les vents alisés ; alors mon plan étoit de me diriger à l'occident, et de chercher les îles de Salomon, ou quelques terres nouvelles.

Le 10 mai, nous vîmes autour du vaisseau des dauphins et des bonites ; puis l'oiseau solitaire, dont le plumage, brunâtre sur le dos et aux extrémités des ailes, est blanc dans tout le reste du corps ; son bec est court, ainsi que sa queue. Trois jours après, nous vîmes plusieurs poissons d'une taille énorme ; on les nomme *grampuses* : il y avoit tant d'oiseaux autour de nous, que je crus être dans le voisinage de quelque terre ; mais du plus haut des mâts, on ne découvrit rien dans toute l'étendue de l'horizon. Le 26, nous vîmes deux oiseaux très-remarquables : ils étoient de la grandeur de l'oie, et s'élevoient à une grande hauteur ; leur plumage avoit la blancheur et l'éclat de la neige ; leurs cuisses étoient noires. Un espace calme, borné par une mer houleuse, aida encore à me persuader que j'avois passé au midi de quelques îles.

Le 22, par un vent léger nous fûmes tourmentés par des vagues si élevées, si rapides, que

nous nous trouvâmes dans un danger continuel de perdre nos mâts. Pour échapper plus promptement à ce danger, je cinglai vers le nord, afin de trouver plutôt les vents alisés. Le scorbut commençoit à se montrer parmi nos équipages, mes meilleurs matelots en étoient attaqués. Ce même jour nous vîmes deux bonites, et nous aperçûmes plusieurs vols de ces oiseaux qu'on ne rencontre que sous les tropiques. Ceux-ci nous parurent plus gros qu'aucuns de ceux que nous avions déjà vus ; leur plumage est d'un blanc vif, et leur queue n'est composée que de deux longues plumes.

Je vis encore deux autres grands oiseaux quelques jours après : ceux-ci avoient le plumage noir, un collier de plumes blanches; leurs ailes étoient très-étendues, et leur queue garnie de longues plumes; leur vol étoit pesant, ce qui me fit penser qu'ils ne pouvoient s'éloigner beaucoup des côtes. Cependant nous ne découvrions rien, et les vents alisés nous manquoient encore ; j'avois espéré les trouver à six degrés à l'ouest de Masafuero; nous en avions déjà parcouru trente-trois sans en sentir aucun souffle. Le 28, je vis un grand oiseau qui avoit le plumage blanc, nuancé de brun, et un autre qui l'avoit noir, tacheté de blanc : ils étoient grands, très-beaux et assez familiers; ils se seroient posés

sur nos vergues sans le balancement du vaisseau.

Le 31, les oiseaux parurent en grand nombre; cette circonstance et d'énormes lames qui nous venoient du midi, me faisoient toujours mieux penser que la terre n'étoit pas éloignée. Cependant ce ne fut que le 7 juin que nous la découvrîmes ; il étoit alors une heure du matin. Nous suspendîmes notre course, et le jour nous montra une petite île basse à deux lieues de nous : plus loin, à trois ou quatre lieues d'elle, on en découvrit une plus étendue. Je cinglai vers la première; elle nous offroit une perspective riante; elle étoit ceinte d'une plage d'un beau sable blanc. L'intérieur étoit planté de grands arbres dont les branches touffues étendoient au loin leur ombre, et formoient, sans arbrisseaux, des bosquets délicieux, Elle paroissoit avoir cinq lieues de tour; mais la mer se brisoit avec tant de violence autour, qu'elle nous parut inabordable. Bientôt nous pûmes nous convaincre qu'elle n'étoit point déserte; des hommes parurent sur la grève, armés de piques longues d'environ seize pieds : ils allumèrent des feux qui, sans doute, étoient des signaux; car l'instant d'après nous en vîmes briller sur l'autre île.

J'envoyai chercher un mouillage; mais le canot fit le tour de l'île sans trouver de fond : le rivage

étoit bordé d'un roc de corail très-escarpé. Le scorbut faisoit alors les plus grands ravages sur nos équipages; et les malades, qui s'étoient traînés sur le tillac pour contempler cette terre fertile, apprirent avec désespoir que la nature leur en défendoit l'entrée : ils voyoient une multitude de cocotiers chargés de fruits, dont le suc laiteux est peut-être l'antiscorbutique le plus puissant que l'on connoisse; ils croyoient y voir des limons, des bananes et d'autres fruits délicieux; ils voyoient le rivage semé d'écailles de tortues. Ces rafraîchissemens les auroient promptement rendus à la vie; une ceinture de rocs les éloignoit de leur portée autant que s'ils en eussent été séparés par la moitié du globe : en les voyant, ils n'en furent que plus malheureux; l'imagination qui allège les maux quand elle est animée par l'espérance, les rend plus cruels lorsqu'elle en est abandonnée.

Je ne pus renoncer d'abord à l'espoir de trouver quelque adoucissement à leurs maux. Je fis le tour de l'île avec les vaisseaux; les Indiens accoururent sur la plage en poussant des cris, en faisant des gambades : souvent ils s'approchoient du bord, agitant leurs piques d'un air menaçant, et se jetant ensuite à la renverse, où ils demeuroient quelques instans étendus comme s'ils eussent été morts, sans doute pour nous faire

comprendre qu'ils nous tueroient si nous tentions de descendre. Nous remarquâmes qu'ils avoient planté deux piques dans le sable, au bout desquelles ils avoient attaché un morceau d'étoffe qui flottoit au gré du vent, et devant lequel plusieurs se prosternoient, comme s'ils eussent invoqué une divinité tutélaire. Durant ma navigation autour de l'île, mes canots sondoient le long du rivage; mais, lorsqu'ils voulurent s'en approcher, les Indiens jetèrent des cris effroyables, manioient leurs lances avec fureur, et menaçoient avec de grosses pierres ramassées sur la rive. Nos gens n'y répondirent que par des signes d'amitié et de bienveillance, leur jetèrent du pain et de brillantes bagatelles qu'ils ne daignèrent pas regarder; ils retirèrent à la hâte quelques pirogues qui étoient sur le bord, et les portèrent dans les bois; ils s'avancèrent ensuite dans l'eau, et paroissoient épier le moment de saisir notre canot pour le tirer sur le rivage. Nos matelots craignant d'en être massacrés, brûloient d'impatience de les prévenir en faisant feu sur eux; mais l'officier qui les commandoit les en empêcha. Le soin de notre conservation m'auroit fait recourir à la force pour obtenir des rafraîchissemens qui nous devenoient indispensables; mais ç'auroit été une inhumanité atroce que de leur ôter la vie pour prévenir des desseins que peut-être ils n'avoient

pas, et sans qu'il en résultât aucun avantage pour nous.

Ces Indiens sont d'une couleur tannée et bien proportionnés; ils ont l'air très-vigoureux et sont très-agiles: je n'ai pas vu d'hommes aussi légers à la course. Ne pouvant aborder cette île nulle part, je la quittai pour visiter l'autre. Nos recherches ne furent pas plus heureuses ici : nous découvrîmes qu'elle étoit formée par plusieurs péninsules liées par des langues de terre si étroites, si basses, qu'elles sont presque au niveau de la mer, qui brise sur elles avec violence. Chaque vaisseau envoya son canot armé pour sonder et découvrir si ces îles ou cette île n'avoient point de baie où l'on pût pénétrer. En l'approchant, les cocotiers, qui élèvent leurs rameaux épais et chargés de fruits au dessus des autres arbres, étoient ce qui nous frappoit le plus, et ce que nous regrettions davantage de ne pouvoir atteindre.

Dès que les habitans de ces îles virent nos canots s'approcher, ils accoururent en foule sur le rivage, armés de lances et de massues; ils les suivirent et leur faisoient des gestes menaçans pour les empêcher d'aborder. Je fis tirer par dessus leurs têtes une pièce de huit livres de balles; le bruit leur inspira un effroi qui leur fit prendre la fuite avec précipitation, et se cacher

dans les bois. Enfin nos bateaux revinrent nous dire qu'il n'y avoit nul moyen d'y descendre, qu'il n'y avoit point de fond, même tout près du rivage. L'impossibilité d'en tirer aucun secours pour nos malades, nous pénétra de douleur : nous les nommâmes *îles du Disapointement* (1), et je les quittai pour en chercher quelque autre.

Le 9 mai, vers le soir, nous découvrîmes une île nouvelle à six ou sept lieues devant nous. Nous nous arrêtâmes pendant la nuit, et au point du jour, nous nous en trouvâmes à trois lieues; elle nous parut longue et basse : le rivage est une belle plage de sable blanc bordé d'un rocher de corail; elle présente un aspect agréable, et est embellie par de beaux arbres, entre lesquels on distingue le cocotier. Nous en suivîmes la côte à la distance de demi-mille. Dès que les Indiens nous aperçurent, ils allumèrent de grands feux, sans doute pour répandre l'alarme parmi les habitans les plus éloignés, et coururent sur le rivage armés de lances et de massues.

On apercevoit au delà des terres de ce côté de l'île, un grand lac salé dont l'étendue paroissoit

---

(1) Elles sont les îles que Le Maire a nommées *îles Sans-Fond*. Voyez son voyage, tome II, page 365.

être de deux ou trois lieues, et n'étoit séparé de la mer vers le couchant que par une langue de terre très-étroite : il y avoit dans ce lac un îlot éloigné d'une lieue de la pointe vis-à-vis laquelle nous étions arrêtés. Là est un village que les ombrages d'un bois de cocotiers garantissoient des rayons brûlans du soleil. J'envoyai sonder ; mais nos canots trouvèrent toute la côte bordée par-tout d'un rocher aussi escarpé qu'un mur de corail. Nous nous mîmes en travers de cette entrée, où nous vîmes une centaine d'Indiens s'avancer dans l'eau jusqu'à la ceinture, en bon ordre : ils avoient pour armes la lance et la massue ; l'un d'eux portoit une longue perche, au haut de laquelle étoit attachée une pièce de natte que nous prîmes pour un drapeau. Ils faisoient continuellement de grands cris, et bientôt après plusieurs grandes pirogues descendirent le lac pour se joindre à eux. Nos canots leur faisoient tous les signes possibles d'amitié, et les pirogues s'en approchèrent ; j'espérois qu'il s'établiroit entre nous un commerce de bienveillance, mais je me trompois : il parut que leur dessein étoit d'échouer nos bateaux sur le rivage. Dans cet instant plusieurs Indiens s'élancèrent des rochers dans la mer, et nagèrent vers nos canots ; l'un d'eux sauta dans le bateau de la Tamar, s'y saisit de la veste d'un matelot, se

jeta à la nage entre deux eaux, et ne reparut que près du rivage, où il rejoignit ses compagnons. Un autre prit la corne du chapeau du quartier-maître, et la tira vers lui au lieu de le lever, ce qui avertit son possesseur de le retenir. Nos gens souffrirent toutes ces tentatives avec patience, et les insulaires triomphoient de leur impunité.

Mais n'ayant pu réussir de trouver un mouillage en ce lieu, nous suivîmes la côte jusqu'à la pointe la plus occidentale de l'île; nos bateaux nous suivirent la sonde à la main, et ne trouvèrent point de fond. Parvenus à cette pointe, nous découvrîmes une autre île à quatre lieues vers le couchant de celle où nous étions. Nous nous étions éloignés de celle-ci d'environ une lieue : les insulaires nous voyant éloigner, nous suivirent dans deux doubles pirogues ; ils en avoient élevé les voiles; chacune d'elles portoit trente hommes armés à leur manière : ils passèrent entre le vaisseau et le rivage, et paroissoient cingler sur nos canots pour les attaquer. Je fis signe à ceux-ci de leur donner la chasse ; ils coururent sur elles; les Indiens s'épouvantèrent, laissèrent tomber leur voile, et ramèrent vers le rivage avec une vîtesse surprenante. Ils arrivèrent, échouèrent leurs pirogues, et se réunissant à d'autres de leurs compagnons, se présentèrent pour défendre leur île; ils étoient

armés de pierres et de bâtons : nos gens firent feu sur eux ; deux tombèrent ; un troisième, percé de trois balles, eut encore la force de lever une grosse pierre, et mourut en la lançant sur ses ennemis. Il vint tomber près de nos bateaux ; ses compagnons n'osèrent venir enlever son corps, mais ils emportèrent les autres, et se retirèrent sur l'îlot où étoient la plupart des leurs. Nos bateaux revinrent avec les pirogues, longues d'environ trente-deux pieds, d'une construction curieuse, faites de planches travaillées avec soin, ornées en divers endroits de sculpture, et proprement cousues ensemble. La couture étoit recouverte d'une bande d'écailles de tortues artistement attachée, pour empêcher l'eau de pénétrer dans la pirogue, dont le fond étoit très-étroit ; et c'est ce peu de largeur qui obligeoit de les accoupler, en les assujétissant l'une à l'autre par des pièces de bois, de manière qu'elles laissoient entr'elles un espace de six à huit pieds. Un mât étoit placé dans le milieu de chaque pirogue, et la voile étoit tendue entre les deux mâts ; cette voile, faite de nattes, nous parut fort ingénieusement travaillée. Leurs pagaies étoient bien faites, et leurs cordages, qui paroissoient être formés de l'écorce du cocotier, avoient la force des nôtres. Quand ces pirogues

sont à lavoile, plusieurs personnes s'asseyent sur les pièces de bois qui les tiennent unies.

Les vagues qui se brisoient avec violence contre le rivage, nous ôtoient l'espérance de nous procurer des rafraîchissemens dans cette partie de l'île: nous revînmes vers celle que nous avions quittée, pour sonder encore autour de l'îlot ; nous n'y trouvâmes point de fond. Les insulaires s'étoient rassemblés sur la pointe près de laquelle nous les avions mis en fuite; ils enlevèrent les pirogues qui se trouvoient sur le bord de la mer ; mais, pour prévenir un combat qui ne pouvoit produire que des meurtres inutiles, je fis tirer un coup de canon, dont les balles, en sifflant sur leurs têtes, les mirent en fuite.

Nos bateaux parvinrent cependant à descendre sur l'île avant le coucher du soleil; nos gens ramassèrent quelques noix de cocos, et ne virent aucun habitant : des coups de vent, une forte pluie, nous obligèrent de louvoyer pendant la nuit, et nous revînmes le lendemain vis-à-vis de l'île; nos bateaux partirent encore : j'y avois fait descendre tous les malades qui ne l'étoient pas assez pour ne pouvoir quitter leurs hamacs. Nous descendîmes à terre; nous vîmes des cabanes que les insulaires avoient abandonnées, et ne trouvâmes que des chiens qui ne cessèrent

d'aboyer aussi long-tems que nous fûmes sur la terre. Ces cabanes étoient d'une chétive apparence ; toutes étoient couvertes de branches de cocotiers, mais leur situation étoit très-agréable. On y respiroit un air frais et délicieux, à l'ombre d'un grand bois de beaux arbres d'espèces différentes, dont quelques-unes nous étoient inconnues. Les cocotiers fournissent aux habitans presque tous les besoins de la vie, la nourriture, les voiles, les bois de charpente et de construction. Ces habitans n'habitent probablement que les lieux où cet arbre utile se trouve. Le rivage étoit couvert de corail et de coquilles de grandes huîtres perlières. On y en pourroit établir une pêcherie. Les habitans ne se montrèrent que dans l'éloignement. Les hommes étoient nus, les femmes portoient une espèce de tablier qui les couvroit de la ceinture aux genoux.

Nos gens, en visitant une cabane, y trouvèrent un gouvernail déjà rongé de vers, qui nous parut être de fabrique hollandaise ; ils y trouvèrent encore un morceau de fer battu, un de cuivre et quelques outils de fer, que les insulaires avoient reçus sans doute des Hollandais à qui étoit le petit bâtiment qui se servoit du gouvernail. Ce vaisseau se brisa-t-il sur cette côte ? Les habitans avoient-ils tué ceux qui le montoient,

ou étoient-ils revenus dans leur pays? C'est ce qu'on ne pouvoit dire. On ne connoissoit aucune relation qui nous en instruisît; cette île paroissoit avoir été inconnue jusqu'à nous. Si le vaisseau périt sur ces rivages dangereux, il dut laisser de plus nombreux débris ; mais il auroit fallu plus de tems que nous n'en pouvions donner pour faire ces recherches. J'emportai ces débris ; mais nous leur laissâmes un outil qui avoit la forme d'une hache, et dont la tête étoit une coquille d'huître perlière ; peut-être avoit-il été fait à l'imitation d'une hache, et ce qui pourroit le faire croire, c'est qu'il y avoit parmi les outils que j'emportai, un morceau de fer qui paroissoit avoir été fait en partie d'un de ces instrumens.

Près des cabanes des insulaires, il y avoit des bâtimens d'une autre espèce, semblables à des tombeaux ; ils étoient ombragés par de grands arbres : les murs et le comble en étoient de pierres ; leur forme étoit celle des tombeaux carrés qu'on voit dans les cimetières de nos villages. Nous trouvâmes aux environs des caisses remplies d'os de morts ; et sur les arbres qui les couvroient, pendoient des têtes, des os de tortues et des poissons d'espèces différentes, renfermés dans des corbeilles de roseaux. Nous prîmes de ces poissons ; il n'en restoit que la peau et les dents :

dents : ils paroissoient avoir été vidés, et la chair en étoit desséchée.

Nos bateaux firent plusieurs voyages à terre pour en rapporter des noix de cocos et des plantes antiscorbutiques, dont l'île est couverte; secours désiré depuis long-tems, et qui rendit la santé à nos malades.

L'eau douce qu'on y trouve est admirable, mais n'y est pas abondante. Les puits qui la fournissent sont si petits, qu'on les dessèche en y puisant deux ou trois fois avec une coquille de coco; mais, comme ils se remplissent de nouveau assez vîte, on pourroit, en les élargissant, les rendre plus utiles.

Nous n'y aperçûmes aucun animal venimeux; mais les mouches y sont insupportables : elles nous couvroient de la tête aux pieds; elles nous tourmentoient dans nos vaisseaux. Nous y vîmes des perroquets, des oiseaux qui nous étoient inconnus, des espèces de colombes d'une beauté si rare, si douces et si familières qu'elles nous approchoient sans crainte, et nous suivoient souvent dans les cabanes des Indiens.

Les insulaires se cachèrent pendant tout le jour : nous n'aperçûmes aucune fumée; sans doute qu'ils craignirent que nous ne découvrissions leur retraite. Le soir, nous nous retirâmes à bord, et le jour suivant nous partîmes

pour visiter la nouvelle île que nous avions aperçue. Celle que nous quittions est à soixante-neuf lieues des îles du Disappointement, et sous le 14e degré 29 minutes de latitude méridionale.

Nous éprouvâmes sur la nouvelle île les mêmes obstacles qui nous avoient repoussés à la précédente. La côte qui se présentoit à nous avoit sept lieues de long, et dans cet espace nous ne trouvâmes point de fond. Les habitans accoururent sur le rivage dès qu'ils nous aperçurent, armés de lances et de pierres; ils nous suivirent le long de la grève : la chaleur étoit si grande, que cette course paroissoit les épuiser : on les voyoit chercher à se donner de nouvelles forces en se plongeant dans l'eau, ou en s'étendant sur le sable que les vagues venoient d'abandonner; puis ils recommençoient à courir.

Dans cet intervalle, nos bateaux sondoient le long de la côte : j'avois défendu à mes gens de faire aucune violence aux insulaires, à moins que la nécessité de leur propre défense ne les y obligeât; j'avois ordonné encore d'employer tous les moyens possibles pour gagner leur bienveillance et leur amitié. Ils s'approchèrent du rivage, et firent entendre qu'ils avoient besoin d'eau; les Indiens les comprirent, et leur firent signe de s'avancer plus loin de la côte; ils les suivirent jusqu'à un village formé de cabanes

semblables à celles que nous avions visitées. Le nombre des Indiens s'y accrut. Nos bateaux rasèrent le rivage le plus près qu'il étoit possible, et les vaisseaux se préparèrent à leur envoyer du secours, et à les soutenir avec l'artillerie.

Nous vîmes alors un vieillard descendre du village, vers le bord de la mer; il étoit suivi d'un jeune homme. Sa taille étoit haute, et il paroissoit vigoureux; une barbe blanche qui lui descendoit jusqu'à la ceinture, lui donnoit un air vénérable. Il sembloit avoir l'autorité d'un chef ou d'un roi. Il fit un signe, et les insulaires se retirèrent à une certaine distance. Il s'avança sur le rivage; d'une main il tenoit un rameau vert, de l'autre il pressoit sa barbe contre son sein. Dans cette attitude, il fit un long discours; sa prononciation cadencée sembloit un chant qui n'avoit rien de désagréable. Nous regrettions de ne pouvoir l'entendre, comme de ne pouvoir en être entendus. Pour lui donner des marques de bienveillance, nous lui jetâmes quelques présens de peu de valeur tandis qu'il parloit encore; il n'y toucha point, il ne permit point aux siens d'y toucher avant qu'il eut achevé sa harangue. Alors il s'avança dans la mer, nous jeta un rameau vert, et prit ensuite les présens. Nous fîmes entendre à ce peuple qu'il devoit poser les armes; la plupart les quittèrent. Un de nos

officiers, encouragé par cette bonté apparente, sauta dans la mer, et gagna la terre à la nage. Les Indiens l'entourèrent, examinèrent ses habits, admirèrent sa veste. Il leur en fit un don; mais, quand il eut donné sa veste, un Indien lui ôta sa cravate, et s'enfuit. L'officier craignit de plus grandes familiarités, et revint au travers des vagues au canot. Cette fuite ne détruisit point la bonne intelligence : plusieurs insulaires vinrent vers nos bateaux; les uns nous apportèrent des fruits, les autres de l'eau douce dans des coquilles de cocos. On espéra en obtenir des perles; on leur montra des huîtres perlières, mais ils ne purent comprendre ce qu'on demandoit. Peut-être on auroit mieux réussi, s'il eût été possible d'y rester plus long-tems; la côte n'y offroit pas un mouillage, il fallut s'en éloigner. La passion de ces insulaires pour les grains de verre, ne permet pas de croire qu'ils négligent les perles, et peut-être on pourroit y faire des échanges avantageux avec des verroteries, des haches et des clous. Nous aperçûmes dans le lac deux ou trois grandes pirogues, dont l'une avoit deux mâts tenus par des cordages.

Nous donnâmes à ces deux îles le nom du *Roi-Georges* : le lendemain nous en découvrîmes une nouvelle; nous cinglâmes vers elle : c'étoit une île qui s'étend du levant au couchant. La ver-

dure qui la couvre en rend l'aspect très-agréable; mais les vagues brisoient sur ces côtes avec un bruit si terrible, le fond en est si mauvais, si semé d'écueils, que nous n'espérâmes pas y aborder. Elle n'a guères moins de vingt lieues de long, et paroît très-peuplée. Elle est à quarante-huit lieues des îles du Roi-Georges; nous lui donnâmes le nom du *Prince-de-Galles*.

Nous cinglions toujours au couchant; bientôt les grosses lames qui nous avoient incommodés, recommencèrent à se faire sentir. Avant qu'elles cessassent, nous avions vu de grandes compagnies d'oiseaux qui dirigeoient leur vol vers le midi, dès que le coucher du soleil approchoit. J'en conjecturai qu'il y avoit quelque terre étendue de ce côté; si les vents nous avoient favorisé, nous l'aurions rencontrée; et si nos matelots n'eussent été malades du scorbut, je l'aurois cherchée. La population de ces îles basses semble annoncer l'existence d'un Continent peu éloigné, dont les habitans s'y sont établis; mais je fus obligé de renoncer à l'espoir de cette découverte.

Le jour suivant, des oiseaux qui voltigeoient autour de nous, nous firent supposer que nous étions dans le voisinage de quelque île nouvelle; nous poursuivîmes notre route avec précaution, parce que ces terres basses ne se voient qu'à une petite distance, et qu'on peut s'y briser avant

qu'on ait soupçonné qu'elles existent. Cependant les trois jours qui suivirent, quoique toujours au milieu d'oiseaux qui erroient autour de nous, ne nous offrirent aucune terre. Déjà nous étions à plus de trois cents lieues de la dernière île que nous avions découverte, lorsque nous aperçûmes une chaîne d'écueils qui s'alongeoit vers le sud, et n'étoit qu'à une lieue de nous.

Une heure après, nous vîmes la terre du haut des mâts; elle offroit l'apparence de trois îles, dont les côtes bordées de rochers, laissoient entrevoir différentes coupures; des écueils innombrables les ceignoient: ces îles nous parurent plus fertiles, plus riches que celles que nous avions visitées; elles étoient fort peuplées, et leurs habitations s'étendoient en groupes le long du rivage. Une grande pirogue se montra à quelque distance des côtes. Je crus que c'étoit une partie des îles de Salomon, et j'espérois en trouver quelques autres d'un accès moins difficile et moins dangereux: cette espérance diminua nos regrets de quitter cette belle contrée sans la mieux connoître; les écueils ne nous permettoient pas de le faire sans la plus grande nécessité. Ces îles sont à trois cent cinquante-deux lieues au couchant de celle du Prince-de-Galles, et sous le 10e degré 15 min. de latitude méridionale. Nous les nommâmes *îles du Danger*.

La vue de ces chaînes d'écueils me fit craindre une nuit alarmante; mes officiers la passèrent sur le pont à observer : de violens coups de vent qui se firent sentir, rendoient nos précautions plus nécessaires encore. Vers les neuf heures, je rentrai dans ma chambre ; mais un bruit que j'entendis au dessus de moi m'en fit sortir avec précipitation : on m'apprit que la Tamar, qui marchoit devant nous, avoit tiré un coup de canon, et que nos gens découvroient des écueils redoutables. Je courus sur le pont, et je vis que cette apparence d'écueils étoit formée par les ondulations de la lune qui perçoient à travers un léger nuage. Nous cherchâmes la Tamar pour la rassurer, et ne la découvrîmes qu'une heure après.

Nous cinglâmes sans rien découvrir jusqu'au 27 juin : à dix heures du matin, nous aperçûmes à huit lieues de nous une île nouvelle; elle étoit vers le midi, et nous y courûmes. A mesure que nous l'approchions, ses côtes parurent s'abaisser jusqu'au niveau de la mer. La verdure, les cocotiers l'embellissoient, et un grand lac en baigne l'intérieur. Elle a environ dix lieues de tour; ses bords sont marécageux, et la mer s'y brise avec violence. Nous en suivîmes les côtes, et envoyâmes nos canots pour sonder et chercher un lieu où nous pussions jeter l'ancre. On ne put en trouver; mais je renvoyai les canots pour

qu'ils cherchassent à débarquer et à nous apporter quelques rafraîchissemens pour les malades. Ils abordèrent avec peine, et nous apportèrent deux cents noix de cocos, qui, dans notre situation, étoient d'un prix inestimable. Nos gens n'y avoient trouvé aucun vestige d'habitations ni d'habitans; ils y trouvèrent des milliers d'oiseaux qui se laissoient tuer dans leurs nids placés au sommet des arbres; ils n'y virent aucun quadrupède. Je crus d'abord que cette île étoit celle que le Neptune-Français nomme *Maluita;* il l'a placée au levant de la plus grande des îles de Salomon; mais, m'étant convaincu du contraire, je la nommai *île du duc d'Yorck*. Il paroît qu'elle étoit inconnue avant nous. Les îles Salomon n'ont été vues que par Quiros, et il ne paroît pas avoir laissé des détails sur sa découverte qui puissent la faire reconnoître (1).

En m'éloignant de cette île, je cinglai vers le nord, pour traverser la ligne et arriver aux îles

---

(1) Ferdinand Quiros n'a découvert en 1606 que les terres australes du Saint-Esprit, nommées aujourd'hui *les Grandes-Cyclades* ou *les Nouvelles-Hébrides*.

Selon le président de Brosses et le savant Fleurieu, les îles Salomon ont été découvertes en 1567 par Mendana : il paroît démontré que ces îles Salomon sont les mêmes que les *Arsacides*, reconnues en 1767 par Carteret, en 1768 par M. de Bougainville, et par

des Larrons. Nous ne découvrîmes de terre que le 2 juillet, sur le soir; elle étoit au nord, à la distance de six lieues : nous louvoyâmes durant la nuit. Aux premiers rayons du jour, cette île nous présenta un coup d'œil charmant : elle est basse, unie, couverte d'arbres où les cocotiers dominent; mais l'accès en étoit defendu par un rivage marécageux, et par les vagues qui se brisoient avec violence sur le rivage; et cette vue tempéra le plaisir qu'elle nous avoit d'abord donné. Nous nous en approchâmes; la population nous en parut nombreuse : un grand nombre d'insulaires se montrèrent sur la plage, et une soixantaine de pirogues se mirent en mouvement et s'approchèrent de nos vaisseaux; elles se rangèrent autour de nous : leurs pirogues, d'une construction bien entendue, étoient très-propres; chacune d'elles renfermoit de trois à six hommes.

Ces insulaires nous considérèrent quelques instans; puis l'un d'eux s'élança dans l'eau, et grimpa ensuite sur le vaisseau comme un chat; il s'y assit en faisant de grands éclats de rire, parcourut tout le bâtiment, s'efforçant d'emporter

---

Surville en 1769. Le nombre de ces îles est de sept à huit. La navigation y est dangereuse, à cause des bancs de coraux formés par les Polypes. M. de la Billardière dépeint ces îles comme très-fertiles, et donnant des points de vue enchanteurs.

tout ce qu'il rencontroit; mais, comme il étoit nu, il ne pouvoit rien cacher. Nos matelots lui mirent une veste et des culottes, ce qui nous divertit beaucoup ; car il avoit tous les gestes d'un singe nouvellement dressé : nous lui donnâmes du pain qu'il mangea avec voracité; enfin, après avoir fait mille tours grotesques, il s'élança du bord avec sa veste et ses longues culottes, et regagna sa pirogue à la nage. Dès qu'il fut de retour, plusieurs l'imitèrent, nagèrent vers le vaisseau, montèrent par les sabords, se saisirent de tout ce qui leur tomba sous la main, et se replongeant à la mer, nagèrent à une grande distance, quoique la plupart d'entr'eux eussent les mains pleines, et les tinssent élevées hors de l'eau pour ne pas mouiller ce qu'ils emportoient.

Ces insulaires sont d'une taille avantageuse et bien faits; leur teint est un bronzé clair. On remarque sur leur visage un mélange d'enjouement et d'intrépidité dont on est frappé; leurs traits n'ont rien de désagréable; leurs cheveux sont longs et noirs, noués derrière en une grosse touffe ou en trois nœuds; quelques-uns ont de longues barbes, d'autres n'ont que la moustache ou un bouquet de barbe à la pointe du menton. Ils ne sont vêtus que par des ornemens, tels que des colliers, des bracelets, des ceintures de coquillages artistement arrangés. Tous avoient les

oreilles percées, sans y avoir rien de suspendu; mais, sans doute, ils y portent quelquefois des choses pesantes, car quelques-uns avoient les oreilles qui pendoient jusques sur les épaules. Un d'eux, qui paroissoit considéré, avoit une ceinture faite de dents humaines; c'étoit apparemment un trophée de ses exploits guerriers. Quelques-uns étoient sans armes; d'autres avoient une espèce de lance, très-large par un bout, garnie des deux côtés, dans une longueur d'environ trois pieds, de dents de goulus de mer, aussi tranchantes que des lancettes. Nous leur demandâmes des noix de cocos en leur en montrant; mais, loin de nous en donner, ils cherchèrent à nous enlever celles que nous avions encore.

Nos canots revinrent nous annoncer qu'ils avoient trouvé un fond propre à jeter l'ancre fort près du rivage; mais qu'il étoit de corail et voisin des écueils. Je crus donc devoir ne pas m'arrêter à cette île pour fournir des rafraîchissemens à nos malades. Mes officiers lui donnèrent mon nom : elle est sous le 1er deg. 18 min. de latitude méridionale.

Nous cinglâmes vers les îles Larrons : divers poissons se présentèrent à nous sur la route; mais nous ne pûmes prendre que des goulus, que la disette nous fit trouver excellens. La dys-

senterie attaqua les matelots, maladie qu'on attribua à la chaleur excessive que nous ressentions, et à des pluies constantes. Déjà notre provision de cocos étoit épuisée; déjà le scorbut se manifestoit avec plus de force : la noix de coco l'avoit suspendue. Elle avoit guéri des hommes dans un état désespéré; elle leur avoit donné des forces et de l'activité : c'est le remède le plus salutaire à cette maladie destructive.

Nous étions poussés par des vents foibles et variables : la mer étoit calme, on avançoit peu; et c'étoit une nouvelle peine de nous savoir si voisins des îles que nous cherchions, d'en sentir si fort le besoin, et de ne pouvoir les atteindre. La chaleur étoit suffocante; la route que nous suivions est en effet la plus brûlante, la plus longue et la plus dangereuse qu'on eût faite encore. Enfin, nous arrivâmes le 22 juillet sous la latitude de Tinian, et nous la cherchâmes. Nous ne découvrîmes de terres que six jours après; c'étoient les îles de Saypan, de Tinian et d'Aguigan que nous vîmes à la fois: dans l'éloignement, elles sembloient n'en faire qu'une. Saypan est la plus occidentale; de la pointe nord de cette île à la plus méridionale de celle d'Aguigan, la distance est de dix-sept lieues : entr'elles est celle de Tinian, séparée de l'une et l'autre par deux détroits larges d'environ deux ou trois lieues.

Saypan est la plus étendue; Aguigan est la plus petite, mais celle dont les terres sont les plus élevées : elle est de forme triangulaire. Nous vînmes jeter l'ancre près de celle de Tinian, sur un fond de gros sable et de corail brisé, à trois quarts de mille d'une chaîne de rochers qui se trouve à quelque distance de la côte, dans le lieu même où le lord Anson s'étoit arrêté avec le Centurion. L'eau y étoit si transparente, qu'on distinguoit encore fort bien le fond à une profondeur de cent quarante pieds.

Dès que nos vaisseaux furent assurés dans leur position, je descendis à terre pour chercher un lieu propre à dresser nos tentes pour nos malades qui étoient nombreux. Nous n'avions pas un matelot exempt de scorbut, plusieurs étoient à la dernière extrémité. Nous trouvâmes des cabanes, élevées l'année dernière par les Espagnols et les Indiens : il n'étoit pas probable qu'on y eût encore à craindre leur arrivée; car le soleil y étoit au zénith, et la saison des pluies avoit commencé.

Après avoir marqué la place de nos tentes, j'entrepris, avec six ou sept de mes officiers, de pénétrer au travers des bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perspectives enchanteresses, ces prairies verdoyantes, émaillées de fleurs, et qu'animent de nombreux troupeaux

qui y paissent en liberté, dont on trouve une description si intéressante dans les voyages du lord Anson (1). Mais le bois étoit si embarrassé de broussailles que nous ne voyions pas à deux toises devant nous, et que, pour ne pas nous perdre dans cette forêt presque impraticable, nous étions obligés de nous appeler les uns les autres. La chaleur excessive nous avoit fait partir en chemise, sans autres vêtemens que nos longues culottes et nos souliers, qui furent bientôt en lambeaux. Nous parvînmes pourtant, mais avec des peines infinies, à traverser ces bois; cependant nous ne trouvâmes au delà que des plaines couvertes de roseaux et de buissons, qui s'élevoient quelquefois jusqu'à la hauteur de nos têtes, et nos jambes embarrassées dans des ronces étoient en sang. Nous étions couverts de mouches de la tête aux pieds; si nous voulions parler, nous en avions la bouche pleine, et plusieurs pénétroient jusqu'à la gorge. Après avoir parcouru ainsi l'espace de trois ou quatre milles, nous aperçûmes un taureau que nous tirâmes, et nous revînmes un peu avant la nuit au lieu de notre débarquement, aussi mouillés que si nous nous fussions plongés dans l'eau, et si harassés, que nous avions peine à nous soutenir.

---

(1) *Voyez* son voyage, tome V, page 358.

Nous envoyâmes chercher notre taureau, et trouvâmes une partie de nos malades à terre.

Le 1er. août, toutes nos tentes furent dressées, et nous nous occupâmes à remplir nos pièces d'eau dans un puits dont l'eau étoit saumâtre et peuplée de vers. La rade où nous étions étoit dangereuse ; le fond étoit de sable, mêlé de masses de corail dures et tranchantes, qui coupent les cables : je fus obligé de les faire garnir de tonneaux vides qui les tenoient tendus, et les empêchoient de frotter sur les coraux ; de plus, je ne fis jeter qu'une seule ancre, toujours dans le but qu'elle ne fût jamais assez lâche pour frotter sur le fond, et mon expédient réussit.

La mer y est très-agitée dans le tems des syzygies (1) ; nous y fûmes assaillis un jour par des vagues si terribles, et qui brisoient avec tant de fureur sur les rocs voisins, que je fus obligé de mettre en pleine mer, et d'y demeurer huit jours, dans la crainte que le cable ne se rompît, et que le vaisseau ne fût jeté sur les rochers.

J'étois attaqué du scorbut, et je fis dresser ma tente sur le rivage ; j'y fis établir aussi la forge de l'armurier, et on répara toutes les ferrures des deux vaisseaux. L'île produit des limons, des oranges amères, des cocos, du fruit à pain,

(1) Aux pleines et nouvelles lunes.

des goyaves et d'autres fruits; mais je ne pus y trouver des melons d'eau, de l'oseille et des plantes antiscorbutiques qu'on disoit y végéter avec force.

Malgré nos fatigues et notre longue navigation au travers de climats divers, nous n'avions pas perdu un seul homme. Ici deux matelots moururent de la fièvre; plusieurs en furent attaqués après avoir été guéris du scorbut. Je crois l'air de cette île mal-sain, au moins pendant la saison des pluies; elles y sont violentes, continuelles, et la chaleur suffocante. Elle est moins ardente sur les côtes de la Guinée, aux Indes occidentales, dans l'île Saint-Thomas, où j'avois été; et ce ciel brûlant n'en est pas le seul désagrément: les mille-pieds, les scorpions, les grosses fourmis noires l'infestent. Nous y vîmes divers insectes inconnus et venimeux; leurs piqûres nous causoient des douleurs aiguës : on trembloit de se mettre au lit où ils se tenoient cachés; on en fut tourmenté sur les vaisseaux comme sur le rivage, parce qu'ils y avoient été portés avec le bois, s'étoient nichés dans tous les recoins, et ne nous laissoient aucun repos.

Dès que nos tentes furent dressées, j'envoyai nos gens à la chasse; on trouva un peu de bétail, mais à une grande distance de notre habitation; et ces animaux étoient si ombrageux qu'il étoit difficile

difficile d'en approcher assez près pour les tirer. Nos détachemens les poursuivirent souvent pendant des jours entiers sans les atteindre, et lorsqu'enfin ils avoient été tués, il falloit les traîner l'espace de sept à huit milles au travers des bois; ils arrivoient à nos tentes couverts de mouches, exhalant une odeur fétide, ne pouvant servir d'aliment. Les chasseurs, après s'être exténués de fatigue, n'en rapportoient souvent que la fièvre.

Nous avions de la volaille avec plus de facilité : les bois étoient peuplés d'animaux de toute espèce; mais la chair en étoit généralement de mauvais goût; elle étoit corrompue une heure après qu'on avoit tué l'oiseau.

L'île abonde en cochons sauvages qui presque seuls nous fournissoient de la viande fraîche; ils sont féroces, et pèsent environ deux cents livres : on peut les tirer avec assez de facilité; mais un nègre qui étoit avec nous, imagina un piége pour les prendre, et y eut du succès; c'étoit un grand avantage : par-là nous étions assurés d'avoir tous les jours de la viande fraîche, et nous pouvions en faire une excellente provision pour les vaisseaux.

Tandis que nous nous occupions de cet objet, M. Gore découvrit un endroit agréable, abondant en bétail, et dont l'accès étoit facile par la

mer ; c'étoit entre le nord et le couchant de l'île. Nous y élevâmes une tente, et chaque jour nos bateaux en rapportoient ce que les chasseurs avoient tué ; mais quelquefois les vagues étoient si violentes qu'il étoit impossible d'aborder, et le canot de la Tamar, qui voulut braver le danger, perdit trois de ses hommes.

Nous étions alors abondamment pourvus de provisions fraîches : chaque jour on faisoit cuire du pain pour les malades ; et comme la fatigue fut moins forte, la fièvre fut moins fréquente. Il y a de beaux poissons sur les côtes, mais ils sont mal-sains : le voyage du lord Anson nous en avertissoit ; mais nous crûmes qu'il n'en condamnoit qu'un trop grand usage : nous en mangeâmes avec sobriété, et cependant ils mirent tous ceux qui en mangèrent en danger de perdre la vie.

Cette île produit aussi du coton et de l'indigo en abondance ; elle seroit d'un grand revenu si elle étoit située dans des mers moins éloignées. Le chirurgien de la Tamar y fit une espèce de jardin qu'il ferma d'un enclos : il y sema différentes graines ; mais les plantes qu'elles produisirent n'étoient pas assez avancées pour en faire usage quand nous partîmes de l'île.

Pendant le tems que nous y demeurâmes, j'envoyai la Tamar reconnoître l'île Saypan, qui,

plus étendue et plus élevée, se présentoit sous un aspect plus agréable. La Tamar y trouva un fond semblable à celui de Tinian : ses gens descendirent sur une très-belle plage sablonneuse, qui s'étend dans une longueur de plus de deux lieues ; ils se promenèrent dans les bois, et y remarquèrent plusieurs arbres propres à faire des mâts de navire. Ils y virent beaucoup de cochons sauvages et des guanaques ou lamas, mais point d'autre bétail, point d'oiseaux, point de ruisseaux ni de sources d'eau douce ; ils aperçurent un grand étang au milieu des terres, dont ils n'approchèrent pas. De grands tas d'huîtres perlières jetés çà et là sur le rivage, firent penser que les Espagnols s'y rendoient en de certains tems de l'année pour y faire la pêche des perles ; d'autres vestiges l'annonçoient encore. Ils y virent encore plusieurs de ces piliers de figure pyramidale, reposant sur une base carrée, dont on lit la description dans le voyage du lord Anson.

Nos malades étant rétablis, je fis embarquer nos tentes, la forge, le four, tout le bagage; et munis de tous les rafraîchissemens que l'île fournit, surtout de deux mille noix de cocos, dont nous connoissions les effets heureux pour le scorbut, nous mîmes à la voile le 1er octobre; nous quittâmes Tinian après y avoir fait un

séjour de neuf semaines. J'espérois trouver la mousson avant d'avoir atteint le méridien des îles Bashées. Le vent fut d'abord foible, il se renforça ensuite; il venoit du couchant, et nous cinglâmes vers le nord. Le 3, nous vîmes l'île d'Anatacan; elle est remarquable par l'élévation de ses terres qui avoient déjà frappé les voyageurs qui nous avoient précédés.

Nous continuâmes de faire voile au nord jusqu'au 10; alors nous nous trouvions sous le 18 degré 33 minutes de latitude : un courant retarda notre course dans cette route. Le 18, nous vîmes des oiseaux de terre dont le vol pesant annonçoit la fatigue. Nous en prîmes un au moment qu'il se posoit sur nos voiles basses; il nous parut d'une espèce rare : il étoit de la grosseur d'une oie; son bec, ses cuisses d'un noir d'ébène, relevoient l'éclat de son plumage plus blanc que la neige; son cou, long d'un pied, étoit aussi menu que celui de la grue; son bec recourbé étoit si long et si gros, qu'il est difficile de comprendre comment les muscles de son cou pouvoient le supporter. Il vécut quatre mois de biscuit et d'eau; mais il dépérissoit chaque jour, sans doute parce que cette nourriture ne lui convenoit pas. Il étoit devenu si maigre qu'il n'étoit plus qu'un squelette quand il mourut. Je croirois que cet oiseau, différent

de toutes les espèces de toucans dont Edwards fait mention, n'a jamais été décrit par les naturalistes. Cet oiseau et ceux qui voloient avec lui, paroissoient s'être écartés de quelques îles au midi de la route que nous suivions, et qui ne sont point marquées sur les cartes.

L'aiguille aimantée demeura dirigée directement au nord pendant trois jours; elle s'en écarta de nouveau, lorsque nous fûmes à six lieues de l'île Grafton, la plus septentrionale des îles Bashées. Je voulois m'arrêter à ces îles, et je cinglai vers elles; mais comme la navigation de là jusqu'au détroit de Banca est très-périlleuse, et qu'un beau ciel, un vent frais nous permettoit d'aller à toutes voiles, je crus qu'il étoit plus prudent de poursuivre ma route, et je me dirigeai vers le couchant.

Le 24, je reconnus les rochers qu'on nomme *les Triangles*, écueils dangereux, situés au dehors de la pointe Prasil; des arbres, de gros bambous se rencontrèrent flottans sur notre route.

Le 3 novembre, à sept heures du matin, nous découvrîmes Pulo-Timaon ou Timor: nous en étions encore à douze lieues. Dampier parle de cette île comme d'un lieu où l'on peut se procurer des rafraîchissemens, et je fus tenté d'y aborder (1); nos viandes salées étoient alors nos

(1) *Voyez* son voyage, tome IV, page 270.

seuls alimens, et elles commençoient à se corrompre. Les brises légères, le calme, les courans ne me permirent d'y arriver que le 5 au soir. Nous y jetâmes l'ancre à environ deux milles du rivage, dans une baie de la côte orientale de l'île.

Nous descendîmes à terre le lendemain pour voir quels vivres nous pouvions y obtenir. Les habitans nous parurent insolens; ce sont des Malais. Dès que nous approchâmes du rivage, ils accoururent en grand nombre sur le rivage, tenant un grand couteau d'une main, et de l'autre une pique armée d'une pointe de fer; à leur ceinture pendoit un redoutable crit. Nous débarquâmes malgré cet appareil menaçant, et nous commençâmes à entrer en pourparlers; mais tout ce que nous pûmes obtenir fut une douzaine de volailles, une chèvre et un chevreau : ils rejetèrent avec mépris des haches, des couteaux que nous leur offrions en échange; ils vouloient de l'argent que nous n'avions pas; enfin ils daignèrent accepter des mouchoirs.

Ce peuple est petit et bien fait; son teint est un noir bronzé. Nous vîmes parmi eux un vieillard vêtu à peu près comme le sont les Persans; tous les autres étoient nus, à la réserve d'une espèce de turban fait avec un mouchoir et de quelques morceaux d'étoffe, dont ils se

ceignent les reins, et qu'ils attachent à une agrafe d'argent. Nulle femme ne parut à nos yeux ; la jalousie peut-être les fit cacher. Leurs maisons, bâties en bois de bambou, sont propres, construites avec régularité, sont élevées sur des poteaux d'environ huit pieds de haut ; leurs canots sont aussi très-bien faits, et quelques-uns sont fort grands. Le pays nous parut fort agréable, et couvert d'arbres. L'île est montueuse, et abondante en choux palmistes et en cocotiers; mais les habitans ne jugèrent pas à propos de nous donner de leurs fruits. Nous y vîmes des rivières, mais nous n'en pûmes connoître les autres productions végétales.

Malgré l'agitation violente de la mer dans la baie où nous étions à l'ancre, nous réussîmes à y faire une pêche abondante; les habitans le virent avec peine; les poissons qui viennent sur leurs côtes leur paroissoient une de leurs propriétés, et ils ne pouvoient voir avec indifférence qu'on les leur enlevât.

Deux belles rivières viennent se jeter dans la baie; l'eau en est bonne et pure, et si supérieure à celle que nous avions, que nous en remplîmes autant de pièces que le canot put en porter deux fois. Tandis que nous étions encore à l'ancre, quelques insulaires nous apportèrent un animal qui avoit le corps du lièvre et les jambes d'un

daim. Un de nos officiers l'acheta. Nous voulions le conserver vivant; mais nous n'avions à lui donner aucune nourriture qui lui convînt, et il nous fallut le tuer; la chair en étoit de très-bon goût.

Pendant trente-six heures que nous fûmes dans cette baie, le tems fut orageux; la pluie, les éclairs, les plus violens coups de tonnerre s'y succédèrent presque sans interruption. Nous nous en éloignâmes le 7, aidés d'un vent de terre; un courant violent nous portoit vers le midi; cette saison étoit la moins favorable pour traverser ces parages; et, lorsque nous eûmes atteint la latitude de Pulo-Condor, nous n'eûmes que des vents foibles, séparés par de longs calmes, interrompus par des pluies violentes et des tonnerres effrayans.

Le 10, nous aperçûmes l'île Lingen, et le lendemain d'autres petites îles, qui nous parurent les îles Domines, ensuite Pulo-Taya, où nous vîmes une jonque chinoise, et au nord de cette île, la très-petite île de Pulo-Toupao.

Cette mer n'est pas profonde : nous pouvions y jeter l'ancre, et l'y jetâmes quelquefois. Le 13, nous découvrîmes un sloup à l'ancre, qui mit pavillon hollandais; il y avoit fort long-tems que nous n'avions vu de bâtiment qui appartînt à

des Européens, et cette vue nous fit plaisir. Après avoir été tourmenté par le vent et un courant, je revins dans le voisinage du sloup hollandais, j'y jetai l'ancre, et lui envoyai mon canot pour en tirer quelques informations; il fut bien reçu, mais bien étonné de ne pouvoir se faire entendre. Il n'y avoit que des Malais sur ce vaisseau; ils se montrèrent polis, offrirent du thé à mes gens, et leur firent beaucoup d'honnêtetés. Ce sloup étoit d'une construction singulière; son pont étoit de bambou, et deux grosses pièces de bois placées aux deux bouts du vaisseau lui servoient de gouvernail.

Le lendemain 15 novembre, nous remîmes à la voile; nous arrivâmes à la hauteur des sept Isles, et bientôt après nous découvrîmes la côte de Sumatra. Nous vîmes les pointes de Manopin, Hill et de Batacarang; nous évitâmes l'écueil dangereux de Frédéric-Hendrick, et passâmes devant l'embouchure de la rivière de Palambam. Nous découvrions la haute terre de Queda-Banca, lorsque nous jetâmes l'ancre. Nous aperçûmes alors plusieurs vaisseaux dont quelques-uns portoient pavillon hollandais. Le fond sur lequel nous nous trouvions étoit bon, et ce fut un bonheur pour nous; car, pendant la nuit, le vent souffla par bouffées violentes, il fit de la pluie, des tonnerres : un tems couvert lui succéda;

mais nous n'en continuâmes pas moins notre chemin. Le 19, nous rencontrâmes un senau de la compagnie anglaise des Indes orientales ; il venoit de Bencolen pour se rendre à Malaca, et ensuite au Bengale. Ce fut une heureuse rencontre pour nous; car nous nous trouvions alors réduits aux provisions que nous avions apportées d'Europe: le bœuf et le porc exhaloient une puanteur insupportable, et le pain fourmilloit de vers; le maître du senau nous envoya un mouton, une douzaine de volailles et une tortue, qui formoient, je crois, la moitié de ses provisions, et ne voulut rien accepter en échange que nos remercîmens. C'est avec plaisir que je lui paye ce tribut de ma reconnoissance; je n'ai pu me rappeler son nom ni celui de son vaisseau, et j'en suis bien fâché.

Nous suivions la côte de Sumatra; mais, parvenus à sa partie méridionale, je jetai l'ancre pour ne pas nous jeter dans les écueils qui s'étendent au nord de l'île Lucipara, dont nous n'étions plus éloignés que de six lieues. Le vent étoit foible, et la marée qui nous étoit contraire ne nous permettoit pas de passer entre ces écueils et Sumatra; nous cinglâmes plus au sud, découvrîmes Java, passâmes entre les îles d'Edam et de Horn, et entrâmes dans la rade de Batavia, où nous jetâmes l'ancre, au levant de l'île Onrust, à quelque

distance des autres vaisseaux qui s'y trouvoient : c'étoit le 27 novembre 1765.

Le lendemain nous nous approchâmes davantage de la ville, que je saluai d'onze coups de canon, qui nous furent rendus. Il y avoit dans cette rade plus de cent vaisseaux de différentes grandeurs, et dans ce nombre un grand vaisseau anglais de Bombay.

La compagnie hollandaise entretient toujours ici un vaisseau amiral. Son commandant est un personnage de conséquence, ou affecte de l'être; il jugea à propos d'envoyer son canot à mon vaisseau, avec une espèce d'officier de mauvaise mine et mal vêtu, qui me demanda qui nous étions, d'où nous venions, quelle étoit notre destination : il me fit d'autres questions impertinentes, et voulut écrire mes réponses. Son ton de juge me déplut, et je lui épargnai la peine d'écrire, en lui ordonnant de se retirer sur-le-champ; il le fit sans répliquer.

Lorsque nous jetâmes l'ancre, nous n'avions pas un malade dans nos vaisseaux; mais comme l'air de Batavia est fort mal-sain, surtout dans la saison des pluies qui s'approchoit, et que l'arac, qui enflamme le sang, y est très-commun, je résolus d'y faire peu de séjour. Pour expédier, j'allai faire visite au général; il étoit à sa maison de campagne : le sabandar, ou introducteur des

étrangers, me proposa d'y aller, et je m'y déterminai plutôt que d'attendre son retour. Nous partîmes sans différer; le général me fit un accueil gracieux, et me laissa le choix d'une maison dans la ville, ou de loger dans l'hôtel, grande et belle maison que le général afferme à un particulier, avec le privilége exclusif de loger tous les étrangers, qui sont toujours nombreux. Un habitant qui oseroit donner un lit à un étranger pour une seule nuit, paieroit une amende de 500 rixdales, ou 2,500 liv. de France.

Il est peu de grands édifices à Batavia; mais les maisons y sont régulières au dehors, agréables et commodes au dedans. Les rues y sont larges, bien pavées, et la plupart traversées par des canaux bordés de grands arbres de chaque côté; ces canaux sont commodes aux négocians pour le transport des marchandises jusqu'à leurs portes, mais ils y entretiennent une humidité dangereuse. La ville est bâtie sur un terrain marécageux qui rend ces canaux nécessaires pour l'écoulement des eaux; mais les arbres qui les embellissent gênent la circulation de l'air, et s'opposent à la dispersion des vapeurs qui s'en élèvent (1).

---

(1) Les physiciens assurent que les végétaux absorbent une partie de l'humidité et du mauvais air, même dans une chambre : il semble qu'ils devroient,

Il n'est guères de ville en Europe plus peuplée. Batavia est le centre commun où se réunissent toutes les nations de l'Inde; les Hollandais, les Portugais, les Chinois, les Persans, les Maures, les Malais, les Javans s'y rassemblent; ils en forment la population. Les Chinois y ont un quartier séparé, et y font le plus grand commerce; chaque année il y arrive dix ou douze jonques chinoises, et c'est la principale source des richesses des Hollandais qui l'habitent.

La jouissance des plaisirs variés, de la bonne chère, des productions les plus propres à flatter le goût, y est troublée par une multitude d'insectes venimeux qui ne vous y laissent aucun repos. Ses dehors approchent de la magnificence des environs de Londres. On y est surtout frappé de la beauté des chemins, embellis, d'un côté, par un canal où vont et viennent un grand nombre de barques, et ornés d'arbres superbes; de l'autre, par des maisons de campagne qui offrent un coup d'œil enchanteur. Ils y résident autant que leurs affaires le leur permettent, parce qu'ils y respirent un air plus pur et plus salubre que dans la ville.

---

au contraire, purifier l'air de Batavia. *Voyez* sur cette ville, le voyage de Roggeween, pages 134-143 de ce volume.

Impatient de quitter Batavia, je pressois notre expédition. Dès que nous eûmes embarqué les rafraîchissemens, une provision de riz et d'arac pour le reste du voyage, nous mîmes à la voile après y avoir séjourné douze jours. Nous cinglâmes vers l'île du Prince, située dans le détroit de la Sonde; et nous y arrivâmes le 14 décembre. Dans ce passage, les habitans de Java vinrent nous offrir des tortues dont leurs canots étoient chargés; nous en achetâmes un si grand nombre, que nous ne vivions que de ce mets. Nous demeurâmes cinq jours devant l'île du Prince, dont les habitans nous vendirent aussi des tortues à fort bas prix. Nous y fîmes notre provision d'eau et de bois; et partant de ce lieu avec un vent favorable, nous eûmes bientôt perdu de vue l'île de Java. Ce fut alors qu'une fièvre putride se développa avec fureur dans nos équipages; trois matelots en moururent: plusieurs furent mis hors de toute espérance. Cependant nous n'avions pas perdu un seul homme à Batavia : ce qui fut regardé comme un exemple extraordinaire de bonheur. Quand nous eûmes demeuré quinze jours en mer, nous eûmes la consolation de voir nos malades rétablis.

Quarante jours s'écoulèrent sans qu'il nous arrivât rien de remarquable, excepté la mort d'un de nos meilleurs canonniers; il se laissa

tomber du vaisseau dans la mer, et tous nos efforts ne purent le sauver. Le 10 février 1766, nous découvrîmes la côte d'Afrique; elle étoit à sept lieues de nous, et paroissoit coupée en plusieurs hautes montagnes, entre lesquelles on voyoit la terre s'abaisser en pente douce, et couverte d'un sable blanc : c'étoit sous le 34e degré 14 min. de latitude méridionale.

Nous nous dirigeâmes vers la terre, et lorsque nous en fûmes à deux lieues, nous vîmes une fumée épaisse s'élever d'une plage sablonneuse. J'imaginai que ce feu étoit allumé par des Hottentots, et j'étois surpris qu'ils eussent choisi cette partie de la côte pour leur résidence, puisqu'on n'y trouvoit que des collines d'un sable aride, où l'on n'aperçoit ni arbrisseaux, ni verdure, et au pied desquelles la mer se brise avec une violence qui rend la pêche dangereuse ou impraticable.

Le 12, nous doublâmes le cap Lagullas ou des Aiguilles, éloigné de trente lieues au levant du cap de Bonne-Espérance. Le lendemain nous passâmes entre l'île Pingoin et la pointe Verte, et entrâmes dans la baie de la Table par un vent violent, et qui soufflait par bouffées. Nous laissâmes tomber l'ancre, et saluâmes le fort, qui nous rendit le salut. Les Hollandais nous dirent qu'aucun marin de leur nation n'auroit osé

entrer dans la baie avec un vent si contraire, qu'ils nous avoient vu avec surprise entrer et manœuvrer avec plus de facilité et de promptitude qu'on ne le fait ordinairement par un vent favorable.

Je descendis le lendemain pour rendre visite au gouverneur; sa voiture nous attendoit sur le rivage : c'étoit un vieillard très-affable qui me reçut avec la plus grande politesse; il m'offrit un appartement dans la maison de la compagnie pendant mon séjour au Cap, et me pria de disposer de sa voiture comme si elle m'appartenoit. J'y dînai un jour avec quelques personnes, et j'eus occasion de parler de la fumée que j'avois vue sur une plage sablonneuse, où tout annonçoit dans le voisinage la plus grande stérilité, et j'en parus étonné. Il me dit qu'il n'y avoit pas longtems qu'un autre vaissau, qui s'étoit approché de cette partie de la côte, avoit vu, comme moi, cette grande fumée, quoique cette terre, qu'on supposoit une île, fut inhabitée. Il m'apprit encore qu'il y avoit deux ans que deux vaisseaux de la compagnie des Indes, venant de Batavia au Cap, s'étoient probablement perdus sur cette côte, puisqu'on n'en avoit point reçu de nouvelles, et que les fumées qu'on avoit aperçues venoient, sans doute, de leurs équipages qui s'y étoient sauvés. On y avoit envoyé plusieurs bateaux pour éclaircir

ces conjectures; mais la mer brise là avec tant de furie que jamais on n'a osé y aborder. Je fus touché du récit de cette triste aventure, et regrettai de l'avoir apprise si tard; car j'aurois fait mes efforts pour trouver ces infortunés, et les tirer d'un lieu où ils devoient probablement périr de misère.

Le Cap est un lieu très-propre pour relâcher et se rafraîchir, au moins pour les vaisseaux qui doivent franchir la pointe méridionale de l'Afrique. Le climat en est frais, la campagne très-belle, et l'on y trouve en abondance des provisions de toute espèce. Le jardin de la compagnie est un endroit délicieux. A l'une de ses extrémités on voit une ménagerie qui appartient au gouverneur : il n'épargne rien pour la remplir d'un grand nombre d'animaux curieux et rares; j'y ai vu trois belles autruches et quatre zèbres d'une taille extraordinaire. Nos gens, à qui je permettois d'aller à terre tour à tour, profitoient de cette liberté pour se régaler des vins du Cap, et ils n'en revenoient guères sans être ivres.

Plusieurs vaisseaux de différentes nations arrivèrent près du nôtre, mais aucun n'alloit au delà du Cap (1).

Je demeurai trois semaines dans ce lieu pour

---

(1) *Voyez* sur le Cap, tome Ier, page 478.

remettre mes équipages de leurs fatigues. Après avoir pris congé du bon vieux gouverneur, et m'être pourvu de toutes les provisions nécessaires, je mis à la voile le 7 mars par un vent favorable.

Le 16, nous vîmes à quinze lieues vers le couchant l'île de Sainte-Hélène; mais nous ne cherchâmes point à y aborder (1). Quelques jours après, comme nous étions poussés par un bon vent, à une grande distance des terres, le vaisseau éprouva une secousse aussi forte que s'il eût donné sur un banc (2) : elle nous effraya; nous

---

(1) Cavendish l'a décrite, tome II, page 235.

(2) Le même phénomène, occasionné par une licorne de mer, a été observé par Schouten et Le Maire. Cette licorne de mer s'appelle aussi *narwal*. Sa longueur ordinaire est de vingt à vingt-cinq pieds, non compris la corne qui sort de sa mâchoire supérieure, et qui a depuis neuf jusqu'à quatorze pieds de longueur : elle a ordinairement en longueur le quart du corps de l'animal. Cette corne placée sur un côté de la tête, finit en pointe aiguë, est cannelée et comme tordue dans toute sa longueur. Cette dent très-dure et très-compacte, participe de la nature de l'ivoire; elle n'est pas même si sujette à jaunir que les défenses de l'éléphant. Dans les mers du Groenland on voit de ces cétacées qui ont jusqu'à soixante pieds de long, et même davantage.

En 1689, le capitaine Dirk-Petersen apporta à

courûmes tous sur le pont, et nous vîmes la mer se teindre de sang à une grande étendue autour de nous. Cette vue dissipa nos craintes; elle nous

---

Hambourg l'os de la tête d'un narwal qui avoit deux cornes : elles n'étoient éloignées l'une de l'autre que de deux pouces à l'endroit de leur insertion, et elles entroient de treize pouces dans l'os de la tête. On a vu à Amsterdam un autre crâne de narwal armé aussi de deux cornes.

Malgré ces deux exemples rapportés comme une espèce de phénomène, M. de Fleurieu prétend que ce cétacée est généralement unicorne, c'est-à-dire qu'il n'a qu'une défense. M. de Lacépède est d'un autre avis : il pense que les narwals en ont deux dans leur première jeunesse; et s'ils n'en ont qu'une lorsqu'ils sont adultes, c'est parce que des chocs violens, ou leurs efforts pour casser des blocs de glaces dans lesquels ils se trouvent souvent engagés, ont brisé et rompu une défense encore trop fragile. Quoiqu'il en soit de ce point d'histoire naturelle, et en attendant des nouvelles lumières sur ce fait qui paroît incertain, on peut dire avec vérité que les mâles et même les femelles du narwal ont toujours une défense qui leur sert d'arme offensive contre la baleine : ils la poursuivent, l'attaquent, la harcèlent, et parviennent souvent à la percer de leur arme terrible. C'est alors que la force de la baleine déjà si prodigieuse se manifeste avec énergie. Dans les douleurs que lui cause sa pro-

persuada que nous avions heurté contre une baleine ou un grampus, et que vraisemblablement notre vaisseau n'en avoit reçu aucun dommage. C'est encore dans ces parages que nous perdîmes notre maître charpentier, jeune homme industrieux et actif, qui languissoit depuis notre départ de Batavia.

Le 25, nous passâmes la ligne : le jour suivant, j'appris que le gouvernail de la Tamar étoit en très-mauvais état. On le répara aussi bien qu'on le put; mais, craignant que ce vaisseau ne pût se maintenir contre un vent violent qui auroit pu le briser sur les côtes, j'ordonnai au capitaine de faire voile pour Antigoa (1), où il

---

fonde blessure, cette reine des mers déploie toute l'étendue de sa puissance : son souffle, semblable à un vent impétueux, lance dans les airs deux immenses colonnes d'eau, et les divise comme une poussière. On entend un bruit sourd qui roule et se propage plus loin que celui du canon : la mer est agitée jusqu'au fond de ses abîmes; sa surface bouleversée est couverte d'écume, et ses flots jaillissent jusqu'aux nues. Cependant le narwal prévient sa fureur : aussitôt que le coup est porté, il fuit, et son extrême agilité le sauve d'une perte inévitable. *Voyez* le voyage de Le Maire, tome II, page 354.

(1) Antigoa, ou *Antigues*, comme les Anglais la nomment quelquefois, est située au nord de la Guade-

seroit bien plutôt qu'en Europe, et où il pourroit faire réparer son gouvernail et son vaisseau. La Tamar se sépara donc de nous, et fit voile pour les Antilles. Peu de tems après, nous fûmes assaillis par des vents variables et très-forts qui nous chassèrent vers le nord. Le 7 mai, nous

---

loupe, et fut d'abord habitée par quelques Français que le défaut absolu d'eau de source en chassa. Les Anglais, plus entreprenans et plus constans, les y remplacèrent et s'y maintinrent. Selon M. Baert, cette île, dont la circonférence est d'environ cinquante milles, est sujette à des grandes sécheresses : l'on n'y boit que de l'eau de citerne, à la vérité très-légère et très-saine. Elle est devenue très-précieuse aux Anglais par les divers établissemens qu'ils y ont formé pour leur marine, dans un des plus beaux ports qu'offre l'archipel américain. Une partie de son sol se couvre de mauvaises herbes au point d'en chasser les cultivateurs, et l'autre n'est fertile que lorsqu'elle est humectée par les pluies. Ce qui rend ses productions très-incertaines. Antigoa ou *Antigues* n'avoit, en 1774, que deux mille cinq cent quatre-vingt-dix blancs et trente-sept mille huit cent huit nègres. La Grande-Bretagne en retire du sucre, du rhum, du coton, du bois de teinture, de l'indigo, du gingembre, du tabac. Cette île a environ sept lieues de long, sur cinq de large. Les écueils qui l'environnent rendent son abord très-difficile.

découvrîmes les Sorlingues (1). Le 9, nous mouillâmes aux Dunes, après un voyage de vingt-deux mois et quelques jours.

---

(1) Les Sorlingues, groupe d'environ cent quarante îles ou rochers, à l'ouest du cap Lézard, point le plus méridional de l'Angleterre, dépendent du comté de Cornouailles : on y trouve beaucoup d'étain. Ces îles sont un amas d'écueils dangereux ; quelques-unes sont habitées : la principale, Sainte-Marie, n'a guères que neuf à dix milles de circonférence, et six à sept cents ames. Les princes de Galles, étant ducs de Cornouailles, en touchent toujours les revenus. Les plus importantes après Sainte-Marie, sont Saint-Martin, Sainte-Hélène, Sainte-Marthe et Sainte-Agnès.

VOYAGE
DU
CAPITAINE PHILIPPE CARTERET,
EN 1766, 67, 68 et 69.

Bientôt après mon retour d'un voyage autour du Monde, fait avec le commodore Byron, je fus nommé commandant du Swallow, sloup de Sa Majesté Britannique; ma commission étoit datée du 1er. juillet 1766. Le sloup étoit à Chattam, et l'on m'ordonna de l'équiper avec toute la diligence possible. C'étoit un vieux vaisseau qui servoit depuis trente ans, et je ne le croyois pas en état de faire un long voyage. Il étoit légérement doublé à la quille, et cette quille n'étoit pas même garnie de clous qui pussent aider à la défendre contre les vers. Je devois accompagner le Dauphin dans son expédition; mais le Dauphin étoit un grand vaisseau, il étoit doublé de cuivre, il étoit approvisionné de tout ce qui étoit nécessaire pour une navigation longue et dangereuse. Le Swallow, pesant et vieux, n'avoit qu'un doublage imparfait; il étoit

mal pourvu des choses les plus essentielles. Je ne pouvois croire qu'ils fussent destinés au même voyage. Je me hasardai cependant à demander une forge, du fer, un petit esquif et plusieurs autres choses dont je connoissois l'importance dans une longue navigation. On me répondit que le Swallow étoit fort propre pour l'usage qu'on en vouloit faire, et l'on ne m'accorda rien de ce que je désirois. Cette réponse me persuada toujours davantage que je ne devois accompagner le Dauphin que jusqu'aux îles Falkland, où je serois remplacé par le Jason, frégate excellente, doublée en cuivre, approvisionnée avec soin. Comme je manquois de fil de caret, je voulus m'en procurer à Plymouth; mais on me répondit qu'on en avoit mis sur le Dauphin une quantité suffisante pour les deux vaisseaux.

Le Dauphin et le Swallow mirent donc à la voile le 22 août; le premier étoit commandé par le capitaine Wallis : ils étoient suivis par la flûte le Prince-Frédéric, commandée par le lieutenant Brine. Nous marchâmes ensemble jusqu'au 7 septembre, jour où nous jetâmes l'ancre dans la rade de Madère.

Dans le séjour que nous y fîmes, j'écrivis au capitaine Wallis pour lui représenter que je manquois de fil de caret, et il m'en envoya cinq cents livres; ce n'étoit pas assez pour nos besoins,

et je fus forcé bientôt après de mettre en pièces quelques-uns de nos cables pour sauver nos agrès (1).

Le 9, mon lieutenant m'avertit que neuf des meilleurs matelots s'étoient échappés du vaisseau pendant la nuit, et avoient gagné la côte à la nage, entièrement nus, et n'emportant que leur argent enveloppé dans un mouchoir, attaché autour de leurs reins. Il ajouta que ces déserteurs avoient nagé ensemble jusqu'à ce qu'ils se trouvassent près de la houle qui se brisoit avec violence sur le rivage; mais qu'alors l'un d'eux, effrayé du bruit des vagues, étoit revenu en nageant, autour du vaisseau d'où on l'avoit remis à bord. Les autres eurent la hardiesse de braver les flots.

Comme la perte de ces hommes auroit eu des suites funestes pour nous, j'écrivis sur-le-champ au consul pour qu'il m'aidât à les recouvrer. Ma lettre n'étoit pas finie qu'on vint m'apprendre qu'au grand étonnement des gens du pays, on venoit de les trouver nus sur le rivage, qu'on les avoit mis en prison, et qu'on n'attendoit que mes ordres pour les renvoyer. Je dépêchai un

(1) Les agrès sont les voiles nécessaires pour un vaisseau, les haubans ou gros cordages qui servent à raffermir les mâts, et d'échelles pour monter dans les hunes, etc.

bateau, et dès qu'on m'eût annoncé leur retour, je me rendis sur le pont. Je fus charmé de voir le repentir sur leur visage, et je me sentis porté à ne pas leur infliger une peine, à laquelle ils sembloient disposés à se soumettre de bon cœur pour expier leur faute. Je leur demandai ce qui avoit pu les porter à s'enfuir du vaisseau, et à quitter le service de leur patrie, au risque d'être dévorés par les goulus (1), ou déchirés par la

---

(1) Nous allons faire connoître au lecteur ces tyrans redoutables dont il a été souvent question dans cet ouvrage. Le goulu est du genre des squales ou chiens de mer : on l'appelle aussi requin, *requiem*, l'amie, poisson à deux cents dents, poisson de Jonas. Les Espagnols le nomment *tiburon*, les Anglais *le goulu*, parce qu'il est de tous les habitans de la mer le plus glouton. En effet, ces terribles animaux toujours affamés dévorent tout ce qui se présente; ils sont très-avides de chair humaine : on est dans l'opinion que celle de l'homme blanc les attire moins que celle du nègre; aussi a-t-on presque toujours vu des troupes de requins suivre à travers l'Océan, les vaisseaux négriers, depuis les côtes d'Afrique jusqu'à celles du Nouveau-Monde. On les a vu attendre à la suite et à l'entour des bâtimens de transport, que les malheureux nègres succombant sous le poids du chagrin, de l'esclavage, de l'infection et de toute sorte de misères, fussent jetés à la mer. C'est là qu'on voit avec horreur quatre ou cinq de ces monstres s'élancer vers le fond du vaisseau, et s'y précipiter pour s'emparer du cadavre;

houle qui battoit sur la côte. Ils répondirent que, quoiqu'ils eussent couru tant de dangers en nageant vers le rivage, ils n'avoient jamais eu l'intention de déserter, qu'ils étoient résolus de

---

ou le saisissant dans sa chute, le déchirer et le dépecer en un instant : leur mâchoire est si terrible, elle est armée de dents si fortes, si nombreuses, si aiguës, que chaque morsure sépare un bras ou une jambe du tronc. La largeur de leur gosier peut donner passage à un homme tout entier, et la vaste capacité de leur corps peut aisément contenir une telle proie. Selon M. de Fleurieu, on les a vus se placer audacieusement entre deux escadres qui combattoient, et sous le feu du canon, sans être intimidés par l'épouvantable explosion de la grosse artillerie, attendre tranquillement et se partager les malheureux encore palpitans que le boulet homicide condamnoit à être ensevelis dans les flots. On a observé aussi que si quelque requin arrivoit trop tard pour partager la proie, il paroissoit prêt à dévorer les autres; car ces animaux s'attaquent entr'eux avec un acharnement extraordinaire : on leur voit alors lever la tête et la moitié du corps hors de l'eau, et se porter des coups si terribles que l'air en retentit au loin.

Le requin a de vingt-cinq à trente pieds de long : dans les mers du Nord il y en a encore de plus grand. On le trouve par-tout, mais principalement entre les Tropiques : il nage lentement. Selon Bernardin de Saint-Pierre, la nature lui a donné heureusement une vue très-foible; sa chair est dure, a un goût de raie fraîche avec une forte odeur d'urine : on la mange

ne quitter le vaisseau que lorsqu'ils ne pourroient plus naviguer; mais que, sachant bien qu'ils entreprenoient un long voyage dont personne n'étoit assuré de revenir, il leur avoit semblé bien dur de n'avoir pas une occasion de dépenser leur argent; et ils s'étoient déterminés à boire encore une bouteille d'eau de vie, et à revenir ensuite à bord, où ils espéroient qu'on ne se seroit pas aperçu de leur départ. Je voulois leur pardonner, et je n'examinai pas trop sévérement leur apologie, que le reste de l'équipage qui les entouroit, paroissoit approuver. Je leur fis observer qu'après

---

quand on n'a rien de meilleur. M. Bernardin de Saint-Pierre la dit fiévreuse : les matelots européens en font cependant leur aliment ordinaire, et les nègres la mangent avec plaisir. Ceux-ci la gardent jusqu'à ce qu'elle commence un peu à se corrompre.

La peau du requin est employée très-utilement pour couvrir des étuis, des tuyaux de lunettes, des fourreaux d'épée, et des écrins. La femelle met au monde ses petits vivans et en état de nager. Quand on en éventre une, on lui trouve des œufs ronds et aplatis; il y en a souvent qui sont près d'éclorre, d'autres à demi-éclos : on y trouve aussi des petits prêts à quitter le ventre de la mère. On est sûr de prendre aisément ce squale à un hameçon garni avec une pièce de lard : il est ordinairement en société avec le *remora* et le pilote. *Voyez* leur histoire dans celle des poissons de Sonnini, tome VIII, pages 167 et 398.

avoir bu une bouteille d'eau de vie, ils auroient été peu en état de traverser la houle à la nage; ensuite je dis, qu'espérant que désormais ils n'exposeroient leur vie que dans des occasions plus importantes, et que je n'aurois point d'autres raisons de me plaindre de leur conduite, je ne leur infligeois d'autre châtiment que la honte et le regret dont je les voyois pénétrés. Je pensai qu'ils avoient besoin de repos, et je les avertis de remettre leurs habits, et de se coucher. J'ajoutai que si, pendant notre voyage, j'avois besoin de bons nageurs, ils m'avoient montré à qui je devois m'adresser. Je dissipois ainsi les craintes de ces braves matelots, et fus très-satisfait d'entendre le murmure d'applaudissement qui se fit entendre alors au milieu de tous les gens de l'équipage. Ma clémence fut bien payée dans la suite : au milieu des peines et des dangers de notre voyage, ces déserteurs nous rendirent toute sorte de services, avec un zèle, une ardeur, qui leur fit honneur, et qui servit d'exemple aux autres.

Nous remîmes à la voile le 12, et le capitaine Wallis me remit un double de ses instructions, qui m'apprirent l'objet de notre voyage. Il nomma le port Famine dans le détroit de Magellan, pour rendez-vous au cas que nous vinssions à nous séparer.

J'étois convaincu qu'on envoyoit le Swallow et son équipage à une expédition qu'ils ne pouvoient remplir ; mais je résolus de faire mon devoir à tout événement, le mieux qu'il me seroit possible.

Nous continuâmes notre route sans de grands inconvéniens, sans aventures intéressantes, jusqu'au moment où nous eûmes atteint la hauteur du cap des Vierges : là nous mîmes à l'ancre, et nous vîmes des Patagons, dont j'ai fait la description dans ma lettre au docteur Matty, publiée dans les Transactions Philosophiques. Il seroit inutile de la rapporter ici; elle est semblable à celle qu'en donne le commodore Byron (1) et le capitaine Wallis.

Nous entrâmes dans le détroit. Je marchois en avant du Dauphin et de la flûte, afin de sonder et de découvrir les bas-fonds; mais mon vaisseau manœuvroit si mal, que rarement je pouvois le changer de direction sans le faire traîner par notre chaloupe : cependant, après bien des travaux, bien des dangers, nous jetâmes l'ancre dans le port Famine; c'étoit le 26 décembre 1766.

Nous démontâmes là notre gouvernail, pour y ajouter de la force et plus de largeur; j'espérois par ce moyen le rendre plus facile à mouvoir;

---

(1) *Voyez* page 209 de ce volume.

mais cette opération ne répondit pas à mon attente.

Je n'entrerai pas dans le détail des périls que nous courûmes, des difficultés que nous surmontâmes pour arriver jusqu'à la baie d'Island, où nous arrivâmes le 7 février. Nous y séjournâmes quelques jours. Avant de remettre à la voile, j'exposai l'état de mon navire au capitaine Wallis; je le priai d'examiner s'il n'étoit pas plus à propos pour le service de Sa Majesté de le renvoyer, que de lui faire continuer un voyage qu'il étoit très-probable qu'il ne pourroit achever. Il me répondit que, puisque les lords de l'amirauté l'avoient destiné à une expédition dont je connoissois l'objet, il ne croyoit pas être le maître de changer sa destination.

Nous continuâmes donc à naviguer ensemble dans le détroit pendant quelque tems; et comme je l'avois déjà passé une fois, j'étois toujours en avant pour servir de guide : j'avois la liberté de jeter l'ancre, ou de mettre à la voile, quand je le jugeois à propos. Mais éprouvant tous les jours combien le Swallow étoit mauvais voilier, qu'il retardoit le Dauphin, et que probablement il lui feroit manquer la saison de gagner la mer du Sud, qui étoit le principal but du voyage, je proposai au capitaine Wallis de laisser le Swallow dans une baie sûre, et de monter moi-même ses

bateaux pour l'accompagner et l'aider jusqu'à ce qu'il eut franchi le détroit. Je représentai que, par ce moyen, il achèveroit son passage, suivant toute apparence, beaucoup plutôt que si mon vaisseau continuoit à lui faire perdre du tems. Afin de lui mieux faire agréer ce plan, je lui fis remarquer qu'il pourroit compléter ses provisions de bouche et de marine, et son équipage, avec ce qui étoit dans mon vaisseau, et le renvoyer en Angleterre avec ceux de ses gens que la maladie rendoit incapables de le suivre. J'ajoutai qu'en m'en retournant en Angleterre, j'examinerois la côte orientale des Patagons, qu'enfin j'entreprendrois toutes les découvertes qu'il voudroit m'indiquer. Je lui dis encore, que s'il jugeoit que mes connoissances lui fussent utiles dans son voyage au travers de la mer du Sud, j'étois prêt d'aller avec lui à bord du Dauphin, et d'abandonner le commandement du Swallow à son premier lieutenant, dont je remplirois la place; ou de faire le voyage moi seul avec le Dauphin, s'il vouloit revenir en Europe avec mon vaisseau. Mais le capitaine Wallis persista toujours dans l'opinion que, d'après les ordres que nous avions reçus, les deux vaisseaux devoient continuer leur route sans se séparer.

Mon vaisseau étoit alors en si mauvais état, qu'en portant toutes ses voiles il ne pouvoit pas faire

faire autant de chemin que le Dauphin avec la moindre partie des siennes. Nous marchâmes pourtant ensemble jusqu'au 10 avril, que nous découvrîmes l'entrée occidentale du detroit et la grande mer du Sud. Jusques là j'avois marché en avant, selon les ordres qu'on m'avoit donnés; mais alors le Dauphin se trouvant vis-à-vis de nous, déploya sa voile de misaine qui le fit bientôt gagner le pas sur nous; et sur les neuf heures du soir, nous le perdîmes de vue : il ne nous montroit aucuns signaux. Il souffloit alors un vent du levant dont nous profitâmes le mieux qu'il nous fut possible durant la nuit, en portant toutes nos petites voiles, malgré le danger auquel nous nous exposions. La nuit s'écoula, l'aurore se fit apercevoir, et nous cherchâmes des yeux le Dauphin sur le vaste Océan. Nous le vîmes encore, ou plutôt nous n'en vîmes plus que les voiles les plus élevées, qui toutes étoient déployées : il étoit évident qu'il ne vouloit plus nous attendre, et nous laissoit le soin de l'atteindre avec un vaisseau vieux et lourd qui ne marchoit qu'avec lenteur. A neuf heures du matin, nous le perdîmes de vue, et nous jugeâmes qu'il étoit dehors du détroit. Nous nous efforcions d'en sortir à notre tour; mais nous n'étions poussés que par des vents légers et variables. Je perdis l'espoir de revoir le Dauphin dans la longue et pénible

course qui nous restoit à faire; car nous n'avions concerté aucun plan d'opérations, ni donné aucun rendez-vous comme nous l'avions fait jusqu'alors. Cette séparation étoit d'autant plus malheureuse pour moi, que pendant les neuf mois que nous avions navigué ensemble, on n'avoit mis à bord du Swallow aucune des étoffes de laine, ni des toiles, des verroteries, des couteaux, d'autres ouvrages de coutellerie destinés à l'usage des deux vaisseaux, et qui étoient si nécessaires pour obtenir des rafraîchissemens des Indiens. Nous manquions de forge et de fer, sans lesquels nous ne pouvions conserver notre bâtiment. J'eus cependant la satisfaction de ne remarquer aucune marque d'abattement dans mon équipage; je les encourageai, je leur dis que, quoique le Dauphin fut le meilleur des deux vaisseaux, j'espérois que ce désavantage seroit bien compensé par leur courage, leur habileté et leur bonne conduite.

A midi, nous étions vis-à-vis du cap Pillar; mais un vent contraire s'éleva, et nous fûmes obligés de plier une partie de nos voiles : le vent s'accrut encore; nous fîmes en vain de grands efforts pour nous dégager de la terre et sortir du détroit; nous eûmes le chagrin de voir qu'il nous étoit impossible d'y réussir. Il étoit presque nuit; le vent devenoit un orage, il chassoit devant lui des vagues énormes, un brouillard qui nous en-

veloppa, et une pluie qui nous pénétra. Nous nous approchâmes de la côte méridionale, et j'envoyai un bateau pour découvrir la baie Tuesday, que sir Narborough dit être à quatre lieues du détroit, ou chercher quelque autre abri où nous pussions nous retirer. Le jour étoit encore assez grand; cependant nous ne pouvions découvrir les terres, quoiqu'elles soient très-élevées, et que nous n'en fussions qu'à demi-mille. A six heures, l'épaisseur du brouillard avoit répandu autour de nous la nuit la plus ténébreuse : nous ne voyions pas à quatre pas l'un de l'autre; je pliai toutes les voiles pour attendre mon bateau dont j'étois très-inquiet. Pour qu'il ne s'égarât pas, nous allumâmes des flambeaux, nous fîmes de tems en tems des feux pour signaux; mais, incertain si nos gens pouvoient les apercevoir au travers du brouillard et de la pluie, je fis tirer le canon toutes les demi-heures, et enfin j'eus la consolation de les revoir dans le vaisseau. Ils n'avoient découvert ni la baie Tuesday, ni aucun abri. Nous reprîmes donc les voiles pour le reste de la nuit, essayant de nous tenir auprès de la côte méridionale, et de conserver, autant qu'il nous étoit possible, le chemin que nous avions fait vers le couchant.

Le lendemain, à la pointe du jour, je renvoyai une seconde fois le canot chercher sur la côte

méridionale, un lieu sûr où nous pussions jeter l'ancre. J'attendis son retour jusqu'à cinq heures après midi dans la perplexité la plus accablante. Je craignois que nous ne fussions obligés de passer encore une nuit dans ce parage dangereux; mais bientôt je le vis sonder une baie, et je me dirigeai vers lui. Peu de tems après il nous rejoignit, et nous apprîmes avec une joie inexprimable que nous pouvions y jeter l'ancre en pleine sûreté. A l'aide de notre canot, nous l'y jetâmes vers les six heures, et j'allai dans ma chambre prendre quelque repos. J'étois à peine couché sur mon lit, que je fus alarmé par des cris, par un tumulte général. Les gens de l'équipage qui étoient dans l'autre partie du vaisseau, accouroient en hâte, et joignoient leurs clameurs à celles des autres. Je me levai sur-le-champ, imaginant qu'un coup de vent avoit fait chasser le vaisseau sur ses ancres, et le poussoit hors de la baie. En arrivant sur le tillac, j'entendis l'équipage s'écrier dans un transport de surprise et de joie qui approchoit de l'extravagance, le Dauphin! le Dauphin! Cependant, quelques minutes après, nous fûmes persuadés que ce que nous prenions pour un vaisseau, n'étoit autre chose que des trombes d'eau élevées dans l'air par des coups de vent violens qui partoient sans interruption de la haute terre. Le brouillard avoit

servi à nous tromper. Cette erreur déconcerta d'abord l'équipage; mais, avant de le quitter, j'eus le plaisir de lui voir reprendre son courage et sa gaieté ordinaires.

La petite baie où nous étions retirés étoit à environ trois lieues au levant du cap Pillar. C'est la première plage qui ait quelque apparence de baie en dedans de ce cap, qui est situé à quatre lieues au midi de l'île que sir Jean Narborough appelle *Westminster-Hall*, à cause de la ressemblance qu'elle présente de loin à ce vieux bâtiment. La pointe occidentale de cette baie est facile à reconnoître : l'intérieur de la baie même est coupée perpendiculairement comme un mur élevé; à quelque distance de son entrée il y a trois îles, en dedans desquelles on trouve un havre assuré, sur un fond de vase molle. Nous mîmes à l'ancre au dehors de ces îles; le passage qu'elles laissent entr'elles est assez étroit, et notre petite baie n'avoit que huit fois cette largeur : le fond y est inégal; d'un côté nous voyions des écueils, de l'autre des rochers plus élevés. Un vent très-fort nous faisoit traîner nos ancres après nous, et je craignois qu'à chaque instant les rochers ne coupassent nos cables. Lorsque nous les relevâmes, nous fûmes très-surpris de ne les trouver endommagés nulle part, quoique nous n'eussions pu les dégager d'entre les rochers

qu'avec de grands efforts. Autour de cette baie, la terre est par-tout élevée; et comme un couran pousse continuellement vers la côte, je ne doute pas qu'il n'y ait là quelque autre communication avec la mer du Sud. L'un de mes officiers qui avoit dirigé notre canot, me dit qu'il s'étoit avancé à quatre milles de là, et qu'alors il n'étoit pas éloigné de quatre milles encore de l'Océan occidental; cependant je vis toujours une large entrée entre le midi et le couchant. Par-tout le débarquement est facile et sans danger; on peut y faire de l'eau et du bois sans beaucoup de peine, et on y trouve des moules et des oies sauvages en abondance.

De la côte septentrionale à l'extrémité du détroit où nous nous trouvions, située sous la latitude de 52° 30', jusqu'à celle du 48°, la terre va du midi au nord. Elle n'est composée que d'îles que la mer a détachées du Continent, et parmi lesquelles sont celles que Sharp appelle *les îles du duc d'York*. Il les a placées à une distance considérable de la côte; mais, s'il y avoit plusieurs îles dans cette situation, il seroit impossible que le Dauphin, la Tamar ou le Swallow ne les eussent point vues, puisque nous avons navigué les uns et les autres à peu près sur le méridien où on les suppose. Jusqu'à notre arrivée à cette latitude, nous eûmes un assez bon tems, et nous ne ren-

contrâmes que peu ou point de courans ; mais, lorsque nous fûmes parvenus au nord du 48°, nous trouvâmes un courant très-fort qui se dirigeoit vers le septentrion, de sorte que nous entrions probablement alors dans la grande baie qui a, dit-on, quatre-vingt-dix lieues de profondeur. Les vagues y étoient fort élevées, et annonçoient qu'elles venoient d'une enceinte vaste.

Enfin le 15, sur les quatre heures du matin, après avoir bravé bien des périls et surmonté bien des difficultés, nous franchîmes le cap Pillar, aidés d'un vent léger. Environ deux heures après, nous aperçûmes le cap Deseado ou Désiré; mais dans ce moment même le vent changea, il nous devint contraire, et acquit toujours de nouvelles forces : ce fut bientôt une tempête effroyable ; les vagues enflées se brisoient contre le vaisseau avec un bruit et une fureur inconcevables ; l'eau inondoit notre tillac, et nous courions risque à chaque instant de couler à fond. Nous n'osâmes diminuer nos voiles, quoiqu'elles rendissent notre danger bien plus grand encore, mais nous en avions besoin, pour ne pas revenir dans le détroit où nous serions tombés sur des terres coupées, où nous nous serions brisés sur le Continent. Elles nous étoient nécessaires encore pour parvenir au delà de ces îles remplies de rochers, auxquelles

sir Jean Narborough avoit donné le nom d'*îles de Direction*. Cependant, malgré nos efforts, notre vaisseau s'approchoit sans cesse de la côte septentrionale. Dans cette situation critique, nous fûmes obligés d'alléger le vaisseau de toute manière : nous défonçâmes les pièces d'eau qui étoient sur le tillac, nous nettoyâmes tout ce qui étoit entre les ponts, et forçâmes de voiles; enfin nous échappâmes au danger qui nous menaçoit, nous sortîmes du détroit, nous laissâmes les îles que nous redoutions derrière nous, et nous entrâmes dans un Océan dont les vagues étoient plus régulières, et moins à craindre. Le vent nous devint plus favorable, et nous en profitâmes pour nous avancer dans l'Océan : nous parvînmes à neuf lieues au delà du cap de la Victoire, qui est sur la côte septentrionale.

C'est ainsi que nous sortîmes enfin du détroit de Magellan, dont l'embouchure occidentale est, selon moi, fort dangereuse. Nous ne fûmes délivrés qu'au moment où nous allions périr; car immédiatement après le vent redevint contraire, et s'il n'avoit cessé de l'être quelques heures auparavant, notre perte étoit inévitable.

Dès que j'eus franchi cette route tortueuse et redoutable, je me dirigeai au nord, le long de la côte du Chili. La route que nous allions entreprendre étoit longue, et en examinant l'eau douce

que nous avions encore, il me parut que nous n'en avions plus assez; nous n'en avions que vingt-quatre ou vingt-cinq tonnes. Il étoit donc nécessaire de s'en pourvoir avant de tenter de traverser tout le vaste Océan du Sud, et le lieu qui me détournoit le moins de ma route étoit l'île Masafuero; c'est là que je résolus de prendre ce qui me manquoit.

Nous profitions le jour et la nuit de tous les souffles de vent qui pouvoient nous favoriser, afin de nous avancer dans les latitudes où l'on jouit d'un ciel plus tempéré. Déjà nous espérions y arriver bientôt, lorsqu'un vent directement contraire vint dissiper notre espoir. Nous étions alors à environ cent lieues de l'embouchure du détroit, et depuis ce moment jusqu'au 8 de mai, c'est-à-dire pendant vingt jours, nous fûmes ballottés par un vent contraire, par une tempête qui n'eut presque point d'intervalles, et qui fut rendue plus dangereuse par des rafales précipitées qui s'accroissoient à chaque instant, mêlées de pluie et de grêle, ou plutôt de glace à moitié fondue. Quelquefois encore nous étions assaillis par des tonnerres et des éclairs plus effrayans que tout ce que nous avions éprouvé, et une mer si agitée, que le bâtiment étoit souvent au dessous de l'eau.

Depuis notre sortie du détroit, et pendant notre route le long de cette côte, nous vîmes un grand

nombre d'oiseaux de mer, et en particulier des albatross, des mouettes, des coupeurs d'eau, et un oiseau paresseux de la grosseur du grand pingoin, que les marins appellent *poule du cap de Bonne-Espérance* : il est d'un brun foncé ou d'une couleur noirâtre, et c'est par cette raison qu'on lui donne quelquefois le nom de *mouette noire*. Nous aperçûmes aussi beaucoup de pintades de la même grandeur, et qui sont tachetées de blanc et de noir d'une manière très-agréable ; elles volent toujours, quoique souvent elles paroissent se promener sur l'eau comme les pétrels, que les marins anglais appellent *poules de la mère Carey*. Nous vîmes aussi plusieurs de ces derniers (1).

Le 27 avril sur le soir, le ciel devint très-sombre ; nous n'osions porter alors que nos basses voiles avec une voile haute pliée à moitié. Une rafale très-forte vint d'un côté contraire à celui d'où souffloit le vent, et prit les voiles en sens opposé ; nos mâts furent sur le point d'en être enlevés, et le vaisseau d'être culbuté : on parvint à échapper à une partie de sa force ; mais le vent continuant à souffler avec autant de violence, et

---

(1) Ces oiseaux sont de grands pétrels nommés par les Espagnols *quebranta huessos*, briseurs d'os, et par les Anglais *poules de la mère Carey*.

nos voiles étant mouillées, elles se collèrent si bien aux mâts et aux agrès, qu'on ne pouvoit les élever ni les abattre qu'avec les plus grands efforts. Cependant nos gens travaillèrent avec tant d'ardeur et d'adresse, que nous parvînmes à élever notre grande voile, et détournâmes le vaisseau sans recevoir beaucoup de dommage. Le même vent continua pendant plusieurs heures: la nuit s'écoula ainsi; mais à la pointe du jour, il changea, et souffla entre le nord et le couchant; ensuite il tomba, et nous laissa jouir d'un calme de six heures.

Mais ce calme même n'étoit pas sans danger, la mer se balançoit en divers sens, et ses vagues confuses, se mêloient, se brisoient entr'elles et contre le vaisseau, et lui imprimoient un roulis si violent et si brusque, que nous nous attendions à chaque instant à voir tomber nos mâts. Ils se soutinrent, et bientôt il s'éleva un bon vent, dont nous nous hâtâmes de profiter. Il continua quelques heures dans la même direction, en nous accablant d'un déluge de pluie; mais à midi, il retourna entre le nord et le couchant, et il fut si impétueux que nous fûmes encore obligés de naviguer avec nos basses voiles, exposés aux vagues les plus fortes qui rompoient souvent sur nous.

Le 1er. mai, vers les cinq heures du matin,

nous marchions avec une partie de nos voiles pliées à moitié, quand un grand coup de mer inonda la partie la plus élevée du vaisseau, où ses rames étoient attachées, et en emporta six; il rompit aussi une de nos vergues, et mit pendant quelques minutes tout le bâtiment sous l'eau. Nous fûmes cependant assez heureux pour élever la grande voile sans la déchirer, quoiqu'il fît alors un véritable ouragan, et qu'un déluge de neige ou de glace à moitié fondue tombât sans cesse sur nous. Le vent changea ensuite, mais souffla plus fortement que jamais; il nous força de couper directement les vagues que le vent précédent avoit élevées, et à chaque pas, l'extrémité du mât qui est en avant du bâtiment, étoit sous l'eau : les vagues venoient en mugissant jusqu'au pied du grand mât, et s'y brisoient aussi fortement que si elles l'eussent été par un rocher. Chaque coup donné par le flot nous sembloit devoir être le dernier, et faire couler le vaisseau à fond. Avec tous ses défauts et sa vieillesse, c'étoit un bâtiment solide, puisqu'il résista à cette tempête furieuse. Nous avions fait des cloisons sur la partie du vaisseau qui est en avant, et nous éprouvâmes que nous avions pris une précaution sage.

Le vent étoit bon, mais nous n'osâmes le prendre en poupe, parce que nous avions à

redouter qu'une de ces vagues énormes ne prît notre vaisseau en flanc; elle auroit alors sûrement emporté tout ce qu'elle auroit rencontré. Quelque tems après la mer se calma; nous déployâmes nos voiles, et fîmes route vers le nord. Nous eûmes un instant de repos; et comme nous étions tous mouillés jusqu'aux os, nous nous réchauffâmes avec un peu de vin.

Le vent revint le lendemain comme il avoit été le jour précédent; mais nous avions eu le tems de réparer ce que la tempête avoit brisé, nous avions rassuré ce qu'elle avoit ébranlé; opérations qui nous firent sentir vivement la privation d'une forge et du fer. Nos regrets augmentèrent encore quand nous eûmes aperçu que les ferrures de notre gouvernail étoient brisées: nous les rechangeâmes comme nous pûmes; et le tems étant devenu plus calme, quoique le vent fut toujours contraire, nous réparâmes nos agrès: les charpentiers, les voiliers furent tous occupés à réparer les avaries essuyées précédemment, et nous fûmes un peu plus tranquilles.

Mais le 5 mai, un nouvel ouragan nous força d'abattre nos voiles hautes, et le vaisseau fut si ballotté que nous ne pouvions le diriger; il sembloit devoir se fendre, et en effet, quelques parties des mâts se rompirent. Le vent changea ensuite, fut d'abord doux et bientôt violent; des

rafales violentes et précipitées firent détacher nos voiles, et nous eûmes de la peine à les retenir avant que nous eussions changé de direction. Quelques momens de calme nous permettoient de réparer les dommages de la tempête, qu'une nouvelle venoit bientôt détruire. Au travers de ces dangers et des inquiétudes cruelles qu'ils nous causoient, nous avançions cependant vers le nord. Enfin le 8 mai arriva, et ce fut le premier beau jour dont nous eussions joui depuis notre sortie du détroit de Magellan. Le lendemain, nous découvrîmes l'île de Masafuero, et le 10, celle de Juan-Fernandès; nous suivîmes de près la côte orientale de cette dernière, et nous vînmes près de la baie de Cumberland. Je ne savois pas que les Espagnols eussent fortifié cette île, et je fus bien surpris de voir sur le rivage un grand nombre d'hommes, une maison, quatre pièces de canon au bord de l'eau, et dans l'intérieur du pays, à cent cinquante verges de la côte, un fort construit sur le penchant d'une montagne, et sur lequel flottoit le pavillon espagnol. Ce fort environné de murs construits en pierres, a dix-huit ou vingt embrasures, et l'on aperçoit au dedans un bâtiment étendu qui sans doute sert de caserne à la garnison. Il y a encore vingt-cinq ou trente maisons grandes ou petites répandues autour de cette forteresse. Nous vîmes beaucoup de bétail

errant au sommet des collines qui nous parurent cultivées, et partagées par des haies. Deux grands bateaux étoient attachés sur le rivage. Les coups de vent qui venoient de cette baie étoient si violens que nous ne pûmes approcher de ce lieu autant que nous l'aurions voulu; je crois même qu'il y est impossible de gouverner un vaisseau, lorsque ce vent y souffle.

Nous traversâmes cependant cette baie, mais à une trop grande distance pour distinguer mieux les objets : quelques-uns des Espagnols qui nous regardoient, détachèrent une de leurs barques, et ramèrent vers nous; mais elle retourna au rivage quand elle s'aperçut des coups de vent qui nous tenoient éloignés. En poursuivant notre route, nous découvrîmes l'extrémité occidentale de la baie près de laquelle étoit une petite maison qui me parut un corps de garde, et deux pièces de canon montées sur leurs affûts, mais sans fortifications dans le voisinage. Nous portâmes encore une fois vers cette baie, nous étions à l'entrée, et la barque se détacha encore vers nous. Les coups de vent ne nous permirent pas d'approcher d'avantage, nous nous dirigeâmes vers le levant; la barque nous suivit jusqu'à ce que nous fussions dehors de la baie : la nuit vint, et bientôt nous la perdîmes de vue; nous continuâmes notre route : nous n'avions point arboré

de pavillon, parce que je n'en avois que d'anglais que je ne jugeai pas à propos de montrer.

Cependant, je vis que je ne pouvois faire en ce lieu ni provisions d'eau et de bois, ni avoir les rafraîchissemens nécessaires après les fatigues excessives que nous avions essuyées ; je résolus de revenir à Masafuero. Nous arrivâmes le 12 mai dans sa partie méridionale ; mais le vent étoit trop fort, la mer trop agitée pour que nous pussions l'approcher de ce côté : nous vînmes au couchant de l'île, et nous y jetâmes l'ancre sur une belle plage, dans une baie ouverte, propre à contenir une flotte entière qui dans l'été pourroit y demeurer sans beaucoup de crainte. J'envoyai les bateaux pour chercher de l'eau ; mais il fut impossible à nos gens d'y débarquer, les vagues se brisoient avec trop de violence contre les rochers dont le rivage est hérissé. Les nageurs même n'osèrent se hasarder au travers des écueils. Nous en fûmes d'autant plus fâchés que du vaisseau nous distinguions un beau courant d'eau douce, beaucoup de bois à brûler, et un grand nombre de chèvres errant sur les collines.

Le lendemain, nous fîmes une nouvelle tentative ; nous réussîmes en partie : nos gens débarquèrent, et purent remplir quelques pièces d'eau ; mais le vent souffloit avec tant de force

qu'ils

qu'ils n'avoient pu atteindre la côte où nous voyions le courant, les bois et les chèvres.

Nous attendîmes un tems plus calme, et déployant nos voiles, nous vînmes le 15, au coucher du soleil, jeter l'ancre sur le côté oriental de l'île, dans le même lieu où le commodore Byron l'avoit fait deux ans auparavant. J'y envoyai tout de suite remplir quinze pièces d'eau, et j'envoyai un détachement avec d'autres futailles qui devoit revenir le lendemain, et un autre pour chercher et couper du bois.

Ils s'en occupoient, lorsqu'à deux heures du matin le vent s'éleva, souffla par rafales, et nous chassa hors de la plage où nous risquâmes de perdre nos ancres; nous eûmes beaucoup de peine à les retirer, et mîmes à la voile sans nous éloigner de la côte. Peu d'heures après le vent se calma; mais nous ne pûmes réussir à revenir en arrière. Nous étions assez loin du rivage; cependant j'envoyai le canot prendre une charge d'eau avant que les flots fussent assez élevés pour nous interdire l'abord de l'île. Le vent nous ramena ensuite près de l'aiguade; mais le tems avoit si mauvaise apparence que nous ne crûmes pas qu'il fût prudent d'approcher davantage. Nous nous en tînmes cependant assez près pour recevoir le canot avec douze pièces d'eau. Je le renvoyai pour en chercher une nouvelle charge; j'osai dépêcher

notre grande chaloupe, bâtiment fort et pesant, pour porter des provisions à ceux qui étoient à terre. J'ordonnai aux matelots qui le montoient de rapporter des futailles pleines d'eau, s'ils pouvoient les charger. Nous louvoyâmes en les attendant. Le vent devint plus fort, un brouillard épais nous environna, la pluie tomba en torrens; mais, dès que le brouillard se fut dissipé, nous fixâmes nos regards vers la terre, et vîmes nos bateaux côtoyant le rivage, pour aborder sur la partie de l'île opposée au vent : nous nous approchâmes d'eux, ils revinrent vers nous, et ils remontèrent sur notre vaisseau; ils n'avoient pu aborder, et ramenoient leurs futailles vides et leurs bateaux endommagés : ce fut une nouvelle occupation pour nos charpentiers.

Le 17, l'île étoit à quatre lieues de nous; le vent étoit doux, la mer calme. Nous revînmes vers l'endroit où nos gens devoient être, et je renvoyai le canot chercher de l'eau. Quelque tems après il revint chargé, et m'apprit que la pluie qui étoit tombée durant la nuit, avoit amené des torrens si enflés dans le lieu où mes gens s'étoient placés qu'ils avoient eu beaucoup de peine à s'échapper, et que plusieurs des tonneaux avoient été entraînés dans la mer, et s'étoient perdus. Il étoit trop tard pour tenter encore d'aller chercher de l'eau; mais mon lieutenant Gower, homme

intrépide et actif, ayant remarqué que la pluie avoit formé plusieurs courans, m'offrit d'y aller avec le bateau, et de remplir autant de futailles qu'il en pourroit ramener. J'acceptai sa proposition avec joie; il partit. En l'attendant, je m'éloignai un peu du bord; mais, une heure après, le tems devint nébuleux, le vent se renforça, un brouillard épais et noir couvrit l'île, et bientôt après on vit des éclairs effrayans et des tonnerres succéder. Cet orage mettoit mes gens en grand danger, et je me rapprochai de l'île pour les secourir s'il étoit possible. Je suivis de près la côte, espérant de rencontrer le bateau; nous ne pûmes l'apercevoir. La nuit survint, le brouillard la rendit d'une obscurité extrême; le vent s'augmenta encore, et la pluie tomba en torrens. Je retardai alors ma course, fis allumer des feux, et tirer des coups de canon pour diriger le canot; il ne revenoit point, et je n'en pouvois expliquer la raison : j'étois livré à l'inquiétude la plus accablante, et je craignois qu'il n'eût fait naufrage. Plus ma peine avoit été vive, plus ma joie fut grande en le voyant revenir vers les sept heures du matin; et comme j'apercevois les indices d'une tempête qui s'approchoit, nous le remontâmes à bord avec toute la diligence possible. Heureusement nous ne perdîmes point de tems; car à peine eut-il été remis à sa place, que nous

essuyâmes des coups de vent si forts, et qui se succédoient si rapidement qu'ils ballottèrent le vaisseau avec violence, et rompirent une de nos vergues; si nous eussions tardé un instant de remonter le bateau, il étoit mis en pièces, et tous ceux qu'il portoit auroient péri. Cette tempête dura jusqu'au lendemain matin qu'elle s'affoiblit, et nous permit de mettre nos basses voiles.

Je m'informai à mon lieutenant de la cause qui l'avoit retardé; il me dit qu'après être arrivé près de l'endroit où il avoit voulu remplir ses futailles, trois de ses hommes les avoient traînées à la nage sur le rivage; mais qu'en peu de minutes les vagues étoient devenues si terribles, elles s'étoient brisées sur la côte avec tant de fureur, que ceux qui étoient à terre n'avoient pu revenir au bateau; que ne voulant pas les abandonner, parce qu'ils étoient nus, il les avoit attendus dans l'espoir de trouver une occasion favorable pour les reprendre; mais qu'enfin, intimidé par le tems et l'obscurité de la nuit, il avoit cru devoir, malgré sa répugnance, revenir sans eux.

La situation de ces pauvres malheureux me fournissoit un nouveau sujet d'inquiétude et de chagrin; ils étoient nus, dans une île déserte, éloignés de l'aiguade où leurs compagnons avoient

dressé une tente, sans alimens, sans abri, au milieu de la nuit, accablés par une pluie violente et continuelle, qui devenoit plus affreuse encore par des tonnerres et des éclairs bien plus terribles que ceux qui se font entendre en Europe. Je les envoyai chercher; on les trouva, ils revinrent, et nous firent le récit de leurs aventures. Tant que le jour les avoit éclairés, ils s'étoient flattés de pouvoir rejoindre leurs compagnons qui les attendoient; mais, lorsque la noire obscurité de la nuit qui n'étoit dissipée que par le feu rapide des éclairs, et que la tempête devint à chaque instant plus furieuse, ils pensèrent que leur réunion étoit impossible, et que le bateau sans doute s'étoit mis en sûreté en retournant au vaisseau. Il étoit au dessus de leurs forces, de gagner la tente de leurs compagnons au milieu des ténèbres et de la tempête. Ils furent donc réduits à passer la nuit dans l'endroit où ils étoient, sans avoir rien pour les défendre de la pluie et du froid qu'ils commençoient à sentir dans toute leur rigueur. Conseillés par la nécessité, ils trouvèrent une ressource passagère pour se réchauffer et se mettre à l'abri de la pluie, en se couchant l'un sur l'autre, et chacun à son tour au milieu. Ils désiroient ardemment de revoir le jour, et dès qu'il parut, ils se mirent en marche du côté de la tente. Ils furent obligés d'aller le long de la

côte de la mer; car le chemin de l'intérieur du pays étoit impraticable, et ce n'est pas là ce qui leur arriva de pis : ils étoient souvent arrêtés par de hautes pointes de rochers escarpés qui les forçoient ou de s'éloigner beaucoup de la mer, ou d'en faire le tour à la nage en s'écartant beaucoup des côtes, pour ne pas y être jetés par les vagues qui les auroient mis en pièces contre les rochers. Dans ces grands détours, ils couroient un grand danger encore, celui d'être mis en pièces par les goulus de mer. Ils arrivèrent à la tente vers les dix heures du matin, presque mourans de faim et de froid : ils y furent reçus avec surprise et avec plus de joie encore par leurs compagnons, qui partagèrent d'abord avec eux leurs provisions et leurs habits. Lorsqu'ils arrivèrent sur le vaisseau, je leur fis donner tous les rafraîchissemens qui pouvoient leur être les plus salutaires, et passer toute la nuit dans leurs hamacs. Le lendemain, ils furent aussi vigoureux, aussi gais que s'il ne leur étoit rien arrivé, et cet accident n'eut aucune influence sur leur santé. Ces trois hommes étoient du nombre des braves matelots qui s'étoient échappés du vaisseau à la nage dans la rade de Madère, pour boire quelques coups d'eau de vie.

Le 18 mai le tems fut calme; nous ne pûmes atteindre de nouveau le lieu où nous avions

dernièrement jeté l'ancre, et d'où le vent nous avoit chassés : un courant et le calme étoient des obstacles que nous ne pûmes vaincre; mais nous nous étions approchés de la plage où nos gens avoient élevé une tente, et ce fut alors que nous reçûmes nos trois matelots. Le courant et les vagues nous en éloignèrent de trois lieues durant la nuit; le tems cependant étoit bon, et nous envoyâmes deux fois chercher de l'eau. Nous en profitâmes encore pour pêcher au hameçon. Nous prîmes assez de poisson pour en servir à tout l'équipage, et ce repas aida un peu à nous faire oublier les désagrémens de notre situation. De nouveaux coups de vent nous firent craindre de plus grands malheurs; ils nous firent passer une nuit fatigante et dangereuse; ils nous éloignèrent de l'île, dont nous nous rapprochâmes le lendemain : nous y jetâmes même l'ancre fort près de la côte. Quand le vaisseau fut en sûreté, il étoit trop tard pour se rendre à l'aiguade; nous nous bornâmes à pêcher, pour donner un bon souper à l'équipage fatigué. La nuit vint; elle fut sombre, troublée par des orages, par un déluge de pluie. Nous eûmes de la peine à résister à la tempête, le vaisseau traînoit ses ancres qui sillonnoient un sable fin et mouvant. La mer étoit si agitée le lendemain et la pluie si forte, qu'on ne put envoyer des bateaux dans l'île : ainsi cinq

jours et cinq nuits s'écouloient au milieu des fatigues et des dangers pour parvenir à nous pourvoir d'eau. Enfin, sur le soir le vent se calma, et j'envoyai un bateau; je fis aussi descendre trois hommes sur la côte vis-à-vis de nous, pour tuer des veaux marins, et tirer de leur graisse une huile qui pût nous servir à la lampe et pour d'autres usages.

Le vent fut très-fort le 22; mais comme il venoit de l'île, la mer en étoit moins agitée où nous étions, et la terre affoiblissoit une partie de ses rafales; nous pûmes envoyer des bateaux qui revinrent quelques heures après chargés d'eau et de pintades. Ces oiseaux, pendant la pluie, se précipitoient vers les feux qu'allumoient les gens que nous avions à terre, qui les prenoient ensuite avec facilité : ils avoient même de la peine à les en écarter; ils en avoient pris sept cents dans la nuit précédente. On travailla tout le jour à transporter de l'eau; mais les vagues émues en firent perdre une partie en défonçant les vases qui la contenoient. Cependant il s'en falloit peu que notre provision ne fut complète, et je voyois les approches d'une tempête. Je me hâtai donc de renvoyer mes bateaux pour ramener de l'eau, ma tente et mes gens qui étoient à terre. Bientôt le vent se renforça, et malgré tous nos efforts, malgré nos ancres, mon vaisseau s'éloigna de

la côte. Je voulois y rester pour recevoir mes gens, il fallut y renoncer, et tirer nos ancres qui n'étoient plus que suspèndues sur un abîme. Nous n'osâmes mettre à la voile; l'eau s'élevoit en tourbillons plus hauts que le sommet de nos mâts : le vent nous chassoit rapidement loin de l'île; je craignois pour mes bateaux qui devoient être remplis de vingt-huit de mes matelots et de mon lieutenant. La nuit commençoit à se répandre lorsque j'aperçus la chaloupe qui s'approchoit de nous avec vîtesse : malgré les efforts des hommes qu'elle portoit, elle avoit été jetée en mer. Nous nous empressâmes de la monter à bord; mais, malgré notre diligence et nos soins, elle fut fort endommagée. Elle portoit dix hommes qui nous apprirent que, lorsqu'elle avoit été chassée dans la mer, elle étoit chargée de bois à brûler dont il avoit fallu la délivrer, ainsi que de quelques objets pesans, pour qu'elle ne coulât pas à fond. Nous n'apercevions point le canot; j'avois lieu de craindre qu'il n'eût également été chassé loin de la côte, avec les tentes, dix-huit hommes et mon lieutenant, que je regardois comme perdus. Je savois que si la nuit les surprenoit au milieu de cette tempête, ils périroient infailliblement. Je me flattois que les hommes étoient encore à terre, qu'ils n'avoient point à craindre d'être engloutis dans les eaux; la nuit me parut longue,

l'inquiétude la rendit cruelle; et dès que le vent se fut calmé, que le jour se fit apercevoir, je me hâtai de regagner la côte. Nous déployâmes toutes nos voiles, nous approchâmes; nos yeux cherchoient le canot sur la mer et le long du rivage sans le découvrir; nous étions effrayés, et désespérions de le revoir, ainsi que nos compagnons, lorsqu'enfin nous le vîmes dans un recoin, attaché au rivage par une corde. Nous le montrions avec des transports de joie; et prenant nos lunettes, nous cherchâmes nos gens. Ils accouroient pour s'embarquer, et sur les trois heures nous fûmes tous réunis sains et saufs; mais nos compagnons étoient si épuisés de fatigues, qu'on avoit eu de la peine à gagner le vaisseau et à y monter. Le lieutenant me dit qu'il avoit entrepris de s'en revenir le soir auparavant; mais que dès qu'il avoit été sur la mer, une rafale subite avoit rempli si fort le canot, qu'il avoit été sur le point d'être submergé; qu'à force d'activité et de travail à la pompe, ils étoient parvenus à le désemplir; qu'il fallut alors retourner au bord où ils étoient arrivés avec peine, et qu'après avoir laissé dans le canot le nombre d'hommes nécessaires pour le préserver des accidens et le vider de l'eau que les vagues y jetoient, ils avoient passé la nuit sur le rivage dans une perplexité et des angoisses difficiles à exprimer; qu'au point

du jour, ils avoient cherché le vaisseau, et que ne le voyant point, ils en avoient conclu qu'il avoit péri dans cette tempête plus violente qu'aucune de celles qu'ils avoient éprouvées jusqu'alors. Cette idée terrible ne les avoit pas jetés cependant dans l'indolence et l'affaissement du désespoir; tous s'étoient occupés à nettoyer le rivage des ronces et des épines qui le couvroient, ils avoient coupé des arbres en tronçons pour traîner le canot à terre, et le conserver. Comme ils n'espéroient pas de revoir jamais le vaisseau, ils projetoient d'attendre jusqu'à l'été, et de tâcher alors de gagner l'île de Juan-Fernandès. Ils oublièrent en nous découvrant, et leurs peines et leurs projets, et le sentiment de la joie fit disparoître les songes de la tristesse.

Depuis le moment où nous avions tenté d'aborder dans cette île, nous avions essuyé une suite continuelle de périls, de fatigues et de malheurs. Le vaisseau avoit beaucoup souffert et marchoit très-mal; le tems sombre et orageux étoit accompagné de tonnerres, d'éclairs et de pluie, et les bateaux toujours occupés s'étoient trouvés dans le danger continuel du naufrage : ils étoient assaillis de tous côtés par des rafales subites qui fondoient sur nous avec une violence qu'il est difficile de concevoir. Ces accidens étoient d'autant plus cruels que je m'y attendois moins; j'avois éprouvé

deux ans auparavant, avec le commodore Byron, un tems bien différent dans ces mêmes parages. Fresier est, ce me semble, le seul voyageur qui ait dit y avoir rencontré des vents très-forts qui souffloient du nord. J'ai fait malheureusement la même expérience.

Dès que nous eûmes repris nos gens et nos bateaux sur notre vaisseau, nous fîmes voile pour nous éloigner de ce climat orageux, et je me crus heureux de ne rien laisser derrière moi que le bois que nos matelots avoient coupé pour notre provision.

L'île de Masafuero est située sous le 33° 45′ de latitude méridionale, sous le 80° 46′ de longitude à l'orient de Londres. Elle est au couchant de celle de Juan-Fernandès, dont elle est séparée par un espace d'environ trente et une lieues : toutes deux sont sous la même latitude. Elle est très-élevée, remplie de montagnes, et de loin elle n'en paroît former qu'une; sa forme est triangulaire; sa circonférence est d'environ sept à huit lieues; sa partie méridionale est la plus haute; dans la septentrionale, on voit des cantons sans broussailles qui paroissent susceptibles de culture.

L'auteur du voyage de l'amiral Anson (1) ne parle que d'un endroit où l'on puisse jeter l'ancre;

---

(1) *Voyez* son voyage, tome V, page 296.

c'est vers le nord et dans une eau profonde : nous n'avons pu le trouver. Sur le côté occidental il y en a un, à environ un mille de la côte. Je n'y ai pu trouver non plus la chaîne de rocs qu'il y place vers la partie orientale, et qu'on peut y reconnoître, parce que les vagues s'y brisent; je n'ai aperçu de rochers et des bancs de sable qu'à la partie du couchant. Nous y avons remarqué un rocher qui a une ouverture au milieu; c'est près de là seulement qu'on peut jeter l'ancre.

On trouve de l'eau et du bois en abondance tout autour de l'île; mais on ne peut en faire provision qu'au travers des dangers : des rocailles, des masses de rochers détachés des montagnes embarrassent par-tout le rivage, et des vagues si fortes viennent tellement briser sur elles qu'il est impossible à un bateau d'en approcher en sûreté. Pour y débarquer, il faut nécessairement aller à la nage à terre, y attacher le bateau au dehors des rochers; et, pour s'y pourvoir d'eau et de bois, il faut tirer les tonneaux et le bois avec des cordes. Il y a plusieurs endroits où l'on pourroit débarquer avec facilité en y construisant un quai; et c'est ce qu'on devroit faire si l'on étoit obligé de séjourner quelque tems dans l'île.

Cette partie, qui est presque au couchant de l'île, est très-bonne pour s'y procurer des rafraîchissemens, surtout en été. Il y a beaucoup de

chèvres; ses bords sont peuplés d'une multitude de poissons; et avec trois lignes on peut en peu d'heures s'en fournir pour un repas de cent personnes. On y trouve d'excellens merlans noirs, des cavallies, de la morue, des plies et des écrevisses. Nous y prîmes un martin-pêcheur qui pesoit quatre-vingt-sept livres; il avoit cinq pieds et demi de long. Les goulus ou requins y sont si voraces qu'ils mordent même le plomb de la sonde. Les veaux marins y sont si nombreux qu'on en prendroit plusieurs milliers dans une nuit sans qu'on s'en aperçût le lendemain. Nous en tuâmes beaucoup, parce qu'en côtoyant le rivage, ils couroient sans cesse contre nous en faisant un bruit épouvantable. Ils donnent une huile excellente; leur cœur, leur freisure sont très-bons à manger, et ont le goût du lard frais : leurs peaux forment la plus belle fourrure que j'aie jamais vue. On y trouve beaucoup d'oiseaux, parmi lesquels on remarque de très-gros faucons. J'ai dit ailleurs combien nos gens prirent de pintades dans une nuit.

Nous n'avons pas eu le tems d'examiner les productions végétales du pays; mais il y a lieu de croire que l'arbre à chou y croît, puisque nous avons vu plusieurs feuilles de cet arbre çà et là.

Nous partîmes de Masafuero par une mer très-

agitée; je cinglai vers le nord pour rencontrer plus vîte les vents alisés; car notre vaisseau étoit si mauvais voilier, qu'il ne pouvoit marcher sans un vent favorable et qui soufflât avec force. Comme je me trouvai enfin plus au nord que je ne l'avois projeté, et que je n'étois pas éloigné de la latitude assignée aux deux îles de Saint-Ambroise et Saint-Félix, je crus devoir rendre aux navigateurs le service de visiter ces lieux, pour m'assurer si elles ne pourroient point suppléer à l'île Juan-Fernandès, pour leur fournir des rafraîchissemens; mais égaré par ceux qui m'avoient précédé et par les géographes, je manquai ces îles en m'avançant trop au nord.

Il me sembla que ces deux îles devoient être la même terre vue par Davis, au midi des Gallapagos, et que la terre à laquelle on donne le nom de ce navigateur n'existe point. J'ai suivi la route où elle est marquée, et j'aurois dû la rencontrer en mon chemin, ainsi qu'on le va voir. Je me tins entre le 25ᵉ degré 50 min. de longitude et le 25ᵉ degré 30 min. de latitude jusqu'à la distance de plus de cent vingt lieues du point de notre départ, cherchant toujours les îles qui m'étoient échappées. Alors ne voyant point des terres, ne voyant même plus d'oiseaux, je revins d'environ deux degrés plus au midi, et je suivis cette direction vers le couchant pendant

plus de quatre cents lieues : j'avançai jusqu'au 28ᵉ degré de latitude méridionale; mais le tems et le vent ne me permirent pas de parvenir plus au midi : la terre de Davis n'est pas aussi avancée que celle où je parvins.

Nous cherchâmes cette terre jusqu'au 17 juin. Dans ce jour, nous découvrîmes plusieurs oiseaux de mer qui voloient en troupes, et des algues flottant sur la mer : nous conjecturâmes que nous approchions de quelques terres, ou que nous étions au delà. Il souffloit un vent du nord très-violent qui faisoit balancer la mer en grosses vagues; de longues lames venoient cependant du midi; et dans cette direction au moins, il ne pouvoit y avoir de terres étendues; de petites îles, des rochers pouvoient seuls y être dispersés sans interrompre la longueur des lames. Je conjecturai que s'il y a des terres, elles sont au nord de notre direction : telle pourroit être l'île orientale de Roggeween, qu'il place sous le 27ᵉ degré, et que des gréographes marquent sur leurs cartes à environ sept cents lieues du continent de l'Amérique.

Nous étions alors au milieu de l'hiver, et les vents étoient impétueux, la mer fort agitée : ils nous obligeoient souvent, malgré nous, de naviguer avec nos basses voiles. Ces vents étoient variables, et, quoique nous fussions près du tropique,

tropique, le ciel étoit sombre, enveloppé de brouillards épais et même froids; mais quelquefois le tonnerre s'y faisoit entendre, la neige et la pluie y tomboient à la fois. Le soleil étoit pendant dix heures sur l'horizon chaque jour, et nous en passions plusieurs sans l'apercevoir. Le brouillard rendoit la nuit d'une obscurité effrayante, et surtout dangereuse dans les circonstances où nous nous trouvions, parce que ce tems sombre ne nous permettoit pas de faire des observations, de savoir le lieu précis où nous étions; et cependant notre vaisseau étoit si mauvais voilier, notre marche étoit si lente, que, pour ne pas périr sur ce vaste Océan qu'il nous falloit traverser, nous étions, au risque de nous briser contre des écueils, obligés de porter toutes nos voiles pendant la nuit comme pendant le jour.

Nous continuâmes notre route au couchant jusqu'au soir du second jour de juillet, que nous découvrîmes une terre vers le nord. Nous nous en approchâmes le lendemain; c'étoit une île qui ne nous parut qu'un grand rocher qui s'élevoit de la mer, ayant cinq milles de tour: elle paroissoit inhabitée, mais elle étoit couverte d'arbres; un courant d'eau douce descendoit sur l'un de ses côtés. J'avois envie d'y débarquer, mais les vagues qui brisoient avec violence ne nous le permirent pas. Je sondai à un mille de la côte occidentale,

j'y trouvai un fond de sable et de corail; dans un beau tems d'été, l'abordage y seroit aisé. Nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer voltiger autour de nous, et il nous parut qu'il y avoit du poisson près de ses bords. Cette île est sous le 20e degré 2 min. de latitude méridionale, à environ mille lieues du continent de l'Amérique. Elle est si élevée, que nous la découvrîmes à quinze lieues de distance. Nous lui donnâmes le nom de *Pitcairn;* c'est le nom du jeune homme qui la vit le premier. Il paroît que c'est la même que Quiros découvrit en 1606.

Le tems fut très-orageux et la mer agitée, pendant que nous fûmes dans le voisinage de cette île. Les vagues étoient plus hautes, plus grosses que nous ne les eussions vues encore. Rarement nous eûmes des vents du levant, et nous ne pûmes gagner une latitude plus méridionale.

Deux jours après, nous nous aperçûmes que le vaisseau faisoit beaucoup d'eau; une mer orageuse et tourmentée l'avoit disjoint dans quelques-unes de ses parties; nos voiles étoient usées, elles se déchiroient au moindre effort, et l'on étoit sans cesse occupé à les raccommoder. Jusqu'alors notre équipage avoit joui d'une bonne santé, le scorbut commença à y développer ses symptômes inquiétans. Ce qui peut-être avoit aidé à nous en préserver, étoit une espèce d'abri de toile peinte,

qui servoit auparavant de tapis de pied dans ma chambre; il rassembloit assez d'eau de pluie pour que nous en eussions tous autant que nous en avions besoin, et il nous mettoit encore à couvert de l'inclémence du tems. Un autre préservatif contre cette maladie, fut sans doute l'esprit de vitriol qu'on mêloit à l'eau de la pluie (1).

Le 11, nous découvrîmes une petite île plate, qui sembloit être de niveau avec la mer, et ombragée d'arbres verts. Le vent ne nous permit pas de l'atteindre; elle est sous le 22° de latitude méridionale, à environ deux cents lieues au couchant de Pitcairn. Nous lui donnâmes le nom d'*Osnabrugh;* j'ai su dans la suite que le capitaine Wallis avoit donné le même nom à une autre île de cet océan.

Le lendemain, nous en vîmes deux autres plus petites, couvertes aussi d'arbres verts, et paroissant inhabitées. Nous étions fort près de la plus méridionale : c'étoit une bande de terre en forme de demi-lune, basse, plate et sablonneuse. Plus au midi, on voyoit une chaîne d'écueils vers lesquels la mer étoit écumante. On n'y trouva point

---

(1) On verra dans les voyages de Cook, de Bougainville et de Lapérouse, qu'avec des attentions et des soins on peut se garantir de ce fléau dans les plus longues navigations.

de fond pour y jeter l'ancre; cependant le bateau put y débarquer. L'aspect en est agréable; mais on n'y trouva ni sources, ni végétaux. On y trouva des oiseaux qui se laissoient prendre avec la main. L'autre île est semblable à celle-ci, et n'en est éloignée que de cinq à six lieues. Nous les appelâmes *îles du Duc-de-Glocester* (1). Il me paroît que ces îles sont la terre vue par Quiros; leur situation est à peu près la même que celle qu'il assigne à cette terre.

Nous cinglâmes au midi de ces îles; mais les vagues longues et enflées que nous y trouvâmes, me persuadèrent qu'il n'y avoit pas de terres dans le voisinage. Nous ne perdîmes ces grandes lames que le soir du 13, mais nous les retrouvâmes le lendemain à sept heures du matin : j'imaginai qu'il y avoit au midi une terre peu éloignée.

Depuis ce jour, nous fûmes tourmentés jusqu'au 16, par des vents variables et violens, par de fortes pluies, par des rafales, dont l'une fut sur le point de nous devenir funeste. Le calme succéda ensuite, il fut terminé par de nouveaux orages. Le 22, nous estimâmes que nous étions à dix-huit cents lieues au couchant du continent

(1) Ces îles Glocester ne sont pas bien éloignées d'Otaïti : on les voit au sud-est.

de l'Amérique. Rien dans cette route ne nous avoit annoncé une terre étendue.

Le scorbut faisoit des progrès alarmans : notre vaisseau marchoit toujours plus lentement ; le vent ne nous permettoit pas d'avancer plus au midi : tout me faisoit un devoir de chercher un lieu où le vaisseau pût être réparé, où l'équipage p t retrouver la santé. Je renonçai donc au projet de revenir en Europe par une route nouvelle entre le midi et le levant, parce qu'il étoit impraticable, surtout dans cette saison, et je me dirigeai au nord pour trouver les vents alisés, en choisissant les parages où les cartes placent des îles ; j'espérois y trouver des rafraîchissemens dont nous avions le plus grand besoin. J'avois dessein, si le vaisseau pouvoit être réparé, de poursuivre mon voyage au midi au retour de la bonne saison, pour faire de nouvelles découvertes. Je projetois, si je trouvois un continent et y pouvois trouver des provisions, de suivre le long de la côte jusqu'à ce que le soleil eût passé l'équateur, et de m'enfoncer au midi aussi loin qu'il me seroit possible, de cingler au couchant vers le cap de Bonne-Espérance, ou du côté opposé, et, après avoir touché aux îles Falkland, de revenir promptement en Europe.

Je ne rencontrai le vent alisé que vers le 16e degré de latitude méridionale ; mais le tems y fut

mauvais jusqu'au 25. Nous vîmes alors un grand nombre d'oiseaux voler en troupes, et nous supposâmes que nous étions voisins de quelques îles marquées sur les cartes, et dont le commodore Byron aperçut une qu'il nomma *île du Danger* (1). Je n'en découvris point. Le vent étoit très-fort; et, quoiqu'il soufflât en poupe, nous fûmes obligés de plier une partie de nos voiles : le ciel étoit sombre, la pluie fréquente. Nous espérions enfin rencontrer quelques-unes des îles Salomon (2), dont la plus méridionale est marquée sur les cartes dans la latitude où nous nous trouvions. Nous continuâmes cette route jusqu'au 3 août. Nous nous estimions alors à deux mille lieues à l'occident du continent de l'Amérique; mais en vain nos regards s'égarèrent sur l'Océan, nous ne vîmes point de terre. Peut-être le tems sombre et le brouillard nous en dérobèrent la vue; car un grand nombre d'oiseaux de mer sembloient nous annoncer le voisinage de la terre. Mais comme le commodore Byron avoit passé les limites entre lesquelles ces îles sont situées, et que j'ai été, comme lui, beaucoup au delà, j'ai des raisons de conclure que si ces îles existent, elles sont mal placées sur nos cartes.

---

(1) *Voyez* son voyage, page 278 de ce volume.

(2) Appelées aujourd'hui terre ou côte des Arsacides. *Voyez* le voyage de Surville, tome V, page 450.

Nous eûmes ensuite un vent très-fort entre le midi et le levant; les grosses lames ne se firent point remarquer pendant un espace de cent lieues; le courant qui nous avoit portés au midi depuis le détroit de Magellan, nous porta vers le nord quand elles revinrent. J'en conclus que nous étions à l'ouverture du passage qui sépare la Nouvelle-Zélande de la Nouvelle-Hollande.

C'est dans ce tems que les lignes de loch nous manquèrent, et sans elles nous ne pouvions observer notre course journalière. Nous avions de vieux cordages, mais il les falloit détordre, les carder, les réduire en filasse, opérations pour lesquelles nous manquions d'outils et d'expérience. La nécessité nous fit faire un peigne avec des clous, elle donna de l'adresse et de l'activité à nos doigts pour filer : nous eûmes des lignes de loch; mais nous ne pûmes faire du fil pour réparer nos voiles : disette qui nous auroit été fatale, si nous n'y avions suppléé avec nos filets.

Le scorbut continuoit à s'étendre parmi notre équipage, et ceux de nos gens qu'il ne rendoit pas inutiles, étoient épuisés par un travail excessif. Notre vaisseau, rendu lourd et pesant par la vieillesse, secoué si long-tems par les tempêtes et les orages, ne pouvoit plus manœuvrer. Le 10 août, notre situation devint encore plus alarmante, parce qu'il s'y fit une voie d'eau dans la

partie qui étoit sous la mer. Il nous étoit impossible d'y remédier, à moins que nous ne trouvassions un port. Tel étoit notre état, lorsque le 12 août nous découvrîmes la terre. Le transport subit d'espérance et de joie que cette vue nous inspira, sembla être pour nous ce qu'est le cri de grace pour le criminel sur l'échafaud. Nous vîmes bientôt que cette terre étoit un groupe d'îles ; j'en comptai sept, et je crois qu'il y en avoit un plus grand nombre. Nous cinglâmes vers deux d'entr'elles qui étoient devant nous, et le soir nous jetâmes l'ancre près du rivage de la plus grande et de la plus élevée. Bientôt nous en vîmes les habitans ; ils étoient noirs et entièrement nus : leur tête est laineuse. J'envoyai chercher une aiguade, et je tentai de nous faire entendre de ces hommes noirs : ils disparurent avant qu'on pût aborder sur le rivage. On trouva un beau courant d'eau vis-à-vis du vaisseau ; mais tout le pays étoit une forêt impénétrable : il étoit dangereux de chercher à y faire sa provision, si les habitans s'y opposoient. On n'y avoit découvert aucuns végétaux comestibles pour rafraîchir nos malades, aucune habitation ; cette partie de l'île avoit paru sauvage, abandonnée et montueuse.

Ce rapport offroit des difficultés et peu d'avantages : la mer brisoit avec force contre la côte,

et la crainte d'une embuscade, jointe aux inconvéniens qu'on m'avoit annoncé, me détermina à chercher un autre lieu pour faire de l'eau, et recueillir quelques secours pour nos malades. Je fis donc examiner la côte occidentale, et y chercher quelque abri où l'on pût réparer notre vaisseau. Je donnai aux quinze hommes bien armés que j'y envoyai dans le canot, des verroteries, des rubans et d'autres bagatelles que nous avions trouvées par hasard à bord. Je leur recommandai une grande prudence, de se retirer vers nous si des pirogues les menaçoient d'hostilités, et d'en agir avec humanité avec les Indiens qui se trouveroient épars sur leur chemin, pour les engager à entrer en commerce avec nous. Je leur donnai l'ordre de ne point quitter le bateau, de ne laisser descendre que deux hommes lorsqu'il le paroîtroit nécessaire et sans danger; mais de se tenir prêts alors pour la défense. Je leur recommandai de ne s'occuper que de leur objet, et de revenir le plus promptement qu'il seroit possible.

Peu de tems après, j'envoyai la chaloupe avec dix hommes chercher de l'eau. Elle revint à huit heures, après avoir rempli son but. Je la renvoyai à neuf heures; mais, voyant quelques Indiens s'approcher de la côte, je lui fis signal de revenir.

Ils auroient pu être attaqués, et je n'aurois pu aller à leur secours.

Dès que nos hommes furent rentrés, nous vîmes trois Indiens s'asseoir sous les arbres vis-à-vis du vaisseau. Ils nous regardèrent long-tems, et voyant le canot revenir, je ne craignis plus d'envoyer la chaloupe avec quelques verroteries et des rubans pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, et par leur entremise avec les autres habitans. Les trois Indiens s'avancèrent le long du rivage avant que la chaloupe pût aborder à terre. Les arbres les cachoient à mes gens dans ma chaloupe; mais nous avions l'œil sur eux depuis le vaisseau. Nous les vîmes rencontrer trois autres insulaires, leur parler quelque tems, puis les trois premiers s'en allèrent, et les derniers venus s'avancèrent à grands pas vers la chaloupe. Je fis signal à mes gens de se tenir sur leurs gardes. Mon lieutenant qui les commandoit, ne voyant que trois hommes, approcha la chaloupe du rivage, fit des signaux d'amitié aux Indiens, et leur tendit de petits présens. Les Indiens, sans daigner regarder ce qu'on leur offroit, s'avancèrent hardiment à la portée du trait, et décochèrent leurs flèches, qui passèrent par dessus la chaloupe. Ils ne pensèrent pas à en lancer de nouvelles; mais s'en-

fuirent dans les bois : on leur tira quelques coups de fusil sans les blesser.

Peu de tems après cet événement, je vis arriver le canot, et la première personne qui s'offrit fut le maître qui le commandoit, percé de trois flèches; il avoit méprisé mes ordres, et cela étoit évident par le récit qu'il me fit, quoiqu'il le rendit favorable à sa cause. Il dit, qu'après avoir parcouru environ quinze milles le long du rivage, il avoit vu quelques cabanes et cinq ou six habitans; il étoit descendu avec quatre hommes armés de fusils et de pistolets : les insulaires, d'abord effrayés, s'étoient enfuis, et étant ensuite revenus, on leur avoit donné des bagatelles qui parurent leur faire plaisir; il leur avoit demandé par signes des noix de cocos, qu'ils lui avoient apporté avec un empressement hospitalier, et y avoient même joint un poisson grillé et des ignames bouillies; il ajouta qu'il avoit marché vers les maisons situées à quelque distance; qu'il avoit vu bientôt après un grand nombre de pirogues qui venoient de la pointe occidentale de l'île, et plusieurs Indiens sous les arbres; qu'alors il avoit cru devoir s'en retourner promptement vers le canot, mais qu'avant d'arriver à bord, les Indiens avoient commencé l'attaque contre lui et le reste de ses gens. Il dit qu'ils étoient au nombre de trois ou quatre cents; que

leurs armes étoient des arcs longs de plus de six pieds, des flèches longues de plus de quatre, et qu'ils les décochoient par pelotons avec beaucoup d'ordre; qu'obligé de se défendre, lui et ses gens avoient fait feu sur les Indiens; qu'ils en avoient tué et blessé plusieurs; mais que les Indiens, loin d'être découragés, s'étoient toujours avancés, décochant leurs flèches par pelotons, de manière que l'un succédant à l'autre, les flèches tomboient sur eux sans relâche; qu'ils n'avoient pu facilement dégager le bateau, et que dans cet intervalle, lui et la moitié de ses gens avoient été blessés dangereusement; qu'enfin, il avoit coupé la corde qui les attachoit au rivage, et s'étoient promptement éloignés en faisant feu de leurs gros mousquetons; que lorsqu'ils avoient été hors de la portée des Indiens, les pirogues les avoient poursuivis avec vigueur; mais que l'une d'elles ayant été coulée à fond, et plusieurs de ceux qui la montoient mis hors de combat, ils s'en étoient retournés à terre.

Tel fut le récit du maître, qui mourut de ses blessures, avec trois de nos meilleurs matelots. Il paroissoit coupable par son propre récit; il l'étoit plus encore par celui des hommes qui lui avoient survécu. Ils nous assurèrent que les Indiens les avoient reçus avec les plus grandes marques d'amitié jusqu'après un repas qu'ils leur avoient

offert; qu'il avoit ordonné alors à ses gens d'abattre un cocotier; que les Indiens en avoient témoigné du mécontentement, et qu'il avoit insisté sur son ordre; que l'arbre étant abattu, les Indiens s'étoient retirés, à l'exception d'un seul; que l'un de nos gens avoit aperçu qu'ils se rassembloient entre les arbres, et en avertit le maître, en lui montrant que probablement ils méditoient une attaque. Le maître, au lieu de se retirer, avoit tiré son pistolet. L'Indien qui étoit resté avec eux, se retira brusquement alors, et alla rejoindre ses compatriotes. Le maître entêté, persista dans son insouciance, et perdit son tems jusqu'au moment où il fut attaqué.

Nous avions été si malheureux dans la recherche d'un lieu plus commode pour radouber notre vaisseau, que nous essayâmes de le faire dans le lieu même où nous étions. Nous nous en occupâmes avec toute la vigueur qu'y pouvoit mettre un équipage affoibli par les maladies. Nous ne pûmes arrêter la voie d'eau, mais nous la diminuâmes. Un vent frais qui s'éleva, nous poussa très-près de la côte; nous y vîmes un grand nombre d'insulaires qui se cachoient derrière les arbres, et qui attendoient vraisemblablement que le vent eût jeté le vaisseau contre le rivage.

Mais le jour suivant, le tems étoit beau, le

vent avoit baissé, et nous disposâmes notre vaisseau de manière qu'il pût protéger ceux qui descendroient à terre pour remplir d'eau nos futailles. Comme nous pensions que les insulaires n'étoient pas éloignés, je fis tirer deux coups de canon dans le bois pour les écarter. Mon lieutenant partit dans le canot bien armé. Je lui ordonnai de se tenir près du rivage, afin de défendre le bateau tandis qu'il prendroit sa charge, de tirer des coups de carabine dans le bois des deux côtés d'où on pouvoit attaquer nos gens. Mes ordres furent exécutés. Le rivage étoit escarpé, et le bateau put se tenir près des travailleurs. Aucun des insulaires ne paroissoit, et l'on débarqua; on se mit à l'ouvrage. Malgré nos précautions, un quart d'heure après qu'ils eurent mis pied à terre, ils furent assaillis par une volée de flèches, dont un seul homme fut blessé à la poitrine. Le lieutenant fit faire plusieurs décharges dans la partie du bois d'où les flèches partoient. Je rappelai les bateaux, afin de pouvoir sans obstacles balayer les bois avec le canon, et chasser les Indiens de leurs embuscades. Bientôt après, nous vîmes environ deux cents insulaires sortir des bois, et s'enfuir avec précipitation le long du rivage. J'eus lieu de croire alors la côte entièrement balayée; mais, peu de tems après, nous en aperçûmes un grand nombre qui

se rassembloient sur la pointe occidentale de la baie, où ils se croyoient probablement hors de notre portée. Pour les convaincre du contraire, je fis tirer un canon à boulet; le boulet effleurant la surface de l'eau, se releva, et tomba au milieu d'eux : ils se dispersèrent en tumulte, avec autant de vîtesse que de confusion, et nous n'en vîmes plus.

Nous fîmes donc notre provision d'eau sans en être inquiétés; cependant nous tirâmes dans les bois quand les bateaux étoient à terre, et nos gens faisoient de tems en tems des décharges de mousqueterie. Les insulaires ne se montrèrent pas, mais on entendit des plaintes et des gémissemens en divers endroits de la forêt.

Quoique attaqué d'une fièvre bilieuse et inflammatoire, j'avois pu toujours tenir sur le tillac; mais enfin les symptômes devinrent si menaçans, que je fus obligé de tenir le lit. Le maître expiroit de ses blessures; mon lieutenant étoit aussi mal que moi, trente de nos gens étoient dans l'impuissance de faire leur service. Nous étions sans espoir de nous procurer des rafraîchissemens dans cette île; toutes ces circonstances décourageantes me firent renoncer à mon projet de voyage vers le sud. Je ne pouvois tenter de nouveaux efforts pour entrer en commerce avec les insulaires; je manquois

d'instrumens de fer, de coutellerie, de verroteries, de tout ce qui pouvoit sembler utile ou agréable aux insulaires, pour échanger avec les provisions qui croissent dans cette île. Ma situation ne me permettoit pas d'exposer la vie des matelots qui pouvoient encore travailler, pour me procurer des vivres par la force. Je fus donc obligé de lever l'ancre le 17, et de continuer mon voyage.

J'appelai cette île *Egmont*, en l'honneur du comte de ce nom. C'est la même sans doute qu'en 1595 Mendana avoit nommé *Santa-Crux.* Je donnai le nom de mon vaisseau à la baie où je m'étois arrêté et à sa pointe orientale ; celui de Byron à l'occidentale : entr'elles est une pointe moins avancée, devant laquelle est une chaîne d'écueils, et près de là une île qui a l'apparence d'un volcan. En suivant la côte, nous découvrîmes un village environné de cocotiers. Plus loin est une baie profonde que je nommai *Carlisle*, à l'entrée de laquelle est une petite île que j'appelai *Portland.* Ce havre ou baie me parut bon ; mais il faudroit y faire trainer son vaisseau avec des chaloupes, et on auroit à craindre d'y être attaqué par les insulaires, qui nous parurent hardis jusqu'à la témérité, et combattre avec une intrépidité peu commune. A une lieue et demie de l'île de Portland,

Portland, on rencontre un beau havre petit et rond, assez vaste pour renfermer trois vaisseaux; je lui donnai le nom de *Byron*. Notre bateau y entra, et y trouva deux courans, l'un d'eau douce, l'autre d'eau salée; celui-ci communiquoit peut-être avec la baie de Carlisle. Plus loin, je vis le havre où notre canot avoit été attaqué : je l'appelai *havre de Sang*. Il y a un petit ruisseau d'eau douce dans cette baie, et nous y vîmes plusieurs maisons construites avec régularité. Au bord il en est une fort longue, couverte de chaume, et qui me parut une espèce de maison d'assemblée. C'est là que nos gens avoient été reçus : les deux côtés et le plancher étoient couverts d'une belle natte; on y avoit suspendu un grand nombre de flèches en paquets pour servir au besoin. Il y a dans ce lieu des jardins ou vergers enclos de murs, plantés de cocotiers, de bananiers, de planes, d'ignames et d'autres végétaux. Nous voyions les cocotiers qui ombrageoient les maisons du village. A une lieue au couchant de ce village, nous en vîmes un autre fort étendu, vis-à-vis duquel, près du bord de l'eau, il y avoit un parapet, construit de pierres de quatre pieds et demi de hauteur, et formant des angles. Les armes de ces peuples, leur courage dans les combats, l'ordre qu'ils y observent,

nous firent penser qu'ils avoient de fréquentes guerres entr'eux. A une lieue encore au couchant de cet endroit, nous vîmes une petite baie dans laquelle une rivière vient se rendre. Du haut du mât, il parut que cette rivière venoit de bien avant dans le pays; et qu'elle étoit navigable au moins vers son embouchure. La baie est formée au couchant par une pointe que nous nommâmes *Ferrers*. Au delà, la terre forme une grande baie, près de laquelle est une ville fort étendue : les habitans sembloient y fourmiller comme les abeilles dans une ruche. Lorsque le vaisseau passa vis-à-vis, il en sortit une multitude d'Indiens tenant dans leurs mains quelque chose qui ressembloit à un paquet d'herbes vertes; ils dansoient ou couroient en cercle. A deux lieues et demie de la pointe Ferrers, on en voit une autre que nous nommâmes *Carteret*, d'où part une chaîne d'écueils cachés. Là, nous vîmes une grande pirogue avec un pavillon au milieu, et plus au couchant encore, un grand village qui nous parut environné d'un parapet de pierre. Quand ses habitans virent le vaisseau, ils accoururent sur le rivage en dansant en rond, et bientôt après ils lancèrent en mer plusieurs pirogues qui ramèrent vers nous. Nous pliâmes nos voiles pour les attendre, espérant les engager à

venir vers nous; mais, après qu'ils se furent assez avancés pour nous voir distinctement, ils cessèrent de ramer, et nous contemplèrent avec tranquillité. Nous reprîmes notre marche, et les eûmes bientôt laissé derrière nous. Derrière la pointe Carteret, la terre forme un lac profond, dont une petite île partage l'entrée : nous donnâmes le nom de *Trevanion* à cette île, qui semble former dans cet endroit un port sûr et commode. Au delà de la première entrée, nous vîmes un grand bouillonnement qui excita notre attention; il paroît qu'il est l'effet de la rencontre des marées : plus loin, nous vîmes la seconde entrée; le rivage des deux îles qui la forment est bordé de cabanes, dont les habitans étoient nombreux. J'envoyai visiter cette entrée; à la vue du bateau, les Indiens envoyèrent des pirogues l'attaquer : ils lui décochèrent des flèches dès qu'il fut à portée; mais il répondit par des coups de fusil qui tuèrent un Indien, et en blessèrent un autre. Nous tirâmes aussi du vaisseau un coup de canon chargé à mitraille; alors ils s'enfuirent avec précipitation vers le rivage, excepté la pirogue qui avoit commencé l'attaque, qui fut saisie avec l'insulaire blessé par notre bateau, qui les amena au vaisseau. Je fis visiter ses blessures; celle de la tête parut mortelle au chirurgien, et je le fis

redescendre dans sa pirogue : malgré cette blessure à la tête, quoiqu'il eut encore un bras cassé, il rama vers la côte. C'étoit un jeune homme qui avoit la tête laineuse, une petite barbe, des traits fort réguliers, et le teint moins noir que les nègres de Guinée. Sa pirogue, petite, mal travaillée, n'étoit qu'un tronc d'arbre creusé; elle avoit cependant un balancier : aucune ne portoit de voiles.

Ce lieu forme l'extrémité occidentale de l'île d'Egmont; elle est exactement sous la même latitude que la pointe orientale, éloignées l'une de l'autre de cinquante milles ou dix-sept lieues.

Je gardois toujours le lit; ce ne fut qu'avec le plus grand regret que j'abandonnai l'espoir d'obtenir des rafraîchissemens de cette île : nos gens y avoient vu des cochons, des volailles, des cocotiers et d'autres végétaux qui nous auroient rendu la santé, altérée par les fatigues d'un voyage long et pénible; mais je ne pouvois rien espérer de la bonne volonté des habitans, et je manquois de force pour exiger ce qu'on ne vouloit pas m'offrir. J'étois languissant; la plus grande partie de mon équipage étoit infirme, et le reste découragé par les contre-tems et les travaux. Je n'avois point d'officiers sur lesquels je pus me reposer, soit pour une expédition à terre, soit pour me remplacer à bord si je m'en chargeois. Ces diffi-

cultés ne me permirent pas d'examiner les îles voisines. J'étois pressé par notre foiblesse de ne pas manquer la mousson. Je cinglai donc au nord pour atteindre la terre que Dampier appelle *la Nouvelle-Bretagne*. Mais, avant d'aller plus loin, je dirai le peu que je sais des îles que nous quittions.

Je leur donnai le nom général d'*îles de la Reine-Charlotte*. Je donnai ensuite un nom particulier à chacune. Les deux que nous aperçûmes d'abord, reçurent le nom d'*Egmont* et de *Howe ;* celle-ci est au midi de l'autre : toutes deux offrent une perspective agréable ; toutes deux paroissoient fertiles, couvertes de grands arbres et d'une belle verdure : la dernière est élevée, quoique moins montueuse que l'autre. A treize lieues du cap Byron, on en voit une troisième d'une hauteur prodigieuse et de figure conique ; son sommet a la forme d'un entonnoir, d'où nous vîmes sortir de la fumée, mais point de flammes : je l'appelai *l'île du Volcan,* et il y a bien apparence que c'en est un. Vers le nord étoit encore une longue île plate, que je nommai *Keppel*. Deux autres étoient situées au midi ; je leur donnai le nom d'*Edgeomb* et d'*Ourry :* la première offre un beau coup d'œil. J'ai laissé sans nom des îles plus petites, répandues autour des grandes.

Les habitans d'Egmont sont très-agiles, vigoureux, actifs; ils semblent amphibies, tant ils se tenoient dans l'eau avec facilité. Leurs pirogues sont de troncs d'arbres creusés; elles peuvent porter douze hommes : trois ou quatre les conduisent avec une dextérité étonnante. Quelques-unes avoient un pavillon dans le milieu de leur longueur.

Nous trouvâmes deux arcs et un paquet de flèches dans la pirogue dont nous nous saisîmes; avec ces armes ils frappent un but à une distance incroyable. Une de leurs flèches traversa les planches de notre bateau, et blessa un de nos officiers à la cuisse; elles ont une pointe de pierre : nous ne vîmes parmi eux aucune apparence de métal. Leur pays est montueux et couvert de bois; de jolies vallées y paroissent arrosées par de petites rivières : la côte est coupée de havres.

Nous nous en éloignâmes le 18 août, poussés par un bon vent alisé, et cherchâmes à gagner la Nouvelle-Bretagne; je ne désespérois pas de trouver encore quelques îles où nous serions plus heureux que dans celles que nous venions de quitter. En effet, deux jours après, nous en vîmes une petite, basse et plate, à laquelle je donnai le nom de *Gower;* mais nous ne pûmes trouver de lieu pour y jeter l'ancre. Nous échan-

geâmes cependant avec ses habitans quelques clous qui nous restoient, contre un petit nombre de noix de cocos. Ces fruits ressemblent à ceux d'Egmont : ils nous promirent de nous en apporter encore ; mais, pendant la nuit, un courant nous porta vers deux autres îles éloignées de deux milles l'une de l'autre : la plus petite fut nommée *Simpson;* l'autre, qui est élevée et d'une belle apparence, reçut mon nom ; elle a six lieues de long : celle de Gower n'en a que deux et demie ; celle-ci est couverte d'arbres, surtout de cocotiers. Nous trouvâmes sur ses bords des pirogues qui pêchoient, et y étoient venues de l'île Carteret. J'envoyai mon bateau vers eux ; mais ils tentèrent de massacrer nos gens : nous saisîmes leurs pirogues, et y trouvâmes une centaine de cocos qui nous firent plaisir. Nous y vîmes près des bords des tortues, mais nous ne pûmes en prendre. Les pirogues que nous avions prises étoient construites avec art de planches bien jointes, sculptées et ornées de coquillages ; les coutures étoient revêtues d'une espèce de mastic noir très-solide : leurs armes sont l'arc, la flèche et la pique ; les deux dernières sont armées d'un caillou tranchant. Il nous parut par leurs signes qu'ils n'ignoroient pas l'usage des armes à feu. C'est la même race d'hommes que ceux d'Egmont, et comme eux ils sont nus : leurs pirogues

étoient sans voiles. Les cocos que nous y achetâmes nous furent d'un grand secours.

Depuis le départ de l'île d'Egmont, un courant nous portoit vers le midi, et son impétuosité étoit augmentée autour des îles; je me dirigeois sur ce courant pour ne pas manquer la terre que nous cherchions, ou ne pas nous enfoncer dans un golfe profond dont nous n'aurions pu sortir avec un équipage épuisé et infirme.

Le 22, nous essuyâmes un malheur : un de nos matelots les plus vigoureux tomba dans la mer; aussitôt nous pliâmes nos voiles, nous lançâmes une pirogue que nous avions prise à la mer; notre promptitude, nos soins furent inutiles : notre infortuné compagnon, quoique fort et encore plein de santé, étoit allé au fond dès l'instant de sa chute, et nous ne le revîmes plus; en reprenant la pirogue, elle heurta contre un de nos canons, et il fallut la mettre en pièces.

Deux jours après, nous rencontrâmes neuf îles répandues dans un espace de quinze lieues; ce sont peut-être celles d'Ovang-Java, qui furent découvertes par Tasman : leur situation est à peu près la même. Je crois que les dernières que nous avions quittées n'avoient été vues jusqu'alors par aucun Européen, et il y en a beaucoup encore dans cet Océan qui nous sont inconnues.

L'une de ces neuf îles est d'une grande étendue ; les autres ne sont que de grands rochers plats et bas, mais couverts de bois et d'habitans : ils sont noirs, ont la tête laineuse, sont armés d'arcs et de flèches, ont de grandes pirogues qui portent une voile ; aucune n'osa s'approcher de nous.

Nous cinglâmes au nord de ces îles ; vers les onze heures du soir, nous en rencontrâmes une fort grande, plate, verdoyante, d'un aspect agréable. Un grand nombre de feux nous persuadèrent qu'elle étoit très-peuplée ; elle est sous le 4e degré 50 minutes de latitude méridionale, à quinze lieues au couchant de la plus septentrionale des neuf îles ; je la nommai *Charles-Hardy*.

A la pointe du jour, nous en découvrîmes une autre grande, s'élevant en trois montagnes : nous lui donnâmes le nom de *Winchelsea ;* elle est à dix lieues de la dernière. A dix heures, une grande île parut encore vers le nord : je crois que c'est l'île Saint-Jean de Schouten. Plus loin, nous vîmes une terre élevée que nous reconnûmes bientôt pour la Nouvelle-Bretagne. C'est là que nous tendions ; un courant nous porta dans une baie ou golfe profond, le même que Dampier nomme *baie de Saint-Georges*.

Enfin le 28, nous jetâmes l'ancre dans une

baie, près d'une petite île située au nord du cap Saint-Georges, et que nous nommâmes *île Wallis*. Ce cap est à environ deux mille cinq cents lieues au couchant de l'Amérique. Je fis examiner la côte, pêcher du poisson et cueillir des cocos ; ils rapportèrent cent cinquante de ces derniers, et point de poisson. J'avois vu des tortues flotter sur la mer, j'espérois qu'elles se retireroient la nuit sur l'île qui est sablonneuse, stérile, inhabitée, telle enfin que les lieux que ces animaux fréquentent par préférence. J'y envoyai des gens, ils revinrent sans succès.

Nous cherchions un mouillage plus convenable, et quand nous l'eûmes trouvé, nous essayâmes de lever l'ancre ; mais les forces unies de l'équipage n'en purent venir à bout : pénétrés de douleur de notre impuissance, nous nous aidâmes de différens moyens, et parvînmes à lui faire quitter le fond; mais le vaisseau s'approcha de la côte, et elle reprit sur un fond de roche : tous ceux qui avoient encore des forces accoururent pour les unir aux nôtres pour la retirer de nouveau ; mais tous nos efforts furent vains, il fallut y renoncer pour ce jour : une nuit tranquille nous redonna de la vigueur, et le lendemain nous réussîmes à la retirer ; mais elle étoit hors d'usage, une de ses pattes étoit rompue.

Nous vînmes à une bonne lieue de là, dans une petite baie que nous nommâmes *l'anse Anglaise*. Là, nous fîmes provision de bois et d'eau; nous lestâmes notre navire qui l'étoit mal. Nous voyions beaucoup de poissons, et en prîmes peu, parce que nous étions de mauvais pêcheurs, que l'eau étoit claire, et le fond semé de roches. Nous pêchâmes au hameçon, aucun poisson ne voulut y mordre : nous vîmes des tortues, et ne pûmes en prendre; ainsi environnés d'objets que tout nous faisoit désirer, nous périssions du supplice de Tantale. Nous ramassâmes cependant sur le rivage des huîtres, de gros petoncles; nous cueillîmes quelques cocos, quelques choux au sommet de l'arbre qui les porte. Ce chou est blanc, frisé, tendre, d'une substance remplie de suc; lorsqu'on le mange cru, il a le goût de la châtaigne; quand il est bouilli, il vaut le meilleur panais; coupé en tranches dans le bouillon fait avec les tablettes, épaissi avec du gruau d'avoine, il donnoit un excellent mets : il nous falloit abattre l'arbre pour avoir le chou; c'étoit avec regret, mais la nécessité nous y forçoit. Ces végétaux frais et l'eau du coco rendirent promptement la santé à nos malades. Ils mangèrent aussi d'un fruit semblable à la prune de Jamaïque : elle a un goût agréable, aigrelet; mais elle est sauvage, et

a peu de chair. Elles sont rares, et leur bonté les rend d'un grand prix.

La côte est ici remplie de rochers; le pays est montueux, couvert d'arbres d'espèces différentes, dont quelques-uns sont d'une grandeur extraordinaire, et pourroient servir à divers usages. Entr'autres, nous trouvâmes les muscadiers en grande abondance; mais le fruit n'en étoit pas mûr encore; ces muscades croissent à l'ombre sans culture, ce qui les rend inférieures en bonté à celles qu'on apporte en Europe. Le cocotier y est beau, mais en petit nombre. On y trouve toutes les espèces de palmier, l'arbre qui donne le betel, diverses sortes d'aloès, des cannes à sucre, des bambous, des rotangs, et diverses plantes que je ne connois pas. On n'y trouve aucuns végétaux comestibles. Les bois sont remplis de pigeons, de tourterelles, de freux (1), de perroquets; on y voit un grand oiseau à plumage noir dont le cri ressemble à l'aboiement du chien; et plusieurs autres que je ne puis ni nommer ni décrire. On n'y découvrit que deux petits quadrupèdes que nos gens prirent pour des chiens; ils étoient très-

(1) Espèce de corneille, qu'on nomme aussi *grosle*. Cet oiseau, selon M. de Fleurieu, voltige autour des baleines pour saisir les coquillages attachés au corps de ces cétacées.

sauvages, et s'enfuirent très-vîte. Nous y vîmes des mille-pieds, des scorpions, quelques serpens d'espèces différentes; mais point d'habitans. Çà et là on trouvoit des habitations abandonnées, des coquilles jetées récemment, des morceaux de bois brûlés; et ces indices nous indiquoient que le pays est habité quelquefois, et qu'on venoit de le quitter. Ces habitations étoient de misérables huttes, et nous annonçoient des hommes dans les premiers degrés de la vie sauvage.

Nous nettoyâmes notre vaisseau; nous bouchâmes notre voie d'eau; nous enduisîmes de poix et de goudron chaud les endroits du bâtiment qui étoient rongés des vers; puis, avant de mettre à la voile, je pris possession du pays, de ces îles, baies, ports et havres, au nom de Sa Majesté Britannique Georges III. Nous clouâmes à un grand arbre une planche couverte de plomb, sur laquelle étoient gravées les armes du royaume, le nom du vaisseau, du commandant et de l'anse, et nous partîmes.

J'avois envoyé visiter les côtes, et nos gens avoient découvert un havre où il étoit facile de faire une provision de cocos; ils avoient remarqué que les arbres étoient marqués, et qu'il y avoit près de là plusieurs huttes des naturels du pays. Comme ces rafraîchissemens étoient d'une grande importance pour nos malades, je résolus

de me rendre dans ce havre, et d'y placer le vaisseau de manière qu'il protégeât les hommes que j'enverrois pour abattre les arbres et couper des choux palmistes. J'y arrivai sur le soir, et nous nous procurâmes plus de mille noix de cocos, et autant de choux palmistes, que nous pûmes en consommer pendant qu'ils étoient bons. J'aurois resté assez long-tems dans ce lieu pour donner à mes gens celui de se remettre de leurs fatigues; mais la saison avancée rendoit le plus petit délai dangereux. Plusieurs raisons nous persuadoient que, pour conserver une partie de notre équipage, il falloit gagner Batavia pendant que la mousson de l'est régnoit encore; mais notre vaisseau étoit si pesant, si en mauvais état, qu'il lui falloit trois fois plus de tems qu'à un autre pour faire ce chemin. S'il eût fallu attendre la saison prochaine, le retour étoit impossible, et nos provisions étoient presque épuisées. Je me hâtai donc de quitter ce lieu, qui fut l'abri le plus favorable que nous eussions trouvé depuis le détroit de Magellan.

Je donnai à ce dernier havre le nom de *Carteret;* il est à quatre lieues de l'anse Anglaise. Deux petites îles et la côte le forment; la plus grande des îles reçut son nom des cocos qu'on y trouve, l'autre eut celui de *Leith;* l'entrée du côté de cette dernière île est rétrécie par un

rocher qui sort de l'eau; mais elle est profonde et sûre : cependant la meilleure est formée par l'île des Cocos, parce qu'on peut y jeter l'ancre. A l'extrémité du havre est une grande anse où l'on est à l'abri de tous les vents, et où un vaisseau peut entrer. Il semble qu'elle soit l'embouchure d'une rivière, mais on ne put s'en assurer. On trouve de très-bonne eau dans une autre anse où un vaisseau peut pénétrer, et faire avec facilité sa provision d'eau et de bois. Le havre a une lieue de long.

Lorsque nous l'eûmes quitté, nous avions dessein de faire le tour de cette terre, et de passer devant le cap Marie; mais le vent et le courant qui se jette dans le golfe de Saint-Georges ne nous le permirent pas. Je fus donc obligé de tenter un passage au couchant de ce golfe, et le courant me fit espérer d'y parvenir; je suivis la direction de la terre, et j'eus bientôt lieu de croire que ce qu'on avoit appelé *baie de Saint-Georges*, formé par deux pointes avancées de la même île, étoit un canal formé par deux îles. L'événement justifia ma conjecture.

Avant la fin du jour, nous vîmes que ce canal étoit partagé par une île assez grande, à laquelle je donnai le nom du *Duc-d'Yorck*, et par d'autres îles plus petites répandues autour de celle-ci. Je laissai à la terre située au midi, le

nom ancien de *Nouvelle-Bretagne*; vers son extrémité occidentale, on voit des terres élevées et trois montagnes remarquables que j'appelai *la Mère et les Filles*. La Mère est placée entre les Filles, et domine sur elles : derrière s'élevoit une grande colonne de fumée qui me parut sortir d'un volcan qu'elles renferment. On aperçoit ces montagnes à vingt lieues de distance dans un tems clair; elles offrent l'apparence d'une île; elles ont à leur orient un cap auquel je donnai le nom de *Palliser*, et vers le couchant un autre cap que je nommai *Stephens*. Celui-ci est la partie la plus septentrionale de la Nouvelle-Bretagne; au nord du cap Stephens est une île que je nommai *île de Man* (1) : vis-à-vis le golfe formé par ces deux caps est l'île du Duc-d'Yorck. La terre, le long de la mer autour du golfe, est basse, unie, agréable à la vue; au delà, elle s'élève par degrés, et forme des montagnes très-hautes, couvertes de bois, entre lesquels on distingue des clarières, qui semblent être des campagnes cultivées. Nous vîmes un grand nombre de feux dans cette partie du pays, et nous en conclûmes qu'il étoit bien peuplé.

---

(1) La carte du voyage de Carteret donne le nom de Man à celle d'Yorck, et laisse la première sans nom.

Nous

Nous avions deux passages à choisir, au nord ou au midi de l'île du Duc-d'Yorck; ils m'étoient également inconnus, et dans l'obscurité je ne devois point m'y hasarder : je pliai donc mes voiles, et j'attendis le jour avec la sonde à la main; mais je ne trouvai point de fond à la profondeur de sept cents pieds.

L'île du Duc-d'Yorck est unie et d'un aspect agréable; l'intérieur est couvert de grands bois; les habitations des naturels du pays, assez voisines les unes des autres, sont rangées près des bords de l'eau, parmi des bocages de cocotiers : le tout ensemble offre un paysage romantique. Nous aperçûmes plusieurs de leurs pirogues qui sont très-bien faites; et le 10 septembre, quand je mis à la voile, quelques-unes s'avancèrent vers le vaisseau; mais, comme nous avions un bon vent, nous ne pûmes pas nous arrêter pour les attendre. J'entrai dans le passage formé par l'île et la terre située au nord; le canal a huit lieues de large. Le lendemain nous avions perdu de vue la Nouvelle-Bretagne, et je me trouvai dans une grande mer. Il me fut donc démontré que j'avois trouvé un nouveau détroit auquel je laissai le nom de *Saint-Georges;* la terre septentrionale eut le nom de *Nova-Hibernia,* ou *Nouvelle-Irlande.*

Le tems étoit obscur, le vent étoit fort et souf-

floit par bouffées, et je continuai à suivre la côte de la Nouvelle-Irlande à la distance d'environ six lieues, jusqu'à ce que j'eusse atteint son extrémité occidentale. Un courant assez rapide nous aidoit. Sur le soir, nous découvrîmes une belle île, qui forme avec la Nouvelle-Irlande, un détroit large de cinq lieues. Il pleuvoit, et le tems étoit très-sombre; je crus devoir suspendre notre course pour ne pas nous exposer à des dangers inconnus. La nuit fut orageuse; il fit beaucoup d'éclairs et de tonnerres, et je m'applaudis de ma prudence. Le lendemain fut beau; nous mîmes à la voile, le courant facilita notre passage. L'île nous offroit un coup d'œil agréable; elle paroît fort peuplée, et je l'appelai île *Sandwich*: elle est plus grande que celle d'Yorck, et paroît avoir de bons ports. Vers le nord, elle a une montagne conique; et sur la côte opposée, on en voit une absolument semblable. Nous entendîmes, pendant tout le tems que nous employâmes à traverser le détroit, un bruit continu semblable à celui du tambour. Le tems étoit calme, et dix pirogues, qui portoient environ cent cinquante hommes, partirent de la côte de la Nouvelle-Irlande pour venir à nous. Elles s'approchèrent assez pour recevoir quelques quincailleries que nous leur offrîmes au bout d'un long bâton; mais aucun Indien ne voulut monter sur le vaisseau.

Ils sembloient préférer le fer à tout ce que nous leur offrions, quoique ce fer ne fût point travaillé. Les pirogues étoient très-longues et fort étroites : elles avoient un balancier, et quelques-unes étoient bien faites. L'une d'elles avoit quatre-vingt-dix pieds de longueur, cependant elle étoit formée d'un seul arbre; les côtés avoient quelques ornemens de sculpture; elle portoit trente-trois hommes, et n'avoit pas de voiles. Ces insulaires sont noirs, leur tête est laineuse; ils n'ont ni le nez plat, ni les lèvres grosses : tous sont nus, mais quelques chaînons de coquillages ornent leurs bras et leurs jambes; leurs cheveux, ou plutôt la laine qui couvre leur tête, est chargée d'une poudre blanche. Il paroît que cet usage est plus antique, plus étendu qu'on ne le croit communément; ces peuples étendent cet usage plus loin que nous, puisqu'ils poudrent aussi leur barbe. La plupart d'entr'eux attachent au dessus d'une de leurs oreilles une plume qui paroît avoir été arrachée à la queue d'un coq, et probablement ils ont de la volaille. Ils sont armés de piques et de grands bâtons en forme de massues : nous ne leur vîmes ni arcs ni flèches, peut-être ils les cachoient dans leurs pirogues. De mon côté, j'ordonnai à mes gens de se tenir à leurs postes, tandis qu'ils rodoient autour du vaisseau. Ils portoient un œil attentif sur nos

canons comme s'ils en eussent craint quelque danger, et ces regards me firent penser qu'ils n'ignoroient pas l'usage des armes à feu. Ils avoient des filets et des cordages qui nous parurent bien faits; un vent qui s'éleva les fit retourner vers la côte d'où ils étoient partis.

Dès qu'ils nous eurent quittés, nous nous dirigeâmes vers le couchant, et bientôt après nous découvrîmes une pointe de terre que nous reconnûmes ensuite être l'extrémité de la Nouvelle-Irlande; je lui donnai le nom de *cap Byron*. Plus au couchant est une grande et belle île que j'appelai la *Nouvelle-Hanovre;* elle est séparée de la Nouvelle-Irlande par un détroit dont la direction est entre le nord et le levant, et qui est embarrassé de petites îles, dont l'une offre un pic remarquable; ce détroit et ce pic reçurent le même nom que le cap.

La Nouvelle-Hanovre est une île élevée, couverte d'arbres, entre lesquels on remarque des plantations; le tout offre un aspect agréable: la pointe qui s'avance entre le couchant et le midi forme un mont assez haut; je l'appelai le *promontoire de la Reine-Charlotte*. Cette colline est environnée de quelques autres moins élevées; nous ne les pûmes observer avec soin, parce que la nuit, un tems sombre, des coups de vent et la

pluie nous surprirent (1). Le jour suivant fut sombre encore, et nous ne faisions qu'apercevoir la Nouvelle-Hanovre. A huit lieues à son couchant, nous aperçûmes six ou sept petites îles, dont deux seules sont assez larges : je les appelai *îles de Portland*. L'étendue des vagues me fit voir que j'étois dans un océan libre, et j'en conclus que le passage que j'avois trouvé ouvroit un chemin plus facile et plus court que celui des terres au nord. Il est aussi plus avantageux ; on pourroit se procurer toute sorte de rafraîchissemens auprès des habitans des deux côtés du détroit et des îles voisines, en les échangeant pour des instrumens de fer qu'ils recherchent beaucoup, et dont nous n'étions pas fournis.

(1) M. de la Billardière, rédacteur du voyage du général d'Entrecasteaux, nous dit que la Nouvelle-Hanovre est séparée de la Nouvelle-Irlande par un canal formé de rescifs, et dont l'entrée est obstruée par de petites îles. Sa configuration du côté du nord-ouest, offre un terrain aplati : son centre au contraire est occupé par des montagnes très-élevées. Le sol de la Nouvelle-Hanovre est bien boisé, bien arrosé. Ses principales productions sont le cocotier, le gingembre. Les rivières et la mer y fournissent du poisson en abondance. Les naturels du pays sont nombreux ; ils élèvent leurs maisons sur des pieux et conduisent leurs canots avec beaucoup d'adresse.

Du cap Saint-Georges au cap Byron je comptai quatre-vingts lieues; du cap Byron au promontoire de la Reine-Charlotte il y en a environ douze. J'aurois pu faire une description plus détaillée et plus complète du pays, de ses productions, de ses habitans, si je n'avois pas été si affoibli et si épuisé que je succombois presque sous le poids des fonctions qui retomboient sur moi, faute d'officiers : je pouvois à peine me traîner; il en étoit de même de mon lieutenant, et nous étions les seuls pour veiller alternativement.

Le 14, cinglant toujours au couchant, nous découvrîmes une île très-étendue et très-peuplée; nous en vîmes une autre qui sembloit un grand rocher qui s'élevoit de la mer. Je ne pus déterminer leur situation, parce que le tems étoit sombre, et que les courans nous emportoient. Plus loin, nous découvrîmes une terre plus grande encore, composée de plusieurs îles, située plus au midi que les deux premières. La lune brilloit durant la nuit, et nous pûmes nous en approcher; mais mon lieutenant craignant de s'engager au milieu d'elles, s'en éloigna en cinglant vers le midi. Lorsque je vins le relever, je m'aperçus que nous les avions passées; je tournai de rechef au couchant. Nous étions encore près de ces îles à six heures du matin, et un grand nombre de pirogues en

partirent avec plusieurs centaines d'Indiens; ils ramèrent vigoureusement vers nous. L'une de leurs pirogues s'approcha, nous fit beaucoup de signes que nous ne pouvions bien comprendre; mais nous les répétâmes aussi bien qu'il nous fut possible, pour leur faire comprendre que nous étions leurs amis comme ils étoient les nôtres; et afin de mieux nous assurer leur bienveillance, et les engager à venir à bord, nous leur tendîmes quelques-unes des bagatelles que nous avions encore; ils s'approchèrent en effet davantage, mais ce fut pour nous lancer avec force leurs javelines. Je crus qu'il étoit prudent d'éviter une action générale, et ne pouvant douter qu'ils n'eussent des desseins hostiles, je fis tirer quelques coups de fusil et un de nos pierriers. Cette décharge blessa quelques-uns de ceux qui montoient la pirogue, qui s'éloigna vers les autres. Je pliai les voiles pour attendre leurs délibérations : elle fut de retourner vers leurs côtes, et afin de les intimider encore davantage, je fis tirer une pièce de six chargée à boulet, de façon qu'il passa sur leur tête ; il tomba au delà des pirogues qui s'éloignèrent plus vîte encore : les Indiens élevèrent une voile pour aider à l'effort de leurs rames. Cependant de nouvelles pirogues se détachèrent d'une autre partie de l'île,

et s'avancèrent vers nous. Elles s'arrêtèrent à la même distance que les premières, et l'une d'elles vint aussi en avant. Nous fîmes aux Indiens qui la montoient tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer; nous étalâmes à leurs yeux tout ce qui pouvoit leur faire plaisir, nous leur ouvrîmes les bras pour les engager à venir à bord; mais notre rhétorique fut encore inutile; et dès qu'ils furent à portée du vaisseau, ils y lancèrent une grêle de dards et de javelines, qui heureusement ne nous firent aucun mal. Nous leur répondîmes par quelques coups du fusil; l'un d'entr'eux tomba mort dans la pirogue, les autres se jetèrent dans la mer, et se rendirent vers leurs compagnons à la nage: tous alors s'en retournèrent. Nous envoyâmes chercher la pirogue abandonnée; elle avoit cinquante pieds de long, quoiqu'elle fut une des plus petites de celles qui étoient venues contre nous. Elle étoit formée d'un tronc d'arbre grossièrement travaillé, et avoit un balancier. Nous y trouvâmes six beaux poissons, une tortue, quelques ignames, une noix de coco, et un sac rempli d'une petite espèce de pommes ou de prunes d'un goût douceâtre et d'une substance farineuse. Ce fruit étoit un peu aplati, différent de tous ceux que nous avions vus jusqu'alors, et de ceux que nous vîmes dans la suite. On

pouvoit le manger cru, mais il étoit meilleur bouilli ou rôti dans les cendres. Nous y trouvâmes aussi deux grands pots de terre assez semblables à une cruche, avec une large bouche, mais sans anses, et beaucoup de nattes qui leur servent de voiles et de couvert, en les étendant sur des baguettes courbées. Il paroît qu'ils se servoient de cette pirogue pour pêcher; il y avoit aussi du feu et un pot dans lequel ils faisoient cuire leurs alimens. Dès que nous l'eûmes examinée, nous la mîmes en pièces pour en faire du bois à brûler.

Ces insulaires ont, comme ceux des îles d'Egmont et de la Nouvelle-Irlande, le teint couleur de cuivre très-foncé, avec une tête laineuse. Ils mâchent du betel, vont nus, sont parés de cordons de coquillages aux jambes et aux bras, poudrent leurs cheveux, et ont le visage peint de raies blanches. La pointe de leurs lances étoit armée d'un caillou bleuâtre.

Nous continuâmes notre route le long des autres îles, qui sont au nombre de vingt à trente, et d'une étendue considérable : l'une d'elles seule formeroit un beau royaume. Je leur donnai le nom d'*îles de l'Amirauté*. J'aurois voulu les visiter, et je l'aurois fait si mon vaisseau eût été en meilleur état, et pourvu des choses propres à commercer avec les Indiens. Elles sont couvertes

de la plus belle verdure, de bois élevés et sombres, entremêlés de clairières qui paroissent défrichées, de bocages de cocotiers et de nombreuses cabanes (1). Il seroit facile d'y établir un commerce amical, puisque les habitans ont des besoins que nous pouvons satisfaire, et que nos armes ne nous permettent pas de les craindre. Le milieu de la plus grande de ces îles est situé à trente-cinq lieues du promontoire de la Reine-Charlotte. Sur son côté méridional, il y a une petite île qui s'élève en forme de cône très-élevé; il est situé à environ cent trente-huit

(1) Le général d'Entrecasteaux, nommé en 1791 chef d'une expédition destinée à la recherche de Lapérouse, a visité les îles de l'Amirauté. Ce navigateur est mort en voulant reconnoître la côte septentrionale de la Nouvelle-Bretagne. M. de la Billardière, naturaliste et rédacteur de cette relation, nous apprend que l'archipel des îles de l'Amirauté paroît être considérable : l'île principale est montueuse. La couleur des habitans est d'un noir un peu clair. Leur physionomie, en général agréable, se rapproche assez de celle des Européens; leurs cheveux sont crépus : ils portent à l'extrémité de leurs parties naturelles, une coquille, et sont d'ailleurs entièrement nus. Les femmes s'entourent la ceinture d'une espèce de vêtement : leurs principaux alimens sont des noix et des cocos. Ils sont farouches, et adonnés au vol : leurs chefs paroissent avoir beaucoup d'autorité sur eux.

lieues du cap Saint-Georges. La grande île a dix-huit lieues du levant au couchant, et paroît s'étendre fort loin au nord. Il est extrêmement probable que toutes produisent des objets d'un bon commerce : elles sont situées dans le même climat, et presque sous la même latitude que les Moluques ; elles paroissent avoir des épiceries : leur sol est plus fertile que celui de la Nouvelle-Irlande, et nous avons vu dans celle-ci des muscadiers.

Nous cinglâmes toujours au couchant, mais un peu vers le nord, toujours aidés d'un vent léger, au travers d'une mer tranquille. Sur le soir du 19, nous découvrîmes encore deux îles unies, basses, verdoyantes ; elles étoient peu étendues, et je les nommai *Durour* et *Matty* : nous passâmes près de celle-ci, et y vîmes les habitans courir en grand nombre sur le rivage avec des lumières; elle me parut avoir deux lieues de long : la nuit ne nous permit pas d'en rien voir de plus, et un vent favorable nous les eut bientôt fait perdre de vue.

Cinq jours après, nous en découvrîmes deux autres : le calme nous en tint éloignés à la distance de quatre à cinq lieues; elles avoient un aspect agréable, étoient couvertes d'arbres, et avoient, l'une deux lieues, l'autre seulement

une en longueur : je leur donnai le nom de *Stephens*.

Le lendemain, nous en vîmes trois autres, et nous en approchâmes avant la nuit. Plusieurs pirogues en partirent, et après nous avoir fait quelques signes de paix, les Indiens montèrent sur le vaisseau sans défiance et sans crainte. Ils n'avoient que quelques noix de cocos, qu'ils nous vendirent contre des morceaux d'un cercle de fer; ils connoissent ce métal qu'ils nomment *parram*, et ils nous firent entendre qu'un vaisseau comme le nôtre avoit abordé à leur île. Je donnai à l'un d'eux trois morceaux de ce vieux cercle dont chacun avoit quatre pouces de long, et il fut dans un ravissement qui approchoit de l'extravagance. Ces peuples paroissent aimer le fer plus passionnément que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors; pour des instrumens de ce métal, nous aurions pu acheter tout ce qu'ils possédoient. Leur teint est d'une couleur de cuivre moins obscure que les Indiens que nous avions vus jusqu'alors : ils ont de grands et beaux cheveux noirs; ils ont peu de barbe, parce qu'ils se l'arrachent avec soin. Leurs traits sont beaux; leurs dents d'une blancheur et d'un poli éclatans : ils sont de stature moyenne, très-alertes, vigoureux et actifs; ils montoient nos mâts avec plus d'agilité et de vîtesse que nos

matelots. Leur caractère est franc et ouvert ; ils buvoient, ils mangeoient tout ce qu'on leur donnoit, alloient sans soupçon par-tout où on les conduisoit, étoient familiers et gais avec l'équipage, comme s'ils eussent été d'anciens amis. Ils n'étoient pas entièrement nus ; ils avoient une légère ceinture autour des reins, composée d'une pièce étroite d'une natte fine. Leurs pirogues sont très-bien travaillées et avec adresse ; un arbre creusé en fait le fond : les côtés sont de planches ; elles ont une voile d'une natte fine et un balancier : leurs cordages et leurs filets sont forts et bien faits. Ils nous proposèrent d'aller à terre, et vouloient nous laisser des ôtages. J'y aurois consenti volontiers si je l'avois pu ; mais un fort courant nous entraîna si loin au couchant, que nous ne pûmes chercher un endroit propre à jeter l'ancre : la nuit survint, et nous fûmes forcés de continuer notre route. Lorsque les Indiens s'aperçurent que nous les quittions, il y en eut un qui demanda très-ardemment de venir avec nous ; et malgré ses compatriotes, malgré nous-mêmes, il ne voulut pas retourner dans l'île. Enfin, je lui accordai ce qu'il désiroit. Il étoit possible qu'il me fût utile, et du moins il nous instruisit. Il nous fit comprendre qu'il y avoit d'autres îles vers le nord, dont les habitans avoient du fer, et qu'ils s'en servoient pour tuer

ses compatriotes lorsqu'ils les rencontroient sur la mer. Je remarquai avec douleur que ce bon Indien devenoit malade; je l'avois nommé *Joseph-Freevill* ou de *bonne volonté :* nous l'aimions; mais nous ne pûmes le conserver que jusqu'au moment où nous arrivâmes dans l'île de Célèbes. Les îles d'où il sortoit étoient si petites, car la plus grande n'avoit pas deux lieues de tour, que je fus surpris de ses connoissances. Malgré sa langueur, sa foiblesse, il reconnut dans l'île de Célèbes le cocotier, le palmier, le betel, le citronnier, et à l'instant qu'il cueillit un fruit à pain, il le porta sur les cendres pour le cuire. Il nous fit entendre que dans son pays le poisson étoit abondant, qu'on y trouve des tortues. Malgré le grand nombre d'habitans qu'il y a sur ces îles, ils paroissent n'y avoir d'eau douce que celle de la pluie : il seroit extraordinaire qu'il y eût des sources sur des îles aussi basses. Je donnai à la plus grande le nom de ce bon insulaire (1); mais il l'appeloit *Pegan :* des écueils les environnent toutes. J'en ai dressé une carte d'après la description que les Indiens en firent eux-mêmes sur le tillac avec de la craie.

Nous conservâmes notre direction en nous

(1) Elle est à l'orient de Gilolo.

éloignant de ces îles; trois jours après nous rencontrâmes un bas-fond dangereux d'environ quatre lieues de circuit. Sur le soir, nous découvrîmes encore une île dont l'extrémité orientale s'élevoit en pain de sucre. Nous n'en approchâmes pas assez pour en découvrir davantage.

Le 12 octobre, nous en découvrîmes une fort petite ornée d'arbres, nous l'appelâmes *île du Courant* : elle est à cent dix-sept lieues du promontoire de la Reine-Charlotte : le lendemain nous en vîmes deux que je nommai *îles de Saint-André*. Le vent devint à cette époque variable, et peu de tems après nous fit essuyer une tempête qui dura soixante-quatre heures.

Nous découvrîmes une terre le 26, mais nous ne pûmes la reconnoître, ni déterminer la latitude où nous étions; nous la déterminâmes le lendemaim, et nous vîmes alors que la terre que nous avions vue étoit l'île de Mindanao. Comme nous avions beaucoup de malades et que nous avions un besoin pressant de rafraîchissemens, je résolus de tenter de m'en procurer en entrant dans une baie reconnue et décrite par Dampier (1), qui trouva dans le pays aux environs beaucoup de bêtes fauves. Je côtoyai donc la partie de l'île qu'il désigne, et pour ne pas

(1) *Voyez* tome IV, pag. 236 et suivantes.

manquer la baie, je fis marcher mon lieutenant dans la chaloupe devant le vaisseau et plus près de la côte, mais ses recherches furent vaines; il ne découvrit point la baie, ni la grande prairie qui étoit auprès. Il parvint à la pointe la plus méridionale de l'île, et y vit un petit enfoncement à l'extrémité duquel étoit une petite ville et un fort. A la vue de la chaloupe, ils tirèrent un coup de canon et détachèrent trois pirogues remplies d'insulaires. Mon lieutenant crut devoir revenir au vaisseau. Les pirogues le poursuivirent jusqu'au moment où elles découvrirent le bâtiment qui leur parut trop fort pour être enlevé, et alors elles s'en retournèrent. J'aurois pu jeter l'ancre devant l'anse malgré les efforts des habitans; mais il auroit fallu des préparatifs, tirer des canons du fond de cale où je les avois fait mettre, réparer nos cordages, et tout cela demandoit du tems. Je crus en gagner en cherchant un autre lieu plus au levant où je jetai l'ancre, à l'embouchure d'une rivière. J'y envoyai chercher de l'eau dans la chaloupe et le canot, et ils purent revenir avant la nuit. Nos gens ne virent aucune trace d'habitans dans le lieu où ils débarquèrent; mais nous remarquâmes une pirogue qui paroissoit envoyée pour reconnoître qui nous étions. Dès que je l'aperçus, j'arborai pavillon anglais; j'espérois

qu'elle

qu'elle s'approcheroit davantage; mais, après nous avoir regardé quelques momens, elle retourna sur ses pas. Ce lieu solitaire m'invitoit à y faire provision d'eau et de bois; mais sur les neuf heures du soir, nous entendîmes un bruit très-fort sur cette partie de la côte : ce bruit devint ensuite plus distinct; il étoit produit par les voix d'un grand nombre d'hommes qui faisoient entendre des cris semblables aux cris de guerre des sauvages de l'Amérique. Ce bruit affreux et terrible me fit craindre un combat si je descendois, et je devois l'éviter pour conserver le peu de forces qui nous restoient encore. Je tirai cependant les canons du fond de cale, et le lendemain ne voyant personne sur la côte, je soupçonnai que les insulaires avoient voulu nous effrayer, et je crus pouvoir envoyer la chaloupe pour remplir quelques futailles d'eau. Les insulaires étoient peut-être cachés dans les bois, et la prudence me fit tenir prêt à donner du secours à nos gens; j'avois eu raison, car dès qu'ils eurent débarqué, les insulaires parurent armés, ayant à leur tête un homme qui portoit quelque chose de blanc qui me parut un signe de paix. Je n'avois point de pavillon blanc; mais j'attachai une nappe à un bâton, et j'envoyai mon lieutenant vers la côte. Dès qu'il fut à terre, le porte-étendard vint sans armes avec un chef, et ils reçurent mon lieu-

tenant avec de grandes marques d'amitié. Il nous parla en hollandais qu'aucun de mes gens ne put comprendre; il nous dit ensuite quelques mots espagnols qu'un de nos matelots savoit un peu; et, avec ce secours et beaucoup de signes, nous réussîmes à expliquer qui nous étions, d'où nous venions et ce que nous désirions. Le chef insulaire nous invita à nous rendre à la ville; nous répondîmes que nous le voulions bien; mais que nous avions besoin d'eau, et que nous demandions qu'il fît retirer ses gens, afin que nous en pussions prendre sans crainte. Le chef accorda ce qu'on désiroit; et comme il parut regarder avec un œil de cupidité un mouchoir de soie que mon lieutenant avoit autour de son cou, cet officier le lui offrit : il l'accepta, et donna en échange un mouchoir de coton qui lui servoit au même usage. Après cet échange de cravates, un chef indien demanda si l'on avoit des marchandises. Nous n'en avions que pour acheter des provisions; on le lui dit, et il nous promit tout ce dont nous aurions besoin. Je regardois cette entrevue comme nous annonçant des avantages pour nos malades, et pour faciliter la course qui nous restoit à faire. Mais il s'étoit à peine écoulé deux heures, lorsque nous vîmes, avec autant de surprise que de douleur, plusieurs centaines d'hommes armés qui se plaçoient vis-à-vis du

vaisseau, entre les arbres qui couvroient la côte. Les uns étoient armés de fusils, les autres d'arcs, de flèches, de grandes piques, de larges sabres, de crits et de boucliers : ils retirèrent dans les bois une pirogue qui étoit sur le rivage. Ces apparences ne nous promettoient pas la paix; d'autres indices confirmèrent nos craintes. Ces insulaires passèrent le jour à s'exercer à des espèces d'évolutions militaires, sortirent, entrèrent dans les bois, semblèrent se préparer à une attaque, lancèrent des traits et des javelines contre le vaisseau, élevèrent leurs boucliers, et agitèrent leurs sabres d'une manière menaçante. Pendant ce tems, nous nous précautionnions contre leur mauvaise volonté, nous mîmes tout en ordre pour nous défendre. Prêt à faire voile, je désirois savoir la raison d'un changement si subit, si extraordinaire. J'envoyai mon lieutenant avec ma nappe blanche, arborée sur la chaloupe, et lui ordonnai d'aborder vers une partie de la côte découverte, afin que mes gens ne pussent être assaillis par des ennemis qu'ils ne verroient pas; je leur recommandai encore de ne pas descendre à terre. Lorsque les Indiens virent le canot s'approcher, l'un d'eux sortit du bois, armé d'un arc et de flèches, et fit signe de s'approcher jusqu'à lui; et, lorsqu'il s'aperçut qu'on ne le vouloit pas, il rentra dans le bois. Peut-être ils y étoient

en embuscade; et nos gens, après avoir attendu quelque tems, voyant qu'il n'y avoit pas lieu d'espérer une conférence, revinrent au vaisseau.

Il dépendoit de moi de faire beaucoup de mal à ce peuple inhospitalier; mon artillerie auroit pu en nettoyer les bois; mais c'étoit un mal qui ne m'eût produit aucun bien. Je voulus essayer par la douceur d'obtenir la permission d'acheter des provisions, et je résolus d'aller à la ville, contre les habitans de laquelle j'étois alors en état de me défendre.

Je fis voile dans ce dessein à la pointe du jour, poussé par une petite brise de terre, et quittai cette baie que j'appelai *baie Trompeuse*, et nous arrivâmes quelques heures après à l'entrée de l'anse, au fond de laquelle nous avions découvert la ville et le fort. Mais, dans cet instant même, le tems devint sombre, la pluie tomba en torrens, et un vent violent qui nous repoussoit de la terre s'éleva et nous rejeta au loin sur la mer. Ce contre-tems me força de continuer ma route; je ne pouvois persister dans mon projet sans perdre du tems, et je n'en avois point à perdre, si je voulois gagner Batavia avant que la saison fut passée.

Je vais décrire notre navigation autour de l'île Mindanao, parce que le peu qu'on en connoît a été mal décrit.

Le 26, nous découvrîmes la partie de l'île où est situé Saint-Augustin : la terre y descend en petits monts jusqu'à une pointe basse baignée par la mer. A vingt-deux lieues de là, c'est une petite île élevée qui termine la vue, et que je nommai *île du Mondrain*. Jusques là, le sol de Mindanao est fort élevé : ce sont des chaînes de montagnes qui s'élèvent les unes derrière les autres; et de loin on croit voir plusieurs îles. Nous nous approchâmes de la terre, et voulûmes entrer dans une baie pour y jeter l'ancre; mais nous trouvâmes que l'eau y étoit trop profonde, et que l'entrée en étoit dangereuse : je la nommai la *baie du Disapointement*. De là nous découvrîmes un mondrain qui sembloit une île, et que je crus une péninsule; il formoit la partie la plus septentrionale de la baie, une montagne semblable s'étendoit au midi : des bas-fonds et de petites îles occupent l'espace qui est entr'elles. La terre dont elles semblent partir, est d'une hauteur prodigieuse, formée de montagnes entassées les unes sur les autres, et dont les sommets sont cachés dans les nues. Ces monts énormes trompent le navigateur qui croit n'en être qu'à cinq ou six lieues, lorsqu'il en est encore à quinze ou dix-huit : c'est la raison peut-être qui fait que les cartes n'en offrent qu'une image défigurée.

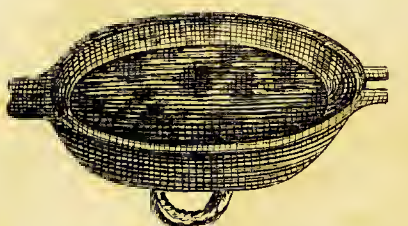
Du cap Saint-Augustin jusqu'à l'extrémité de

l'île qui est entre le midi et le levant, il y a un espace de plus de vingt lieues, où l'on trouve semées dix à douze îles qui doivent être bien peuplées, si l'on en peut juger par la multitude des pirogues que nous y vîmes naviguer. La plus grande a un mont en pain de sucre qui la fait distinguer à une grande distance. Je lui donnai le nom d'*Hummock*, ou du *Mondrain*. Je passai entre ces îles et celle de Mindanao; la navigation y est sûre, et nous arrivâmes dans une petite anse, au fond de laquelle étoit la ville qui donne son nom à l'île.

La partie méridionale de l'île Mindanao est très-agréable; on y voit de vastes plantations et de grandes plaines verdoyantes : elle est très-peuplée; les brouillards ne me permirent pas de voir la ville, ni d'en déterminer exactement la situation.

En tournant au couchant, on découvre un cap à la distance de sept à huit lieues, au delà duquel est une baie profonde; au couchant de cette baie, la terre est plate et peu boisée; mais sur ce sol aplati se présente un pic d'une hauteur prodigieuse, et qui s'élève dans les nues comme une tour dont on ne pourroit voir le faîte. Entre la pointe méridionale et la baie, on voit aussi une montagne très-haute dont le sommet offre l'apparence d'un volcan; nous n'y vîmes cependant ni feu ni fumée.

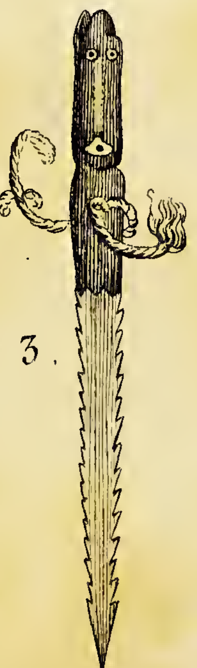
Tom. 6. pag. 407.



2.



1.



3.

Entre l'île de Mindanao et les îles plates et [illegible] à l'orient, il y a un passage qui ne paraît point embarrassé de bancs et d'écueils. [illegible] on a vu les îles marquées à quelque distance de la côte; peut-être elles en sont plus éloignées, et que la hauteur des montagnes de l'île a fait illusion aux navigateurs (1).

(1) On voit au sud-est de Mindanao les îles Pelew ou Palaos, dont l'existence a été mise en doute pendant quelque tems en France, mais aujourd'hui il n'est plus permis d'en douter : sir Staunton, rédacteur du voyage de lord Macartney en Chine, a confirmé la relation qu'en a donné Georges Keate, d'après les communications fournies par le capitaine Henri Wilson, qui y avoit fait naufrage en 1783.

Selon Keate, les habitans des îles Pelew ont une constitution vigoureuse; leur taille bien proportionnée est au dessus de la moyenne : leur teint n'est pas tout-à-fait noir, il est plus foncé que le cuivre. Ils se teignent les dents en noir, vont entièrement nus, excepté les femmes qui portent deux petits tabliers [illegible]. La gaîté, la [illegible]



Entre l'île du Mondrain et les îles plates et unies qui sont à son orient, il y a un passage qui ne paroît point embarrassé de bancs et d'écueils. Je n'ai point vu les îles marquées à quelque distance de la côte; peut-être elles en sont plus éloignées, et que la hauteur des montagnes de l'île a fait illusion aux navigateurs (1).

---

(1) On voit au sud-est de Mindanao les îles Pelew ou Palaos, dont l'existence a été mise en doute pendant quelque tems en France; mais aujourd'hui il n'est plus permis d'en douter : sir Staunton, rédacteur du voyage de lord Makartney en Chine, a confirmé la relation qu'en a donné Georges Keate, d'après les communications fournies par le capitaine Henri Wilson, qui y avoit fait naufrage en 1783.

Selon Keate, les habitans des îles Pelew sont d'une constitution vigoureuse; leur taille bien proportionnée est au dessus de la moyenne : leur teint n'est pas tout-à-fait noir, il est plus foncé que le cuivré. Ils se tatouent les dents en noir, vont entièrement nus, excepté les femmes qui portent deux petits tabliers faits avec la filasse des noix de cocos. La gaieté, la douceur et l'affabilité paroissent être chez eux des qualités naturelles. Ils se nourrissent de poissons et de différens fruits, tels que ceux que donnent l'arbre à pain et le cocotier : ils font une espèce de confiture avec la canne à sucre, qui paroît y être indigène : ils ont en général si peu de besoins qu'avant l'arrivée des Anglais, ils ignoroient l'usage de nos volailles domestiques; ils les laissoient errer tranquillement dans leurs

Nous quittâmes alors Mindanao, mortifiés de n'avoir pu obtenir des habitans les secours dont nous avions besoin : on nous les avoit promis d'abord, et nous soupçonnâmes que des Hollandais, ou des partisans de cette nation s'étoient opposés à leurs intentions, lorsqu'ils avoient su que nous étions anglais, afin de nous empêcher

---

bois avec les pigeons, sans songer à s'en servir. Les Anglais n'y ont trouvé d'autres quadrupèdes que quelques rats cachés dans les bois, et trois ou quatre chats dans les maisons.

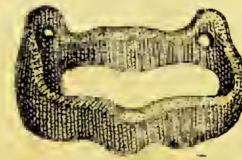
Ce peuple est polygame; il croit cependant que l'ame survit au corps, et il enterre les morts avec une sorte de respect. Le gouvernement y est une monarchie absolue. Le roi a sous lui quelques chefs nommés *ruyacks*, qui forment son conseil d'état. Le monarque y est considéré comme maître et propriétaire de tout le territoire. Ses sujets n'ont à eux que des lances, des dards, des frondes qui composent leurs armes, et des vases d'une terre grossière nécessaires à leur subsistance. Leurs maisons sont extrêmement simples ; elles consistent dans des planches et des bambous qui portent sur des assises de pierres élevées à trois pieds au-dessus du sol : ils ont aussi de vastes salles construites à peu près de même, destinées à leurs assemblées publiques. Leurs canots, sculptés avec art, sont formés de troncs d'arbres creusés avec le feu.

Le capitaine Mac-Cluer, marin très-savant selon lord Makartney, a visité ces îles au mois de juin 1791. Au commencement de 1793, voulant se distinguer

Tom. 6. pag. 408.







de communiquer avec les naturels du pays; ce sont eux qui envoyèrent un détachement armé qui nous défia de la côte, deux heures après notre conférence amicale.

Nous cinglâmes au couchant pour trouver le détroit de Macassar, formé par les îles de Bornéo et de Célèbes. Nous y entrâmes peu de jours après. La terre de Célèbes qui se prolonge jusqu'à l'entrée du passage est fort élevée, et paroît terminée par une montagne qui semble être une île qui sort de la mer; je crois que c'est la pointe de Stroomen des cartes françaises; elle peut guider les navigateurs qui viennent du levant pour passer le détroit : au midi de cette pointe on trouve une baie profonde, hérissée d'îles et

---

par une conduite dont on avoit donné jusqu'alors peu d'exemples, il exécuta le projet long-tems médité de s'y établir avec sa femme et ses enfans, espérant y réaliser le bonheur qu'il s'étoit promis; mais au bout de quinze mois, il fut tellement ennuyé de son séjour dans ces îles qu'il s'embarqua pour Macao, d'où il envoya une relation de ses aventures à ses amis en Angleterre. A la fin de 1794 il revint aux îles Pelew, pour ramener sa famille et ses biens. Plusieurs insulaires des deux sexes qui l'avoient toujours accueilli avec joie et avec des distinctions honorables, voulurent s'embarquer avec lui pour Bombay : depuis cette époque on n'a pas reçu des nouvelles de sa route.

de rocs qui m'ont paru dangereux. Au levant, elle a deux îles, dont l'une est plate, longue et unie; l'autre s'élève en collines : toute leur surface, toute celle des pays adjacens est couverte de forêts. Fort près de ces îles on ne trouve pas de fond. A leur couchant, nous vîmes environ soixante pirogues occupées à pêcher. La côte me parut avoir un fond de roches; on ne peut l'approcher sans danger : les courans, les vents y varient; des rafales subites, accompagnées d'éclairs et de tonnerres, y duroient ordinairement une heure, puis étoient suivies d'un calme parfait. Ces variations me firent penser qu'elles étoient les préludes ordinaires de la mousson d'ouest. Nous allions avec tant de lenteur, même par un tems favorable, que nous avions beaucoup à craindre de celui qui nous seroit contraire.

Nous nous dirigeâmes sur Borneo, et rencontrâmes deux petites îles qui me parurent être celles de Taba. Le tems qui étoit fort sombre s'éclaircit alors tout d'un coup, et nous laissa voir un banc semé d'écueils qui s'étendoit dans un espace de six lieues. De là, nous voyions des monts qui nous paroissoient des îles, mais qui sont peut-être des parties de l'île Borneo. Ce banc est très-dangereux; il faut l'éviter en cinglant au couchant des îles Taba, où le passage

est large et sûr. Je n'ai vu ni les bancs marqués par M. d'Apis, ni les îles qui doivent en être voisines; je crois qu'elles n'existent que sur le papier.

La partie méridionale de ce passage est la plus étroite; il a environ vingt lieues de large : nous employâmes quinze jours pour le traverser, et il n'a que vingt-huit lieues de longueur. Parvenus encore au midi de la ligne, le vent continua d'être variable, et ne servoit qu'à nous fatiguer beaucoup, en nous forçant souvent de plier nos voiles; toutes nos forces y suffisoient à peine, car notre foiblesse augmentoit chaque jour, nos malades perdoient la vie, et nos gens sains la santé : il nous fut impossible d'aborder vers l'île Borneo, et nous luttâmes contre nos malheurs jusqu'au 3 décembre, jour où nous rencontrâmes les petites îles du Pater-Noster; elles sont au nombre de huit, situées près de celle de Célèbes. Notre foiblesse nous força de passer entre cette grande île et elles, par un tems orageux, luttant contre les vents contraires, et contre de violentes rafales : comme nous n'avions plus assez de force pour ferler promptement nos voiles, nous fûmes souvent en danger de voir emporter nos mâts et nos vergues; ils en furent beaucoup endommagés. Les ravages du scorbut étoient alors universels; nous en étions

tous atteints : les vents, les courans nous étoient contraires, et ne nous permettoient de relâcher nulle part; le découragement étoit dans tous les cœurs, et surtout dans les matelots, qui ne pouvoient venir sur le tillac. Nous demeurâmes jusqu'au 10 décembre dans cette situation déplorable, et l'imagination la plus sensible et la plus féconde ne pourroit concevoir un malheur et un danger plus grands que ceux où nous nous trouvions. Malades, affoiblis, mourans, voyant des terres que nous ne pouvions atteindre, exposés à des tempêtes que nous ne pouvions surmonter, nous fûmes encore attaqués par un pirate, et afin que son attaque nous fut aussi fatale qu'il étoit possible, il la fit au milieu de la nuit, au sein de ténèbres épaisses qui augmentoient la confusion et la terreur. Il tomba sur nous avant que nous pussions soupçonner son voisinage. Il fit un feu très-vif de ses fusils et de ses pierriers. Son audace étoit nourrie par l'idée que notre vaisseau n'étoit qu'un navire marchand, et cette erreur lui fut fatale. Notre courage fut excité par le danger, il nous donna des forces, et bientôt nous répondîmes avec tant de vigueur que ce pirate coula à fond, et que tous ceux qui le montoient périrent. Nous n'en vîmes plus de traces lorsqu'il fut jour. Nous ne savions de quel pays il venoit, ni de quels hommes il étoit

monté. Nous apprîmes dans la suite qu'il appartenoit à un pirate qui avoit une trentaine de vaisseaux dans ces mers; nos cordages furent coupés, mon lieutenant et un autre homme furent blessés dans ce combat: nous essuyâmes quelques autres dommages; mais nous nous consolâmes par la joie d'avoir échappé à notre perte, et cette aventure nous fit oublier quelques instans nos maux.

Le lendemain, nous rencontrâmes les dangereux bancs de sable qu'on nomme *les Spera-Mondes*; là, nous nous aperçûmes que la mousson d'ouest (1) avoit commencé, et que nous devions renoncer à l'espérance d'atteindre Batavia avant que celle d'est lui eut succédé. Nous avions perdu treize hommes de notre équipage, et trente se trouvoient aux portes de la mort. Tous les officiers subalternes étoient malades, et le lieutenant et moi, qui faisions encore tous les services, étions très-foibles. Dans de telles conjonctures, je ne pouvois tenir la mer, il falloit chercher un port pour conserver la vie au reste de l'équipage, et lui donner du repos et des rafraîchissemens. Je résolus de faire tous mes efforts pour gagner Macassar, principal établissement des Hollandais dans l'île de Célèbes.

(1) Vents périodiques de la mer des Indes.

Dès que j'eus pris cette résolution, je me hâtai de l'exécuter. Je rencontrai quelques îles qui m'annoncèrent le voisinage de l'asile que je cherchois; bientôt je me convainquis que ce que nous avions pris peu d'heures auparavant pour des bancs de sable, pour des bateaux dirigés par des hommes, n'étoient que des arbres, des massifs de roseaux flottans sur l'eau, et sur lesquels des oiseaux s'étoient perchés. Un courant qui nous avoit porté au nord pendant le jour, nous chassa au sud pendant la nuit, et nous fûmes étonnés de nous trouver à vingt milles du lieu où nous devions être : nous nous dirigeâmes vers le levant, pour éviter le bas-fond que les Hollandais nomment *le Thumb;* mais, au milieu du jour, nous nous trouvâmes dessus : il fallut se détourner, et faire marcher le canot avec la sonde devant nous; nous réussîmes à l'éviter. Nous étions au nord des Trois-Frères, îles entre lesquelles et celle de Célèbes on voit l'île Tonikcky, beaucoup plus grande que les premières : on ne voit sur leur sol que des huttes de pêcheurs; elles sont sans habitans permanens. Il est dangereux et difficile de passer entr'elles, à cause des bancs de sable et des écueils qui obstruent ces détroits. Plus nous approchions de l'île Célèbes, plus nous sentions l'alternative des vents de terre et de mer; ce qui nous obligea

de suivre la côte, quoique nos peines en fussent augmentées, et que notre foiblesse fut si grande qu'à peine pouvions-nous jeter et retirer notre petite ancre.

Enfin nous jetâmes l'ancre à quatre milles de la ville de Macassar (1), après avoir consommé trente-cinq semaines à parcourir l'espace qui la sépare du détroit de Magellan.

La description détaillée que j'ai donnée de notre route, peut être utile à notre commerce de la Chine; on la peut préférer à celle qui est le long des bancs Prassels, route plus longue que celle que je suivis dans ces mers, et moins dangereuse.

Le soir même que nous mîmes à l'ancre, un Hollandais dépêché par le gouverneur, vint sur le vaisseau pour savoir qui nous étions. Lorsqu'il vit un vaisseau de guerre, il parut alarmé; car jusqu'à ce jour, on n'y avoit vu aucun bâtiment de la marine du roi. Je ne pouvois lui persuader de quitter le tillac et de descendre dans ma chambre; nous nous séparâmes cependant comme amis, au moins en apparence.

---

(1) La plus considérable des Célèbes. Ces peuples sont grands, robustes, courageux, ont une grande disposition pour les sciences et les arts, et une mémoire très-heureuse.

Le lendemain, à la pointe du jour, j'envoyai mon lieutenant à la ville avec une lettre pour le gouverneur, où je l'informois de la cause de mon arrivée, où je lui demandois la liberté d'entrer dans le port, afin d'acheter des rafraîchissemens pour mon équipage mourant. Je le priois d'accorder un asile à mon vaisseau contre les tempêtes qui s'approchoient, et y attendre le retour de la saison nécessaire à mon retour. Mon lieutenant devoit remettre ma lettre au gouverneur lui-même; mais quand il fut arrivé au quai de la ville, on ne permit à personne de sortir du bateau. Deux officiers vinrent de la part du gouverneur dire à mon lieutenant qu'il ne pouvoit pas lui-même remettre la lettre à leur chef, parce qu'il étoit malade, qu'ils venoient la chercher par son ordre. Il la leur donna enfin, et ils retournèrent à la ville. Pendant qu'ils s'y rendoient, mes officiers restèrent dans le bateau exposés à l'ardeur brûlante du soleil, qui dardoit perpendiculairement sur leurs têtes, et on ne souffrit pas qu'aucun bateau du pays les approchât pour leur apporter quelques rafraîchissemens. Ce fut alors qu'ils observèrent du tumulte et du bruit sur la côte; toutes les chaloupes, tous les sloups qu'on pouvoit armer en guerre, le furent avec célérité. Je m'en aperçus moi-même, et résolus de m'avancer et de mouiller plus près

de

de la ville; mais le bateau étoit absent, et tous nos efforts réunis ne purent lever l'ancre, quoiqu'elle fut petite. On dit à mon lieutenant que le gouverneur m'avoit envoyé sa réponse; il revint au vaisseau, et bientôt après elle arriva en effet; mais elle étoit écrite en hollandais, langue qui n'étoit connue d'aucun homme de l'équipage. L'un des deux officiers nous la traduisit en français; elle m'annonçoit que je devois m'éloigner à l'instant, sans m'approcher plus près de la ville; que je ne devois jeter l'ancre sur aucune partie de la côte, ni permettre à mes gens d'y débarquer. Je montrai aux envoyés le nombre de nos malades, et ils en parurent touchés. Je leur représentai qu'ils étoient témoins de la nécessité pressante où nous étions de nous procurer des rafraîchissemens, et qu'il seroit injuste et cruel de refuser de nous en vendre; que puisque nous étions sur un vaisseau du roi, défendre de nous donner des secours étoit violer les traités qui allient les deux nations, et plus encore les lois de la nature. Ils sembloient convenir de la force de ce raisonnement, mais ils alléguoient aussi des ordres positifs de leurs maîtres auxquels ils devoient obéir, et ces ordres ne permettoient pas qu'aucun vaisseau, de quelle nature qu'il fût, entrât ni séjournât dans le port. J'exposai que la nécessité absolue où j'étois,

me mettoit au dessus des égards et de toutes les défenses; que s'il ne m'accordoit pas la liberté du port pour me procurer des rafraîchissemens et un abri, j'irois affronter ses menaces et ses forces pour mouiller auprès de la ville; que si je ne parvenois pas à l'engager à nous secourir, je me ferois échouer sous leurs murailles, et que nous y vendrions nos vies aussi chèrement qu'il nous seroit possible, après les avoir couverts d'infamie pour avoir réduit un ami, un allié à cette extrémité terrible. Cette déclaration les alarma, parce que notre situation leur prouvoit qu'elle n'étoit pas une vaine ostentation de courage. Ils me pressèrent de rester à l'ancre jusqu'à ce que le gouverneur m'eût écrit une seconde lettre. J'y consentis, sous la condition que cette lettre me fût remise avant que le vent de mer s'élevât le lendemain.

Nous passâmes le reste du jour et la nuit entière, agités par l'inquiétude et l'indignation; elles aggravoient encore notre situation. Le lendemain, nous vîmes venir deux petits bâtimens armés en guerre; ils jetèrent l'ancre sur les flancs de notre vaisseau. Je leur fis demander ce qu'ils vouloient; ils gardèrent le silence. Le vent de mer se leva, et n'ayant point de nouvelles, je levai l'ancre, je mis à la voile, et m'avançai vers la ville, résolu

à repousser la force par la force, si l'on m'attaquoit ; heureusement les bâtimens qui étoient à nos côtés se bornèrent à suivre nos mouvemens.

Peu après que nous eûmes mis à la voile, un joli bâtiment portant une bande de musiciens et plusieurs officiers, s'approcha de nous; les officiers nous dirent qu'ils étoient députés par le gouverneur, mais qu'ils ne viendroient pas à bord si nous ne remettions à l'ancre. Nous la jetâmes sur-le-champ, et ces officiers vinrent à bord. Ils témoignèrent quelque surprise de ce que nous avions mis à la voile, et demandèrent ce que je prétendois faire. Je leur dis que j'étois résolu à ce que je leur avois annoncé la veille; que plutôt de remettre en mer, où notre ruine étoit inévitable par un naufrage, la famine ou les maladies, je voulois venir sous leurs murs, les forcer à nous fournir des secours, ou faire échouer notre vaisseau, et périr dans un combat; que ce sort nous paroissoit moins cruel que celui de souffrir d'avance les douleurs accablantes d'une mort lente et prévue chaque jour. Je leur fis remarquer qu'aucune nation civilisée ne laissoit périr ses prisonniers de guerre par le besoin des nécessités de la vie, et qu'il seroit bien plus odieux encore de le faire envers des alliés qui ne demandoient que la permission d'acheter des

vivres avec de l'argent. Ils trouvoient que je m'étois trop pressé, qu'ils n'avoient pu venir plutôt; et, pour me prouver qu'ils avoient l'intention de me fournir des vivres, ils apportoient les provisions que produit le pays. Nous les prîmes tout de suite; elles consistoient en deux moutons, un élan fraîchement tué, quelques volailles, quelques fruits ou végétaux. Ces provisions, ardemment désirées, furent d'abord partagées entre les gens de l'équipage, et on en fit un bouillon agréable et salutaire aux malades. Alors ils me montrèrent une nouvelle lettre du gouverneur qui m'ordonnoit de quitter le port, parce qu'il ne lui étoit point permis d'y recevoir aucun navire de quelque nation qu'il fût, sans manquer à la convention faite par les Hollandais avec les rois du pays, qui avoient déjà témoigné du mécontentement à l'occasion de notre arrivée; il me renvoyoit, pour les détails, aux officiers. Je leur fis observer que des conventions relatives au commerce ne pouvoient s'appliquer à nous, qui étions soldats; que ma commission le prouvoit; et qu'on ne pouvoit appeler commerce, la vente des alimens qui nous étoient absolument nécessaires pour ne point périr. Ils me firent des propositions que je rejetai, parce que toutes avoient pour base mon départ de ce lieu avant le retour de la saison. Je réitérai ma déclaration; et, pour

y donner plus de force, je leur montrai le cadavre d'un de mes gens mort le matin, et qu'ils auroient sauvé en accordant d'abord ce qu'on avoit demandé. Ce spectacle fit impression; et, après avoir gardé quelques momens le silence, ils me demandèrent avec empressement si j'avois été dans les îles à épiceries: je leur assurai que je n'avois été dans aucune, et alors nous en vînmes à un arrangement. Leurs ordres ne permettoient pas qu'ils nous reçussent; mais ils m'indiquèrent une petite baie peu éloignée, où je trouverois un abri sûr contre les tempêtes, où je pourrois dresser un hôpital pour mes malades, où les vivres seroient plus abondans encore que dans la ville: ils m'offrirent un pilote pour m'y conduire. Je consentis de m'y rendre, lorsque ces offres seroient ratifiées par le gouverneur et le conseil de Macassar, afin qu'on me regardât comme étant sous la protection de la Compagnie hollandaise, et que mes gens fussent à couvert de toute violence. Ils me promirent que je recevrois le lendemain cette ratification. Je demandai pourquoi ces deux bâtimens restoient à mes côtés; c'étoit, disoit-on, pour nous préserver des insultes des naturels du pays. Je voulus bien le croire; et, après notre arrangement, je leur témoignai mon regret de ne pouvoir leur offrir que des alimens gâtés; ils me prièrent de vouloir

bien partager le repas qu'on avoit préparé pour eux. J'y consentis, et ils nous firent apporter un dîner agréable, composé de poissons, de viandes et de fruits. Je dois dire qu'ils me montrèrent des égards, des attentions qui nous touchèrent; je le dois surtout en faveur de M. Douglass, qui, sachant la langue française, nous servit d'interprète. Nous nous séparâmes ensuite; et, lorsqu'ils quittèrent le vaisseau, je les fis saluer de neuf coups de canon.

Le lendemain, j'appris que notre arrangement étoit ratifié; mais il restoit un obstacle à lever: je n'avois point d'argent, il falloit en trouver sur des billets, et il n'y avoit aucun commerçant dans le lieu qui eût des remises à faire en Europe: la Compagnie n'avoit point d'argent dans sa caisse; mais on m'assura que le résident du port où je devois me rendre, pouvoit faire tout ce que le gouverneur ne pouvoit effectuer; qu'il avoit de l'argent, des remises sur l'Europe où il devoit se rendre dans l'année prochaine; qu'il avoit même des biens considérables en Angleterre; qu'il s'y étoit fait naturaliser. Nous réglâmes la quantité et le prix des vivres; je reçus la ratification de notre traité, avec un pilote qui devoit nous conduire, et une espèce d'espion qui devoit avoir l'œil sur les démarches du résident du port, nommé *Swellingrabel.*

Nous remîmes donc à la voile le 20 décembre, à la pointe du jour; et le lendemain après-midi, nous mîmes à l'ancre dans la rade de Bonthaim avec nos deux bâtimens de garde, qui se placèrent entre la côte et nous, pour empêcher toute communication entre les habitans du pays et notre vaisseau.

J'allai d'abord visiter le résident, qui, quoique fils d'une anglaise, parloit fort mal l'anglais; et, après être convenu avec lui de toutes nos affaires, soit pour les provisions, soit pour l'argent, il m'accorda une maison sur les bords de la mer, et près d'un fort pallissadé, garni de huit pièces de canon : c'étoit la seule qu'il pût nous donner; il n'y en avoit pas d'autre dans le canton : j'en fis un hôpital, sous la direction du chirurgien, et y envoyai les malades qui me parurent ne pouvoir se rétablir sur le vaisseau; je gardai les autres. Dès que nos gens furent dans la maison, on les environna d'une garde de quarante hommes; on ne permit à aucun d'eux de s'en éloigner à plus de quinze toises, ni que les naturels du pays les approchassent pour leur rien vendre; de sorte qu'ils n'achetoient rien que par l'entremise des Hollandais, qui faisoient un trafic honteux de leur pouvoir. Dès que les naturels apportoient des provisions utiles à nos malades, ils s'en saisissoient, en demandoient le prix, les payoient ce

qu'ils jugeoient à propos, souvent au quart de leur valeur; s'ils en murmuroient, des menaces les faisoient bientôt retirer. Ces soldats venoient ensuite nous vendre les provisions, quelquefois à plus de mille pour cent de profit. Ces procédés étoient cruels envers les habitans du pays; ils étoient injurieux pour nous, et j'en fis des plaintes au chef de ces soldats : il les réprimanda; mais les effets de sa harangue furent si vains, que je ne pus m'empêcher de le soupçonner de partager le gain de ces manœuvres. J'avois lieu de croire qu'il vendoit de l'arack à mes gens, et je m'en plaignis en vain. Sa femme faisoit le même commerce que ses soldats; ceux-ci ne se bornoient pas à nous vendre cher ce qu'ils achetoient à bon marché, souvent ils voloient ce qu'ils nous vendoient ensuite.

Pendant que nous étions dans ce port, divers bâtimens y parurent; mais on empêcha aussi toute communication entr'eux et nous. Je désirois acheter quelques viandes salées d'un gros bâtiment venu de Batavia; je ne pus y réussir qu'en me servant de l'entremise du résident, qui eut la bonté de nous procurer deux tonneaux de bœuf et deux de porc salé.

Je fus surpris un jour de voir arriver une flotte d'environ cent *pros*, petits bâtimens du pays qui portent de douze à vingt tonneaux, et dont

l'équipage est de seize à vingt hommes. On me dit qu'ils faisoient une expédition pour la pêche autour de l'île; qu'ils partoient par une mousson, et revenoient avec l'autre; que de là ils envoyoient le produit de leur pêche au marché chinois. Tous ces pros portoient pavillon hollandais.

Pendant notre séjour à Bonthaim, nos jours s'écouloient dans une triste uniformité, mais non dans l'oisiveté; dès que nous fûmes en état d'agir, je fis examiner le vaisseau; nous y trouvâmes un grand nombre de voies d'eau, et la grande vergue fendue et pourrie. Nous abattîmes celle-ci, et la raccommodâmes aussi bien qu'il nous fut possible, sans avoir de forge ni de fer, assez bien du moins pour nous faire espérer de gagner Batavia, seul endroit où nous pouvions trouver du bois pour en faire une nouvelle. On ne put boucher qu'une partie des voies d'eau, et nous fûmes réduits à placer notre espoir dans nos pompes.

Le 19 février, le commandant des soldats hollandais, et le plus grand de nos vaisseaux de garde furent rappelés, et le résident reçut une lettre du gouverneur qui s'informoit quel jour je mettrois à la voile. Je fus surpris de cette demande, parce qu'il savoit bien que la mousson d'est ne commençoit qu'en mai, et que je ne pouvois mettre à la voile qu'alors. Tout resta

dans le même état jusqu'à la fin du mois, que nos gens observèrent un petit canot qui rodoit autour de nous à différentes heures de la nuit, et qui s'écartoit dès que nous faisions quelques mouvemens. Je reçus dans ce tems une lettre qui m'étonna, mais dont le lecteur ne peut entendre le sens qu'après quelques explications.

L'île de Célèbes est divisée en plusieurs souverainetés indépendantes; la ville de Macassar est située dans celle qui porte son nom ou celui de Bony. Son chef est allié des Hollandais, qui n'ont pu encore subjuguer les autres souverainetés, dont l'une est habitée par un peuple appelé *Buggueses;* et une autre se nomme *Waggs* ou *Tosora.* Ce dernier lieu est une ville fortifiée avec du canon. Or, cette lettre m'avertissoit que les Hollandais, unis au roi de Bony, avoient formé le projet de nous massacrer; que le fils de ce roi conduiroit cette entreprise avec huit cents hommes rassemblés de Bonthaim, et qu'il devoit avoir le vaisseau pour son partage. On m'accusoit, disoit-on, d'avoir formé des liaisons avec les Buggueses et quelques autres peuples ennemis des Hollandais; on craignoit d'ailleurs, qu'arrivé en Angleterre, je ne donnasse des instructions à mes compatriotes pour former des entreprises sur ce pays, et on vouloit prévenir le mal qu'on prévoyoit, par notre destruction.

Cette lettre mal écrite, qui pouvoit avoir été dictée par l'espoir d'une récompense, qui pouvoit me donner de faux avis, n'en méritoit pas moins mon attention. Je crus devoir prendre les mêmes mesures que si j'eusse été persuadé du complot qu'on m'y annonçoit. Je voyois qu'on avoit éloigné l'un de nos bâtimens de garde, je savois qu'on rassembloit des troupes à Macassar ; la lettre du gouverneur, ce canot qui nous observoit, l'absence du résident, tout se réunissoit pour m'inquiéter. Je préparai donc mon vaisseau pour le combat ; nous chargeâmes nos canons, nous nous éloignâmes un peu du fond de la baie, nous plaçâmes des pierriers sur le tillac, et nos gens armés veillèrent pendant la nuit.

Le résident devoit revenir dans le mois d'avril, il ne paroissoit point, et son absence sembloit se prolonger : je ne le soupçonnois point d'être complice du complot, mais je craignois qu'on ne le retînt loin de nous, pour qu'il ne pût s'y opposer. Je lui envoyai une lettre pour lui demander une conférence ; il vint sur le vaisseau, et je lui communiquai mes craintes : je vis bien qu'il ne savoit rien du projet, et qu'il le croyoit une fable. Mais il me dit qu'un Tomilaly, ou ministre du roi de Bony, lui avoit fait une visite sans qu'il eut pu en deviner la raison ; et il me promit de faire des recherches

sur ce sujet. Ses gens remarquèrent que nous nous étions mis en état de défense, et lui-même avoit appris, avant de nous avoir vus, que nous nous étions préparés à repousser une attaque. Je lui dis que notre vigilance ne se relâcheroit pas, et nous nous quittâmes avec des protestations mutuelles d'amitié et de bonne foi. Il m'apprit quelques jours après, qu'il avoit découvert qu'en effet un des princes du pays étoit venu déguisé dans le voisinage de Bonthaim, mais qu'il n'avoit rien découvert sur les huit cents hommes qu'on disoit être avec lui. Peu de jours s'écoulèrent, et je vis arriver le commandant des soldats, qui me dit qu'on l'avoit renvoyé, parce que l'expédition qu'il devoit diriger n'auroit plus lieu. Il retourna ensuite à Macassar, et laissa un autre officier à sa place.

La mousson d'est approchoit; nous étions impatiens de la voir arriver, parce que notre situation étoit pénible, et que les maladies putrides se manifestoient parmi nous. Le résident m'envoya une lettre du gouverneur, qui protestoit qu'on m'avoit donné un faux avis, et qu'on n'avoit point pensé à m'attaquer; il demandoit la lettre pour en rechercher l'auteur et le punir. Je lui répondis avec honnêteté, sans lui donner la lettre; car, quoique je ne fusse point convaincu de la réalité de l'accusation

qu'elle renfermoit, j'avois tout lieu de croire que celui qui l'avoit écrite l'avoit cru fondée.

Disons à présent un mot de la ville de Macassar et de celle de Bonthaim. La première est bâtie sur une pointe de terre, et est arrosée par une grande rivière où les vaisseaux remontent jusques sous les murs de la ville; ses environs sont unis, agréables, entremêlés de plantations de bois de cocotiers et d'un grand nombre de maisons dispersées. Le sol, en s'éloignant de Macassar, se hérisse et devient montueux. Bonthaim est une grande baie où les vaisseaux peuvent mouiller dans les deux moussons; les sondes y sont bonnes et régulières; le fond y est de vase molle; une bande de rochers qui s'élèvent au dessus de l'eau à l'entrée, y sert de balise (1); la montagne qui a le même nom que le port, sert aussi d'indice pour y arriver. Sur ses bords sont quelques petites villes; celle de Bonthaim est dans la partie qui s'étend entre le nord et le levant. Elle est défendue par un fort palissadé, garni de huit canons, qui suffit pour contenir les habitans dans la soumission. A son couchant est une petite rivière qu'un vaisseau peut remonter jusqu'au pied du fort. Le résident hollandais en est le commandant; il l'est aussi de

(1) Marque pour indiquer les écueils.

Bullocomba, ville située à environ six lieues de là vers l'orient, et où l'on trouve un fort, et quelques soldats occupés à recevoir le riz que le peuple doit fournir aux Hollandais, comme tribut. L'eau, le bois sont abondans à Bonthaim ; la rivière donne l'un, et la montagne l'autre : les provisions fraîches y sont à un bon prix ; le bœuf y est excellent, mais assez rare ; le riz, la volaille, les fruits y sont communs : les bois y sont peuplés de cochons sauvages, qu'on donne à bon marché, parce que les habitans de l'île, qui sont mahométans, n'en mangent pas ; le poisson et les tortues y sont communes. Tous les vaisseaux qui vont aux Moluques ou à Banda, prennent leur route entre les îles de Célèbes et celles de Solayer. L'île produit des daims, des chèvres, des moutons, des buffles, des chevaux, de petits bœufs qui ont une bosse sur le dos. On y trouve de l'arack et du sucre, mais il y vient de Batavia. La montagne de Bonthaim est sous le 5° 30′ de latitude méridionale, et sous le 135° 28′ de longitude de l'île de Fer. La marée est irrégulière dans la baie : ordinairement elle ne monte et ne descend qu'une fois en vingt-quatre heures ; la plus grande différence entre la basse mer et la haute est de six pieds.

Nous partîmes de Bonthaim le 22 mai 1768, à la pointe du jour, et avec d'autant plus de joie,

que les fièvres putrides se manifestoient tous les jours parmi les gens de l'équipage. D'abord nous suivîmes la côte, passâmes dans le détroit formé par l'île Célèbes et celle de Tonikaky, nous dirigeant au couchant. Nous vîmes les trois îles de Tonin, qui forment un triangle rectangle, dont le plus long côté est de onze milles. Nous nous en éloignions, lorsque tout à coup nous nous trouvâmes sur un fond de sable fin où il n'y avoit pas trois brasses de profondeur; l'eau claire et limpide nous laissoit voir le fond semé de grandes pointes de rochers de corail. Heureusement nous pûmes prendre le large sans être endommagés. Ce grand écueil est aussi escarpé qu'une muraille. Il est très-dangereux, et n'est marqué sur aucune carte; il semble s'étendre au midi et au couchant des deux îles occidentales de Tonin, dans un espace d'environ deux lieues. Il ne me parut pas qu'il y eût du danger autour de l'île la plus orientale.

Le 25 mai, dans l'après-midi, la mer nous parut changer de couleur; nous sondâmes, et trouvâmes fond à trente-cinq brasses : bientôt nous n'en trouvâmes plus que dix; l'eau étoit sale en cet endroit, au nord elle paroissoit plus claire. Je crois que nous étions alors sur la partie septentrionale des bas-fonds qu'on trouve au levant de Maduré, et que les Anglais

nomment *les bancs de Bralleron*, et les Hollandais *Kalcain's Eylandens*. Plus loin, nous aperçûmes la plus méridionale des îles Salombo, à la distance de quatre-vingt-trois lieues de Tonikaky. Aux environs de Maduré les moussons soufflent un mois plus tard qu'à Célèbes.

Le lendemain, nous découvrîmes au loin l'île de Luback, éloignée de Tonikaky de cent douze lieues; nous allâmes au nord de cette île. Trois jours après, nous vîmes le groupe d'îles qu'on nomme *Carimon-Java*, éloignées de Luback de quarante-cinq lieues : enfin le 2 juin, nous trouvâmes la terre de Java; c'étoit la partie de cette île qui forme la pointe orientale de la baie de Batavia : déjà le fond diminuoit, et n'osant avancer pendant la nuit, nous mîmes à l'ancre dans la rade. Nous avions lieu de nous féliciter de l'avoir atteint; car, dans cette traversée, le vaisseau se remplissoit si fort d'eau, que nous eûmes de la peine à l'empêcher de couler à fond.

Nous trouvâmes à Batavia onze grands vaisseaux hollandais, plusieurs petits, un bâtiment espagnol, un portugais, et quelques jonques chinoises. Nous saluâmes la ville de onze coups, elle nous répondit par un nombre égal. L'après-midi, je visitai le gouverneur, je lui développai l'état de mon vaisseau, et lui demandai la liberté de le faire réparer, il me dit de m'a-

dresser

dresser au conseil. Je lui fis donc ma demande. Le lendemain, le gouverneur et le conseil me firent demander des éclaircissemens sur la lettre reçue à Bonthaim, où l'on m'avertissoit d'un complot; ils vouloient que l'auteur en fût puni. J'avouai avoir reçu l'avis, mais non pas une lettre; il voulut m'obliger à la rendre en m'imposant le serment : j'exigeai qu'on me fît ces demandes par écrit, et demandai la réponse à ma requête; on me dit que le conseil en avoit blâmé un mot qui n'étoit pas du style des requêtes. C'étoit sans dessein de l'offenser que je m'en étois servi; c'étoit par ignorance de l'usage, et peut-être je le persuadai aux Hollandais, qui me présentèrent ensuite un écrit à signer, par lequel je reconnoissois que l'écrit où l'on m'avoit annoncé un complot à Célèbes, étoit faux et calomnieux : le ton dont on exigeoit que je le signasse, celui de faire dépendre la réparation de mon vaisseau de ma soumission à ce qu'on exigeoit de moi, me le firent refuser. Ils protestèrent contre ma conduite à Macassar, contre mon refus à Batavia; je n'en demandai pas moins une réponse relative à la réparation du vaisseau, et je mis plus de force encore à ma demande. On me l'accorda enfin, mais sans me faire de réponse par écrit. Notre vaisseau fut conduit à Onrust, et l'on fournit, en payant, tout ce qui m'étoit nécessaire.

Le bâtiment étoit dans un état de délabrement extrême; une partie de ses mâts, de ses vergues étoit pourrie, son doublage rongé de vers, sa quille usée. Il resta entre les mains des ouvriers jusqu'au 16 août. Ils vouloient encore lui mettre une quille neuve; mais craignant qu'un examen plus exact ne fît condamner mon vaisseau, je m'y refusai, et pris sur moi le mal qui en pouvoit résulter. J'en fis la visite moi-même : il y avoit bien des parties gâtées encore; mais je les fis racommoder le mieux qu'il me fut possible, et contre l'avis des Hollandais, je le jugeai capable de nous conduire en sûreté jusques dans nos ports. Après avoir demeuré quatre mois dans Batavia, je me préparai à en partir. L'amiral Houting, le seul Hollandais dont j'eus reçu des honnêtetés, le seul que j'eusse visité, me représenta que le tems convenable n'étoit point encore arrivé, et que je trouverois à la hauteur du cap de Bonne-Espérance des mauvais tems qui me feroient repentir de ma précipitation; mais j'étois malade, l'équipage l'étoit aussi, et j'aimai mieux courir le risque de quelques orages que de rester plus long-tems dans une ville mal-saine, et où la mortalité est fort grande durant la mousson d'ouest qui approchoit (1). Heureusement j'y avois trouvé

(1) Tous les navigateurs sont d'accord sur l'insalubrité de l'air qu'on respire à Batavia. *Voyez* Roggeween, page 132 de ce volume.

des matelots anglais qui remplacèrent ceux que la mort m'avoit enlevé; car, sans leur secours, je ne pouvois reconduire le Swallow en Europe. J'avois vingt-quatre hommes malades, et sept d'entr'eux moururent avant d'arriver au Cap.

Je partis d'Onrust le 15 septembre, et cinq jours après, je jetai l'ancre sur la côte de l'île du Prince, où j'avois résolu de faire provision d'eau et de bois; je ne pus y en trouver une quantité suffisante, parce qu'il n'avoit pas encore assez plu pour remplir les fontaines. Le vent s'éleva si fort que nous ne pûmes quitter l'île que le 25, où nous mîmes à la voile pour nous approcher de la côte de Java. Nous y jetâmes l'ancre dans la Nouvelle-Baie ou la baie de Canty, formée par la petite île de ce nom. C'est le meilleur endroit de ces parages pour faire de l'eau et du bois : l'eau y est si pure, si bonne, que je vidai toute celle que j'avois prise à Batavia et à l'île du Prince, pour la remplacer par celle-là. On la trouve dans un grand ruisseau qui, des montagnes de Java, vient se rendre ici dans la mer. Il est facile d'en remplir ses futailles; les bateaux naviguent entre la terre et une bande de rochers, et ils y trouvent une eau aussi tranquille, aussi à couvert des vagues que dans un étang. Le banc ne s'étend pas assez loin pour être dangereux aux navigateurs, et dans le

passage entre New-Island et Java il y a un havre dont rien ne trouble la parfaite sûreté. Après avoir fait nos provisions, nous quittâmes Java, et la perdîmes de vue.

Ce siége de la puissance asiatique des Hollandais me fut peu agréable. Le faste du gouverneur général à Batavia surpasse celui de plusieurs rois européens : lorsqu'il sort, un détachement des gardes le suit à cheval ; son carrosse est précédé par deux noirs qui, un bâton à la main, frappent ceux qui ne rendent pas à son Excellence l'hommage qu'elle attend des hommes de tous les rangs : les voitures qui sont derrière la sienne, quelque motif qui les presse, ne peuvent passer devant elle, ni devant celles des seigneurs du conseil. Si on le rencontre, la voiture doit s'arrêter, il faut en descendre pour lui faire un salut profond : si on rencontre les conseillers, il faut s'arrêter encore, se tenir droit, et faire le salut. J'avois déclaré d'abord que je ne rendrois point à un gouverneur des honneurs que je ne rendois pas à mon roi : on me menaça du bâton des noirs, je montrai mes pistolets, et on me laissa tranquille ; mais je ne reçus aucune honnêteté.

Le vent qui nous avoit éloignés de Java, ne nous quitta point jusqu'au cap de Bonne-Espérance, où nous entrâmes le 28 novembre. L'hiver on n'entre pas dans la baie de la Table :

c'est à False-bay que les vaisseaux sont alors à l'abri des vents ; ils entrent dans la première pendant l'été. Nous jetâmes l'ancre ; là nous respirâmes un air pur, nous eûmes une nourriture saine, nous nous promenâmes dans des campagnes agréables. Les habitans furent francs, hospitaliers et polis. Je reçus des honnêtetés des principaux officiers et des riches habitans, et je dois leur en témoigner ici ma reconnoissance.

Pour laisser à mes gens tout le tems de recouvrer leur santé, je restai ici jusqu'au 6 janvier 1769. Ce jour, je mis à la voile sur le soir pour Sainte-Hélène, où nous arrivâmes le 20. Nous en partîmes quatre jours après ; et le 30, nous vîmes l'île de l'Ascension, où je cherchai la baie Cross-Hill : je la découvris, et y jetai l'ancre. Pour la trouver, il faut que la principale montagne de l'île soit entre le midi et le levant du vaisseau : alors on la voit s'ouvrir au milieu de deux autres montagnes, dont l'occidentale donne son nom à la baie. Il y a entre le nord et le levant de l'île diverses baies sablonneuses où l'on trouve des tortues. Le rivage est couvert d'un sable fin et blanc ; on débarque au pied de quelques rochers, au sommet desquels on monte avec une échelle de cordes. J'y pris dix-huit tortues qui pesoient de quatre à six cents livres. Cette île n'est point habitée, et les vaisseaux qui s'y arrêtent, ont l'habitude d'y laisser une bouteille

dans laquelle ils mettent leur nom, leur destination, la date de leur arrivée, et nous nous conformâmes à cet usage. Nous en partîmes le 1er. février.

Le 10, nous découvrîmes un vaisseau qui portoit pavillon français; il nous devança durant la nuit, et nous parla le matin. Il prononça mon nom, celui de mon vaisseau, me dit que depuis le retour du Dauphin en Angleterre, on avoit cru que nous avions fait naufrage, et qu'on avoit envoyé deux vaisseaux pour nous chercher. Les papiers publics avoient appris au capitaine ces particularités; il savoit notre nom, notre voyage, parce qu'il avoit abordé après nous au cap de Bonne-Espérance et dans l'île de l'Ascension. Mais je n'avois pas le même avantage, et il me déguisa son voyage et son but; il me dit qu'il appartenoit à la compagnie des Indes orientales, et qu'il venoit de l'île de France. Il ne me déguisa point le nom du capitaine; c'étoit M. de Bougainville, qui, pour tirer de nous plus de connoissance, nous envoya un officier sous l'habit d'un matelot (1). Je soupçonnois son dessein, et qu'il ne me disoit pas la vérité lui-même; mais l'officier mit tant d'adresse dans ses réponses, qu'il

(1) L'officier envoyé à Carteret par M. de Bougainville, n'étoit point du tout déguisé; il est vrai qu'il étoit en veste, mais par la seule raison qu'il faisoit très-chaud.

rendoit ses récits très-probables. Il me fit des questions à son tour; mais j'éludai de lui répondre dans tous les cas où je ne pouvois le faire sans passer mes instructions. Je fis présent à M. de Bougainville d'une des flèches que les Indiens nous avoient lancées, lui dis adieu, et le laissai continuer son voyage.

Le matelot qui avoit amené l'officier avoit été plus sincère avec mes gens, et j'appris d'eux que M. de Bougainville avoit fait le tour du Monde aussi bien que nous; qu'ils avoient eu beaucoup de peine à traverser le détroit de Magellan, qu'ils avoient abordé à l'île Juan-Fernandez. Les détails dans lesquels il entra, diffèrent peu de la relation imprimée que M. de Bougainville a donnée de son voyage; ils m'auroient fait désirer de parler encore à ce vaisseau; mais, quoique fatigué d'un long voyage, il marchoit plus vîte que nous, malgré que nous forçassions de voiles, et nous l'eûmes bientôt perdu de vue. Le 7 mars, nous arrivâmes aux îles Açores (1), et passâmes

(1) Les Açores, qu'on appelle aussi *Tercère* à cause de la principale, sont situées sur la route d'Europe en Amérique, vers l'Afrique, entre le 37 et le 41e degrés de latitude septentrionale : elles furent découvertes au quinzième siècle par des marchands flamands. Gonzalve Velez y aborda en 1449, et en prit possession pour le roi de Portugal, qui les possède encore aujourd'hui. On leur a donné le nom Açores, qui signifie

entre celles de Saint-Michel et de Tercère. Le vent étoit si fort que nous fûmes obligés de ne laisser qu'une voile qui fut déchirée. Cet événement suspendit notre course; mais ce fut le dernier accident que nous ayons éprouvé. Le 18, nous entrâmes dans le canal, et deux jours après, nous jetâmes l'ancre à Spithead, avec une joie qui ne peut être bien sentie que par ceux qui auront autant souffert que nous dans un voyage de près de trois ans.

épervier, à cause de la grande quantité de ces oiseaux qu'on y trouve. Ces îles sont au nombre de neuf; Tercère, Saint-Michel, Sainte-Marie, le Pic, remarquable par une montagne très-haute et qui égale le pic de Téneriffe, Fayal, Saint-Georges, la Gracieuse, Corvo et Flores. Elles ont éprouvé un furieux tremblement de terre le 9 juillet 1757. Le terroir de ces îles, quoique montagneux, produit en quelques endroits du blé, du vin, des fruits, et quantité de pastel. Cette plante assez semblable à l'indigo, mais inférieure en qualité, teint aussi en bleu, et est d'un usage universel dans les teintures pour préparer les étoffes à recevoir toutes les autres couleurs.

Ces îles sont sujettes à des tremblemens de terre et à des vents impétueux : Tercère est la plus considérable, elle a quinze lieues de tour. Angra, évêché, en est la capitale; le gouverneur y réside : les églises y sont belles. La ville possède un port défendu par une forteresse.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE

Des matières du Tome sixième.

Fin de la Table.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON,
rue et Maison des Mathurins, n° 10.



